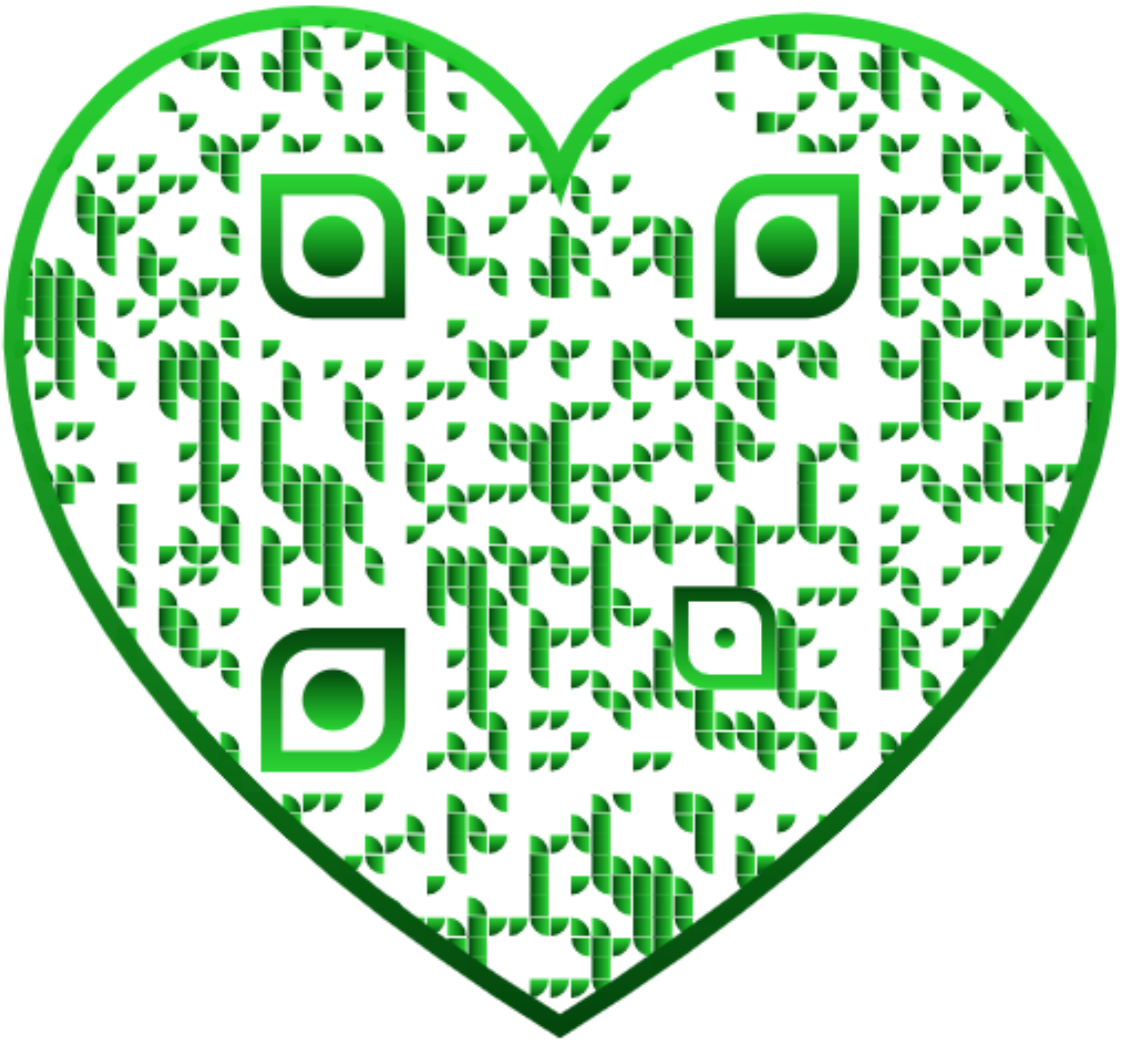
PATRICE VAN EERSEL

NOOSPHÈRE



ÉLÉMENT D'UN GRAND RÉCIT POUR LE 21E SIÈCLE

ALBIN MICHEL



Patrice van Eersel

Noosphère

Éléments d'un grand récit pour le XXIe siècle

Albin Michel

1

Le désespoir de Sacha

Nous prenions tranquillement le thé à la maison avec quelques amis, dont Laura, blonde Italienne, veuve de Ramon, mon camarade d'écriture trop tôt disparu, quand Sacha fit soudain irruption dans le salon. Il écumait :

– C'est monstrueux ! Dégueulasse ! On m'empêche de voir mon enfant ! Mais je vais tout casser, moi !

Sacha est le fils de Laura et Ramon. Il a grandi à deux pas de chez nous, et il a l'âge du plus jeune de mes enfants.

Nous essayâmes de le calmer, il était incontrôlable, zigzaguant dans la pièce en hurlant. Pas très grand, il ressemblait assez à un mogwai, ou plutôt, ce jour-là, à un gremlin, la version furieuse de la même entité. Sa colère le rendait impressionnant.

Dans son jeune âge, Sacha était un surdoué. Ses copains l'enviaient, il avait toujours les meilleures notes en classe – sans travailler. Mais, à partir de la classe de seconde, il se mit à dérailler. Trop sensible – et trop de joints. La marijuana faisait partie des habitudes familiales – certains soixante-huitards n'ont jamais voulu admettre que l'on ne peut pas tout permettre à ses enfants. Voilà peut-être pourquoi le fils de Ramon s'envola dans de grands délires, psychiatriques et idéologiques. Après un bref séjour en clinique, il laissa tout tomber pour faire le tour de France des marginaux révolutionnaires, allant de ZAD en squat. C'est dans un vieil immeuble occupé par des artistes et des sans-papiers qu'il tomba amoureux d'une fille du même âge que lui – vingt-quatre ans tout juste. Une Myriam souffrant

elle aussi d'un ardent désir de rompre avec le vieux monde. Coup de foudre et essai transformé. Ils firent un marmot sans tarder. Pour Ramon, définitivement cloué au lit par un cancer fulgurant, cette petite-fille tout juste née fut une bénédiction. Un dernier salut de la vie avant le grand Ciao. Le bébé métamorphosa Ramon, devenu grand-père *in extremis*. Mon camarade sut même retrouver du charme à Laura, me chuchotant à l'oreille : « C'est la plus jolie grand-mère de Paris, tu ne trouves pas ? », alors qu'il en disait pis que pendre trois mois plus tôt. J'approuvai mon ami, que je voyais pour la dernière fois.

Autour d'eux, les amis, affolés par cette naissance en roue libre, durent vite constater que le bébé apportait un réel apaisement à la petite tribu. Mais cela ne dura qu'un temps. Ramon disparu, les choses partirent en vrille. Sacha et Myriam ne tardèrent pas à se déchirer. Quant à Laura, elle se retrouva gravement dépassée par la situation, bien que l'affrontant courageusement, je dois dire. Comme ce jour-là, chez moi, quand elle se dressa face à son fils, essayant de hurler encore plus fort que lui, avec son charmant accent florentin :

– Ça suffit, Sacha ! Nous en avons tous par-dessus la tête de tes accès de colère ! Tu sais très bien pour quelle raison Myriam t'interdit de voir votre fille ! Tu ne lui verses aucune pension ! Tu ne cherches même plus de travail ! Tu es devenu un bon à rien, mon pauvre garçon, un assisté irresponsable, un parasite !

Sacha afficha un visage ahuri et nous donna l'impression de vaciller un bref instant, comme si seule sa colère l'avait jusque-là maintenu debout.

– Mais enfin, maman, répliqua-t-il avec son très léger zézaiement, je rêve ou quoi ? Tu sais très bien pour quelle raison je ne cherche plus de travail. Ne me dis pas que tu l'as oublié, j'ai passé des heures à te l'expliquer. Tout va s'effondrer, maman, tout, tu m'entends, TOUT ! Le problème, ce n'est pas seulement le réchauffement climatique ou le système financier capitaliste qui part en morceaux, c'est l'ensemble interconnecté de

TOUS les systèmes de la surface de cette bon Dieu de planète qui est en train de se péter la figure. Oui ! De façon exponentielle ! Nous sommes entrés dans la sixième extinction de la vie, maman. En vingt-cinq ans, 30 % des espèces ont disparu, et ça s'accélère ! D'ici dix ans, il n'est même pas certain que l'humanité existe encore. Et toi, tu voudrais que je me mette en quatre pour me dégoter un boulot de merde ? Non seulement ça ne réglerait rien, mais de cette façon je participerais moi-même au désastre ! Alors, non, non et non ! *Fuck !*

Laura se prit la tête entre les mains et commença à pleurer.

– Je n'en peux plus, mes amis, je n'en peux plus. Il me bassine du matin au soir avec ses salades ! Il ne veut même plus rentrer chez lui et m'impose ses visions délirantes, sinistres, en s'incrustant dans ma maison. Au secours, je vous demande de l'aide, mes amis, délivrez-moi de mon fils !

Léger ricanement de Sacha, couvrant les sanglots bien réels de sa mère. Les sept ou huit personnes présentes, jusque-là pétrifiées, se levèrent toutes ensemble et chacune tenta d'intervenir selon son inspiration, dans un grand désordre. On était un an et demi avant le début de la pandémie de covid-19, les gens ne portaient pas de masque et n'hésitaient pas à se parler de près, sans crainte de se postillonner en pleine figure.

– Tu es malade ou quoi de parler comme ça à ta mère ? lança au jeune homme une amie de celle-ci.

Une autre l'obligea à s'asseoir, une troisième lui servit une tasse de thé et tous les autres de le sermonner en chœur :

– C'est pas possible, tu veux la rendre folle ?

– Redescends de ton char, Sacha, te clochardiser n'arrangerait rien.

Désormais très calme, le garçon alluma une cigarette et se mit à plaider sa cause, le regard fixe, la voix un peu tremblante :

– Je passe l'intégralité de mes journées à suivre le processus en cours. Vous n'avez pas idée du nombre de sites qui vous permettent de voir la fin du monde, heure après heure, les hausses de température, la fonte de

l’Arctique et des glaciers, la chute de la biodiversité, le dépérissement de l’humus, l’empoisonnement et le dépeuplement des océans, sans parler du réveil de souches virales monstrueuses et des dégagements de méthane depuis que la forêt d’Amazonie est mise en coupe réglée ou, mieux, depuis que le permafrost sibérien et canadien dégèle – ça provoque parfois des explosions en pleine toundra, des trous gros comme cet immeuble. Et on peut suivre les mêmes évolutions dans tous les domaines. Dans la finance, où les bulles spéculatives géantes ne vont pas tarder non plus à exploser. Ou bien dans la sphère démographique. D’ici peu, quand il fera 60 °C à l’ombre au Maghreb ou même en Espagne ou en Italie, comment voulez-vous que des centaines de millions de malheureux ne se ruent pas vers le nord ? Et encore, je ne cite là que quelques exemples d’un « ensemble systémique », comme ils disent – un ensemble inextricable qui a déjà dépassé des seuils d’irréversibilité mortels, tous liés les uns aux autres dans des boucles rétroactives. Oui, des boucles rétroactives, ma pauvre maman, liées entre elles comme une réaction en chaîne ! Et les virus informatiques tiennent la main aux virus biologiques pour boucler la boucle, sans échappatoire. On n’entend pas trop parler de ces boucles dans les médias, je dois dire… Archi-schizophrènes, les médias ! D’un côté ils déplorent les catastrophes climatiques ou sanitaires, de l’autre ils se réjouissent de la croissance économique qui, justement, provoque ces catastrophes… sans faire le lien, ignorant à 100 % que le capitalisme a engendré des systèmes complexes non linéaires ! C’est à mourir de rire, non ? De toute façon la plupart des gens sont comme toi, maman : dans le déni. Le déni pur et simple ! Ils s’en foutent. Nous allons tous crever dans un avenir très très très proche, mais on fait comme si tout allait bien. On vaque à ses petites occupations, on se cherche du travail, circulez y a rien à voir, passe-moi le sel, qu’est-ce qu’il y a à la télé ce soir ?… Même à la ZAD de Bure d’où les keufs nous ont délogés en février – avec quelle violence, si vous aviez vu, ils ont cramé tous mes bouquins ! –, eh ben même là-bas, je suis tombé sur

des naïfs qui s'imaginaient qu'on allait pouvoir s'en sortir. Mais c'est cuit, camarades ! Et nous, on est faits comme des rats. L'effondrement général est en vue – peut-être dans l'horreur d'une guerre civile – et toi, ma chère maman, tu voudrais que je cherche du travail ! Non mais je rêve !

Les hommes présents se taisaient, les sourcils en accents circonflexes douloureux, se demandant quoi rétorquer au lutin furieux. Les femmes montèrent au filet les premières.

– Tu es juste devenu parano, Sacha, assena l'une. Stop ! Il faut que tu te calmes. Regarde autour de toi. Nous sommes là, tout va bien.

Une autre, plus maternelle, essaya de le faire rire :

– Oui, allez, on se calme. Veux-tu une tranche de ce gâteau aux abricots, c'est ta mère qui l'a fait, goûte un peu ça, il est formidable !

Une troisième, plus philosophe :

– Écoute, Sacha, ce n'est pas la première fois que l'humanité traverse une crise grave. Te rends-tu compte que nous avons connu, au XXe siècle, deux guerres mondiales et que nous nous en sommes toujours sortis au bout du compte ?

Et une quatrième, sur la lancée :

– D'ailleurs, tes observations peuvent être très utiles, mais à condition que tes peurs et tes critiques se transforment en suggestions constructives. Toi qui as milité dès l'âge de quinze ans, tu le sais : la politique, ce n'est rien d'autre que cela.

Personne n'osait lui demander ce qui lui avait pris de faire un enfant si le monde allait si mal, mais tous y pensaient fort.

C'est alors que, se tournant dans ma direction avec son air mi-narquois mi-désespéré (on ne sait jamais avec lui), Sacha me lança :

– Mais enfin, dis-le-leur, toi, qu'hélas j'ai raison et que tous leurs conseils, c'est comme pisser dans un violon. Parle-leur des collapsologues dont tu m'as dit qu'ils étaient tes amis et des conclusions dramatiques auxquelles ils parviennent. Dis-le-leur, bon sang, que je ne suis pas fou !

Du coup, tous les visages se braquèrent vers moi.

On était à la fin de l'automne 2018. Le mot « collapsologue » commençait tout juste à exister, plusieurs personnes présentes n'en avaient encore jamais entendu parler. Que répondre ? Après un instant un peu flottant, je finis par dire à la mère désespérée :

– Tu sais, Laura, le problème de ton fils, ce n'est peut-être pas qu'il est fou, mais trop lucide. Pour vivre, ce n'est pas forcément recommandé. Il faut croire à l'impossible pour pouvoir agir malgré les tragédies. Lui n'y croit plus. Dommage…

Il me vint alors une idée :

– Sacha, apprécies-tu Pablo Servigne ?

– Je peux te réciter son premier livre par cœur, me répondit-il, et je viens de me procurer le nouveau, *Une autre fin du monde est possible*.

– Il propose des solutions, non ? Est-ce que lui au moins trouverait grâce à tes yeux ?

Son visage s'illumina. On aurait dit que je venais de citer le nom de Martin Luther King, de Nelson Mandela ou de Léon Trotski – comme feu son père, Sacha avait fait partie un temps d'une branche de la IVe Internationale. Il me demanda de sa voix flûtée :

– Tu le connais personnellement ?

– Oui, et si on essayait d'aller lui parler ?

– *Why not ?*

– Je l'appelle. Il se pourrait qu'il soit d'accord pour nous recevoir sous sa yourte, dans la Drôme.

Silencieux, les autres nous écoutaient. J'ajoutai :

– Mais il travaille, tu sais. Et sa femme aussi – elle est médecin. Leur conviction profonde du collapse ne les empêche nullement d'agir. Je dirais même bien au contraire.

Sacha me regarda avec le petit sourire du type à qui on ne la fait pas. Si je m'imaginais pouvoir le piéger pour finalement l'obliger à s'engager dans

un travail, je me mettais le doigt dans l'œil. Par contre, rencontrer quelqu'un qui allait lui donner raison – Pablo Servigne en l'occurrence –, cette idée lui plaisait plutôt.

2

Que dis-tu à tes enfants si tout s’effondre ?

En cette nuit de fin 2018, après le départ de nos convives, la folle agitation de Sacha me fit traverser une longue insomnie. M’adressant au fantôme de Ramon, son père, j’expliquai à ce dernier de quelle façon j’avais rencontré, trois ans plus tôt, ces collapsologues qu’à présent je me promettais de présenter à son fils, dans l’espoir (peu raisonnable) de l’obliger à remettre en cause son refus de vivre.

Je connaissais depuis quelques années le chercheur belge Gauthier Chapelle, spécialiste de biomimétisme, quand il me présenta Pablo Servigne, dans la grande brasserie en face de la gare du Nord. Ce dernier, d’Artagnan ultra-cool à barbichette noire, mi-péruvien mi-français, était encore un inconnu. Ayant quitté la Belgique, pays de sa femme, pour entraîner celle-ci à vivre sous une yourte dans la Drôme, il venait d’achever avec Raphaël Stevens (au départ un ami de Gauthier) la rédaction du premier livre de collapsologie, *Pourquoi tout peut s’effondrer*. Ce mot nouveau, prétendant avec aplomb désigner une discipline nouvelle, leur était venu un soir, presque à la façon d’une blague, autour d’une bonne bouteille.

Comme cent fois déjà, les trois chercheurs – tous ingénieurs et docteurs ès sciences – discutaient de l’essai du géographe américain Jared Diamond *Collapse, How Societies Choose to Fail or Survive*, traduit en français sous le titre *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou*

de leur survie[1]. Le syndrome de l'île de Pâques ou celui du *Titanic*, tout le monde en avait déjà entendu parler, mais généralement sans précision. Ce que ces jeunes chercheurs s'escrimaient à étudier en détail, c'était le « processus systémique » – comme disait Sacha – par lequel une société s'emballe dans une série de spirales devenant folles et qui, tendant vers l'infini à partir de certains seuils, résonnent si bien les unes avec les autres qu'elles font exploser l'ensemble. Sauf qu'à présent il ne s'agissait plus d'une société, mais de l'humanité entière et même d'une bonne partie de la biosphère. Plutôt que de paniquer, il valait mieux prendre la chose de façon zen, et les trois compères, après s'être adoubés les uns les autres en s'octroyant les titres de « chevaliers du grand effondrement » et de « maîtres en effondrisme », avaient au bout du compte abouti à « collapsologues » et « collapsologie ». Sans se douter que ces mots franglais allaient faire florès, bien au-delà des frontières de la francophonie et dans un buissonnement de sens dont ils perdraient pour une part le contrôle.

Pour être honnête, la dérive de Gauthier m'avait personnellement chagriné et fait douter de l'avenir. Le biomimétisme, sa spécialité, était l'une des rares issues en lesquelles je croyais. Dans les années 1970, jeune journaliste, j'avais rencontré des chercheurs de plusieurs industries de pointe, en particulier dans l'alimentation, très fiers de me dire : « Vous savez, monsieur, la nature a été une bonne base de départ », sous-entendant : « Mais nous, humains technologiques modernes, sommes tellement plus sophistiqués qu'elle ! » C'était arrogant, mais surtout stupide et naïf. Depuis quatre milliards d'années que la vie fleurit sur notre planète, elle a su traverser d'innombrables crises et trouver des solutions des millions de fois plus sophistiquées que nos inventions les plus audacieuses.

Quand je l'avais connu, Gauthier citait une chercheuse américaine, Janine Benyus, qui avait été son mentor. Une étonnante dame, à la tête d'un groupe au départ essentiellement féminin. Des chercheuses vivant à la

campagne, qui avaient su rendre futuriste un métier *old fashion* et même en voie d'extinction : celui de naturaliste. Comment ? En invitant, par exemple, les industriels du ciment, activité très polluante, énergétivore et accélératrice d'effet de serre, à imiter les ormeaux : ces coquillages sont capables, à température ambiante, d'absorber le CO_2 alentour pour fabriquer du calcaire et sécrètent des coquilles plus solides que le béton. Les maîtres du ciment s'étaient d'abord esclaffés : qui donc se prétendait encore naturaliste à l'âge de la biologie moléculaire ? Mais les plus lucides avaient fini par comprendre que le créneau était énorme et ces femmes des visionnaires. Aujourd'hui, des dizaines de labos dans le monde essaient de comprendre comment les ormeaux font pour sécréter leurs sacrées coquilles. C'est infiniment plus raffiné que nos procédés industriels. Et des exemples comme celui-là, Gauthier m'en citait à la pelle. Le groupe de femmes entourant Janine Benyus ouvrait une voie magistrale. Royale. Civilisationnelle. Cosmique. Pour ces naturalistes, la nature était le meilleur des professeurs à tous les niveaux : formes, matières, processus, stratégies, philosophie… Sur les choix qu'elle avait effectués puis retenus (parmi les milliards qu'elle avait rejetés), elle ne pouvait, par définition, s'être trompée : sinon nous ne serions pas là, nous les *Homo sapiens demens* qu'elle avait engendrés, surdoués, cinglés, géniaux, adolescents, suicidaires… Ces choix de la nature devaient dicter nos visions et nos pratiques. Il fallait crier ce nouvel impératif sur tous les toits. L'homme du XXIe siècle allait enfin se mettre à l'école de l'intelligence matricielle de façon consciente. Et donc tout revoir, à commencer par notre agriculture moderne, à 100 % kamikaze à long, moyen et même court terme.

Seulement voilà, le temps passant, Gauthier s'était mis à dériver. Sa vision au départ débordante d'optimisme avait pris trop de coups. À Bruxelles, associé avec son ami Raphaël Stevens, il avait créé une société dont la mission consistait à mettre les entreprises sur des voies biophiles, et non plus antibiotiques, amies de la vie et non plus ennemies. Certaines

avaient joué le jeu, non sans succès, mais l'impact était resté dérisoire. Un pauvre epsilon futuriste au milieu d'un océan d'activités totalement à rebours. Le gros des activités économiques belges, françaises, allemandes, européennes en général, américaines, chinoises, turques, bref mondiales, demeurait violemment anti-vie. Et en pleine croissance. Gauthier avait mis genou à terre et peu à peu suivi Raphaël et Pablo dans le camp des collapsologues, comme ils s'étaient autodésignés.

Pablo lui-même, avant d'en arriver à l'idée qu'il était sans doute trop tard pour éviter le grand clash planétaire (puisque nous y étions déjà), avait accumulé pendant dix ans des milliers de données tirées de revues scientifiques reconnues, de la biologie à la climatologie et de l'économie à la démographie. Ayant refusé d'exercer son métier d'ingénieur agronome, dans un monde agricole devenu beaucoup trop industriel pour lui, il avait préféré poursuivre ses études en s'orientant vers l'éthologie myrmécologique, c'est-à-dire l'observation des mœurs des fourmis, ce qui lui laissait assez de temps pour naviguer sur la Toile et découvrir, ahuri, l'ampleur vertigineuse du phénomène des « courbes tendant vers l'infini à partir de certains seuils »…

Ce soir-là, dans la brasserie de la gare du Nord où Gauthier Chapelle venait de me le faire connaître, j'avais plusieurs questions à poser à Pablo Servigne, à commencer par celle de la véracité de ces courbes devenant folles. En quoi tenaient-elles compte de l'imprévisibilité dont les vieux sages, tel Edgar Morin, font un facteur clé de l'évolution ? Et puis je tenais à les interroger, Gauthier et lui, sur une hypothèse très inquiétante, émise par beaucoup de prospectivistes depuis 1990, de Thierry Gaudin à Jacques Attali : si la situation mondiale devait s'effondrer, par quel miracle pourrions-nous échapper à une montée irrépressible des régimes ultra-autoritaires ? Enfin, je voulais savoir si ces pessimistes avaient malgré tout fait des enfants. Mais, plus rapide que moi malgré son calme, Pablo dégaina le premier :

– Voilà presque quarante ans que tu t’intéresses aux soins palliatifs et à l’accompagnement des mourants, n’est-ce pas ?

– Euh… oui, pourquoi ?

– Eh bien, parce que voilà une bonne raison de travailler ensemble !

– Ah bon ?

– Oh, ce n’est pas compliqué à comprendre ! D’une manière ou d’une autre, l’humanité s’achemine à assez court terme vers des scénarios catastrophes à côté desquels ceux que nous avons vécus jusqu’ici seront racontés un jour comme des enfantillages. Imagine des pandémies de sida ou de grippe aviaire beaucoup plus méchantes que celles que nous avons connues…

Ne se doutant pas combien le coronavirus lui donnerait bientôt raison, tel un apéritif planétaire avant tous les autres cataclysmes annoncés, il poursuivit sa liste, d’un ton si tranquille que je m’en trouvai désarçonné :

– Imagine des Tchernobyl et des Fukushima multipliés par dix, vingt, cent, des tsunamis à répétition sur toutes les côtes, une chute abrupte de la biodiversité provoquant des famines gigantesques, des flux migratoires considérables et toutes les structures économiques et technologiques fondées sur le numérique qui cessent de fonctionner en cascade, vois-tu ce que ça pourrait donner ?

– Eh bien…

– Personne ne peut s’en faire une idée réaliste. Nous n’avons sans doute rien vu encore. Je parle des pays riches… Dans les zones pauvres, du Bangladesh aux pays du Sahel, de Madagascar à certains coins d’Amazonie, ils en sont déjà là. Ceux qui se noient en Méditerranée nous le crient à la gueule. Voilà un demi-siècle que les scientifiques s’époumonent : « Nous n’avons plus que dix ans pour changer de modèle si nous voulons éviter la catastrophe. » Ils ont commencé à le dire dans les années 1960, puis dans les années 1970, puis rebelote dans les années 1980, 1990, 2000… Nous sommes à la fin des années 2010. Et c’est fini, on n’inversera

plus la courbe. C’est trop tard. Le mur, nous sommes en train de nous écraser dessus. Ou si tu préfères, nous quittons la route et partons dans le décor. Le GIEC parle de 2 °C de réchauffement climatique pour 2100. Nous allons certainement les dépasser d’ici 2050. Il va donc y avoir beaucoup de morts. Beaucoup. Alors il est essentiel que nous, humains, apprenions ou réapprenions l’art de mourir. Et de nous accompagner les uns les autres dans la fin de vie.

J’étais interloqué, la gorge nouée. Surtout parce qu’il parlait de cette voix tranquille et douce, comme s’il racontait une histoire banale. Et Gauthier Chapelle, à côté, presque aussi jeune que lui, acquiesçait. Ils étaient d’accord sur tout et leur attitude me sidérait :

– Waow ! Les mecs, c’est terrifiant ce que vous dites ! Vous annoncez l’apocalypse comme ça ? Sans hésiter ?

– Ben oui. Et tu vois ce que cela signifie ? Tu as connu Elisabeth Kübler-Ross et je crois que tu as même fait un début de formation dans son fameux séminaire « Life, Death and Transition », n’est-ce pas ?

C’était donc à cela qu’il voulait en venir… Elisabeth Kübler-Ross, psychiatre américano-suisse initiée au feu de l’ouverture des camps de concentration en Pologne, puis projetée dans l’univers des grands hôpitaux américains, avait énoncé dans les années 1960 les cinq stades de l’agonie : le déni, la révolte, le marchandage, la dépression, l’acceptation. Le déni : je refuse de voir que je vais mourir, ou que tu vas mourir. La révolte : en prendre soudain conscience me met hors de moi, je veux tout casser, l’hôpital, les responsables politiques, ma famille, Dieu. Le marchandage : je négocie, je procrastine, je repousse l’échéance le plus loin possible, tous les arguments sont bons. La dépression : ça y est, j’ai compris, c’est fichu, je m’effondre. L’acceptation enfin… du moins parfois, pour ceux qui ont de la chance, stade que l’on peut considérer comme miraculeux, ou juste philosophique : acceptant que mon ego disparaisse, la contemplation de ce qui me dépasse infiniment illumine ma fin, et cela change tout pour moi,

mais aussi pour ceux qui m'entourent, m'accompagnent, me pleurent – comme s'il y avait quelque chose « après », même pour ceux qui ne croient pas à la survie d'une conscience post-mortem.

Pablo poursuivit :

– Tu as fait partie de ceux qui ont transmis le message : pour avoir une chance de franchir ces étapes, il faut apprendre à s'écouter les uns les autres, à s'accompagner jusqu'au bout dans la présence la plus forte possible, et aussi à ne pas retenir ses larmes, sa tristesse, sa vulnérabilité… Il va falloir que nous pleurions beaucoup, tu sais.

– *Gosh !* Mais attends un peu, Pablo (il fallait à tout prix que je lui pose la question qui en fin de compte me tenait le plus à cœur), tu as des enfants ?

– J'ai deux garçons. Gauthier et Raphaël Stevens en ont aussi. Pourquoi ?

– Mais enfin parce que si vous pensez que tout va vraiment s'effondrer à court voire à très court terme, il vaudrait peut-être mieux ne plus enfanter, tu ne crois pas ?

– Non. Au contraire. Être lucide sur ce qui se passe ne doit en aucun cas nous empêcher de célébrer les forces de la vie, de la joie, du bonheur. *Rester humain* quoi qu'il arrive, voilà notre tâche. Et procréer en fait partie. De façon raisonnable bien sûr, il ne s'agit pas d'aggraver la surpopulation ! Ni de faire de l'enfantement une obligation…

Tout d'un coup, j'eus la vision éclair de Viktor Frankl tenant un discours similaire. Parvenir à *donner un sens à sa vie* quand on se réveillait à l'aube dans un camp d'extermination nazi dépassait tous les vertiges imaginables. Déporté de 1942 à 1945 à Theresienstadt puis à Auschwitz, le neuropsychiatre autrichien disait que c'était pourtant une condition *sine qua non* pour survivre dans l'enfer. De l'existentialisme à l'état pur. Creuser à mains nues dans une falaise de pierre. Parmi les survivants que Frankl observait autour de lui, le sens de la vie le plus partagé était l'espoir de

retrouver une personne aimée – un amour, un parent, un enfant, un ami… Venaient ensuite ceux, moins nombreux, qui étaient porteurs d'une mission, qu'elle soit artistique, scientifique, pédagogique, politique, économique : pour remplir cette tâche, il leur fallait survivre. Frankl lui-même se sentait plutôt appartenir au troisième groupe, encore plus restreint, de ceux qu'habitait la simple mais farouche volonté de rester humain jusqu'au bout, coûte que coûte et quelle que fût l'ignominie de ceux qui voulaient les déshumaniser, les bestialiser, les chosifier. Comme Primo Levi…

Je ne dis rien de ces résonances à mes deux jeunes interlocuteurs, me contentant de demander :

– Mais enfin, Pablo, si tu crois que tout va s'effondrer, que dis-tu à tes enfants ?

Très calme, presque souriant, il répondit :

– Les enfants savent. C'est toi-même qui nous as rapporté ces propos de Kübler-Ross : quand les adultes autour d'eux ne sont pas claquemurés dans leurs peurs, les enfants peuvent devenir des sages. Elle disait même que les enfants mourants avaient été ses plus grands professeurs, tu te rappelles ? Les miens se portent bien, grâce au ciel, ils jouent. La seule chose que nous ayons pu faire pour eux a été de quitter la ville et d'aller vivre à la campagne, pour leur faire goûter le plus près possible ce qui reste de nature. Sous notre yourte, avec notre potager et nos poules, ils reçoivent cette initiation. Mais ils savent !

– Ils savent quoi ?

– Que le monde va mal et que les tigres, les éléphants et les ours seront sans doute des vestiges paléontologiques d'ici pas longtemps.

Si, comme nous invitent à le penser certains tenants de l'« écologie profonde », nous ne sommes que des singes parlants, juste beaucoup plus arrogants et destructeurs que les autres, un trait spécifique nous caractérise cependant : nous savons que nous allons mourir. La chose est peut-être improuvable, mais on peut parier qu'aucun petit chien, aucun petit

chimpanzé, aucun petit dauphin ne vient demander à sa mère ou à son père : « Dis, c'est vrai que tu vas mourir ? » La plupart des petits humains, eux, le font. Qu'un individu ne sache pas répondre et élude, cela ne prête pas à conséquence pour la collectivité. Que toute une société ne sache pas répondre et préfère botter en touche la met en danger d'involution, de perte de son statut anthropologique. Il n'est pas déraisonnable de penser que le pacte numéro un de l'humanité naissante a été passé avec la mort : face à son inéluctabilité, il fallait une réponse consensuelle à l'énigme, quelle que fût la réponse.

3

Les savants beatniks donnent le coup d’envoi

Après avoir envoyé un message à Pablo Servigne lui demandant s’il voulait bien nous recevoir chez lui, dans la Drôme, j’allai voir Sacha. Myriam, son ex, était là, en visite éclair, pour lui confier leur fille le temps d’un week-end, ce qu’elle avait fini par accepter. Mais visiblement, les choses ne se passaient pas bien. Je ne connaissais pour ainsi dire pas la jeune femme. Avec sa crinière noire, son front bombé et son visage aux pommettes prononcées, elle avait un indéfinissable côté asiatique, ou sibérien. Assise dans le salon de la maison de Laura – d’où Sacha n’avait toujours pas décampé, malgré les admonestations de sa mère –, elle donnait la becquée à sa fille Aglaé, âgée de trois ans, avant de se sauver. En guise de bonjour, elle me fit un vague signe ombrageux de la tête. On m’avait prévenu : vegan de façon aussi farouche que le père de son enfant était zadiste, Myriam affichait un mépris absolu pour la génération des soixante-huitards, donc des types comme moi, qu’elle considérait comme des nuls, aussi hypocrites qu’inconséquents – qu’avions-nous donc fait, pauvres imbéciles jouisseurs et égoïstes que nous étions, pour qu’à ce point rien n’ait changé, dans un monde de plus en plus plastifié ?

Sacha m’emmena vite dans sa chambre, où il tenait à me montrer quelques-uns des sites sur lesquels l’effondrement biosphérique s’affichait jour après jour sous forme de graphiques, de tableaux, de vidéos. Ma

curiosité l'amusait, ramenant même un petit sourire narquois sur son visage de lutin.

– Ce qui est ultra-complexe, m'expliqua-t-il tout en pianotant à toute vitesse sur son clavier, c'est le caractère à la fois systémique et imprévisible du collapse. Tout se tient, comme un château de cartes, mais nul ne peut prédire quelle carte va entraîner les autres dans sa chute. Ça peut commencer par la Bourse qui s'effondre, ou un attentat monstre dans une capitale, ou une canicule hors norme, ou une pandémie, n'importe quoi. Mais une fois le processus enclenché…

Comme l'avaient fait certains amis quinze jours plus tôt chez moi, j'objectai avec platitude que l'humanité s'était déjà rattrapée une pléiade de fois de mésaventures tragiques et qu'on s'en était toujours sorti, souvent de façon tout aussi imprévisible. Il rétorqua que, cette fois, c'était différent. Je demandai en quoi. Il me parla, en mégatonnes, du rapport entre la biomasse terrestre et nos activités industrieuses…

De fil en aiguille, nous en vînmes à la longue liste des « contradictions internes du capitalisme », un concept qu'il aimait bien. C'est une clé de la vision marxiste de l'Histoire. Dans *Le Capital*, elle est explicitement associée au mot anglais *collapse*. Sacha apprécia que je lui raconte de quelle façon, au milieu des années 1970, j'avais vu toute une flopée de gauchistes rejoindre les mouvements écologistes sur une base théorique très orthodoxe : après bien des contradictions internes, dûment répertoriées par Karl Marx et ses émules, la destruction de la biosphère constituait l'ultime contradiction qui allait faire mordre la poussière au KKKapital de façon définitive et permettre enfin le passage à une démocratie socialiste.

– Mon père me l'a souvent dit, s'égaya Sacha, ils étaient verts dehors, en apparence, mais rouge vif dedans ! Comme lui-même d'ailleurs… ou comme moi !

– Rouge vif… euh, je ne sais pas, peut-être plutôt rayés rose et vert ! Mon propre père en tout cas, l'un des premiers à avoir pratiqué l'agriculture

biologique dans ce pays, ne misait pas un kopeck sur l'engagement des camarades que j'amenais parfois dans sa ferme.

– Ah bon, pourquoi ?

– Parce qu'il réalisait que mes potes, au fond, se foutaient bien de la nature, des arbres, des animaux… Qu'on les détruise ne leur importait que sur le mode stratégique ; ils n'en étaient pas amoureux. Or mon père disait que l'écologie serait spirituelle ou ne serait pas. Et, pour lui, cela voulait dire vivante, charnelle, amoureuse…

Un petit bruit nous fit nous retourner. Myriam nous écoutait dans l'embrasure de la porte, sa fille dans les bras. Son visage n'était plus agressif. Elle déposa l'enfant, qui se mit à trotter vers son père, puis elle me demanda :

– Peut-on être amoureux d'un animal puis l'égorger pour le manger ?

Je me gardai bien de lui répondre. Mais, dans un éclair d'inspiration, je saisis un livre que j'avais repéré dans la bibliothèque de feu mon ami Ramon (sans mérite : c'est moi qui le lui avais offert), feuilletai en vitesse des pages que j'avais souvent lues et les tendis à la jeune femme. Surprise, elle se mit à lire, toujours debout, appuyée au chambranle de la porte.

– C'est quoi ? demanda Sacha, intrigué de n'avoir jamais repéré ce livre qui avait appartenu à son père.

– *La Pratique sauvage*, du poète Gary Snyder. C'est l'un des premiers bouquins que m'ont fait lire les beatniks savants que j'ai rencontrés aux États-Unis quand j'étais encore un jeune journaliste.

De temps en temps, Myriam sortait de sa lecture silencieuse pour citer quelques phrases à voix haute – j'ignorais qu'elle avait des talents de comédienne (pour gagner sa vie, elle était vendeuse à mi-temps dans un magasin bio et donnait des cours de piano).

« Dans les traditions orientales, le mot sanscrit *ahimsa* (qui signifie "ne cause pas de blessures inutiles") constitue le ressort profond du credo végétarien. Mais les peuples qui vivent entièrement de la chasse savent que

prendre la vie est un acte qui exige un esprit de gratitude et une rigoureuse attention. Ils disent que “toute notre nourriture est faite d’âmes”. Toute la nature est un échange de dons, et il n’est point de mort qui ne soit la nourriture de quelqu’un, ni de vie qui ne soit la mort de quelqu’un… » Assis à sa table, Sacha avait pris sa fille sur les genoux et tous deux écoutaient Myriam lire, avec un plaisir évident. « La chatoyante chaîne alimentaire, le filet ininterrompu de la nourriture, constitue l’effrayante et magnifique condition de la biosphère. “Pas de blessures inutiles” doit être compris comme une approche universelle des êtres les uns vis-à-vis des autres, et pas comme une injonction unidimensionnelle. Manger est réellement un sacrement… » De temps en temps, la jeune femme levait les sourcils, l’air dubitatif, puis reprenait sa lecture, parfois en silence, parfois à voix haute. « Pour dire de bonnes grâces, vous devez être non pas rongé de culpabilité, ni évasif, mais conscient de ce que vous faites. Vous regardez la nature des œufs, des pommes, du ragoût de bœuf, et que voyez-vous ? La plénitude, et même l’excès, une immense exubérance sexuelle. Des millions de graines de céréales devenues farine, des millions d’œufs de cabillaud qui ne vont jamais – qui ne doivent jamais – éclore : les sacrifices de la chaîne alimentaire. Et si nous mangeons de la viande, c’est la vie de l’animal que nous mangeons, ses bonds, son flair, ses coups de museau, ne nous en privons pas. »

Elle referma le livre.

Un troupeau d’anges passa au-dessus de nous. Puis elle trancha :

– C’est beau, mais trop facile, et de toute façon dépassé, fini, terminé. Nous n’en sommes plus là. L’humanité moderne baigne dans un océan de sang et de souffrance animale. Le temps est venu de passer pour de bon à autre chose. Stop ! Stop ! Stop ! Ouvrez vos yeux, nom d’un chien !

C’était sans appel. Qui aurait pu objecter quoi que ce soit ?

De la cuisine nous parvint alors la voix de Laura :

– À table !

Sachant que son ex-belle-fille passerait, elle avait préparé, à tout hasard, un repas 100 % végétarien à l'indienne, riz au curry et purée de lentilles. Mais Myriam déclina l'invitation et enfila son manteau. On pouvait s'y attendre. Avant de partir, elle me lança :

– Et c'était qui ces « beatniks savants » dont vous parliez ?

– Des scientifiques artistes comme l'ingénieur-poète John Allen, un ami de William Burroughs et de Brion Gysin, qui inventa l'utopie *Biosphère-2* et signait ses œuvres Johnny Dolphin ; ou bien Jim Nollman, un rocker que son état d'asthmatique avait chassé des salles enfumées de New York et qui s'était converti en « musicien interespèces », réussissant à entrer en contact avec des crapauds, des loups ou des orques – ou des arbres ! –, grâce à la musique de sa guitare électrique puis de toutes sortes d'instruments qu'il inventait. Le plus fou fut sans doute une cithare-radeau à bord de laquelle il embarquait pour entrer en contact avec les baleines, en envoyant des mélodies sous l'eau. Son périple m'a beaucoup inspiré au fil des années. Sur l'écologie, mais plus largement sur la possibilité de trouver une lumière quand on est au fond du gouffre.

– Ça m'intéresserait d'en savoir plus, mais je dois partir. Peut-être à un de ces jours !

Elle disparut après avoir embrassé sa fille, accaparée par la montagne de jouets que son desperado de père, bourré de culpabilité et de contradictions, avait amoncelés devant elle. Je compris, à la mine affichée par mes hôtes, que je venais de réussir un exploit : non seulement Myriam ne m'avait pas mordu, mais elle avait évoqué l'idée de se revoir.

Sur ce nous attaquâmes le repas de Laura. Et comme j'aurais pu le prévoir, Sacha me demanda des précisions sur mes beatniks savants.

– Si ça permet, comme tu dis, de « trouver une lumière au fond du gouffre », ça pourrait m'intéresser aussi, ironisa-t-il.

– Mon fils joue les cyniques, l'excusa Laura décidément sereine ce jour-là, mais tu sais qu'en réalité, il ne demande qu'une vraie raison d'espérer.

J’hésitai un instant. Par où démarrer ?

L’Amérique est un pays si contradictoire qu’il peut vous dégoûter autant que vous inspirer. Du nord au sud et de la côte ouest à la côte est, j’y avais rencontré des dizaines de chercheurs-artistes et de scientifiques-ouvreurs de voies. Comment synthétiser mon propos pour rester centré sur ce qui rendait le fils de Ramon malade : le fait que notre monde courait à son effondrement ?

– Tout d’abord, ces gens, bien qu’en général d’idéologie libertaire, m’ont lavé d’une première grande illusion : ce n’est pas la finance digitalisée, ni le capitalisme, ni la révolution industrielle qui ont commencé à foutre en l’air la biosphère terrestre. Le mal a débuté bien plus tôt, au minimum au Néolithique, c’est-à-dire à l’âge où les humains se sont peu à peu sédentarisés, élevant des animaux domestiques et cultivant des plantes. Pourquoi croyez-vous que ce qu’on appelait le « Croissant fertile », au Moyen-Orient, soit devenu un désert ? Ce n’est pas l’industrie pétrolière qui en est la première responsable. Ce sont des générations de paysans qui ont surexploité les terres et épuisé l’humus, dès l’Antiquité. L’Afrique du Nord aussi était couverte de forêts. Croyez-vous que ce soit le changement climatique qui les ait ravagées ? Le processus s’est enclenché avec les Romains, qui avaient besoin de bois pour leur flotte. À entendre les scientifiques dont je vous parle, nos ancêtres paysans ne connaissaient pas les lois du vivant aussi bien que nous l’imaginons. Mais ces beatniks savants remontaient bien plus en arrière dans le temps : aussi loin que nous regardons, il semble que les ancêtres d’*Homo sapiens* avaient déjà joliment ravagé la biosphère autour d’eux. Certes, pendant des centaines de milliers d’années, cela ne s’est pas remarqué. Encore que…

Le regard de Sacha se mit à briller.

– T’ont-ils parlé de l’Anthropocène ?

– Et comment ! Mais avec un esprit bien américain, ils prétendaient tout bonnement inventer des façons concrètes de *pacifier* ce qu’en effet tout le

monde aujourd'hui appelle l'« Anthropocène ».

– Comment ça ?

– Je me souviens comme si c'était hier d'un voyage en Arizona, où je rendais visite au génial John Allen, qui me fit rencontrer la microbiologiste Lynn Margulis. Cette grande spécialiste des bactéries, qui était aussi une artiste visionnaire, fut à l'origine, avec le climatologue anglais James Lovelock, de « l'hypothèse Gaïa », selon laquelle la biosphère qui enveloppe notre planète se comporterait comme un seul gigantesque être vivant. « D'abord, disait Margulis, figurez-vous notre planète à sa naissance, il y a environ quatre milliards et demi d'années. C'est une boule de pierre brûlante. Appelons-la "lithosphère". Il ne s'écoule pas plus de quelques centaines de millions d'années, que déjà la vie est là. Les plus anciennes archéobactéries repérées datent d'il y a trois milliards huit cents millions d'années. Une chose est sûre : ces premières porteuses du programme ADN étaient sacrément résistantes. Ou plutôt leur réussite prouve que le programme ADN était d'emblée d'une force considérable. Car les conditions lithosphériques, chaleur, acidité, sécheresse, étaient extrêmes. Or, une fois accrochées au caillou Terre, elles ne l'ont pas lâché. Elles l'ont non seulement colonisé, mais façonné : sur plusieurs kilomètres d'épaisseur, l'écorce terrestre et l'atmosphère ont été littéralement mâchées, digérées, transformées par les bactéries, bien avant l'apparition des formes plus complexes de vie. C'est ce que nous appelons la "biosphère". »

À l'époque, je ne connaissais pas encore l'essai magistral de Margulis, *L'Univers bactériel*, ouvrage paradoxal et enthousiasmant qui vous rend les bactéries fort sympathiques, elles si souples, si inventives, qui sont nos vrais premiers ancêtres. Selon Lynn, elles ont fait de la surface de cette planète non seulement leur nid, mais leur chose, leur production, leur création collective ! Or, soudain, cette étonnante femme m'a saisi la peau du bras et l'a pincée, en me demandant : « Savez-vous en quoi tout cela vous regarde personnellement ? Je vais vous le dire. La vie, qui vous habite

vous aussi, est d'une puissance colossale. Les écologistes ont l'habitude de nous mettre en garde : "Attention, la vie est si fragile !" C'est vrai de ses formes ultimes et sophistiquées. Mais la vie en soi ? Allons, pas fragile du tout ! C'est une force cosmique ! D'une résistance inouïe ! S'en persuader nous fait le plus grand bien. Nous sommes mus depuis l'intérieur de nos cellules par une dynamique qui nous dépasse de mille coudées. Non seulement les atomes qui composent nos corps sont des poussières d'étoiles explosées, mais les molécules géantes que ces atomes ont formées et que nous appelons ADN sont capables de s'opposer à l'entropie elle-même. À l'entropie, vous vous rendez compte ? À cette force universelle qui cherche inlassablement à dégrader l'énergie, c'est-à-dire à tout réduire en une poudre homogène et glacée – la mort, en somme ! Eh bien, même si la folie des hommes les poussait à utiliser toutes les bombes atomiques qu'ils possèdent, les formes vivantes sophistiquées en prendraient sans doute un sacré coup, mais la biosphère elle-même, pfffff, elle éclaterait de rire ! Nous ne pouvons rien contre elle. Elle a colonisé la lithosphère lorsque celle-ci était encore une boule brûlante, il y a presque quatre milliards d'années, alors vous pensez ! »

Sacha commençait à s'impatienter, il trouvait que mon récit s'enlisait.

– Pardon, mais on sait tout ça, non ? Elle aboutissait à quoi finalement, ton artiste savante ?

– Je vous passe l'apparition des pluricellulaires, le feu d'artifice du Précambrien et plusieurs épisodes d'extinction. La vie terrestre est parfois tombée très bas, mais elle s'en est toujours sortie. C'est le dernier épisode qui intéressait Lynn Margulis, et qui nous intéresse aussi. Parce que c'est nous qui le provoquons. Il y a très peu de temps à l'échelle géologique, deux ou trois millions d'années à peine, la biosphère a en effet engendré un nouvel avatar très spécial : l'être humain. Nous, modernes, nous nous culpabilisons d'avoir saccagé la nature mais, d'après Lynn Margulis, c'est dès le Paléolithique que l'*Homo* – pas encore *sapiens* bien que déjà maître

du feu – a réussi à éliminer de la surface du globe une foule d'espèces, notamment toutes celles de très grande taille, une méga-faune allant du tigre à dents de sabre au mammouth mastodonte, du tatou géant glyptodon au castor capybara pesant cinq cents kilos, de l'ours de plus d'une tonne au paresseux capable de creuser des tunnels dans la roche. Voilà ce que nous découvrons aujourd'hui : pour survivre, nos ancêtres les ont é-li-mi-nés !

– On est bien d'accord ! s'écria Sacha. Tout s'est donc passé comme si la biosphère avait fait une monumentale erreur, un énorme bug, que la sélection naturelle va devoir sèchement corriger… en nous éliminant. Et nous en sommes là, hélas. C'est tragiquement simple. Le grand bye-bye est pour bientôt.

– Tu as raison, du moins apparemment. Au fil des millénaires, l'anthroposphère et sa logosphère, autrement dit l'humanité et ses langages, ont sécrété une technosphère, constituée de toutes nos techniques – de la pierre taillée aux réacteurs atomiques –, qui, bien plus tôt que nous le pensons, a joué le rôle d'un antibiotique, d'un agent anti-vie. Longtemps cette influence létale n'a pas réellement mis en danger la biosphère, qui était mille fois trop luxuriante et variée pour que le terrible nouveau règne vivant puisse la menacer : l'humain était encore un bébé. S'il était resté chasseur-cueilleur – Margulis préférait dire « cueilleur-chasseur » –, en phase avec les lois du vivant, l'aventure aurait pu durer des millions d'années de plus. Mais avec le Néolithique et l'invention de l'agriculture, le bébé s'est musclé et la situation s'est soudain dégradée. En forçant la terre à produire toujours plus, en l'irriguant et en sélectionnant des variétés végétales de plus en plus résistantes, l'humanité a commencé à saliniser les sols et à créer des déserts.

– Ne me dis pas que ta chercheuse beatnik chargeait nos lointains ancêtres pour mieux innocenter le capitalisme de ses crimes !

– Non, monsieur. Elle insistait juste sur le fait que le dossier est complexe, que le manichéisme n'a pas sa place ici et que l'être humain est

une création inouïe, mi-*sapiens*, mi-*demens*, selon la formule d'Edgar Morin. Mais elle disait bien que la systématisation rationnelle de l'esclavage, la marchandisation du vivant et la naissance du capitalisme avaient littéralement fait exploser l'équation. Quand est survenue la révolution industrielle, le processus mortifère s'est accéléré dans des proportions démentes et on est alors vraiment entré dans l'ère de l'Anthropocène « adulte ». Depuis le début du XXe siècle, avec le boom démographique, la mondialisation de la croissance économique et la financiarisation du monde, le saccage est devenu si patent, même à très court terme, que n'importe qui peut désormais le voir à l'œil nu, le temps d'une simple vie individuelle. Dit autrement : l'humanité et sa technosphère capitaliste ont chauffé à blanc la machine folle qui nous mène droit au cataclysme.

– C'est tout ? fit Sacha. Ce très très long détour pour en arriver à ce que nous savons déjà tous ?

– Non, attends, l'essentiel ne vient qu'après. Lynn Margulis a alors ajouté : « Le défi est colossal mais clair. Si nous voulons que la technosphère humaine cesse d'agresser la biosphère qui l'a engendrée et constitue sa matrice, il faut que s'impose une sphère nouvelle. Quelle sphère ? Voilà la grande question ! Dont je vais vous donner tout de suite la réponse : il faut d'urgence que se renforce la Noosphère ! »

– La quoi ?

– La sphère de conscience – en grec, *noos* signifie « esprit, conscience ». L'intelligence collective des humains est impressionnante, mais elle n'est encore que très partiellement consciente. À nous tous, nous ressemblons souvent à une sorte d'animal géant, à la fois surdoué et suicidaire, mû de l'intérieur par des instincts reptiliens. Seul un colossal saut collectif dans la conscience, donc dans la lucidité et la responsabilité, peut rendre les techniques humaines biophiles et non plus antibiotiques. Margulis a précisé : « La Noosphère existe depuis que les humains parlent,

mais elle est encore beaucoup trop faible et immature. Seul un fantastique saut de croissance peut lui permettre d'empêcher notre monde de s'effondrer. »

– Bravo ! s'écria Laura. Magnifique programme !

Son fils la fusilla du regard.

– Décidément, maman, tu es pire que bon public. Enfin quoi, c'est une lapalissade : pour éviter le collapse, il faut que l'humanité mute et devienne consciente. Belle découverte !

– Oui, sauf qu'ensuite la microbiologiste m'a piégé. Elle m'a dit : « Eh bien, cher ami venu de la France que j'aime tant, figurez-vous que ce n'est pas moi qui ai eu ces visions, ni personne d'aujourd'hui, mais deux grands chercheurs du début du XXe siècle. Deux savants prophétiques, sans exagérer : ils avaient tout vu cent ans avant nous et ne se sont trompés sur à peu près rien. Les écouter vaut peut-être la peine, vous ne pensez pas ? Le plus vieux était russe et s'appelait Vladimir Ivanovitch Vernadski. L'autre était français et s'appelait Pierre Teilhard de Chardin. Venant de philosophies très différentes – immanentiste pour le Russe, transcendantaliste pour le Français –, ils tombèrent d'accord pour dire deux choses. D'une part, que la Noosphère émergeait de la nature même du monde matériel, aussi sûrement que si vous chauffez un liquide, il se transforme en vapeur ; d'autre part, que l'on pouvait voir en elle l'avenir même de l'univers. Selon eux, la Noosphère constituait une dimension cosmique encore radicalement inconnue qui, par chance pour nous, avait trouvé les conditions propices pour se déployer sur notre planète. Alors, croyez-moi, jeune homme, si vous vous intéressez à ce que va devenir le monde, vous devriez enquêter sur ces deux hommes. Leurs visions ne sortaient pas de la douceur de cabinets d'études, mais des pires moments qu'ait connus la modernité. »

Sacha et sa mère gardèrent le silence un instant. Même les petits cris d'Aglaé nous invitant à regarder ses constructions de Playmobil ne parvenaient plus à détourner leur attention. Puis Sacha marmonna :

– Noosphère… tu y crois, toi, à ce truc ?

Regardant le ciel, Laura répéta à son tour plusieurs fois le mot, comme si elle cherchait à l'ouvrir avec la langue. Il se produisit alors quelque chose que je ne suis pas près d'oublier. Abandonnant ses jouets, Aglaé vint nous regarder avec un air malicieux, juste au moment où deux rouges-gorges entraient dans la pièce par la baie grande ouverte. Ils tournèrent deux ou trois fois au-dessus de nos têtes en poussant des petits piaillements déterminés et aigus, puis repartirent comme ils étaient venus, pour le plus grand bonheur de l'enfant qui, après un instant de stupeur, se mit à pousser des cris pour les imiter.

– C'est un signe ! s'exclama Laura, au comble du ravissement. Les oiseaux sont toujours un signe ! Vous avez vu ? Ils sont arrivés pile à l'instant où nous avons prononcé ensemble le mot « Noosphère ». Les deux « savants prophétiques » dont t'avait parlé cette femme d'Arizona te font signe !

Sacha pouffa si fort qu'il en cracha le morceau de tarte qu'il avait dans la bouche. Sa mère fit semblant de le fouetter avec sa serviette et, pour une fois indulgente, dit en riant :

– Mon fils est encore bien trop jeune pour comprendre les choses vraiment importantes !

Puis, se tournant vers moi :

– Et alors ? Tu as enquêté sur ces deux personnages ?

C'est ainsi que je me mis à raconter à Sacha et à sa mère ce qui, en une trentaine d'années d'enquêtes, de voyages, d'interviews et de lectures, m'avait conduit à la source du concept mystérieux dont Lynn Margulis avait été la première à me parler. Pour moi, cela faisait un bail que la Noosphère représentait notre seule chance de survie sur cette planète.

4

Le brancardier Teilhard dans la fureur et le sang

Sacha et Laura s’étaient bien calés dans leurs fauteuils et m’écoutaient à présent attentivement – elle avec candeur, lui avec bien sûr un petit sourire en coin. Glanant toutes les informations possibles dans leurs œuvres et leurs correspondances, je m’étais efforcé de retracer à la façon d’un scénario le parcours croisé des deux « savants prophétiques » évoqués par Lynn Margulis. Ce jour-là, je commençai mon récit en 1916, au cœur de la tourmente de la Grande Guerre.

Il pleut depuis le matin et le soir tombe. Sous les capotes ruisselantes, la laine kaki des uniformes ne peut plus rien absorber et la flotte suinte sur la peau, dégoulinant dans les godillots couverts de boue. Couverts, c’est peu dire, on ne les distingue plus du magma. La boue, les hommes du 4e régiment mixte de zouaves et de tirailleurs, corps d’élite de la 38e division dirigée par le général Guyot de Salins, en ont jusqu’autour des yeux, la seule partie de leur corps qui n’en soit pas tapissée. De la boue devant, de la boue derrière, de la boue au-dessous, de la boue au-dessus… Une boue tantôt rougeâtre, tantôt grise, d’où se dégage une odeur, tantôt de latrines, tantôt de charogne, qui vous donne l’impression de patauger dans un océan de merde et de mort. De mort glacée. Mais il y a longtemps que personne n’y prête plus attention. On peut même somnoler dedans en

attendant l’assaut, écroulé au creux de la niche qu’on s’est creusée le long de la tranchée et où l’on s’enroule le mieux qu’on peut dans sa lourde capote de laine. Et si l’on s’ébroue, c’est pour essayer de se gratter furieusement le cou ou les aisselles infestés de poux.

Le vacarme ininterrompu des bombardements ne fait même plus sursauter les poilus. Ce boucan dément qui leur sature les tympans et qui, la première fois, leur a fait si peur qu’ils en ont chié dans leur froc – alors que leur convoi se trouvait encore à des kilomètres du front –, aujourd’hui ils ne l’entendent même plus.

Mais soudain retentit un hurlement : « Les boches balancent des rats à queue dans la tranchée devant nous ! Planquez-vous ! »

– Henri Barbusse en parle dans *Le Feu* ! s’écria Sacha, qui n’était pas le fils de Ramon pour rien. Et aussi Blaise Cendrars, je crois, dans *La Main coupée* ! Ces saloperies de grenades à main étaient munies de longues tiges qui permettaient à l’ennemi de les envoyer de loin avec leurs fusils.

Oui, comme des petits mortiers d’une précision du diable… Tout le monde se jette à terre, à même la boue. Une conflagration suraiguë déchire l’espace de la tranchée, d’abord suivie d’un silence ahuri. Puis un type se met à beugler : « Ma jambe, bordel, ah ma jambe, les salauds ! » Il a aussi reçu des éclats d’acier dans le dos, mais ne s’en rend pas encore compte.

S’extirpant de leur cagna couverte de tôle ondulée, deux brancardiers surgissent et tâchent d’approcher leur civière du blessé qui s’époumone. Le premier brancardier, long corps maigre, tout en os, front très haut et petite moustache, s’excuse de bousculer les hommes encore à terre de son pas élastique, comme s’il se trouvait dans un salon *british* : « *Sorry*, mon vieux, désolé, houp-là, pardon, mon ami… » Le type mesure un mètre quatre-vingt-cinq (soit vingt bons centimètres de plus que la plupart des Français

au temps de la Première Guerre mondiale), ce qui constitue un gros inconvénient : l'immense bonhomme est parfois obligé de marcher courbé en deux s'il ne veut pas dépasser du parapet quand le plancher de la tranchée remonte, et offrir ainsi une cible idéale aux snipers d'en face. La veille, une lettre postée de Clermont-Ferrand lui a appris que la messe annuelle pour son frère Gonzague, soldat au 305e régiment d'infanterie tué sur le front dès le 12 novembre 1914, à l'âge de vingt et un ans, allait être dite à Orcines ; Pierre ne pourrait-il pas obtenir une permission pour l'occasion ? Gonzague était très grand également. Encore plus grand que lui. Vu sa taille, certains ont dit qu'il avait peu de chances de s'en sortir.

Cette lettre l'a troublé, faisant resurgir une foule de sentiments refoulés. Toute la nuit, il a prié pour ce petit frère, l'avant-dernier d'une ribambelle de onze enfants. Et aussi pour ses quatre autres frangins, également sous les drapeaux. Tous des géants maigres et efflanqués – on est comme ça dans la famille. Des aristocrates auvergnats, du genre qui aurait préféré mourir foudroyé que de ne pas se porter le plus vite possible au front, dès que la guerre a été déclarée.

Notre homme s'appelle Pierre Teilhard de Chardin. En 1916, il a trente-cinq ans et, vu son niveau d'études, il aurait pu prétendre à un grade plus élevé, mais il a tenu à rester simple soldat puis, au mieux, caporal. Caporal et brancardier. Les tirailleurs de son régiment, dont beaucoup de Maghrébins et de Sénégalais, l'apprécient, malgré ses airs de ci-devant qu'il lui est impossible de masquer et même s'il ne monte pas à l'assaut avec eux puisqu'il est brancardier – ça l'humilie d'ailleurs parfois. Mais ils le respectent. Très vite après avoir été enrôlé, il a troqué le bleu horizon contre le kaki des troupes africaines et son képi pour la chéchia des tirailleurs, histoire de se rapprocher des hommes, de se mêler au peuple. Pas la chéchia rouge du personnnage de « Y a bon Banania », non, ici on porte la grise.

Le blessé est roulé sur la civière, puis transporté à la hâte le long du boyau gluant vers le poste de secours. Ça glisse et ça tangue. La grande

asperge élastique et son collègue s’efforcent de ne pas s’étaler dans la gadoue, surtout quand ils croisent l’estafette du courrier, puis les deux costauds qui apportent la soupe dans un empilement géant de gamelles fumant le gros chou, hélas un peu nimbé de fumée de pétrole. Le soir tombe. Le poste infirmier est à cent mètres… Mais ils n’ont pas le temps de l’atteindre qu’une nouvelle alarme éclate.

Cette fois, c’est du beaucoup plus lourd. Les canons de 75 allemands arrosent tout le secteur. Auxquels répondent bientôt les 155 français. Le grondement devient proprement infernal. Partout les hommes essaient de se planquer du mieux qu’ils peuvent, se comprimant à trente dans des cagnas prévues pour dix, comme des sardines dans leurs boîtes. Des boîtes dont les couvercles – tôles ou toitures en rondins –, frappés par les éclats d’acier, s’écroulent sur eux dans des gerbes de terre et de roche. On n’y voit plus rien. Une fumée suffocante envahit tout le périmètre. Les gamelles de soupe se renversent sur les jambes de leurs porteurs, qu’elles ébouillantent. Dans la mêlée, les hommes piétinent les corps de leurs camarades assommés ou déjà morts. Une panique animale s’empare de certains qui se mettent à hurler. Sur la civière où repose le blessé qu’ils transportent, les deux brancardiers, horrifiés, voient tomber le tronc d’un homme démembré, dont les intestins finissent de se répandre dans la boue.

Alors, d’une tranchée voisine retentit, incongru, fou et pourtant mille fois déjà entendu, le sifflet strident de l’attaque – ça fait office de clairon. Le commandement ordonne l’assaut. L’ennemi s’imagine peinard ? On va le surprendre et lui faire ravaler sa morgue. En trois vagues successives, tiré par vingt-huit sergents et adjudants des plus coriaces, le 4e régiment mixte de zouaves et tirailleurs franchit les parapets des premières lignes et s’élance, grenades, baïonnettes et cisailles en avant, à la lueur des fusées éclairantes qui transforment le ciel vespéral en rideau cramoisi.

Ce soir-là, dix-huit hommes resteront sur le carreau, plus une trentaine de blessés, dont la moitié ne pourront rentrer par eux-mêmes et seront

récupérés par les brancardiers. Humble tâche d'assistants des guerriers. Quand le feu s'est momentanément calmé – et parfois même sous les bombes –, ils entrent en scène. Comme d'habitude, le caporal Teilhard de Chardin bat des records, rampant au besoin sous les barbelés jusqu'au petit jour pour ramener ses camarades à bon port. Dans l'obscurité glacée, lui et ses collègues se laissent le plus souvent guider par les cris de douleur des soldats gisant au sol. Ou par leurs appels à l'aide, dont le plus courant, dans toutes les langues, est : « Maman ! » – en l'occurrence : *Oumi !* quand l'homme à terre est un tirailleur marocain ou algérien. Le caporal Teilhard en a souvent chialé d'entendre ces cris de gosse, parfois jaillis de gosiers d'hommes mûrs. Il n'est pas toujours possible de ramener les blessés trop gravement atteints et ils finissent par mourir, recroquevillés sur eux-mêmes par terre dans leurs souffrances effrayantes, en appelant leur mère.

Avant d'aller s'écrouler à son tour d'épuisement dans le gourbi du poste de secours, le caporal remplit une dernière mission : ramener le corps d'un capitaine mort. Un courageux parti à la tête de sa compagnie et tombé à deux pas de la tranchée allemande… qu'il n'a pas réussi à prendre. Ramper jusqu'à lui se révèle particulièrement dangereux, pour ne pas dire insensé. Le remorquer ensuite jusqu'aux lignes françaises sans se faire tirer dessus relève de l'impossible. Après cet exploit qui lui vaudra d'être cité à l'ordre de l'armée, les tirailleurs se passeront le mot : « Le caporal Teilhard a la baraka » et ils commenceront à l'appeler Sidi Marabout.

L'intéressé sourit de la rumeur quand le commandant y fait allusion le surlendemain. Le gradé est un rubicond jovial à la moustache hirsute, qui a invité pour saluer leur bravoure le brancardier et ses trois acolytes à boire un café-calva dans sa casemate blindée sous tous les angles de sacs de sable. « Alors, caporal, lance-t-il à Pierre, la relève arrive à point ! Je parie que vous avez hâte de retrouver vos sacrés bouquins ! » Éclat de rire général. Cette rumeur-là est plus ancienne. Dans le régiment tout le monde sait depuis longtemps que le caporal-brancardier Teilhard de Chardin ne

change pas de lieu d'affectation sans sa précieuse cantine remplie de livres savants. Chaque fois il doit trouver un endroit sûr pour la mettre à l'abri. Ce coup-ci, il s'est dégoté une grange dans une ferme que son couple de propriétaires n'a pas voulu quitter, à cinq kilomètres du front. Quand il réussit à s'y rendre, les deux vieux paysans têtus le prient de partager leur soupe.

– Des vieux paysans comme les grands-parents de ton père ! déclara Laura en regardant Sacha, qui lui fit un petit sourire grimaçant pour l'inciter à se taire.

Pour rejoindre sa cantine ce matin-là, le caporal Sidi Marabout passe par les bois. La journée est incompréhensiblement calme. Il y a même un rayon de soleil de septembre qui éclaire la cime des arbres. Ceux-ci sont certes déchiquetés par la mitraille, mais à mesure qu'on s'éloigne de la crête du front et qu'on avance vers Dunkerque, les traces du combat s'estompent et finissent même par disparaître. D'un petit saut, le grand Auvergnat franchit un ruisseau qui gazouille dans les bruyères où folâtrent des papillons. Des geais bleus se coursent et des moineaux pépient dans la futaie. La guerre ? Ils s'en contrefoutent, superbement indifférents. Un petit vent presque doux fait onduler roseaux et noisetiers. Puis le sentier se fait plus escarpé et longe une ancienne carrière dont la roche nue luit dans la lumière du matin.

Pour le caporal-brancardier la tentation est trop forte. Il a tout son temps, pourquoi se presser ? Il s'approche de la paroi rocheuse. Une coupe de terrain idéale. De l'Éocène moyen, calcaire fin lutétien à foraminifères imperforés, avec quelques *Nummulites laevigatus*, et dessous des couches de silico-calcaire grossier. De l'assez banal, mais c'est d'une beauté… à pleurer. Et d'une sérénité ! La roche est là, face à lui, infiniment calme. Elle

dort. Elle dort depuis bien deux cents millions d'années. Ou plutôt non, elle ne dort pas, elle se meut, elle évolue, elle respire, dans son être et sa substance même, mais à une allure si extraordinairement lente qu'il faudrait vivre comme elle des centaines de millions d'années pour s'en rendre compte. Sidi Marabout envie la roche. Il la scrute avec une émotion intense. Il ne l'a peut-être jamais regardée d'aussi près. Pourtant Dieu sait si, depuis l'enfance, il en a scruté, des cailloux ! Passé l'âge de raison, la roche fut le premier amour de sa vie. C'était avant les filles, ou plutôt avant ses cousines…

Il n'avait pas dix ans qu'il les collectionnait déjà, au petit « château » familial de Sarcenat, une gentilhommière en contrebas d'Orcines, à quelques kilomètres de Clermont-Ferrand dont on apercevait, tout en bas des Puys, les deux tours noires de la cathédrale, comme une double coiffe de pénitent au milieu de la ville. À l'époque, sa passion des pierres était une quête brumeuse, mais si puissante qu'elle étonnait tout le monde, de ses parents à ses maîtres d'école. S'il ne se la formulait pas encore explicitement, elle s'imposait avec une force brute. Avec obstination il cherchait… quoi ? Il cherchait ce qu'il pouvait y avoir de plus *solide* dans l'univers. De plus *consistant*. De plus absolument stable, à la fois unique, nécessaire et suffisant. Chez un autre, cela aurait pu viser à compenser une faiblesse, une insécurité, une peur première, mais pas chez lui. Dès l'enfance, cette recherche du consistant répondait à une gigantesque soif d'absolu. Pourquoi cette passion l'habitait-elle, lui plutôt qu'un autre ? À trente-cinq ans, il se le demande encore parfois.

Ainsi collectionnait-il également des bouts de ferraille dénichés dans les champs. Une pièce de charrue, un morceau d'outil, et même un jour de chance une culasse de fusil. Le fer lui paraissait aussi sûr que la pierre, homonyme de son prénom. Et même plus sûr que la pierre. Aussi connut-il sa première angoisse, son premier vertige existentiel, le jour où son instituteur lui expliqua que la rouille – l'« oxydation », un des premiers

mots savants qu'il recopia consciencieusement dans son carnet d'explorateur – allait ronger ses magnifiques trésors de métal jusqu'au dernier atome et qu'ils finiraient en poussière. Plus tard, au cours de ses études de géologie, puis de paléontologie, il apprit que, pour les physiciens et les astrophysiciens, la force universelle qui dégrade tout jusqu'à en faire une poussière froide et homogène s'appelle l'« entropie », et que la loi qui gouverne celle-ci relève de la thermodynamique et qu'elle règne sur le cosmos tout entier. Quand, bien plus tard, il en parla la première fois à sa cousine Marguerite – Marg, sa préférée –, elle comprit « anthropie » – et il se dit : « C'est drôle, c'est juste l'inverse. »

Marguerite Teillard-Chambon allait bien se rattraper par la suite. Quand il la revit à Paris en 1904, elle était devenue l'une des toutes premières femmes de France agrégées de philosophie[1]. En ce temps-là, son béguin d'enfance se consolida et il tomba franchement amoureux d'elle…

Maintenant, dans cette carrière qui découpe une clairière en une large fente rose au milieu du bois, le caporal Teilhard vit un moment de grâce. La roche l'appelle. Il colle sa joue contre elle. Sa froidure infiniment tranquille le fait frissonner Son immobilité ressemble quand même bien à un sommeil, alors que lui ne s'est jamais senti aussi éveillé. Il pense à son frère Gonzague, mort depuis déjà près de deux ans. Il pense aux centaines de milliers d'autres poilus tombés au combat. Où sont-ils à présent ? Où flottent leurs âmes ? Entre la paix abyssale de la roche et la flamme furieuse de la démence humaine se dresse dans son esprit un immense point d'interrogation. Qu'est-ce qui conduit de l'une à l'autre ? Comment l'évolution cosmique s'est-elle agencée pour partir des simples atomes et aboutir au tourbillon fou où l'humanité se trouve à présent entraînée ? Quel rapport entre la matière et l'esprit ? Les plus récents calculs des astronomes lui ont appris que notre planète était née il y a un peu plus de quatre milliards de révolutions solaires. Il ne peut s'empêcher de visualiser ces

milliards d’années comme une spirale de feu. Quatre milliards d’années d’évolution pour en arriver là ?

Les humains constituent la surface extrême du massif évolutif, comme un récif de corail, dont seule la partie supérieure respire et palpite, à la façon d’une muqueuse amoureuse, assoiffée de lumière et balayée par les vagues. Mais une muqueuse très spéciale. Ayant franchi le seuil de la conscience réfléchie, elle se retourne, se voit et s’interroge sur elle-même. Elle sait… Elle sait qu’elle ne sait pas grand-chose, mais cela change tout ! Métamorphose cruciale. En elle tout s’allume. Teilhard le sent, il en est convaincu : l’univers entier, jusqu’aux dernières étoiles des dernières galaxies, se concentre et converge vers l’effort surhumain de ces pauvres bougres de frères tirailleurs, français, sénégalais et marocains montant à l’assaut avant de se faire étriper. « Prétendrais-tu qu’ils ne s’extirpent de la gadoue puante que pour aller se faire zigouiller absurdement par la mitraille allemande ? » lui demande une voix intérieure. Non ! Tout son être intérieur se cabre. La roche lui communique alors son calme et lui souffle : « Ouvre les yeux ! Vois le processus. La *consistance* que tu cherchais enfant ne réside pas dans la chose, mais dans le mouvement. Pas dans la pierre, mais dans l’évolution qui l’emporte. Pas dans la fleur, mais dans le printemps. »

La guerre signalerait-elle l’accélération du processus évolutif ? Se poser la question lui flanque le vertige.

Sacha grogna :

– Faut pas charrier, ce serait d’une obscénité… tellement cosmique qu’elle en serait comique !

Mais le processus évolutif, lui, est bien à l’œuvre partout. Alors ? Le caporal-brancardier Teilhard en était déjà convaincu bien avant la guerre quand, malgré l’inquiétude de ses parents, aristocrates catholiques

naturellement conservateurs, il entreprit de lire Darwin, puis quand il se régala, en 1908, de *L'Évolution créatrice* d'Henri Bergson. À présent, il le sent de plus en plus et de mieux en mieux : l'évolution est une réalité omniprésente et universelle. Pourquoi l'hypothèse même de son existence choque-t-elle tant l'Église catholique – au point qu'il lui faudrait la quitter s'il adhérait officiellement aux nouvelles théories darwiniennes qui la stipulent ? Mais… quitter l'Église ? Cette perspective le glace. Son appartenance religieuse l'habite jusqu'au fond des os.

Balayant momentanément ces hantises, le caporal-brancardier Sidi Marabout reprend sa route vers la ferme des deux vieux, où ses livres l'attendent à l'abri. Là-bas, couché dans la paille de la grange, il écrit, comme chaque fois qu'il le peut. Ce matin, il rédige plusieurs lettres. La première est pour son ami Jean Boussac, jeune et brillant professeur de géologie à l'Institut catholique de Paris, sous les drapeaux lui aussi, qu'il a croisé peu de jours avant, lors d'une permission à Reims.

Mon cher Jean,

> *Repensant à notre conversation, je dois vous avouer que je suis incapable de vous dire s'il est plus avantageux à l'univers que ce soient les alliés ou les boches qui l'emportent. Et je n'ai pas à le savoir. Et même vouloir le deviner et essayer d'agir en conséquence serait fausser mon rôle et la sûreté des résultats en train de se former. La nécessité, ou si vous aimez mieux la Providence, m'a mis, Français, dans une situation telle que je dois me battre du côté des alliés, avec du reste de fortes probabilités de peser sur la composante morale du conflit. Je me vouerai à cet effort qui m'est échu. Non sans reconnaître que les boches appuient sur une autre composante, organisation, etc., du progrès. Bien nécessaire elle aussi. Quel est l'intérêt du tout ? C'est que de cette crise redoutable, grâce aux efforts loyaux de*

ceux qui y ont été jetés malgré eux, naissent, par la vertu de l'action créatrice de Dieu, la combinaison d'une plus exacte morale et d'une meilleure organisation, un monde plus favorable aux fruits attendus.

Avec ma fidèle amitié,

Pierre[2]

Puis il s'adresse, comme plusieurs fois par mois, à sa cousine, celle qui compte tant pour lui, Marguerite.

Ma chère Marg,

(…) Donc, j'ai trouvé Boussac toujours un peu assombri par la guerre. Comme dernièrement j'essayais de lui prouver qu'en travaillant à la bataille il coopérait en somme aux progrès de la nature qu'il aime tant, il m'a répondu que « jamais il ne confondrait, jamais même il ne pourrait comparer les œuvres brutales des militaires et les palabres insincères des diplomates avec les nobles et silencieuses transformations de la nature ». Et pourtant ne faut-il pas établir cette comparaison, opérer cette fusion ? J'éprouve souvent l'impression de révolte de Boussac, mais je crois qu'elle repose sur une illusion… Oui, le développement moral et social de l'humanité est bien la suite authentique et « naturelle » de l'évolution organique. Il nous paraît laid, ce développement, parce que nous le voyons de trop près, et que le libre arbitre a ses corruptions particulières et exquises, mais en fait, il est l'aboutissement normal d'un travail naturel qui n'est sans doute si « noble et silencieux » que parce que nous le voyons de très loin – comme les shrapnells autour d'un avion semble être, vus à grande distance, une scène

d'agrément, purement ornementale. Toutes les perversités morales sont en germe dans l'activité la plus « naturelle », la plus passive (en apparence) entre les mains de la Cause première ; elles y sont assoupies mais point encore traversées, surmontées, ni vaincues.

Je crois que Bergson a amorcé cette étude de la nature, de la place et de la consistance biologique de l'évolution morale ; autrement, j'essaierai de creuser le sujet.

Bien à toi,

Pierre[3]

Ensuite, il se laisse aller à un moment de rêverie, en contemplant la lumière du ciel qui joue à travers la charpente de la grange où il est allongé. Il respire. C'est-à-dire qu'il laisse le souffle aller et venir en lui. Jamais il n'a aussi bien senti à quel point le souffle qui le traverse anime toute la vie alentour. « C'est allongé, aime-t-il dire, que je pense le mieux. » Dans son esprit se superposent l'image de la roche admirée quelques heures plus tôt et les visages aimés de sa mère, ses cousines, ses sœurs – dont deux sont décédées, Françoise, religieuse, de la vérole noire en Chine cinq ans plus tôt, et Marie-Louise, la plus jeune, encore adolescente, d'une méningite –, mélangés au souvenir, encore présent dans toutes ses fenêtres sensorielles, de la dernière très grosse explosion à laquelle il a miraculeusement échappé. Il venait de quitter un boyau reliant deux tranchées quand une mine ennemie a sauté depuis le sous-sol, faisant trente-huit morts dans le camp français. Ce jour-là, une pluie de sang les a littéralement tous recouverts. Il y en avait partout ! Et pour la première fois, il a vu un homme devenu fou de terreur courir quasiment nu vers les lignes allemandes – on lui a rapporté que le type s'en était sorti, mais qu'il risquait la cour martiale : mis aux fers pour « simulation ».

Quel est ce Golgotha ?

Instinctivement ses mains se joignent, il se met à prier. Où dira-t-il sa messe demain ? Vers quel ciel tendra-t-il le calice de son autel portatif ? Car Pierre Teilhard de Chardin est prêtre, il appartient à la Compagnie de Jésus.

5

Le professeur Vernadski dans le tourbillon d’octobre

Sacha trouvait que je m’étais trop étendu sur le jésuite français.

– Tu ne parles que de l’un des deux types que t’avait cités la savante beatnik américaine. Et le Russe dans tout ça ?

Il avait hâte de savoir quelle place ce dernier occupait dans mon scénario, et sa mère partageait sa curiosité.

Il n’est pas loin de midi. Son fichu chic serré autour de la tête, Anna Dimitrievna Schakhovskaya court à perdre haleine le long du quai de la Neva, en se frayant un passage parmi les centaines de gens qui semblent pris de frénésie et zigzaguent dans tous les sens. Ayant échappé de justesse à l’énorme giclée boueuse d’un camion chargé d’une trentaine d’hommes clamant *L’Internationale* en brandissant des drapeaux rouges et des fusils, elle grimpe quatre à quatre les marches de l’Académie impériale des sciences. D’un sourcil intrigué, le gardien, qui ne la connaît pas, la laisse entrer sans exiger de passe – cette jeune personne est si bien mise et a l’air si décidée. Et puis les temps sont si fous. Commencée huit mois plus tôt, la révolution ne lui a jamais semblé aussi chaotique. Ça ne l’empêche pas de faire son travail de gardien du mieux qu’il peut – même si là, effectivement, il a laissé passer la jolie demoiselle sans rien lui demander.

Anna enfile le grand couloir nord et, retirant ses gants, ralentit un instant pour souffler. Puis elle repart en courant vers le premier étage, où se trouve le bureau du patron du Musée géologique et minéralogique, le professeur Vladimir Ivanovitch Vernadski, à qui elle doit remettre un message urgent. Elle adore ce grand cinquantenaire barbichu. Elle-même n'a jamais étudié avec lui, mais il a si souvent rendu visite à ses parents, à Moscou… et toujours il l'a encouragée dans tout ce qu'elle entreprenait. C'est un ami de son père, le prince Dimitri Ivanovitch Schakhovskoy. Les deux hommes se connaissent depuis l'enfance. Ils ont appartenu à la même fraternité. Ils en font d'ailleurs toujours partie, même si, depuis 1905, leurs activités au parti Kadet ont eu tendance à prendre toute la place.

Le bureau où elle entre déborde déjà de monde. Tous les assistants et élèves du professeur semblent présents et l'atmosphère est lourde. L'irruption d'Anna les fait se taire un instant. Derrière ses petites lunettes rondes, le beau regard bleu toujours étonnamment calme du patron traverse la jeune femme sans agressivité, l'invitant à s'approcher. À cinquante-quatre ans, cet homme rayonne d'une bonté grave et vraie. C'est le prof idéal, qui vous pousse vers votre propre sommet. Anna lui tend une lettre, qu'il ouvre sous une vingtaine de paires d'yeux. Après une bonne minute de silence, Vladimir Ivanovitch replie la feuille et dit : « Ton père nous annonce qu'on le force à démissionner du Gouvernement provisoire. »

Au silence succède aussitôt un bruit de ruche. « Qu'est-ce que je vous avais dit ? s'écrie un jeune joufflu au visage coupé d'une cicatrice qui ferait pâlir d'envie un junker allemand.

– Et moi donc ! affirme un moustachu. C'est maintenant certain, Kerenski s'est réellement enfui !

– Sans doute vers la Finlande…, ajoute une voix féminine – la moitié environ des personnes présentes sont des femmes.

– Mais vous, professeur, demande Anna, qu'allez-vous faire ? » Vladimir Ivanovitch la regarde avec une moue imperceptible. « Je suis

certes conseiller à l'Éducation du Gouvernement provisoire, mais je n'ai aucune raison de craindre les bolcheviks. Même si je désapprouve leurs méthodes en tant que démocrate, je pense qu'au fond nous poursuivons le même but. »

Ricanement de Sacha :

– Les choses n'ont pas changé, les gentils « compagnons de route » des staliniens se font toujours rouler !

Je lui signalai qu'en 1917 il n'était pas encore vraiment question de Staline. Il m'incita à poursuivre.

Puis, sans transition, comme si toute cette agitation n'avait été qu'une récréation, le professeur tape dans ses mains. « Allez, jeunes gens, ne perdons pas davantage de temps. Au travail ! J'aimerais que d'ici la fin de la semaine, nous ayons établi la liste des participants aux trois prochaines expéditions de recherche minéralogique, à Samara, Omsk et Oufa. Voilà certes plus d'un mois que nous n'avons plus de nouvelles de la commission des ressources stratégiques du ministère de la Guerre – ni d'ailleurs du comité des industries de guerre de ce cher M. le ministre Smirnov –, mais nous n'allons pas annuler nos projets pour autant, ce serait absurde. Katia, prenez ma place un instant derrière ce bureau, je vous prie. Je dois appeler Natacha. »

Les assistants échangent des sourires entendus. « Tu as vu, une fois de plus il se fait un sang d'encre pour elle ! » chuchote le joufflu à Anna. Tout le monde connaît Natacha, plus exactement Natalia Egorovna, l'épouse de Vladimir Ivanovitch, sans qui celui-ci avoue ne rien pouvoir faire. La légende raconte que quand il l'a demandée en mariage, elle a d'abord protesté : « Vous vous moquez, j'ai trois ans de plus que vous et puis je suis si laide ! » – ce qui était un peu exagéré ; disons que son air très sérieux

pouvait passer pour sévère, alors que lui ressemblait déjà à un héros romantique de Tolstoï, ce dernier se trouvant d'ailleurs être un ami de sa famille. Mais sur le fond ? Non, il ne plaisantait pas. Il la voulait réellement pour épouse. Près de trente ans plus tard, ils sont toujours ensemble.

Natalia Egorovna a souvent été l'assistante de Vladimir Ivanovitch, surtout dans les tâches d'écriture ; sa santé délicate l'empêche en revanche de participer aux expéditions géologiques de son mari, du moins dans l'Oural, en Sibérie ou au Kazakhstan ; pour l'Europe par contre, elle est presque toujours de la partie. Hélas, depuis août 1914, la guerre empêche tout voyage vers l'ouest. Natalia regrette particulièrement le séjour quasi annuel qu'ils faisaient à Paris. Et depuis février 1917, comme les activités scientifiques de Vladimir se doublent d'une participation quotidienne aux réunions des démocrates révolutionnaires, elle ne voit quasiment plus son mari…

À présent, le professeur a beau jouer les impassibles, ses élèves sentent bien que la pression des bolcheviks le préoccupe. Depuis la salle voisine, où se trouve le téléphone, ils l'entendent demander des nouvelles de leur fils George, parti deux mois plus tôt à Kiev, en Ukraine, berceau des ancêtres cosaques des Vernadski. Apparemment, il suggère à sa femme et à leur fille Nina de les rejoindre.

« Craignez-vous pour la sécurité de votre famille ? lui demande Anna quand il revient.

– Penses-tu ! C'est pour la santé de Natacha que je m'inquiète. L'hiver arrive, il promet d'être coupant, et tu sais comme elle a les bronches fragiles. Mais au diable mes questions personnelles, reprenons le fil des choses. Qui de vous partira à Samara ?

– Pardon, professeur, l'interrompt Anna, mais je dois retourner à mon école voir ce qui se passe. Certaines de mes élèves sont peut-être venues malgré la consigne de rester à la maison. Avez-vous un message pour mon père si je le revois dans la journée ? » Vladimir Ivanovitch se gratte la

barbe. « Dis-lui que je viendrai finalement à la réunion de ce soir. Nous devons faire le point, calmement mais rapidement. » Puis ils se remettent au travail.

– Attends, m'interrompit Sacha, comment est-il possible que des étudiants visiblement passionnés par la politique – comment auraient-ils pu ne pas l'être alors qu'autour d'eux la révolution explosait ? – se replongent aussi sec dans leurs travaux de géologie ? Ton histoire ne tient pas debout !

Pour expliquer cette situation, il faut résumer les raisons pour lesquelles ils sont si fiers et excités d'être les élèves de Vladimir Ivanovitch Vernadski.

Il est très difficile voire généralement impossible pour un chercheur de proposer à la communauté scientifique un nouveau paradigme, c'est-à-dire un cadre conceptuel global nouveau. Il est certes arrivé dans l'histoire qu'un génie habité par une vision audacieuse (si audacieuse qu'elle pouvait paraître folle) réussisse à bouleverser toute sa discipline. Mais pour un Copernic, combien de milliers de professeurs Tournesol rejetés, raillés, vilipendés, à tort ou à raison ? Sans doute depuis son plus jeune âge, et assurément à partir du jour où, à douze ans, arrivant de Kharkov, le jeune Ukrainien entra au grand lycée de Saint-Pétersbourg, Vladimir Ivanovitch eut la chance de faire partie des surdoués hyper-chanceux que personne ne rejette, ni ne raille, ni ne vilipende – et ce jusqu'à cet automne 1917, alors même qu'il propose désormais une hypothèse si révolutionnaire (le mot est de circonstance) que d'autres auraient depuis longtemps été exclus de toute fonction à l'université pour avoir osé l'énoncer.

Tout commença vraiment en 1884. L'année où il devint l'élève d'abord du grand chimiste Dmitri Ivanovitch Mendeleïev, puis, et surtout, du moins

célèbre mais non moins brillant géologue Vassili Vassilievitch Dokoutchaïev, qui initia le jeune homme à analyser la terre d'Ukraine.

Ah, la terre bénie d'Ukraine ! Cette terre noire est la plus fertile du monde. Depuis des siècles, le tchernoziom est connu de tous les agronomes. C'est grâce à lui que l'Ukraine est le grenier à blé de l'empire des tsars. Vassili Dokoutchaïev, le père de la science des sols, cherchait à décrypter l'histoire du tchernoziom au fil de l'évolution géologique. Et Vladimir Vernadski se révéla un élève particulièrement intelligent, en théorie comme en pratique. Au point que son maître n'hésita pas à le charger d'une mission stratégique : présenter un mètre cube de tchernoziom au pavillon géologique russe de l'Exposition universelle de 1889, événement considérable organisé à Paris, où l'on venait d'inaugurer la tour Eiffel.

Le jeune Vernadski était déjà allé plusieurs fois sur les bords de la Seine – il parlait parfaitement le français ainsi qu'une bonne dizaine d'autres langues – et sa participation à la gigantesque expo s'avéra particulièrement fructueuse, notamment en lui faisant prendre conscience de l'importance croissante de la technologie dans l'avancée des sciences et du poids de cette dernière dans l'évolution du monde. Mais bientôt, il retourna en Ukraine étudier le tchernoziom de sa propre initiative, et à ses frais. Il voulait en effet vérifier de la façon la plus rigoureuse possible la pertinence d'une hypothèse énorme qui avait peu à peu pris corps dans son esprit. Si énorme qu'il n'en avait d'abord soufflé mot à Vassili Dokoutchaïev, craignant que son professeur (un géant physiquement très impressionnant) ne se moque ou ne le rabroue – alors même que ce dernier l'avait toujours félicité, notamment pour sa démarche transdisciplinaire, étonnante à une époque où les scientifiques découvraient avec ravissement la productivité de la spécialisation.

En soi, l'idée de Vladimir Ivanovitch était à la fois complexe et formidablement simple. En observant la terre noire d'Ukraine, coupe de sol après coupe de sol (l'humus y descend parfois jusqu'à cinq mètres de

profondeur, record du monde absolu !), le jeune minéralogiste avait procédé à autant de prélèvements que nécessaire pour pouvoir effectuer ses analyses chimiques, constatant que ce mélange unique d'humus et d'argile contenait de forts pourcentages d'azote, de potasse, de phosphore, de calcium, etc. Mais en même temps, il n'avait pu faire autrement que d'admirer l'inextricable tissage de vie recelé par ce sol brun-noir. Un réseau d'une densité et d'une variété inouïes, où se mêlait dans un enchevêtrement et un grouillement éblouissants tout ce que la vie biologique avait pu inventer, depuis les champignons jusqu'aux mammifères, en passant par d'innombrables sortes d'acariens, de mollusques, de vers ou d'insectes, en interdépendance évidente les uns avec les autres et avec le tissu hyper-serré des racines et des radicelles – sans parler des bactéries, dont la densité, sous le microscope, l'avait particulièrement frappé. Un an plus tard, le Français Louis Pasteur écrirait : « La vie n'est pas possible sans bactéries. » Le jeune Vernadski partageait la même conviction. D'une certaine façon, on aurait pu dire qu'il n'avait jamais vu pareille vitalité. Camouflée sous le silence apparent de la terre, s'offrait à ses yeux une véritable frénésie… admirablement organisée, telle une étoffe relationnelle ultra-complexe, ce qu'un demi-siècle plus tard on appellerait la « cybernétique », avec ses boucles rétroactives, ses feed-back de contrôle et son autonomie.

De là l'énorme hypothèse qui avait peu à peu émergé dans son esprit : la vie biologique ne mettrait-elle pas en branle, par son intelligence propre, des flux de matière et d'énergie infiniment supérieurs à ceux engendrés par la seule géologie minérale, fût-elle mue par des volcans en activité, des tremblements de terre, le surgissement des montagnes ou l'affaissement des fosses marines ? Dit plus abruptement : la biologie n'accélérait-elle pas tous les processus terrestres dans des proportions extravagantes, constituant de la sorte la force géologique numéro un de la surface de notre planète ?

Lecteur insatiable et passionné depuis l'âge de cinq ans, aussi bien de littérature que de sciences, Vladimir Ivanovitch tomba alors sur un vieux

texte de Lamarck, *Hydrogéologie*, publié à Paris en 1802, qui le conforta dans son audacieuse supposition : le savant français, inventeur du mot « biologie », y postulait que la surface du globe terrestre avait dû être « produite par la faune et la flore des lointains éons passés ». Le jeune savant russe fut d'autant plus frappé par cette vision que Lamarck, en son temps, ne disposait pas des technologies nécessaires pour scruter la structure microscopique des roches.

En quelques années, sa propre intuition l'amena à se poser une question encore plus folle pour un scientifique rigoureux comme lui : ne fallait-il pas considérer la vie biologique comme une entité en soi, impossible à réduire à ses éléments chimiques inertes ? Ne fallait-il pas, peut-être, parler d'elle comme d'une force cosmique spécifique, dont la physique ne tenait pour l'instant aucun compte ? Une force qu'il avait perçue dans la terre noire d'Ukraine et qui, provisoirement baptisée par lui « matière vivante », engendrait ce tissage hyper-complexe d'interdépendances entre des centaines, sinon des milliers d'espèces sensibles et donc peut-être, à des degrés plus ou moins importants, conscientes.

En 1892, peu après cette seconde expédition minéralogique en Ukraine, Vernadski décida de se rendre en Autriche pour rencontrer, au Musée impérial de Vienne, le professeur Eduard Suess. Une sommité mondiale, d'abord connue pour son explication de la formation des Alpes…

En traquant et en comparant les fossiles de fougères en Amérique du Sud, en Afrique australe et en Inde, Suess avait réussi à démontrer que ces trois continents dérivaient depuis le même socle. Devenu ainsi le père de la théorie géologique dite du « Gondwana », nom qu'il donna au continent premier (théorie qui précéda d'un demi-siècle celle, plus précise mais non contradictoire, de la dérive des continents, émise par Alfred Wegener), Suess était aussi l'inventeur d'un mot qui, après 1875, avait fait fureur : biosphère. Sans trop préciser – ce que Vernadski appréciait, estimant qu'un concept inédit avait besoin « de temps et de flou pour faire son nid » –, le

géologue autrichien appelait ainsi l'ensemble formé par la totalité des organismes vivants présents à la surface du globe terrestre. Cet ensemble constituait une pyramide vitale prodigieuse, dont la base reposait sur la masse grouillante des cellules, elles-mêmes organisées en tissus, organes, individus, familles, espèces, ordres… jusqu'aux ensembles d'écosystèmes et de paysages, se mariant les uns aux autres dans le fascinant puzzle de la vie biologique terrestre, que Suess appelait donc « biosphère ».

Partisan ardent de l'avant-garde scientifique de son temps – notamment du darwinisme, encore scandaleux pour beaucoup d'esprits –, le vieux maître autrichien approuva l'idée du jeune chercheur russe : il fallait absolument tenter de donner à cette biosphère une fonction d'ensemble et intégrer celle-ci à la nouvelle vision venue d'Angleterre. Articulée à la géologie, cette fonction inscrirait le processus de sélection naturelle théorisée par Charles Darwin au sein même de l'écorce terrestre. La biosphère deviendrait ainsi le théâtre global de ladite sélection et plus généralement de toute l'évolution cosmique vue depuis la Terre.

Lors de leur dernier voyage à Paris, Vladimir et Natalia avaient fait la connaissance d'une admiratrice de Mallarmé, l'écrivaine russe Alexandra de Holstein qui, devenue leur protectrice, leur avait parlé d'un jeune philosophe fascinant, Henri Bergson, dont elle avait commencé à traduire en russe les conférences. Vladimir avait aussitôt entrepris de lire l'œuvre débutante de cet homme à peine plus âgé que lui, qu'il s'était promis de rencontrer dès que possible. Ce Bergson avançait, entre autres, que le monde n'est qu'évolution : tout évolue et se transforme en permanence dans un processus créatif incessant – même les roches ! Enthousiasmé par cette idée, Vernadski demanda au professeur Suess ce qu'il penserait du projet de « raconter l'histoire de l'évolution des minéraux, depuis leurs "ancêtres" de silice et de carbone ». Le savant autrichien applaudit. On ne connaissait rien à cette époque de l'hypothèse du Big Bang, mais on savait déjà l'univers essentiellement composé d'hydrogène ; et l'idée que celui-ci puisse être en

quelque sorte la base de tous les autres corps chimiques faisait déjà son chemin – la fournaise des étoiles jouant certainement un rôle clé dans le processus. Mais voilà que Vernadski en venait à se demander si la richesse minérale faramineuse de la Terre – plus de quatre mille espèces de roches allaient être découvertes, bien davantage apparemment que sur les autres planètes du système solaire, d'après ce que l'on pouvait déduire de leurs spectres lumineux – n'était pas à mettre en relation, justement, avec l'existence de la biosphère, c'est-à-dire avec la matière vivante, prémonition que les recherches scientifiques n'allaient cesser de valider jusqu'au XXIe siècle.

À partir des années 1890, Vladimir Ivanovitch grimpa rapidement dans la hiérarchie universitaire et académique russe et multiplia les voyages auprès de minéralogistes et de géologues de premier rang, notamment à Naples, à Munich et au pays de Galles. En faisant le moins de bruit possible, mais avec une impressionnante détermination qui n'allait jamais le quitter, Vernadski introduisit mine de rien, dans le corpus de son enseignement, l'idée totalement nouvelle et transdisciplinaire d'une « biogéochimie ». Tous les êtres vivants, avançait-il, forment une sorte d'entité géante qui, nourrie des corps chimiques inertes, sculpte, malaxe, cristallise et fait transmuter la surface de la Terre à sa guise, des profondeurs abyssales aux plus hautes couches de la stratosphère.

Laura était un peu dépassée. À travers la baie vitrée, son regard errait au hasard dans le jardin. Comme pour ranimer l'attention de sa mère, Sacha me lança :

– Dis donc, et si on revenait un peu à la révolution de 1917 ?

Encore une minute de patience. Revenons d'abord au Muséum d'histoire naturelle de la capitale de toutes les Russies. Si les idées de

Vladimir Ivanovitch n'y ont encore rien d'officiel, c'est qu'il n'a pas encore consolidé sa théorie, ni structuré celle-ci dans un essai fondateur, se contentant d'articles, certes nombreux, dans des revues scientifiques. Autour de lui, ses étudiants cherchent à démontrer (et à mesurer) que les flux matériels engendrés par la vie biologique sont réellement ceux qui déterminent l'essentiel du destin de la surface du globe.

À terme, nul n'en doute dans la mouvance vernadskienne, l'objectif n'est rien de moins que de mesurer la totalité de la biomasse terrestre et de ses flux à un instant T, puis d'extrapoler ces mesures à l'échelle des temps géologiques pour en déduire les lois universelles du vivant – et donc de la géologie terrestre. Entreprise faramineuse, herculéenne, d'une témérité insensée. Combien pèsent et à quelle vitesse se renouvellent tous les arbres du monde ? Tous les poissons ? La totalité des algues ? Des fourmis ? Des animaux domestiques ? Des céréales cultivées par l'être humain ? Et des céréales sauvages ? Il faudra entrer dans les détails : quelle masse et quels flux de quelles matières représente un nuage de criquets rouges au-dessus des steppes du Kazakhstan ?

On n'en est encore qu'à l'aube d'une ère exaltante. Voilà trente ans que Vladimir Ivanovitch voyage sans relâche, ce n'est qu'un début. Tous ses étudiants et étudiantes ont lu ses publications dans les revues de minéralogie et de géologie – depuis sa toute première étude, écrite quand il n'avait que vingt et un ans et devenue légendaire, sur les sousliks de Nijni Novgorod, ces écureuils qui vous transforment à toute vitesse une colline en gruyère ! Tous ses étudiants veulent l'imiter. Et la perspective des calculs à venir en laisse plus d'un impatient et rêveur.

Mais voilà que ce jour d'octobre 1917, quelqu'un déboule en trombe dans le bureau du patron, interrompant à nouveau le savant qui cette fois prend l'air fâché. « Pas moyen de travailler, que se passe-t-il encore ? » C'est le petit planton bossu de la conciergerie de l'Académie des sciences. Il a du mal à retrouver son souffle. « Les bolcheviks ! Leurs camions

sillonnent la ville dans tous les sens. Ça va chauffer ! Vous feriez mieux de rentrer chez vous pour vous planquer ! On dit que Lénine est revenu ! »

Lénine ? Oui, la rumeur courait depuis quelques jours qu'il était rentré d'exil pour la seconde fois – un exil cette fois très court, quelques semaines à peine, caché dans une cabane de pêcheur à la frontière finlandaise. Pourquoi est-il de retour ? Pour monter un putsch pur et simple ? Vladimir Ivanovitch ne peut y croire. Tous les membres du Gouvernement provisoire, dont peut-être encore son ami le prince Dimitri Ivanovitch Schakhovskoy, sont censés se trouver rassemblés en ce moment même au Palais d'hiver. Les hommes de Trotski et du tout nouveau Comité militaire révolutionnaire du soviet de Petrograd auraient-ils l'intention de les arrêter, sous prétexte qu'il s'agit pour une bonne part de bourgeois ou d'aristocrates libéraux ? Ce serait grossier. Mais il est vrai que depuis peu les bolcheviks sont devenus hyperactifs à l'Assemblée des soviets, et que le ton de leur discours s'est fait plus violent. Quant au Gouvernement provisoire, il s'enlise dramatiquement, alors qu'à l'ouest l'armée allemande va de victoire en victoire contre des troupes russes épuisées et en proie à une dissidence croissante.

Une demi-heure très floue ne s'est pas écoulée, dans un brouhaha que le professeur ne cherche plus à calmer, qu'un autre émissaire vient rapporter une nouvelle rumeur : tous les trains sont suspendus, même ceux qui jusqu'ici bénéficiaient d'une dérogation du ministre de la Guerre, c'est-à-dire du ministre-président Kerenski lui-même. La preuve : les cantines de la mission vers Samara ont été bloquées par des gardes rouges et brutalement renvoyées de la gare centrale vers l'académie. Les expéditions minéralogiques seraient donc compromises ?

Cette fois, Vernadski réfléchit plus longuement. Puis il déclare à ses élèves : « S'il est vrai que Lénine est revenu et mène à présent la danse, je vais tâcher de lui faire parvenir un message. J'ai bien connu son frère, qu'il adorait. Alexandre Oulianov a fait partie de mes tout premiers camarades

d’université… avant que ce malheureux ne soit condamné et pendu ! J’ignorais alors que ce fou – ou devrais-je dire cet innocent ? – allait rejoindre le groupe d’anarchistes décidés à tuer Alexandre III. Tuer une nouvelle fois le tsar ! Comme si c’était la solution… »

Sacha ouvrit des yeux ronds.

– Tu es sérieux ? Ton savant a vraiment connu le frère de Lénine ?

Il l’a bien connu. Alexandre Oulianov fut même un temps secrétaire de l’une des associations d’alphabétisation soutenues par la fraternité Vernadski, à l’époque où celle-ci éditait une histoire des mouvements révolutionnaires. Si bien connu d’ailleurs que, après l’attentat raté, le jeune révolutionnaire alla se réfugier quelques heures chez les « frères », laissant derrière lui une valise… que Vladimir Ivanovitch eut heureusement l’idée d’ouvrir : elle contenait les ingrédients nécessaires à la fabrication d’une bombe ! Quand la police tsariste débarqua, le lendemain, la valise avait heureusement été jetée dans la Neva.

C’était dans les années 1880. L’Ukrainien Vernadski venait d’entrer à l’université, où son charisme avait aussitôt frappé professeurs et étudiants et où on n’allait pas tarder à le comparer à Lomonossov, le génie fondateur de la géologie russe. Avec plusieurs camarades, dont la plupart allaient devenir célèbres, ils avaient décidé de mettre sur pied une organisation apte à accueillir leurs idéaux humanistes et démocratiques et à en permettre la mise en œuvre. Ils avaient donc créé une fraternité, comme c’était alors la coutume, et celle-ci avait presque tout de suite été baptisée à l’unanimité « fraternité Vernadski », sans que l’intéressé ait eu son mot à dire. Quasiment tous issus de l’aristocratie et de la grande bourgeoisie, élite de l’empire tsariste, parfois descendants des décembristes – ces révolutionnaires vaincus de 1825 qui constituèrent dans l’exil de leur déportation sibérienne une communauté mythique –, les membres de la fraternité partageaient avec ces valeureux ancêtres une double conviction.

Conviction sociale : aider le peuple à s'instruire constituait une priorité. Conviction féministe : la parité des sexes représentait pour eux un principe de base et l'instruction des filles une urgence absolue si l'on voulait éveiller une conscience collective apte à faire passer l'humanité de la barbarie à l'âge moderne. Moyennant quoi plusieurs frères devinrent instituteurs et tous participèrent à des activités de vulgarisation, notamment scientifiques et artistiques, dans une transdisciplinarité que Vernadski ne cessait d'encourager. Plus tard, ils allèrent presque tous militer au Parti constitutionnel démocratique, le PKD, et seraient pour cela appelés les « kadets ». Très actifs pendant la révolution avortée de 1905, ces libéraux-sociaux se retrouvèrent aux tout premiers rangs des leaders de la révolution menchevik et social-démocrate de février 1917…

Mais voilà que dans la nuit qui suit cette journée mouvementée du 24 au 25 octobre 1917, le Comité militaire révolutionnaire du soviet de Petrograd, tenu par les bolcheviks, prend bel et bien le contrôle des points clés de la capitale et commence à encercler le Palais d'hiver où campe le Gouvernement provisoire. En rasant les murs pour échapper aux éventuelles patrouilles de gardes rouges, plusieurs membres de la fraternité Vernadski se retrouvent dans l'hôtel particulier des Oldenbourg.

Ils commencent par essayer de décompter ceux des leurs que les gardes rouges tiennent sans doute à leur merci – au minimum trois conseillers dudit Gouvernement, coincés dans le Palais d'hiver… mais heureusement pas le prince Schakhovskoy, constate Vernadski en serrant son ami dans ses bras. Toutes les solutions sont envisagées pour libérer les otages, des plus diplomatiques aux plus aventureuses. Fiodor Oldenbourg et Vladimir Vernadski suggèrent de parlementer directement avec Lénine. « Plutôt avec Zinoviev et Kamenev, corrige Kornilov, ils ont l'air moins enragés. Vous avez lu l'article qu'ils ont écrit dans *La Vie nouvelle* ? »

C'est le quotidien le plus lu depuis le début de la révolution. Sa devise est explicite : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Mais son

fondateur, l'écrivain Maxime Gorki, en principe ami de Lénine, ne se gêne pas pour critiquer ce dernier, notamment dans sa chronique « Pensées intempestives » – et les bolcheviks Zinoviev et Kamenev ont fait de même, en condamnant d'avance « l'idée même d'un putsch militaire ». Le hic, c'est que ces deux-là ne doivent pas en mener large à présent : en affichant cette opinion tempérée, ils ont probablement trahi le secret même du putsch, ce qui a dû rendre Lénine fou furieux – or celui-ci semble avoir repris la main, l'attaque en cours du Palais d'hiver ne le démontre-t-elle pas amplement ?

D'autres frères vont jusqu'à imaginer un commando, que l'on pourrait organiser avec des socialistes révolutionnaires anti-bolcheviks…

Comme on se retrouve loin des mœurs de la fraternité ! Un sentiment de grande impuissance en fait taire plus d'un. Des divergences éclatent. « Ces rouges sont des sauvages ! s'écrie Schakhovskoy. Leur brutalité n'a d'égale que leur fourberie. Libérer le peuple, tu parles ! Nous n'aurons jamais rien de commun avec ces brutes ! » Vernadski, comme souvent arbitre des débats, tente de le raisonner : « Je sens en grande partie les choses comme toi, Dimitri. Si je veux m'adresser à Lénine, c'est juste pour gagner du temps et nous aider à laisser passer le gros de la bourrasque. Nous devons absolument faire confiance aux forces de l'évolution et du changement. C'est ce à quoi nous rêvons depuis toujours, non ? Tu sais bien qu'au fond, nous partageons avec des bolcheviks comme Trotski une conviction essentielle : le monde doit s'ouvrir à la science ; c'est elle qui doit gouverner la destinée humaine, et non tel ou tel intérêt despotique particulier. Ce point me semble suffisamment important pour que nous calmions nos angoisses de l'instant et cherchions à ménager un compromis. »

Pour une fois, les membres de la fraternité ne parviennent pas à se retrouver sur une position commune. L'esprit en fièvre, chacun rejoint ses pénates dans la nuit avec mille précautions. La folie semble s'être emparée

de Petrograd – l'une des rares concessions de Nicolas II au peuple qui le détestait, fut d'appeler ainsi sa capitale, plutôt que Saint-Pétersbourg, concession qui semble à présent bien dérisoire…

Vladimir Ivanovitch s'est efforcé de rassurer ses frères du mieux qu'il a pu. Mais une fois chez lui, il dit à Natalia, qui l'attendait avec anxiété : « Dimitri était déchaîné. J'ai tenté de l'apaiser, en vain. S'affoler ne ferait que nous desservir. Il n'empêche : dès que nous trouverons un train pour toi et Nina, j'aimerais que vous rejoigniez George à Kiev. Je me sentirai plus tranquille – et plus efficace – de vous savoir à l'abri là-bas. C'est vrai que ces bolcheviks sont des sauvages. »

6

Sacha interroge nos dénis

Pablo Servigne ne fut pas long à accepter ma requête. Il était d'accord pour recevoir Sacha, et discuter avec lui de son refus de travailler – et de vivre – « au nom de l'effondrement à venir ». En quelques mois, le concept de collapsologie était en passe de devenir *number one* sur la place publique, et lui, Pablo, figure de proue du mouvement, commençait à être réclamé aux quatre coins du pays. Par exemple à Paris, au théâtre de la Porte Saint-Martin, où chaque année la revue *Usbek & Rica* organisait un « procès des générations futures ». Un événement à la fois drôle et sérieux. En cette fin 2018, ils avaient justement choisi de juger Pablo, accusé du triple délit de « défaitisme », de « pseudo-science » et de « dérive sectaire »…

Le public, plutôt très jeune, faisait la queue sur le boulevard pour assister au procès de la collapsologie, mis en spectacle dans toutes les règles de l'art, avec diverses personnalités venues du monde politico-médiatique ou juridique, jouant, mais sans rire, les rôles prévus pour une telle procédure : il y avait une magistrate-présidente, deux procureurs, deux avocats, deux témoins à charge et deux témoins de la défense… sans oublier un jury, dont les membres avaient été tirés au sort dans une salle bourrée à craquer jusqu'au troisième balcon.

Deux interventions surtout me frappèrent : celle d'un témoin de la défense, une ex-ministre socialiste de l'Écologie désormais passionnément acquise aux thèses collapsologiques (la social-démocratie n'avait-elle donc plus aucune réponse face à la menace d'effondrement ?) ; et en face d'elle

celle d’un témoin à charge froidement déchaîné contre l’accusé, un écrivain-philosophe fameux, qui avait dressé l’interminable liste des fins du monde annoncées depuis l’Antiquité, sur des bases plus ou moins convaincantes… et qui ne s’étaient jamais produites.

Pablo s’en tira finalement à bon compte, acquitté des charges de « pseudo-science » et de « dérive sectaire », mais reconnu coupable de « défaitisme ». Il avait eu beau protester, de sa voix toujours infiniment calme et douce, pour rappeler que toute la démarche de Raphaël Stevens, Gauthier Chapelle et lui-même visait au contraire à fortifier l’« être intérieur » de leurs contemporains et nullement à les décourager, rien n’y fit. Ne croyant pas à l’avenir de notre civilisation « thermo-industrielle », il était forcément défaitiste. C’était logique. Il pouvait s’estimer heureux que l’on ait admis le caractère scientifique, et non pas ésotérique, de ses arguments.

Après le spectacle, les cafés proches du théâtre de la Porte Saint-Martin bruissaient de discussions fiévreuses, pour ou contre Servigne et ses visions apocalyptiques. Le thème commençait à se répandre, dans les directions les plus variées, non sans résistance de la part de beaucoup de gens. Nous n’avions quand même pas accédé à l’âge du numérique, de la génétique, du nucléaire et des réseaux sociaux pour nous laisser effacer de la carte à cause de stupides questions de gaz carbonique ou de glyphosate ! On allait évidemment réagir et forcément trouver des solutions : celles du Green Deal, c’est à dire du verdissement de toute l’économie réelle. Et ce « on » qui agglutinait tous les citoyens de bonne volonté aux scientifiques, aux chefs d’entreprise, aux responsables de toutes sortes dans un seul et même équipage, qu’était-ce sinon la formidable et merveilleuse « intelligence collective » de l’humanité, en marche vers un avenir globalement meilleur ?

Intelligence collective ? Tandis que j’y réfléchissais, comme tout le monde, deux questions revenaient en boucle dans ma tête.

La première murmurait de façon un peu scolaire, paraphrasant Rabelais : « Intelligence sans conscience n'est que ruine de l'homme. » J'étais frappé par un fait : les spécialistes, de plus en plus nombreux, de l'intelligence collective (qu'elle soit naturelle ou artificielle, ou les deux à la fois, avec d'impressionnantes méthodes de coaching pour la réveiller) prenaient en général bien soin de distinguer l'intelligence de la conscience. On pouvait prétendre mesurer la première, beaucoup moins la seconde. Mais on se perdait vite dans un labyrinthe rempli de faux amis ou de lapalissades. L'intelligence humaine n'était-elle pas, toujours et forcément, collective ? Privé de contact avec des congénères, Mowgli n'accédait à rien d'humain. Et sans aller jusqu'au voyage vers Mars, la fabrication d'un outil aussi simple qu'un crayon à papier exigeait toute une chaîne de personnes et de compétences. La conscience, elle, posait des problèmes plus coriaces : comment lui prêter une dimension groupale ? On parlait de la « sagesse » des peuples, mais la démocratie, par exemple, était-elle consciente d'elle-même, et si oui, comment ? Ou fallait-il humblement se contenter de parler, avec Jung, d'« inconscient collectif » ? Quant à l'intelligence artificielle, la fameuse IA, la plupart des observateurs – hormis les fans de transhumanisme – la considéraient évidemment comme non consciente, quelque puissantes que fussent ses performances.

L'autre question qui me chiffonnait n'était peut-être qu'un corollaire de la première. Si l'hypothèse d'un effondrement de notre monde se trouvait validée, pourquoi n'étais-je pas ému ? Mortellement ému ? Pourquoi, à bien y regarder, si peu de gens l'étaient-ils réellement ? Un enfant syrien retrouvé noyé sur une plage turque avait fait la une des journaux, mettant en larmes des tas de gens. Larmes de crocodile ? Non. C'était un petit humain et nos neurones miroirs, reconnaissant un semblable, étaient automatiquement entrés en résonance, certes juste un bref instant, le temps d'un flash de neurotransmetteurs – *the show must go on* et l'empathie s'évapore vite –, mais au moins un frisson était passé, une mauvaise

conscience s'était immiscée. Notre humanisme était-il d'ailleurs autre chose qu'une mauvaise conscience obsédante, venue se glisser en nous face à une situation ignoble qui, en d'autres temps, aurait laissé tout le monde de marbre ? Plus largement, pourquoi avions-nous jusque-là ressenti si peu d'émotion pour notre mère biosphère menacée de mort ? *Printemps silencieux*, le livre de Rachel Carson sur l'extinction des espèces animales, était paru en 1962 et pendant le gros demi-siècle qui avait suivi, nous ne nous étions pratiquement jamais émus aux larmes de cette perspective horrible. Pour quelle raison ? Vraisemblablement parce que nous étions anesthésiés par nos dénis. Nos tonnes de dénis. Le déni peut assécher nos canaux émotionnels aussi sûrement qu'un kilo de cocaïne, même s'il ne nous garantit pas contre le blues.

Pourtant… quelque chose n'était-il pas en train de lentement basculer, comme quand une angoisse très étrange s'était mise à nous étreindre, au jardin ou à la campagne, parce que les insectes étaient devenus rares ? Pourquoi dis-je « très étrange » ? Parce que, en dehors des papillons, des coccinelles ou des abeilles, aimions-nous tant que ça leur classe jusque-là ? Un grouillement d'insectes (nous dévorant tout crus !) n'était-il pas l'image même de l'épouvante ?

Sacha n'avait pas pu assister au procès de Pablo Servigne au théâtre de la Porte Saint-Martin. Il avait plus important à faire à ce moment-là : une visite à Bure, sur les vestiges de sa ZAD préférée. Il ne le regrettait pas. Là-bas, un copain zadiste lui avait parlé d'une étrange école d'écopsychologie qui – coïncidence – s'attaquait à nos plus grands dénis. Comment ? En allant fouiller nos émotions. Gauthier Chapelle m'avait appris l'existence de cette méthode, inventée par l'Américaine Joanna Macy, mais je n'en savais pas grand-chose.

– Ça s'appelle le « travail qui relie », m'expliqua Sacha, et ce qui est marrant – enfin, si l'on peut dire –, c'est que mon copain a évoqué la chose avec un enthousiasme dingue, alors même qu'il m'a avoué n'avoir jamais

autant chialé de sa vie qu'au cours de ce stage ! On aurait dit que cette expérience l'avait transformé.

Après dix secondes de blanc, une association d'idées me frappa.

– Cela me rappelle quelque chose. Il y a une quarantaine d'années, quand j'ai participé à l'atelier « Life, Death and Transition » d'Elisabeth Kübler-Ross, en présence d'une centaine de personnes dont plusieurs étaient mourantes ou avaient perdu un enfant, j'ai moi-même pleuré pendant des heures. Je te jure que je n'ai jamais pu oublier ça. Eh bien, ça a provoqué chez moi, comment dire, un… retournement intérieur.

– C'est ce que disait mon pote ! Selon lui, au départ, cette Joanna Macy était une philosophe spécialiste de la théorie générale des systèmes. Puis elle s'est convertie au bouddhisme et a fondé l'une des toutes premières branches de l'écopsychologie. Son militantisme avait démarré, comme pour beaucoup de pionniers écolos, dans les années 1950. À cette époque-là, tout le monde craignait la guerre nucléaire, et elle n'en revenait pas : comment était-il possible que l'humanité sache très bien qu'elle risquait un suicide collectif, sans que des foules ne se mobilisent pour stopper la machine folle ? C'est à partir de là qu'elle a mis au point sa méthode pour réveiller les gens du somnambulisme incroyable où les plongent le confort petit-bourgeois et la société du spectacle.

Sacha se tut un instant, puis il me lança :

– Mais toi-même, et mon père, et toute votre bande d'amis, vous avez été de sacrés somnambules aussi !

En quelques mots, le fils de Ramon avait mis dans le mille. Je ne sus d'abord que répondre et affichai un sourire vaguement navré pour habiller mon silence. Comment expliquer en effet l'extrême lenteur de ma propre réaction émotionnelle face à tout ce qui menaçait de mort la biosphère et l'humanité ? Par quel sortilège avions-nous pu, pendant un demi-siècle, à la fois être et ne pas être partie prenante de la seule révolution qui compte désormais : l'écologie ? La question était si vive qu'elle m'empêcha de

rétorquer au fils de Ramon que lui-même, avec son désespoir en bandoulière, aurait eu bien besoin d'aller pleurer un coup dans un stage d'écopsychologie. Ça l'aurait peut-être purgé de ses peurs !

L'être humain moderne est une entité bizarre. La façon dont la mort de la nature a commencé à nous toucher n'est pas passée directement par nos émotions, mais d'abord par notre mental, notamment par l'art scientifique de ramasser les faits dans des graphiques, des courbes. Inventées au XVIIIe siècle – pour condenser, déjà, les *big data* de l'époque –, les courbes statistiques constituent un langage avec lequel nous avons grandi, qui nous parle et peut même nous affecter, mais indirectement et avec retard. Éludant sa question et bottant délibérément en touche, je demandai à Sacha :

– Connais-tu la BD de la courbe folle de Robert Crumb ?

Il fit signe que non.

– C'est un truc tout simple, une dizaine de dessins sur une seule planche. Un type regarde un journal posé sur la table devant lui. Il dévore des yeux un graphique. C'est une courbe en accélération, un truc qui grimpe à pic, la mesure d'une donnée qui se met à pointer l'infini, en asymptote avec la verticale. Mathématiquement, une fonction exponentielle te transforme une addition en multiplication : plus ça monte, plus c'est pentu. Le type regarde la courbe. Une courbe de quoi ? On ne sait pas, mais ça grimpe sec. D'un seul coup, c'est l'Himalaya après une longue balade peinarde. Le type écarquille les yeux, halluciné. C'est visiblement un très sale coup pour lui. Les coudes plantés sur la table, il se prend la tête dans les mains. Oh le flip du pauvre gars ! On ne sait pas s'il s'agit de ses dettes, de la hausse des températures ou du nombre de personnes assassinées dans son quartier, mais le bonhomme est tellement consterné qu'il se met à dégouliner. De dessin en dessin, la plume de Robert Crumb le fait littéralement fondre de désespoir. Comme une bougie. C'est trop dur, il ne résiste pas. Sur la dernière image, il ne reste plus de sa tête qu'une flaque

entre ses coudes toujours plantés sur la table et ses mains qui ne retiennent plus rien au-dessus du journal avec son graphique en courbe exponentielle.

– Tu me la montreras, dit Sacha sans sourire, mais pourquoi y penses-tu ?

– Ton père adorait cette BD, comme l'ensemble des BD de Crumb.

– Il n'est plus tellement connu aujourd'hui…

– C'est dommage. Mais il réapparaîtra. On n'efface pas un tel génie artistique. Sa courbe exponentielle qui grimpe droit vers le ciel et te plonge dans un blues colossal, on en a tous fait l'expérience. Bizarrement, c'est souvent par là que nous, petits-bourgeois des grandes villes, nous nous sommes éveillés à la conscience biosphérique. Mais au fond, toi-même, n'es-tu pas atteint du même syndrome ? Ne passes-tu pas tes journées devant des graphiques ?

Il dut l'admettre. Je poursuivis :

– Toi, personnellement, parmi toutes les statistiques affolantes que l'on nous présente à longueur d'année, quel est le graphique qui te fiche le cafard le plus garanti ? Celui des morts de faim ? Des morts de pandémie ? Ou celui de la fonte des banquises et des glaciers ?

Sacha eut un petit rire.

– Arrête, tu marches sur mes plates-bandes ! C'est plutôt à moi de te poser cette question !

– Je dois surtout t'avouer que dans les années 1970, avec ton père et une bonne partie de notre génération, nous refusions ce négativisme. C'est drôle comme on est bâti. Nous adorions cette BD et quelque part – je veux dire sans trop y réfléchir – nous étions persuadés qu'elle reflétait une situation réelle. Dès les années 1970, nous lisions Ivan Illich, André Gorz, Yona Friedman, René Dumont, ou le rapport *Halte à la croissance* du Club de Rome, nous prétendant très ouverts aux idées écologiques, écrivant de grands articles sur le sujet et soutenant avec fougue les candidatures vertes aux élections. Mais soyons francs : les dessins de Crumb nous faisaient

surtout marrer. Que changions-nous au juste dans nos vies ? Cessions-nous de rouler dans nos vieilles caisses polluantes ? De prendre l'avion dès que notre budget nous le permettait ? De fréquenter les hypermarchés pour y acheter des tonnes de charcuterie et d'alcool ? Enfin et surtout, la mort annoncée de la nature nous faisait-elle pleurer toutes les larmes de notre corps ? Niet. Déni total. S'il me fallait te la dresser, longue serait la liste de nos dénis d'alors.

– Rassure-toi, souffla Sacha, ou plutôt lamentons-nous ensemble : c'est encore comme ça pour la majorité de ma génération aujourd'hui !

– Non, arrête, les choses ont quand même changé. Tu sais, ta nana – je veux dire la mère de ta petite Aglaé –, elle n'a pas tort : quand j'y songe, je me demande comment nous, la génération des soixante-huitards, nous avons pu nous protéger du grand blues qui aurait dû nous assaillir à la vue de tous les graphiques de mort qui fleurissaient déjà. Car toutes ces courbes ne pouvaient évidemment pas grimper au-delà d'un plafond donné. À l'approche d'un certain seuil, il devait forcément se passer quelque chose, je ne sais pas, une compression, une déflagration, une implosion… enfin, un phénomène dont on ne pouvait savoir par quel bout il commencerait, sauf qu'il serait gigantesque.

– Eh oui, c'est systémique ! Mais cette perspective d'un *big crash*, vous la refusiez…

– D'abord par égoïste romantisme libertaire – la jouissance, génial mot d'ordre de Mai 68, devait durer – et puis curieusement, très vite, à partir de la fin des années 1970, ce fut aussi par volontarisme scientiste.

– Comment ça ?

– Nous sommes gentiment passés du mouvement Peace and Love des années 1970 à celui de la New Wave des années 1980-1990…

Il ricana :

– Quand le système capitaliste vous a rattrapés et phagocytés tout crus !

– Mais pas seulement ! Redécouvrir la beauté extraordinaire des conquêtes scientifiques et la force de leurs applications technologiques, c'était aussi participer à un élan de civilisation prodigieux, et un très grand pied !

– Vous vous imaginiez que le Green Deal allait sauver la planète.

– Pourquoi s'interdire d'y croire ?

Il fit une grimace.

– Ça c'est typique d'un soixante-huitard : comme dit Myriam, il s'imagine pouvoir jouer sur tous les tableaux.

Enfin arriva le jour de rejoindre Pablo Servigne dans la Drôme. Nous prîmes un train de nuit, pour voyager écolo, et par plaisir – je venais d'apprendre que la merveille du wagon-couchette allait renaître aussi sur d'autres lignes. Je dois avouer que le train était presque vide et que nous avions un compartiment pour nous tout seuls – en première classe, c'était royal.

Trois livres constituaient l'essentiel de nos bagages : *Pourquoi tout peut s'effondrer*, signé Pablo Servigne et Raphaël Stevens, où le mot « collapsologie » avait été utilisé pour la première fois ; *L'Entraide. L'autre loi de la jungle*, signé par Pablo et Gauthier Chapelle, où les thèses anticapitalistes et altruistes de l'anarchiste Kropotkine rejoignaient les visions de réconciliation de l'écopsychologue Joanna Macy ; enfin *Une autre fin du monde est possible*, signé du trio Servigne-Stevens-Chapelle, proposant de répondre à l'idée d'effondrement général par une « collapso-sophie », autrement dit une invitation à la sagesse introspective et à une forme de révolution intérieure, seule capable selon les auteurs de nous faire dépasser l'ère folle de la marchandisation généralisée du monde. Et de la crise géante que cette dernière avait commencé à déclencher.

En grimpant dans la couchette au-dessus de la mienne, Sacha se marrait, avec l'air espiègle qui ne le quittait décidément jamais.

– Tu sais ce que m’a dit un pote qui espère remonter la ZAD de Bure malgré l’armada policière ? Qu’il fallait se méfier des collapsologues, parce qu’ils sont trop branchés sur la spiritualité. Pour lui, ça sent la secte. Il leur préfère les *effondristes*, qui s’en tiennent aux pures données scientifiques de la catastrophe systémique.

Je lui rétorquai que Pablo et ses amis étaient eux-mêmes des scientifiques. Il acquiesça.

– D’ailleurs c’est bien pour ça que leurs recherches m’intéressent, et que je me réjouis de rencontrer Pablo. Je ne faisais que te répéter les dernières rumeurs…

Après un moment de silence et tandis que le train roulait maintenant à bonne allure dans la nuit, il se pencha pour voir si je dormais. Impossible de trouver le sommeil. Dans ce cas, étais-je d’accord pour lui raconter la suite de la Noosphère ? Je m’y attendais. Il redescendit de sa couchette et s’assit sur celle du bas, en face de moi.

7

Entre la nostalgie du front et l’éternel féminin

Mon récit aurait pu durer bien plus longtemps que notre voyage vers la Drôme. J’expliquai à mon jeune auditeur que j’allais devoir résumer en faisant de grands sauts dans le temps. Bien calé en face de moi, il m’encouragea à poursuivre au rythme qui me convenait.

De 1915, sur le front de l’Yser, dans les Flandres, à 1919, au-delà du Rhin, dans les villages de Bade une fois l’empire allemand vaincu, en passant par Verdun, par le Chemin des Dames, par les champs de bataille de l’Oise, de la Champagne, puis de la Lorraine, le caporal-brancardier Pierre Teilhard de Chardin accompagne absolument partout la division Guyot de Salins. Ses décorations pour actes de bravoure se multiplient. Il est d’abord cité à l’ordre de la division, le 29 août 1915, avec pour motif : « A, sur sa demande, quitté le poste de secours pour servir aux tranchées de première ligne, où il a fait preuve de la plus grande abnégation et d’un mépris absolu du danger. » Puis, comme je l’ai déjà raconté, le 17 septembre 1916, il est à nouveau cité, cette fois à l’ordre de l’armée : « Est allé chercher, à une vingtaine de mètres des lignes ennemies, le corps d’un officier tué et l’a ramené dans les tranchées. » Le 20 juin 1917, il reçoit la médaille militaire : « Excellent gradé. S’est acquis par l’élévation de son caractère la confiance et le respect. Le 20 mai 1917 est allé spécialement dans une tranchée

soumise à un très violent tir d'artillerie pour y recueillir un blessé. » La guerre finie, il sera fait chevalier de la Légion d'honneur, avec cette citation : « Brancardier d'élite qui, pendant quatre ans de campagne, a pris part à toutes les batailles, à tous les combats où son régiment fut engagé, demandant à rester dans les rangs pour être plus près des hommes dont il n'a cessé de partager les fatigues et les dangers. »

Or, durant ces quatre années, quasiment sans quitter le front, guidé par une étoile insolemment bonne (alors qu'après Gonzague, Olivier, un second de ses frères sera tué, au printemps 1918, et que deux autres, Victor et Astorg-Joseph, seront grièvement blessés), cet homme très spécial aura écrit une vingtaine d'essais philosophiques ou théologiques, dans une langue dont la force lyrique le dispute à la précision scientifique et à l'inspiration métaphysique.

Comment est-ce possible ? Comment fait-on cela ?

Profitant de la moindre accalmie, hanté par une quête de sens d'autant plus déraisonnable que le contexte est fou, le prêtre-paléontologue rédige des centaines de pages. Dès qu'il a un instant, entre deux bombardements, s'appuyant souvent sur une caisse, à la lueur vacillante d'une bougie plantée dans une bouteille, il couvre de précieuses feuilles de papier d'une écriture très fine et régulière, avant de les envoyer à sa cousine Marguerite – celle-ci se chargeant de les faire dactylographier, avec toujours plusieurs bleus (des feuilles de carbone) pour pouvoir en offrir la lecture à tel membre de la famille, tel ami, tel ecclésiastique… mais ce dernier cas est plus rare, car les propos sont téméraires, toujours à deux doigts des foudres vaticanesques, de la mise à l'Index, voire de l'excommunication. Ses textes sont donc toujours marqués d'un « Confidentiel-top secret ».

– Tu crois ça possible ? intervint Sacha. Je serais étonné que la censure militaire ait laissé un simple caporal mettre « Top secret » sur son courrier !

C’est une façon de parler. Marguerite ne doit surtout pas divulguer les textes en dehors d’un petit cercle d’amis. Le premier essai, intitulé *La Vie cosmique*, est rédigé en avril 1916, à l’abri des dunes de Nieuport, dans les Flandres. Le jésuite y exprime une vision quasi panthéiste, un amour pour la matière et le monde, où Dieu et l’univers se rejoignent, dans une marche en avant qui n’est rien d’autre que le Progrès, conduit par la science et la conscience humaine, et forcé de se plier à la pression exigeante d’une « irrésistible et universelle unification ». D’une certaine façon, toute la pensée du brancardier-jésuite-savant se trouve là en germe, ramassée dans une langue magnifique, expressionniste, poétique.

Mais de quoi parle-t-il ? Le Progrès, sous les bombes ? Une « universelle unification », en plein massacre ? Tu vas me demander si c’est une plaisanterie. Pas du tout. Le texte commence ainsi : « J’écris ces lignes par exubérance de vie et par besoin de vivre ; pour exprimer une vision passionnée de la Terre, et pour chercher une solution aux doutes de mon action ; parce que j’aime l’Univers, ses énergies, ses secrets, ses espérances, et parce que, en même temps, je me suis voué à Dieu, seule Origine, seule Issue, seul Terme. Je veux laisser s’exhaler ici mon amour de la matière et de la vie, et l’harmoniser, si possible, avec l’adoration unique de la seule absolue et définitive Divinité[1]. »

Le rire de mon jeune ami résonna dans le compartiment.

– Dis donc, il était sûr de lui ! Pas le moindre doute ?

Je lui répondis que, pour un prêtre catholique, proclamer en 1916 son « amour de la matière » était surtout d’une grande audace. Puis je repris sans argumenter davantage.

Cinquante-cinq pages plus loin, il conclut par ces mots : « Ceci est mon testament d'intellectuel. 24 avril 1916. Jeudi de Pâques. Fort-Mardik, Dunkerque. » Car rien ne lui garantit qu'il ne sera pas fauché par la mitraille, l'encre de son texte à peine séchée.

Cinq mois plus tard, en septembre 1916, à Nant-le-Grand, près de Verdun où les combats font rage, il rédige pendant ses rares heures de repos *La Maîtrise du monde et le règne de Dieu*, où il s'interroge sur la nécessité de ne jamais cesser de mener, de toutes ses forces, « la recherche jusqu'au bout » pour « extraire du monde tout ce qu'il peut contenir de vérité et d'énergie »[2]. Et un mois après, en octobre, juste avant l'offensive sur Douaumont, lui vient l'inspiration d'une sorte de conte, *Le Christ dans la matière*, qui est pour lui une façon de répondre à un roman apocalyptique récent, *Lord of the World*[3], dont l'auteur, Robert Hugh Benson, fils de l'archevêque anglican de Cantorbery, converti au catholicisme et devenu prélat au Vatican, déploie une vision où l'enthousiasme pour le monde et la matière est vu comme l'apanage de l'Antéchrist, ce qui choque le jésuite-brancardier. Sa vision à lui est beaucoup plus exaltée et lumineuse. Parfois jusqu'à l'emportement. Dans *Lutte contre la multitude*, écrit en mars 1917 à Pavant, dans l'Aisne, où sa division s'est déplacée, il s'avoue habité par une tension extrême « entre l'un et le multiple »[4]. Si Dieu est tout, alors qu'est-ce qu'une personne, un individu, le singulier ?

Systématiquement annoncé dans ses lettres à Marg, le flot des écrits du caporal Teilhard ne tarit pas. De juin à septembre 1917, à Paissy puis à Muret-et-Crouttes, à deux pas du Chemin des Dames, il rédige un morceau de bravoure, qu'il titre *Le Milieu mystique*, où il insiste sur le réalisme matériel, rude et cru, dont se nourrit nécessairement, selon lui, l'approche intime du divin, dans un mouvement alternatif d'attraction et de répulsion entre la Matière et la Lumière…

Sacha intervint de nouveau :

– Non mais sans rire, comment peut-on écrire des essais philosophiques ou spirituels dans les tranchées de 14-18 ? Il ne dit rien des massacres ?

Il écrit justement, semble-t-il, pour prendre du recul par rapport aux massacres. Il le fait non seulement d'une plume rapide et sûre, mais avec la conviction, grandissante au fil des jours et des pages, que cette monstrueuse tragédie est le signe d'une « évolution cosmique ».

– C'est bien ce que je pensais : il était fou, ton jésuite !

Ne va pas trop vite en besogne. Teilhard avait été frappé, étudiant, par un passage où Balzac explique que l'écrivain se voit forcé de composer « comme sous un éboulement ». Sur le front, la métaphore s'incarne littéralement. L'éboulement est physique et peut t'ensevelir à chaque instant. Quand une idée ou une image lui vient, le caporal-brancardier se sent obligé de la prendre en note au plus vite s'il ne veut pas risquer de la voir s'évaporer au prochain bombardement. D'où son écriture ultra-compacte et si paradoxalement virevoltante. Il est vrai que, chez lui, l'écriture se termine forcément par une prière. Le trou noir de l'incomplétude ineffable débouche pour lui sur une transcendance.

Pierre Teilhard dit la messe sous les obus dans les tranchées, ou dans les paroisses abandonnées qu'il fait momentanément revivre. Une *creute* (une grotte) de Paissy, sous le Chemin des Dames, portera plus tard son nom, en souvenir des eucharisties qu'il y aura célébrées d'avril à juin 1917. On se bouscule pour écouter ses sermons. Avec les officiers, il a des conversations parfois très longues – où généralement il passe pour un avant-gardiste, légèrement décalé, qui bouscule sans hésiter certains vieux dogmes, avec un humour et un sourire d'une intelligence désarmante et plutôt *british* (au temps de la guerre entre l'Église et l'État radical-socialiste, toute sa formation de prêtre s'est faite outre-Manche). Il reste dans l'ensemble très

low profile et *busy inside* (faisant profil bas et l'esprit préoccupé), comme il l'écrit à sa cousine. Il est surtout soucieux d'être compris par les simples poilus. Si bien que peu de ses interlocuteurs se doutent qu'ils ont affaire à un visionnaire prodigieux.

Entre deux exaltations, les moments de désespoir profond ne l'épargnent cependant pas, même s'il s'escrime toujours à soigneusement les cacher aux autres. Un jour, par exemple, où les troupes franco-anglaises déclenchent sur le front occidental deux offensives emboîtées – c'est-à-dire que chacune doit servir de diversion à l'autre –, il se sent très misérable et écrit dans son *Journal* : « Je garde de cette date solennelle un souvenir humilié. Je n'ai pas su, à ce moment suprême, me maintenir au niveau ; je me suis senti égoïste, petit, uniquement soucieux de ma petite préservation personnelle. Et puis j'ai intensément perçu que celui-là seul éprouve jusqu'au bout le poids et la grandeur de la guerre qui doit, à certaines heures, sortir des abris et monter à l'assaut, ce qui ne m'arrivera jamais. Non, je n'ai rien du héros, et, en moi, les vérités de la foi sont bien lentes à renouveler la nature et à lui apprendre à se sacrifier[5]. »

Sacha soupira :

– Finalement il était comme tout le monde, il aurait voulu être un héros !

Il est certain en tout cas que sa dépression lui est venue de sa situation de non-combattant, obligé de rester en arrière et laisser les autres partir à l'assaut. Or, la devise de sa famille sonne autrement offensive : « De feu est leur vigueur et du ciel leur naissance » ! Son courage de brancardier n'en est pas moins grand, et au moins aussi noble car beaucoup plus humble. Comme en témoignera plus tard le poilu Max Begouën[6] : « Ce jour-là, mon frère, blessé, errant sur le champ de bataille, vit surgir devant lui un unique brancardier : Teilhard, sous le feu terrible, accomplissait sa mission, imperturbable. Mon frère m'a souvent raconté l'impression de miracle qu'il

ressentit en voyant la haute silhouette kaki du Père s'élancer vers lui pour le panser et l'amener au poste de secours[7]. »

Mais comment résister mentalement au rouleau compresseur de l'horreur ? Quand, à l'été 1916, le caporal-brancardier apprend la mort de son ami Pierre Boussac, frappé, sur la fameuse cote 304 de Verdun, de plusieurs éclats d'obus dont un dans les poumons, il écrit à Marguerite : « Au lieu de travailler à des améliorations et conquêtes terrestres, ne vaudrait-il pas mieux abandonner à son espèce de suicide ce monde absurde qui détruit ses meilleures productions – et ensuite, uniquement préoccupé des vues surnaturelles, chanter le péan sur les ruines de tout ce qui paraît beau et précieux ici-bas[8] ? »

Pour Teilhard, l'expérience la plus terrible sera Verdun…

– Tu m'étonnes ! ne put s'empêcher de s'exclamer mon jeune compagnon de voyage. Verdun a été monstrueux. Des deux côtés du front ! J'ai un arrière-grand-oncle allemand qui a eu les deux jambes coupées à Verdun. Il vivait encore, très vieux et cul-de-jatte en fauteuil roulant, quand mon père était petit. Il me l'a raconté…

De retour de cette même cote 304, Teilhard avouera à sa cousine : « De là-haut, je ne pensais pas revenir. Et ce sont les autres qui sont tombés, héroïquement : Robert, Leroux… Il me semble que mon tour s'approche, fatalement. Sur quatre que nous étions à Koksijde, dans les Flandres, Wattel, de Geuser, Jacquard et moi, sans compter Van Parys et Robert, je demeure seul indemne, alors que je suis presque le plus exposé. Mon Dieu, que je sois prêt et que ma vie, dans son cours et dans son terme, soit le plus utile possible au monde[9]. »

Et pourtant, bien qu'assistant à ces massacres abominables qui a priori n'annoncent rien de moins que l'effondrement d'une civilisation, l'échec d'une culture et de ses valeurs, le collapse intégral de ce que l'on croyait humain, Pierre Teilhard de Chardin se retrouve finalement, chaque fois,

transporté par une vision fantastique, inconcevable et indicible : la liberté s'avérera apte à relever le défi d'une renaissance, la conscience humaine triomphera. Et cette guerre – la plus dévastatrice de toutes celles qu'a connues l'humanité jusque-là – sera plus tard considérée comme un moment de bascule, un passage initiatique vers une conscience collective.

– Eh bien dis donc, c'est raté ! soupira Sacha en s'allongeant finalement sur la couchette voisine de la mienne.

Écoute plutôt ! Deux écrits hors norme, davantage peut-être que les autres, éclairent cette vision déroutante. Teilhard y présente deux clés essentielles pour comprendre la cosmogonie qui est en train d'émerger dans son esprit : une clé concerne la liberté, l'autre l'énergie féminine.

Je me tus un instant, il pleuvait contre la vitre du wagon. Puis Sacha répéta mes mots :

– « Une clé concerne la liberté, l'autre l'énergie féminine » ? Dommage que Myriam ne soit pas là, j'aurais aimé qu'une féministe acharnée entende ce que ça pouvait bien vouloir dire pour ton jésuite !

Le premier de ces textes – qui va éclairer les lecteurs de Teilhard tout en les frappant de stupeur – s'intitule *La Nostalgie du front.* Dans une sorte de transe calme qui s'empare de lui au mois de septembre 1917 à Muret-et-Crouttes, non loin du Chemin des Dames, le prêtre-paléontologue-caporal-brancardier tente d'expliciter l'extraordinaire paradoxe qui pousse les combattants à… regretter le front (aussi fou que cela puisse paraître), alors même qu'ils souhaitent de toutes leurs forces être éloignés de cette zone démente qui pulvérise la limite de ce que la condition humaine est censée pouvoir supporter. À sa façon impétueuse, bouillonnante et imprévisible,

Pierre Teilhard cherche surtout à éclairer le mystère qui bouleverse, en plein combat, toute sa vision de l'évolution du monde. Sous la pression de sa mission assumée de caporal-brancardier œuvrant dans les tranchées, le docteur en paléontologie a vu en effet un ordre supérieur jaillir du chaos…

Tout commence donc par ce paradoxe très improbable : Pierre Teilhard ressent la « nostalgie du front » et il cherche à analyser pourquoi. C'est que là-bas, dans les tranchées, il a fait l'expérience d'une liberté inouïe… « En lignes, on se lave quand on peut. On se couche souvent n'importe où. Tous les assujettissements et cloisonnements de la vie coutumière s'effondrent comme des cartes. Il est curieux d'observer sur soi combien cette déroute de l'esclavage quotidien peut causer à l'esprit de satisfaction, un peu frondeuse peut-être, mais juste et noble, si on la comprend bien. Là-haut[10], une conviction victorieuse s'établit, en maîtresse, qu'on peut "y aller", sur le double plan de l'action terrestre et céleste, de toutes ses forces, et de toute son âme. Tous les ressorts de l'être peuvent se tendre. Toutes les hardiesses sont de mise. Pour une fois, la tâche humaine se découvre plus grande que nos désirs. Il faut bien en arriver à ces considérations presque mystiques si l'on veut expliquer jusqu'au bout le vide et le désenchantement des retours les plus désirés vers l'arrière[11]. »

C'est après coup en effet que cet oxymore lui saute à la conscience. Quand, à l'occasion bénie d'une permission, il se retrouve à l'arrière, cet arrière si ardemment désiré mais dont, contre toute attente, la petitesse et l'égoïsme ne tardent pas à lui serrer la gorge, voire à le dégoûter… « Ceux qui ont souffert, à en mourir, de la soif et du froid ne savent plus oublier les déserts ni la banquise où ils ont goûté la forte ivresse d'être seuls et les premiers. C'est pour cela et comme cela que je ne peux plus me passer du Front. Plénitude de vie, en ces jours où j'eus, déployant quelque initiative, à ramener le cadavre du sergent du génie tombé dans les fils de fer au lever du brouillard – à descendre du crassier le tirailleur blessé –, à retirer du gourbi effondré les corps qu'on assurait ne pouvoir en sortir[12]. »

Comme si la pression extraordinaire qui comprime les poilus à la façon d'un marteau-pilon titanesque pouvait conduire, au moins chez certains d'entre eux, à une transmutation de la conscience. Comme si les différentes facettes de leurs personnalités, jusqu'ici incertaines ou divergentes, se cristallisaient, leur révélant à eux-mêmes leur être véritable, qu'ils découvrent, à leur propre grande surprise, altruiste jusqu'au sacrifice.

– Ah je vois, c'est très très chrétien ! s'écria le fils de Ramon (si fort qu'on dut l'entendre jusqu'au bout du wagon).

Éduqué hors de toute religion, comme son père, il voyait facilement poindre sous la robe du prêtre la cote de mailles du chevalier. Je lui répondis qu'en réalité, maints auteurs humanistes, de Tocqueville à Zola, de Nietzsche à Thomas Mann, ou de Kant à William James, s'étaient extasié devant la guerre, « forgeuse d'âmes nobles ». En cela, Teilhard ne se distinguait guère…

– Mais continue à raconter, dit le jeune homme, je suis curieux de savoir jusqu'où ce raisonnement l'a mené.

Au moment de sa mobilisation, plusieurs amis ayant réussi à rester planqués à l'arrière lui ont dit combien ils le plaignaient – moins de risquer sa vie que de devoir « perdre son temps dans des tâches fastidieuses et inutiles ». Or c'est tout le contraire qui se produit. Il ne s'est jamais senti l'esprit aussi librement occupé à prendre à bras-le-corps les questions qui le hantent depuis l'enfance – précisément depuis sa dixième année, quand l'univers lui était pour la première fois apparu comme intensément habité par une « présence éblouissante ». Comment est-ce possible : alors qu'il se trouve plongé dans l'horreur, cette présence s'intensifie… Sans doute cela advient-il parce qu'il est bien obligé de monter vers les hauteurs, de sublimer… pour ne pas mourir d'angoisse et de désespoir. En tout cas, un

improbable sentiment de plénitude l'envahit de plus en plus. Il le dit très simplement : « J'affirme, pour moi, que, sans la guerre, il est un monde de sentiments que je n'aurais jamais connus ni soupçonnés[13]. »

Mais il y a davantage que cette libération intérieure individuelle. Ce que Teilhard vérifie sur le terrain, c'est une loi vertigineuse que ses professeurs d'histoire lui avaient enseignée mais qu'il n'avait pu jusque-là charnellement comprendre : tout comme l'urbanisation, mais de façon folle, plus concentrée et spectaculaire, la guerre accélère absolument tous les processus. Les techniques guerrières progressent certes, mais aussi les civiles, et donc le niveau technologique de toute la nation, et bientôt de toutes les nations de même niveau. Et l'industrialisation qui l'accompagne… Une réaction en chaîne s'enclenche, car la recherche scientifique en amont se trouve également concernée par le tourbillon d'accélération : la recherche appliquée d'abord – guerrière, évidemment, mais aussi médicale – puis la recherche fondamentale, et même le cadre conceptuel, le paradigme où cette recherche se conçoit. Finalement, c'est la culture entière qui se trouve prise dans le grand accélérateur. Les mœurs changent aussi, dans des directions pas toujours prévues. Par exemple, les hommes se retrouvant au front, les femmes doivent les remplacer dans toutes les tâches et le féminisme avance d'un pas – quand bien même il reviendra en arrière une fois la paix revenue, mais jamais intégralement, un effet cliquet minimum permettant la conservation de fragments de progrès.

Bref, la pression monstrueuse de l'état de guerre oblige les humains à tordre toutes leurs habitudes et à accepter ce qu'ils refusaient avec obstination peu de temps auparavant. L'accélération générale s'effectue pour le pire, dans le totalitarisme pétrifiant propre aux situations de terreur, mais étrangement aussi, en fin de compte, pour le meilleur. Beaucoup de belles idées généreuses, démocratiques, sociales, éducatives, humanistes, dont l'application avait été jusque-là systématiquement repoussée par le conservatisme des intérêts au pouvoir – allié à la paresse et à la bêtise

communes – passent soudain à l'ordre du jour. Teilhard sent venir l'avènement de la Société des nations, ancêtre de l'ONU, balbutiant embryon de ce qui pourrait ressembler un jour à une gouvernance mondiale, mais embryon tout de même, dont beaucoup d'humanistes avaient rêvé.

Toute cette évolution (il écrit parfois la « sainte Évolution »), Pierre Teilhard de Chardin la visualise alors qu'il patauge dans la boue sanglante. Cette « révélation » n'est pas évidente à comprendre, c'est le moins que l'on puisse dire. Elle est même monstrueusement choquante. Dans les vagues humaines partant à l'assaut des tranchées adverses sous le feu du métal et des gaz mortels, le caporal-brancardier-prêtre-paléontologue *voit* (avec quels yeux ?) déferler l'immense flot de l'évolution sur la « plage rouge » du temps présent. Il *sent* la création collective en marche. Certes le processus est encore d'un ordre très inconscient, quasi reptilien, mais la liberté qu'il éprouve lui-même lui fait entrevoir dans cette guerre le signe d'une crise évolutive majeure.

– J'hallucine ! s'écria Sacha. On dirait un chimiste en train d'observer d'intéressantes réactions dans ses tubes à essai ! Je te rappelle que, rien que pour la France, un million et demi de poilus sont morts, souvent dans des souffrances atroces. Et plus de quatre millions ont été mutilés à vie !

Je lui répondis que le paradoxe du visionnaire se condensait sans doute dans ce don d'ubiquité : être à la fois présent au sol et loin au-dessus ; en même temps là, dans la boue et la peur, et suffisamment haut en surplomb pour voir se dégager une réalité universelle. Puis je me repris : ce n'était pas au-dessus de la scène et des êtres que je comprenais les mots du caporal-jésuite, mais *au-dedans*, dans les profondeurs intimes de sa conscience et de son être. Sacha fit une moue des plus dubitatives. Je repris donc le plus posément possible… tout en m'avouant intérieurement que la vision de la

plage rouge de Teilhard me troublait beaucoup moi-même, m'évoquant quelque chose entre le sublime et l'effrayant.

Tentant, des années plus tard, d'expliquer les visions fulgurantes de son cousin, Marguerite Teillard-Chambon écrira (sous son pseudonyme d'écrivaine, Claude Aragonnès[14]) : « Les peuples civilisés s'affrontant dans une lutte sans merci allaient à contre-courant du grand fleuve de la Vie… que le savant, lui, voyait déjà s'avancer, irrésistible, vers une unification de la race humaine[15]. »

Lisant ces mots, reconnaissons que toute personne raisonnablement honnête a des chances de s'étrangler, de stupeur sinon d'indignation.

Je marquai un temps. Mais Sacha ne fit aucun commentaire.

Comment pourrions-nous voir s'avancer l'« unification de la race humaine » quand nos semblables sont poussés à se massacrer sous nos yeux de façon atroce et à une échelle inconcevable ? Au moment où Sigmund Freud conceptualise l'idée d'une humanité inexorablement poussée vers les gouffres par ses pulsions, et où Blaise Cendrars écrit : « Je m'empresse de dire que la guerre ça n'est pas beau et que surtout ce qu'on en voit quand on y est mêlé comme exécutant, un homme perdu dans le rang, un matricule parmi des millions d'autres, est par trop bête et ne semble obéir à aucun plan d'ensemble mais au hasard. À la formule "marche ou crève" on peut ajouter cet autre axiome : "va comme je te pousse". Et c'est bien ça, on va, on pousse, on tombe, on crève, on se relève, on marche et l'on recommence. De tous les tableaux des batailles auxquelles j'ai assisté je n'ai rapporté qu'une image de pagaille[16] », Teilhard, lui, arc-bouté contre la tempête, tente d'expliquer le mystère de la nostalgie du front qu'il ressent au plus profond de lui : « Il me semble que l'effet du séjour dans le danger est de purifier le goût des spéculations : l'homme, ignorant s'il aura un

lendemain ou un surlendemain, s'attache à ses pensées sans orgueil, sans arrière-pensée d'un avenir ou d'une carrière à s'ouvrir. En même temps, son âme est sensibilisée par l'effort moral, bandée aussi dans ses énergies spéculatives, longtemps comprimées. Sitôt qu'une éclaircie se fait dans l'existence des tranchées, qu'une oasis de silence s'étend autour de l'esprit, l'homme se retrouve lui-même et au-dessus de lui-même, parce que désintéressé dans ses vues et agrandi dans ses facultés (aiguisées et affamées). À la guerre, on apprend à aimer passionnément les Causes et le Monde, sans trop penser à soi[17]. »

Sentant bien la difficulté de se faire comprendre, il tente une confidence : « Je suis monté, au crépuscule, sur la colline d'où l'on découvre le secteur que nous venons de quitter, et où nous remonterons sans doute bientôt. Devant moi, au-delà des prairies voilées de brume naissante, où les coudes de l'Aisne font des taches laiteuses, la crête dénudée du Chemin des Dames se détache, nette comme une lame, sur le couchant doré, moucheté de *Drachen*[18]. De loin en loin, une torpille fait jaillir un tourbillon de fumée silencieuse.

« Pourquoi suis-je ici ce soir ?

« En ligne, j'ai peur des obus, comme les autres. Je compte les jours et je guette les symptômes de relève, comme les autres. Quand on "descend", je suis aussi joyeux que personne. Et il me semble, chaque fois, que, ce coup-ci enfin, je suis rassasié, saturé, des tranchées et de la guerre. Pas plus tard que cet après-midi, je buvais encore la joie de revivre, sans arrière-pensée, au sein de la nature inoffensive. Je savourais le bonheur de m'allonger sous les arbres, et de laisser se mirer leurs feuillages dans un esprit totalement détendu, en pleine sécurité.

« Et me voilà revenu, comme chaque fois, instinctivement, face au front et à la bataille ! N'est-ce pas absurde d'être ainsi polarisé par la guerre, au point de ne pouvoir être huit jours à l'arrière sans chercher à l'horizon, comme un rivage aimé, la ligne immobile des "saucisses" ? Au point de ne

pouvoir surprendre, la nuit, l'étincelle argentée d'une fusée qui s'incline, ou seulement son reflet sur les nuages, sans éprouver un battement de cœur, un regret, un appel ?

« Quelles sont donc, enfin, les propriétés de cette ligne fascinante et mortelle ? Par quelle secrète vertu tient-elle à mon être le plus vivant, pour l'attirer ainsi à elle, invinciblement ? Puisque, en ce moment, mon regard est plus apaisé et plus pénétrant, je veux m'analyser plus que je ne l'ai fait encore. Je veux savoir[19]. »

Oui, quel sortilège le frappe, dont très peu de ses compagnons ont autant conscience que lui, même si un certain nombre le ressentent confusément ? Comment ose-t-il dire qu'il entrevoit une issue positive à la fournaise maléfique engendrée par le triple aveuglement du nationalisme, de l'impérialisme et du capitalisme ?

C'est que, sous la pression extrême du feu, il a vu, de ses yeux, à maintes reprises, en lui-même et en plusieurs de ses semblables, s'opérer la magie d'une métamorphose cruciale. Comme s'ils brisaient la coquille de leurs ego, ces hommes faisaient transmuter leurs capacités d'empathie, grimpant d'un degré, d'un cran – faut-il dire d'une octave ? – dans l'échelle de la conscience, de leur conscience mise au service d'autres qu'eux-mêmes, autrement dit de leur altruisme. Un altruisme total, car reposant ici sur le risque de mourir à chaque instant, avec une probabilité effrayante. Et cet altruisme total lui apparaît non seulement comme héroïque, mais comme annonciateur d'une aube nouvelle de l'humanité.

Après avoir évoqué la curiosité, l'exotisme, l'esprit d'aventure et de recherche qui le motivèrent vers le front au début de la guerre, Teilhard analyse le cœur du phénomène de la façon suivante, dans une lettre adressée à Marg pour lui annoncer l'envoi prochain du manuscrit de *La Nostalgie du front* : « Le Front attire invinciblement parce qu'il est, pour une part, l'extrême limite de ce qui se sent et de ce qui se fait. Non seulement on y voit autour de soi des choses qui ne s'expérimentent nulle part ailleurs, mais

on y voit affleurer, en soi, un fond de lucidité, d'énergie, de liberté qui ne se manifeste guère ailleurs, dans la vie commune. Et cette forme nouvelle que révèle alors l'âme, c'est celle de l'individu vivant de la vie quasi collective des hommes, remplissant une fonction bien supérieure à celle de l'individu et prenant conscience de cette situation nouvelle. Notoirement, on n'apprécie plus les choses de la même manière au Front qu'à l'arrière : autrement la vie et le spectacle seraient intenables[20]. »

Plus loin, dans *La Nostalgie du front*, il ajoute : « Quand on regarde dans la nuit, à la lueur des fusées, après quelque journée plus agitée, il semble qu'on se trouve à l'extrême limite de ce qui est réalisé et de ce qui tend à se faire. Non seulement l'activité, alors, atteint une sorte de paroxysme très calme qui la dilate à la mesure de la grande œuvre à laquelle elle coopère, mais l'esprit, lui aussi, domine un petit peu la marche totale de la masse humaine, où il se sent moins noyé. À ces minutes-là, par excellence, on vit, peut-on dire cosmiquement, avec un intérêt palpable aussi grand que le cœur. »

Les dernières lignes de cet essai sont devenues mythiques : « La nuit tombait maintenant tout à fait sur le Chemin des Dames. Je me suis levé pour redescendre au cantonnement. Or voici qu'en me retournant pour apercevoir une dernière fois la ligne sacrée, la ligne chaude et vivante du Front, j'ai entrevu, dans l'éclair d'une intuition inachevée, que cette ligne prenait la figure d'une Chose supérieure, très noble, que je sentais se lier sous mes yeux, mais qu'il eût fallu un esprit plus parfait que le mien pour dominer et pour comprendre. J'ai songé, alors, à ces cataclysmes d'une prodigieuse grandeur qui n'ont eu, jadis, que des animaux pour témoins. Et il m'a semblé, à cet instant, que j'étais, devant cette chose en train de se faire, pareil à une bête dont l'âme s'éveille, et qui perçoit des groupes de réalités connexes, sans pouvoir saisir le lien de ce qu'elles représentent. »

Comme si, face à une épreuve colossale – guerre, mais aussi pandémie, famine, effondrement, cataclysme, révolution, collapses de toutes sortes –,

les consciences individuelles étaient contraintes de se mettre à la disposition d'une conscience collective beaucoup plus grande qu'elles. Ne connaissons-nous pas, même à petite échelle, cet élan spontané qui fait se rapprocher les inconnus en cas de catastrophe ? Si une pression géologique de grande ampleur métamorphose la pierre amorphe en roche cristalline, quelles conditions extrêmes faut-il pour que l'humanité endormie s'éveille à une conscience nouvelle ? Et quelle antinomie très étrange peut faire que, se mettant intégralement au service du collectif, les individualités singulières non seulement ne soient pas écrasées et fondues, mais qu'elles grandissent, débarrassées des oripeaux de leurs apparences, affirmées dans leur être profond ? Tous les poilus ne sont pas devenus des bouddhas – loin s'en faut, les pauvres ! – et l'épais sommeil cruel des humains ne s'est pas interrompu dans les tranchées, bien au contraire. Mais quelque chose d'essentiel a montré le bout de son oreille. Quoi ? Regardant le front incandescent comme une plage rouge et se sentant « pareil à une bête dont l'âme s'éveille, et qui perçoit des groupes de réalités connexes, sans pouvoir saisir le lien de ce qu'elles représentent », Pierre Teilhard de Chardin avoue ne pas le savoir lui-même.

Paradoxe des paradoxes : la pression que l'arrogante élite du pouvoir exerce sur les individus qu'elle sérialise et zombifie, les envoyant à la boucherie sans qu'ils puissent refuser, n'est-ce pas la forme la plus crue du Mal ? Combien de mutins et de malheureux rendus fous de terreur seront fusillés pour désertion (ou pour avoir « simulé la folie ») par des états-majors déments, des deux côtés du front ? La bête de l'Apocalypse, suggérera bientôt la philosophe Simone Weil, n'est-ce pas justement la pression sociale ? Et quelle pression peut être plus forte que celle que subissent les poilus – pareils aux citoyens que « rééduquent » les systèmes totalitaires ? Le fait est là : en quatre ans de guerre, le caporal-brancardier Teilhard a remarqué que la même pression pouvait éveiller l'esprit humain. Sans doute faut-il que celui-ci y ait été fortement préparé. L'intériorité se

cultive. Laissée en jachère, elle se rabougrit. Mais, même préparé, qui peut prédire qu'il sera capable de se sacrifier pour les autres au moment suprême ? « Il faut avoir senti passer sur soi l'ombre de la Mort, écrira-t-il en 1918, pour réaliser tout ce que la marche dans l'Avenir a de solitaire, de hasardeux et d'effrayant, dans son renouvellement. C'est seulement lorsque le danger menace, un danger sur lequel nous ne pouvons plus rien, ni personne autour de nous, que le Futur se révèle distinctement à nous, avec ses deux faces de Fortune capricieuse et d'implacable Destinée, eau mouvante et tempétueuse à la fois, où l'on coule et qui renverse, aussi incontrôlable par son inconsistance que par sa force déchaînée. Ceux qui n'ont pas failli mourir n'ont jamais aperçu complètement ce qu'il y avait devant eux[21]. »

La Nostalgie du front s'avère crucial pour comprendre la démarche entière du visionnaire Teilhard. Tout comme *L'Union créatrice*, rédigé un mois après, en octobre 1917, toujours à quelques kilomètres au sud du Chemin des Dames. Où l'on voit commencer à se préciser une idée première du prêtre savant : la convergence universelle. Pour Pierre Teilhard de Chardin, vues à très long terme et à très grande échelle, toutes les branches de l'évolution cosmique convergent irrésistiblement vers un point d'attraction que, plus tard, il appellera « point Oméga ».

Une des façons de tenter d'appréhender l'essence de cette convergence (dans son esprit, elle dépasse l'horizon du « scientifiquement pertinent » pour embrasser la totalité du réel) consiste à lire le deuxième essai stupéfiant qu'il rédige six mois plus tard…

Sacha, que mon propos avait plongé dans un silence songeur, se racla la gorge.

– Ah, voyons maintenant ce qu'il dit des femmes !

Des femmes et de l'énergie féminine. On est en mars 1918, sur le front de la Marne, quand à nouveau une force incoercible pousse notre homme à écrire un texte de plus, qu'il va intituler *L'Éternel Féminin*.

La plupart des poilus envoient des lettres, le plus souvent des cartes postales couvertes de cœurs, à leurs épouses ou à leurs amoureuses, dont ils attendent fébrilement la réponse. D'abord pour se remonter le moral, et aussi parce que, souvent, les lettres venues de l'arrière s'accompagnent de colis remplis de victuailles, de flacons, de lainages et d'autres délicatesses. Le caporal-brancardier Teilhard reçoit comme les autres des lettres et des colis. Il a notamment commandé à sa cousine un ballon de foot qui fait la joie de ses compagnons d'armes. Il écrit à Marguerite dès qu'il le peut, parfois plusieurs lettres par semaine. Cette correspondance est si riche qu'elle le maintient littéralement debout. En fait, il est toujours follement épris de Marguerite et ne l'a jamais autant aimée.

De cette femme que le journaliste Jean Lacouture décrira plus tard comme « très brune, à l'espagnole, le teint mat, un regard pensif faisant penser à quelque Minerve », la théologienne anglaise Ursula King pourra écrire : « Teilhard n'a pleinement découvert le pouvoir de "l'idéal féminin" et de "sa beauté inaltérable" qu'en retrouvant sa cousine Marguerite, d'un an plus âgée que lui, avec qui il avait grandi en Auvergne et qui entre-temps était devenue une femme adulte, cultivée, à l'esprit fin, pleine de charme et très aimable, dotée d'une foi et d'une dévotion profondes. Se redécouvrant à la veille de la guerre, Pierre et Marguerite tombèrent follement amoureux l'un de l'autre. Elle devint la première à l'entendre développer ses idées, sa première lectrice aussi, tout comme sa première critique. Il y avait entre eux une collaboration spirituelle et intellectuelle. Mais Marguerite fut aussi la première femme à l'aimer comme homme et c'est à travers elle qu'il se trouva lui-même pleinement. La découverte de son amour pour Marguerite et la réponse aimante de celle-ci allaient tout changer. C'était justement

l’énergie dont il avait besoin pour que ses idées fermentent et s’organisent pleinement[22]. »

Le problème, c’est qu’il ne peut pas lui faire de déclaration d’amour comme un homme « normal ». C’est une option dont il a sciemment choisi de se priver. Cela lui est sacerdotalement interdit. En devenant prêtre catholique, il a fait vœu de célibat et de chasteté. Aussi entreprend-il de sublimer tous ses élans en se lançant dans un essai dédié à la Béatrice de *La Divine Comédie* (en qui il lui semble voir un mélange de sa cousine et de la Vierge Marie), en résonance explicite avec la Marguerite du second *Faust* de Goethe. Ainsi cherche-t-il à analyser, mais surtout à louer et à chanter l’incommensurable question de l’amour, dans toutes ses variantes.

L’Éternel Féminin est un texte sublime, d’une poésie et d’une acuité confondantes. On aimerait le citer tout entier. Jamais Teilhard ne semblera aussi inspiré. Où que l’on ouvre ce texte, on tombe forcément sur une perle. C’est l’âme féminine qui parle :

> *Dieu, je l’ai attiré vers moi, bien avant vous…*
>
> *Bien avant que l’homme eût mesuré l’étendue de mon pouvoir, et divinisé le sens de mon attrait, le Seigneur m’avait déjà conçue tout entière dans sa Sagesse, et j’avais gagné son Cœur.*
>
> *Pensez-vous que sans ma pureté pour le séduire, il fût jamais descendu, chair, au milieu de sa Création ?*
>
> *L’amour seul est capable de mouvoir l’être.*
>
> *Dieu donc, pour pouvoir sortir de soi, devait au préalable jeter devant ses pas un chemin de désir, répandre en avant de Lui un parfum de beauté.*
>
> *C’est alors qu’Il m’a fait surgir, vapeur lumineuse, sur l’abîme – entre la Terre et Lui –, pour venir en moi habiter parmi vous.*
>
> *Comprenez-vous maintenant le secret de votre émotion quand je m’approche*[23] *?…*

Mais il ne reste pas dans la nuée. Rien n'est possible sans amour, c'est-à-dire très concrètement sans l'amour d'un autre être humain qui vous aime en retour, et cet amour réciproque n'est jamais aussi puissant que quand il unit le masculin et le féminin, tendus ensemble vers ce qui les dépasse infiniment, autrement dit vers le divin.

Pour Teilhard, l'inspiration créatrice, qui n'est autre que l'Énergie spirituelle, n'est jamais aussi accessible qu'ainsi. Il le sent jusqu'au fond de ses fibres : si le Père de la Trinité chrétienne est de nature masculine, le Saint-Esprit est de nature féminine. Lui-même n'a certes pas la possibilité de dire : « C'est en faisant l'amour que je rencontre le divin », mais il va plus loin : l'être humain ne peut réellement se connaître et s'accomplir que dans la rencontre masculin-féminin. Plus tard, il ira jusqu'à écrire : « Pas plus que de lumière, d'oxygène ou de vitamines, l'homme – aucun homme – ne peut se passer du Féminin. » Cette union, il la voit comme le prolongement humain de la nécessaire *association* (qu'il invite à ne pas confondre avec une *fusion*) qui organise les atomes en molécules, les cellules en organismes, les individus en sociétés… Quand il les concerne eux-mêmes, les humains appellent le moteur de ce couplage « amour ». Ainsi Teilhard conçoit-il l'être humain accompli comme une « dyade homme-femme » tournée vers le divin.

– C'est exactement ce que les hindous appellent la *shakti* ! s'écria Sacha.

En digne fils de Ramon et Laura, il avait cent fois entendu ses parents, grands amoureux de l'Inde, parler de la déesse Parvati, l'amante de Shiva : sans la dyade de ces deux divinités le monde ne pourrait pas tourner.

Oui. Cela dit ces références ne lui auraient rien dit – nous sommes à une époque où la plupart des Occidentaux ignorent encore les spiritualités d'Orient, qui ont tendance à leur faire peur. Quoi qu'il en soit, Pierre Teilhard de Chardin ira de femme en femme jusqu'à la fin de sa vie. En

1950, à soixante-neuf ans, il dira dans la conclusion de son livre *Le Cœur de la matière* : « Rien ne s'est développé en moi que sous un regard et sous une influence de femme.[24] »

Après sa cousine Marguerite, son premier grand amour, il rencontrera, en Chine, aux États-Unis, en France, tour à tour : Lucile Swan, Dominique Wang, Léontine Zanta, Ida Treat, Rhoda de Terra, Claude Rivière et plusieurs autres… non sans frictions entre certaines d'entre elles – à son grand dam. Et lui, toujours tel Lancelot au côté de la reine Guenièvre – ou si tu préfères tel François d'Assise accompagnant Claire –, sublimera le désir en le métamorphosant en amour platonique… dont il supposera qu'il peut aller infiniment plus loin et plus haut que l'orgasme entre amants. Si la relation amoureuse est indispensable à l'accomplissement humain, pour le jésuite-paléontologue ce sera dans la version « amour courtois » – que ses inventeurs n'avaient pas baptisé *fol amor* pour rien.

Sacha eut un petit rire.

– Es-tu sérieux ? Tu crois vraiment à ce que tu viens de dire ?

Eh bien, mon cher camarade, même si cela paraît irréel au commun des mortels, tout démontre que Pierre Teilhard de Chardin fait en effet partie des clercs – peut-être rares – qui ont su faire de la chasteté et du sacrifice de la chair un carburant. Et une ouverture de la conscience sur une dimension cosmique. Mais il le dit et le répète : aucune transition, aucune initiation majeure, aucune métamorphose de la condition humaine n'est possible sans un amour incarné total. Et le fait est là : c'est au milieu de la fournaise démente des tranchées de 14-18, tragédie on ne peut plus masculine, que Pierre Teilhard prend conscience de la nécessité impérieuse de retrouver l'énergie féminine, et de ne plus jamais s'en séparer, pour en faire le carburant d'une « rencontre à trois » avec la divinité.

La convergence motrice du masculin et du féminin, du corps vivant et de l’esprit conscient, de l’intelligence et de l’amour, Teilhard l’évoque déjà à demi-mot dans *L’Âme du monde* puis dans *La Grande Monade*, deux autres essais écrits sur le front de la Marne. Autant de textes qui constituent une première ébauche de ce que dix ans plus tard, quand il aura rencontré Vladimir Ivanovitch Vernadski et discuté des heures durant avec son ami Édouard Le Roy, successeur de Bergson au Collège de France, l’ex-caporal-brancardier commencera à appeler à son tour la « Noosphère ».

– Ah, on y arrive enfin ! soupira Sacha.

Je dus le décevoir :

– J’ai dit « dix ans plus tard ». On s’en rapproche à vive allure, je te promets, mais nous n’en sommes pas encore là.

8

La fièvre de Crimée

Nous approchions de la Drôme à la vitesse tranquille des trains de nuit, stationnant une éternité dans chaque gare, le silence seulement interrompu parfois par d'incompréhensibles bruits métalliques et grincements de machine.

– Et ton Russe, demanda Sacha alors que nous étions à l'arrêt devant les quais déserts de Lyon-Part-Dieu, il courait aussi de femme en femme ?

Je répondis qu'à ma connaissance, Vernadski était resté exclusivement lié à son épouse Natalia, qui était aussi son assistante. Et pour avancer dans mon récit, je dus à nouveau faire de grands bonds dans le temps.

Entre novembre 1917 et juillet 1922, Vladimir Ivanovitch Vernadski et Natalia Egorovna Vernadskaya vont déménager sept fois. Ce parcours haché est devenu prévisible dès que Lénine et Trotski ont clairement affiché leur intention d'imposer la dictature d'une « terreur rouge » – au nom du prolétariat que leur petit parti est censé représenter. Dans ses discours, Trotski y va franco : la guerre civile, qui marque l'apogée de la lutte des classes, abolit toute contrainte morale ; face à l'ennemi du prolétariat, tout est permis.

Entamé dès février 1917, quand la cour impériale a commencé à fuir vers l'ouest, l'exode des classes dirigeantes s'accélère. Vladimir Vernadski lui-même connaît de longs moments de dépression. Il n'a que cinquante-cinq ans, mais se sent soudain très vieux. La portée universelle et

réellement révolutionnaire de ses recherches sur la biosphère et de ses hypothèses sur la matière vivante ne lui suffirait-elle plus pour tenir debout ? Consultés, les médecins sont hélas formels : il a contracté la tuberculose.

À l'université, où le programme des cours a depuis longtemps volé en éclats, les discussions font rage, avec des résonances directes dans la fraternité Vernadski. Sergueï Oldenbourg, qui fut le plus engagé des frères dans le Gouvernement provisoire en tant que ministre de l'Éducation, argumente courageusement contre l'exil, tâchant de convaincre ses amis de rester à leurs postes coûte que coûte. Sa vision se révélera en partie fondée : bien que brutaux jusqu'à l'inhumanité glacée, essentiellement avides de pouvoir, les chefs bolcheviks se veulent marxistes, donc en principe adeptes du « socialisme scientifique », c'est-à-dire partisans d'une analyse objective, savante et éclairée des réalités sociales, historiques ou économiques, ce qui nécessite à leurs côtés la présence d'un minimum d'intelligentsia universitaire, quand bien même celle-ci aurait activement participé à la révolution bourgeoise de février et au Gouvernement provisoire. La condition étant bien sûr que les scientifiques ralliés fassent allégeance à 100 % aux nouveaux maîtres. En février 1918, Sergueï Oldenbourg signera avec Lénine un accord stipulant que l'Académie des sciences et l'université de Petrograd apportent au nouveau régime un appui sans faille.

Vernadski retrouve chez Oldenbourg des arguments qu'il a lui-même souvent utilisés face à ses amis – il a suffisamment critiqué l'incohérence du Gouvernement provisoire pour ne pas s'en sentir gêné. Le propos se tient d'autant plus que la fraternité qui porte son nom rassemble des chercheurs de premier rang, internationalement reconnus, dont la participation à la nouvelle révolution aiderait celle-ci à rafistoler, sinon à transfigurer, son image internationale pour l'instant calamiteuse – en échange, les bolcheviks pourraient s'engager à tempérer quelque peu leur fanatisme…

Le charivari révolutionnaire ne prend cependant pas vraiment cette tournure et pose de graves problèmes de conscience à Vladimir Ivanovitch. Le slogan des rouges « La paix aux peuples, la terre aux paysans » lui convient. Par contre, la création de la police politique de la Tchéka par le bolchevik Félix Djerzinski – dont les rumeurs rapportent aussitôt les méthodes, largement aussi impitoyables que celles de la redoutable Okhrana d'Alexandre III – désespère le savant. Et le chaos qui se généralise n'arrange rien. Début novembre 1917, le professeur et ses élèves doivent mettre la totalité de leurs documents, échantillons, carottages et archives à la disposition du Narkompros, le nouveau commissariat du peuple à l'Instruction publique, dirigé par un certain Anatoli Lounatcharski, vieil ami de Lénine, qui heureusement est un homme cultivé et bienveillant.

En tant que conseiller à la Recherche, Vladimir Vernadski continue néanmoins à participer à certaines réunions du Gouvernement provisoire – clandestinement, dans des appartements privés ! L'ambiance est de plus en plus surréaliste. On signe quotidiennement des décrets… que personne n'appliquera jamais. Dans son *Journal* il note : « Kadets et socialistes révolutionnaires manquent dramatiquement de courage et de charisme. Ils sont tragiquement mous. Trotski est hélas le meilleur tribun russe aujourd'hui[1] ! »

Là, le fils de Ramon ne put s'empêcher de s'exclamer :

– Ça c'est sûr, personne ne pouvait battre Trotski, ni dans le discours ni dans l'organisation. C'était juste un génie !

Sans doute… Alors que faire, quand tu ne partages pas exactement ses idées ? Fuir vers l'ouest ? « Cette simple idée, écrit Vernadski, m'est très désagréable. » Le désespoir menace. « Les Russes ne sont pas mûrs pour la démocratie, dit-il, dépité, à sa femme. Partout, je ne vois que lâcheté,

hypocrisie, égoïsme et petits arrangements. » À Petrograd, où les rumeurs deviennent folles, il note avec stupeur que beaucoup de gens espèrent une « libération par les troupes allemandes » qui approchent irrésistiblement. Son dernier espoir : que l'élection prévue d'une Assemblée constituante permette de mettre les bolcheviks en minorité.

Mais il ne va pas s'interroger longtemps. Le 22 novembre 1917, ses amis encore en place à la direction du département de physique et de mathématiques de l'Académie des sciences le conjurent de fuir sans tarder : Lénine et Trotski sont sur le point de lancer un ordre d'arrestation de tous les leaders kadets, dont lui-même. Sans attendre une minute, on délivre à Vernadski un certificat médical lui ordonnant officiellement de se rendre à Kiev, à mille kilomètres au sud de Saint-Pétersbourg, en Ukraine, où le climat plus méridional devrait l'aider à « soigner sa tuberculose et à recouvrer la santé pour mieux servir la Révolution ».

Après avoir rassemblé à la hâte ses propres pièces les plus précieuses et confié la bibliothèque du muséum à ses assistants les plus sûrs, il prend le train pour le sud-ouest… sans sa femme ni sa fille, qui doivent le rejoindre quelques semaines plus tard, après avoir mis de l'ordre dans leur maison. Il aurait voulu qu'elles partent rejoindre leur fils George à Kiev, c'est finalement lui qui s'en va le premier.

La chose peut paraître étrange, mais les trains russes n'ont jamais cessé de circuler pendant toute la guerre et toute la révolution. Avec bien sûr d'incessants problèmes, une lenteur parfois exaspérante et des arrêts pouvant durer des jours, notamment en direction de l'ouest, c'est-à-dire du front allemand, qui se rapproche de plus en plus de la capitale russe au fil des mois. La situation est d'autant plus compliquée que l'Ukraine, jusque-là province tsariste, a profité de la révolution de février 1917 pour proclamer son indépendance. C'est donc vers un pays en pleine guerre que se dirige Vladimir Vernadski, un pays traversé par de multiples tensions et violences, interethniques et souvent antisémites.

Quand il est devenu professeur, le savant a acheté le manoir de Shishaki. Il est heureux à l'idée de bientôt s'y retrouver. Déjà il lui semble entendre les chants anciens qu'avec sa mère et ses sœurs, et plus tard avec Natalia et les enfants, ils y ont si souvent entonnés, et sentir le fumet de son bortsch préféré… Hélas, en arrivant à Kiev, il apprend que la maison a été sauvagement pillée, et c'est finalement dans une datcha prêtée par Sergueï Oldenbourg que le savant retrouve son fils George, étudiant en histoire, installé depuis déjà quelques semaines au pays de leurs ancêtres.

La femme de Vernadski et leur fille Nina, étudiante en médecine, ayant réussi à le rejoindre peu après, il va enfin pouvoir se reposer un peu, ce que les médecins aussitôt accourus pour examiner le plus célèbre des savants originaires de leur contrée lui conseillent vivement. « L'idéal, lui disent-ils, serait que vous descendiez encore plus au sud, pour bénéficier du climat tempéré de la mer Noire. » On pense à Odessa ou, mieux, à la Crimée, où le malade pourrait être accueilli dans l'un des meilleurs sanatoriums de l'empire. Dans l'immédiat, les événements ne vont cependant pas le pousser dans ce sens…

Le 6 janvier 1918, à Petrograd, les bolcheviks annoncent la dissolution de l'Assemblée constituante tout juste née – les délégués élus par le peuple russe ne se seront réunis en tout qu'une seule journée ! Les chefs rouges estiment en effet que cette assemblée, initialement destinée à rédiger une Constitution et à instaurer un régime démocratique parlementaire en Russie, n'est qu'une mascarade, manipulée par les bourgeois et les tenants de l'ordre ancien qu'il s'agit d'abattre.

Quand il apprend cette nouvelle, Vernadski, démocrate dans l'âme, se demande s'il ne devrait pas finalement émigrer vers l'ouest à son tour. D'autant que l'Armée rouge de Trotski se rapproche de Kiev. À tel point que le jeune gouvernement ukrainien décide, par prudence, de quitter sa capitale pour se mettre à l'abri plus à l'ouest. Et voilà que le 3 mars 1918, mettant en application le programme annoncé depuis son retour d'exil (et

chaudement approuvé par la population), Lénine prend acte de l'écrasement des troupes russes et signe la paix avec les Allemands, à Brest-Litovsk, cédant d'énormes territoires au camp ennemi, dont la Lituanie et toute la partie la plus occidentale de l'Ukraine. À Kiev, Kharkov et dans tout le pays, la nouvelle fait évidemment l'effet d'une bombe. Si l'indépendance est affirmée plus que jamais, le chaos, lui, va grandissant…

C'est pourtant le moment que Vernadski, décidément d'une solidité étonnante malgré sa tuberculose, choisit pour annoncer par télégramme à ses amis restés à Petrograd qu'il démissionne du comité central du PKD… parce qu'il a accepté de devenir président de la toute nouvelle Académie des sciences d'Ukraine, qu'il vient de fonder. Il n'a posé qu'une seule condition au gouvernement de Pavlo Skoropadsky : ne pas prendre la nationalité ukrainienne, mais garder son passeport russe.

« Voilà le genre d'homme que c'était ! diront plus tard ses admirateurs. Imaginez un peu : quand il passe quelque part, il crée une académie ! Même malade et même en pleine guerre ! »

L'Académie des sciences de Kiev existe toujours un siècle plus tard. À l'époque, sans perdre une seconde, le savant y ouvre un département de biogéochimie, science dont il est le père, et tente de reprendre le fil de ses cours interrompus six mois plus tôt à Saint-Pétersbourg. Dans une Kiev en fièvre, tout en essayant de se ménager pour ne pas laisser sa maladie s'aggraver, Vladimir Ivanovitch crée plusieurs instituts de recherche, ainsi qu'une grande bibliothèque qui portera toujours son nom cent ans après. Et il enseignera sa nouvelle science, pendant près d'un an, avec l'espoir de lui donner enfin les fondements mathématiques qui lui manquent. Ne serait-ce pas un symbole puissant, au beau milieu de l'immense plaine couverte de tchernoziom ?

– Si je me souviens bien, dit Sacha, le tchernoziom, c'est l'humus idéal qui lui avait inspiré son idée de *matière vivante*, c'est ça ?

Exactement. Le problème, c'est que l'Ukraine indépendante ne connaît aucun répit. Les troubles se multiplient de toutes parts, notamment sur les frontières de l'ex-empire austro-hongrois effondré, où les minorités ethniques se mettent en effervescence, puis sur la frontière avec la Pologne, qui entre en guerre ouverte contre le nouvel État. De son côté, l'Armée rouge ne désarme pas.

Un minimum de prudence s'imposant alors, les Vernadski doivent à nouveau partir. Où aller ? Ils décident de se diriger vers Rostov, sur le Don, avec l'idée de rejoindre ensuite la Crimée. Accompagnés d'Alexandre Ievguenievitch Fersman, un prometteur jeune chercheur en biogéochimie, ils sont en gare de Novorossiisk quand Vladimir Ivanovitch se trouve soudain pris d'une fièvre si forte qu'il faut interrompre le voyage. Sa tuberculose s'est-elle soudain mise à flamber ? Non, mais c'est pire : il a attrapé le typhus, un mal des zones de misère et de débâcle, qui a déjà tué des dizaines de milliers de personnes dans la région.

La fièvre le fait délirer. Avec toutes les difficultés du monde, bientôt rejoints par George arrivé tant bien que mal au secours de son père (son train ayant été bloqué par des troupes du mythique anarchiste Nestor Makhno, il a parcouru une centaine de kilomètres à pied), Natalia Egorovna et Alexandre Fersman vont réussir à obtenir que l'on achemine le savant, par diligence puis à nouveau par train, jusqu'à Simferopol, la grande ville de Crimée qui dispose d'un hôpital de niveau suffisant pour que l'on puisse espérer le sauver. C'est là que va se produire un événement dont Vladimir Ivanovitch se souviendra jusqu'à la fin de sa vie…

Hospitalisé et mis sous perfusion, le savant se retrouve, pendant plusieurs semaines, dans un « état de conscience modifiée », une forme de délire qui va peu à peu se transformer en visualisation claire et limpide. Vision de quoi ? De la suite à donner à ses recherches ! – jusque dans les détails théoriques les plus abstraits et les conditions expérimentales concrètes nécessaires à leur démonstration !

Natalia Egorovna, infatigablement présente à son chevet, va prendre note, sur des dizaines de pages, de tout ce que son étonnant mari réussit à exprimer verbalement. Les parties les plus subjectives et difficilement dicibles de l'expérience ne viendront qu'après, quand, rassemblant ses souvenirs (à la manière d'un René Descartes tentant de narrer l'incroyable rêve qui avait inspiré le *Discours de la méthode* alors qu'il se trouvait en garnison à Ulm), Vladimir Ivanovitch tentera rétrospectivement de s'expliquer. Quelque temps plus tard, il consigne dans son *Journal* : « Ce n'est qu'à partir du 25 février 1920 que j'ai pu retrouver assez de forces pour commencer à dicter à ma chère Natacha ce que j'avais perçu et continuais à percevoir, parfois au moment même où je lui parlais. Encore dois-je dire qu'au début, mes forces m'abandonnaient au bout d'une demi-heure de conversation, m'obligeant à attendre le lendemain pour continuer. Comment décrire l'état très étrange où m'a plongé cette maladie ? Comment comprendre qu'à travers des rêves fantaisistes, où pensées et images se mélangeaient d'une façon inextricable, j'aie pu atteindre un stade de réflexion authentique et profonde sur la réalité du monde ? Mais après tout, même en bonne santé, n'est-ce pas toujours par des images sensorielles et des visions fantasques qu'ont commencé mes recherches, notamment durant mes promenades méditatives ? Le scientifique strict que je suis doit finir par admettre que l'accès au réel passe souvent par des voies irréelles. »

– Dis donc, grommela Sacha, ton savant russe était finalement encore plus délirant que Teilhard, j'ai l'impression… Et je sais de quoi je parle ! Moi aussi, j'ai entendu des voix quand j'ai fait ma crise…

Peut-être, mais attention, les différents épisodes de ce « voyage intérieur » de Vernadski finissent toujours par des atterrissages très concrets.

Voici quelques autres extraits de son *Journal* : « D'une certaine façon, d'abord, j'ai eu l'impression de percevoir mon propre avenir jusqu'à ma mort. Il ne s'agissait pas de rêve prémonitoire comme on peut en connaître quelquefois. Certains jours, j'en venais à me dire que le destin personnel existe ! C'était une expérience intense de toutes mes facultés réflexives, indépendantes de l'environnement où je me trouvais – d'ailleurs j'oubliais totalement ma maladie, jusqu'au moment où une infirmière venait me faire une injection, parfois très douloureuse, qui me ramenait en quelque sorte à mon petit moi-même. Le plus étonnant est qu'il ne s'agissait pas tant de pensées ou de figures imaginaires au sens courant. Non, je VOYAIS littéralement les faits et les événements se dérouler sous mes yeux, et jusqu'au détail des appareils et des expérimentations à mettre en œuvre pour faire progresser la recherche. »

Le doute conserve sa place dans l'esprit de qui lit ces mots, mais comment nier la force de l'inspiration ?

« Quelle recherche ? J'y avais fortement repensé au moment de quitter Kiev devant l'avancée des bolcheviks. Je me suis souvent pris pour un chercheur de qualité moyenne, inspiré certes par quelques idées originales, mais ne parvenant jamais à les mener à terme. Eh bien, durant cette fièvre, j'ai clairement vu de quelle façon il faudrait m'y prendre pour faire progresser et aboutir, en particulier, mon idée de "matière vivante". J'avoue que le résultat, s'il était atteint, révolutionnerait tout bonnement notre conception du monde, à la façon, par exemple, dont le darwinisme l'a fait il y a plus d'un demi-siècle pour le regard que nous portons sur l'évolution. Beaucoup de mes visions se situaient d'ailleurs dans le prolongement de la pensée darwinienne. Suis-je certain de ce que j'avance ? Ma fantaisie malade ne m'a-t-elle pas égaré dans le labyrinthe des illusions ? Une certaine incrédulité persistera forcément, mais les potentialités incommensurables de l'esprit humain me sont déjà apparues avec une fréquence suffisante, en d'autres circonstances, chez d'autres êtres comme

chez moi-même, pour que je puisse faire confiance à la cohérence et à la profondeur de ce que j'ai vu et qui m'a tant satisfait sur plus d'un plan. Si bien que je me sens aujourd'hui obligé de rapporter le phénomène. »

Et plus loin : « Au début, je dois dire que le contenu de mes visions était surtout de nature philosophique et spirituelle (…). Mais très vite, c'est l'esthétique des choses et des êtres qui l'emportait sur le raisonnement. La faramineuse beauté de la nature, son harmonie, sa prodigalité, mais aussi la beauté des êtres humains et de leurs trouvailles, m'a fait atteindre une extase que j'aurais du mal à décrire avec des mots. Il n'empêche que j'aboutissais en fin de compte chaque fois à deux idées très concrètes.

« La première idée est que seule une coopération mondiale des scientifiques peut sauver l'humanité de la catastrophe, en développant une conscience de la responsabilité morale des chercheurs quant à l'utilisation de leurs travaux dans tous les domaines.

« La seconde idée se focalise sur la nécessité urgente de créer un grand "institut de la matière vivante", si possible international, où serait mise à l'épreuve, de façon transdisciplinaire, cette conviction que j'ai depuis l'âge de vingt ans : non seulement le vivant ne jaillit pas spontanément de la matière inerte (les anciens s'imaginaient ainsi qu'un tas de chiffons pourrissants pouvait engendrer un animal !), mais le vivant n'est en dernier recours réductible à rien d'inerte. C'est un état spécifique autonome, une dimension singulière du cosmos, opposée à l'entropie, une force accélératrice considérable, dont l'humanité constitue la maigre couche consciente… mais encore beaucoup trop inconsciente malheureusement pour pouvoir vraiment appréhender la puissance cosmique qui l'habite et en faire l'usage qui conviendrait. »

La vision de Vladimir Vernadski prend ensuite une tournure géopolitique : « Au fil des jours, toujours pris par le typhus, c'est la seconde idée qui a pris le dessus. Au point que j'en voyais se déployer les aspects les plus matériels, les laboratoires, les machines, les missions à lancer

partout à la surface du globe et dans toutes les disciplines, aussi bien en sciences physiques et naturelles qu'en philosophie et sciences humaines. Aurai-je la possibilité de créer cet "institut de la matière vivante" dans la Russie désormais contrôlée par les bolcheviks ? Cette question me hante (…). Nous avions une forme d'avance, que nous sommes en train de perdre. Je pense que désormais, le rôle clé de la recherche dans ces domaines fondamentaux va passer du côté des Britanniques et des Américains.

« D'une certaine façon, il ne serait pas injuste que les Anglo-Saxons se retrouvent à cette place hégémonique. Au comble des visions provoquées par ma maladie, je me suis rendu compte, plus que jamais, combien j'étais redevable aux naturalistes anglais ou australiens du XIXe siècle, de William Colenso à Charles Darwin, d'Alfred Wallace à David Livingstone. Comment expliquer l'extraordinaire compréhension du vivant dont ces gens ont fait preuve ? Selon moi, cela tient d'abord à la profonde admiration et au respect littéralement religieux qu'ils vouaient à la nature dans ses moindres détails. Curieusement, cette admiration et ce respect ne les écartaient pas de l'objet de leurs études, mais leur faisaient au contraire comprendre, par une étude minutieuse et parfaitement "égalitaire" (le lion n'y a pas plus d'importance que le ver de terre, ni le séquoia que la pâquerette), l'interrelation permanente entre le tout et les parties. Plutôt que de vouloir tout de suite décortiquer l'ensemble en autant d'éléments à analyser séparément – comme l'esprit scientifique contemporain aurait tendance à le faire un peu trop impatiemment –, ils le regardaient avec attention dans sa globalité, sans y toucher, et reconnaissaient que le fonctionnement du tout, donc au bout du compte ce que nous appelons "biosphère", échappait à la pensée réductionniste. La vie, en soi, constituait pour eux un phénomène entier, en évolution permanente, mais dont chacun des éléments et niveaux (individu, espèce, genre, famille, ordre, classe, embranchement, règne) disposait d'une autonomie réelle et d'une évolution spontanée. Cette combinaison du global et de l'individuel, du déterminisme

et de la liberté, de l'inné et de la création, du continu et de l'évolutif constitue bien sûr une gigantesque énigme, que l'institut de la matière vivante aura la charge d'élucider. »

Un siècle plus tard, nous pourrions dire, entre mille autres choses, que l'hommage rendu par Vernadski aux naturalistes anglo-saxons revenait à leur reconnaître une dimension féminine.

– Ah bon, lui aussi ? s'étonna Sacha. Que veux-tu dire ?

Ne pas casser la nature en quelque sorte, pour voir ce qu'il y a dedans (comportement spontané de beaucoup de représentants du genre masculin, des pulsions ludiques du petit garçon aux faramineux exploits des maîtres des grands accélérateurs de particules), mais plutôt l'observer respectueusement du dehors avec le moins d'intrusion possible, afin d'essayer de comprendre de quelle façon elle fonctionne spontanément, cela lui semblait indispensable pour progresser. Or, c'est une démarche, ainsi que l'on pourra le constater plus tard dans bien des disciplines dominées par des femmes, par exemple la primatologie, l'éthologie ou le biomimétisme, pourvoyeuses de découvertes extraordinaires…

Mais allons au bout de la vision du savant en proie à la fièvre, du moins telle qu'il l'analysera après coup. Vernadski aboutit à une conclusion qui va le laisser lui-même songeur un bon moment et projeter sa pensée vers un horizon encore plus ambitieux que prévu : « Si nous considérons que la matière vivante constitue une dimension universelle spécifique, non réductible à la matière inerte, il nous faut creuser la différence qui les sépare et vraisemblablement découvrir que leur rapport au temps et leurs façons respectives de l'intégrer ne sont pas comparables : si même les roches évoluent certes, seule la matière vivante a une mémoire (il faudrait absolument en parler avec Henri Bergson). Mais dans cette direction, nous

devrons pousser encore plus loin et reconnaître que l'avènement de l'être humain constitue à son tour l'émergence d'une entité cosmique singulière, non réductible à sa part purement animale ou biologique. Le critère le plus objectif pour affirmer cette spécificité me semble être l'accélération des flux matériels provoqués par l'humanité. Autant le renouvellement permanent de la biomasse depuis l'apparition de la vie a accéléré les flux de la surface de la planète Terre d'un facteur remarquable par rapport au simple tellurisme (facteur qu'il nous reste à calculer), autant les activités humaines, dernier avatar de cette biosphère, notamment les activités engendrées par les découvertes scientifiques, ont à leur tour provoqué un bond encore plus prodigieux de cette accélération des flux. Ce bond devra lui aussi être mathématiquement calculé. Il est stupéfiant que ni les géologues, ni les physiciens, ni les astronomes et chercheurs d'autres disciplines scientifiques n'aient encore eu ne serait-ce que l'idée de mettre ce projet à leur programme. Le phénomène "vie", la physique n'en tient déjà aucun compte. Que dire alors du phénomène "humanité" ? Pour les physiciens et les astronomes, tout se passe comme si nous n'existions pas[2]. »

La nuit s'écoulait, il fallait dormir un peu avant la rencontre avec Pablo Servigne. Mais manifestement, Sacha était trop impatient de connaître la suite.

– Donc, finalement, le typhus ne l'a pas tué ?

Par chance, pour lui comme pour nous, Vernadski guérit. Après avoir fait un séjour de quelques semaines au sanatorium de Simferopol, « calmant » semble-t-il sa tuberculose au passage, il est accueilli avec enthousiasme à l'université Tavrik, où aussitôt il crée un nouveau cours de biogéochimie.

Dans une série de conférences improvisées, il entreprend alors d'initier à son idée maîtresse ce qui reste de la communauté scientifique de Crimée, aussi bien des géologues et des minéralogistes que des biologistes, des zoologues ou des botanistes : « Depuis son avènement il y a des centaines de millions d'années, la vie biologique a constitué la force géologique et atmosphérique numéro un de la surface de notre planète… Cependant, depuis beaucoup moins longtemps, c'est l'humanité qui, de tous les êtres vivants, constitue la force de transformation matérielle la plus puissante[3]. »

Devant son petit public quelque peu désarçonné, il déclare : « Après la biosphère, dont je viens de vous parler, nous nous retrouvons donc désormais en présence d'une "humanosphère", ou si vous préférez d'une "anthroposphère", d'autant plus influente sur toute la biosphère que le niveau des sciences et des techniques est élevé. C'est donc sur nous, humains, et d'abord sur nous, scientifiques, que repose dorénavant la responsabilité géologique de l'avenir du monde ! Il est capital que les politiques le comprennent[4]. »

– Les politiques ! bougonna mon compagnon de voyage. Comme s'ils étaient plus conscients que nous… qui le sommes déjà si peu. Sans blague, à ton avis, sur toutes les interactions qui font qu'un humain est vivant, de ses pieds à sa tête, combien sont conscientes, 10 %, 1 % ? Moi, je dirais plutôt 0,1 % !

Je me gardai de répondre à cette question et repris mon récit.

Le discours résolument inédit de Vernadski frappe bien sûr l'auditoire de Simferopol… même si la plupart n'y comprennent rien. De toute façon, trop de choses frappent les habitants de Crimée au même moment. Après la défaite de l'armée blanche du général Denikine, le général Wrangel a pris le contrôle de la presqu'île et va jusqu'à proclamer l'avènement d'un

« gouvernement Wrangel » libre – que la France reconnaît, comme elle a reconnu l'Ukraine libre. Mais l'Armée rouge s'approche de ce front aussi. Et comme les nouvelles venues de la capitale russe ne lui disent rien qui vaille, Vladimir Ivanovitch Vernadski prend alors une décision grave. Il fait câbler à Londres, à des amis du British Museum et de la Royal Society of London for the Improvement of Natural Knowledge (Société royale de Londres pour l'amélioration des connaissances naturelles), une candidature en bonne et due forme : l'accepterait-on comme enseignant et chercheur s'il émigrait en Grande-Bretagne ? La réponse ne tarde pas. C'est un oui ferme, avec même un mode d'accès immédiat. Deux navires de guerre britanniques croisent au même moment en mer Noire. Sur l'un d'eux, le *Stonehenge*, la place des Vernadski est déjà réservée. Ils seront prévenus dès que ce navire aura accosté à Sébastopol.

La suite aurait pu être écrite par Boris Pasternak. Pendant plusieurs jours, oubliant ses anciens scrupules patriotiques, Vernadski échafaude des plans audacieux. Le nom Stonehenge le fait rêver, parce qu'il a lu que Darwin aimait se rendre sur le célèbre site préhistorique éponyme qui l'inspirait, disait-il, quand il réfléchissait à sa théorie. Être invité à bord de ce bateau, n'est-ce pas de très bon augure ?

Arrive le jour du départ. Un fiacre attend le savant et sa femme pour les emmener de l'hôtel de Sébastopol où ils sont descendus jusqu'au port. C'est alors qu'un coursier tout écumant apporte un message urgent : le recteur de l'université Tavrik de Simferopol vient de mourir, on supplie Vernadski d'accepter de le remplacer. La légende raconte que, hésitant à prendre une décision dans une pareille urgence, Vladimir Ivanovitch aurait dit à sa femme : « Regarde ces hordes de réfugiés affamés dans les rues ! À eux, nulle place ne sera offerte sur un bateau pour l'Angleterre. Si nous partons, j'aurais l'impression de déserter. Restons ! Je vais accepter cette proposition de l'université. En tant que recteur, je pourrai peut-être faire avancer nos recherches ici même, en Crimée. » Renoncer à l'accueil anglais et demeurer

ballotté dans le chaos de la révolution russe ? La légende ne précise pas ce que répondit Natalia. On peut imaginer qu'elle masqua une grimace. Se mit-elle à pleurer ? Non, elle était préparée. Les couples de la fraternité Vernadski n'avaient-ils pas tous, conjointement, fait serment de servir le peuple et la collectivité avant eux-mêmes ?

Cette année-là, les bolcheviks, désireux de se débarrasser des grands intellectuels et scientifiques trop contestataires mais internationalement trop connus pour pouvoir être juste fusillés ou déportés en Sibérie sans embarras, affrètent plusieurs navires de croisière pour les « exporter » vers l'ouest. Plusieurs « bateaux de philosophes » quittent ainsi les quais russes. Vernadski n'acceptera d'embarquer à bord d'aucun, même si l'idée de pouvoir reprendre ses travaux en paix le démange. Il est vrai que, dégoûté de la politique après la disparition (c'est-à-dire l'assassinat) de plusieurs de ses connaissances, il a décidé de ne plus se consacrer qu'à la science et d'abandonner la politique. Une décision qui, venant d'un chercheur internationalement reconnu, convient tout à fait aux maîtres de la dictature du prolétariat : le professeur pourra librement poursuivre ses recherches dans la nouvelle URSS. Il va cependant falloir un épisode acrobatique pour que Vladimir Ivanovitch en soit pleinement convaincu.

Pour l'instant, l'université Tavrik est ravie de son nouveau recteur. À peine en place, celui-ci lance plusieurs initiatives, notamment pour explorer les fossiles des calcaires de Crimée. Mais l'Histoire court à présent trop vite. Le gouvernement Wrangel a beau tenter de résister, les rouges le battent, lui aussi, avant de s'emparer de toute la Crimée. Le rectorat Vernadski de Simferopol n'aura duré que quatre mois.

Le 25 janvier 1921, le commissaire politique attaché au Comité révolutionnaire de Crimée écrit au bureau politique du Comité central du Parti communiste : « Malgré les grands mérites scientifiques du professeur Vernadski, le laisser en Crimée serait politiquement irresponsable et inacceptable. » Un mois plus tard, Vladimir Ivanovitch et Natalia Egorovna

sont « invités » à prendre le train vers le nord, encadrés de près par plusieurs agents de la Tchéka.

Retour forcé à la case départ ! Lénine a beau avoir décidé que la capitale de la Russie soviétique serait désormais Moscou (enclenchant le gigantesque déménagement que l'on imagine), l'Académie des sciences, elle, reste pour le moment à Petrograd.

L'accueil est d'abord bon… Le savant apprend qu'il a été nommé directeur du département des météorites du Muséum d'histoire naturelle. Les météorites ? Cela n'est pas inintéressant. S'il est vrai que la matière vivante constitue un phénomène cosmique, pourquoi ne pas imaginer que l'on puisse en trouver des traces sur des pierres tombées du ciel, comme le suggère depuis l'Antiquité la théorie de la panspermie ? Cherchant à donner la preuve de sa bonne volonté, le savant envoie aussitôt une expédition vers Toungouska, en Sibérie, à l'endroit déjà célèbre où explosa, le 30 juin 1908 vers sept heures du matin, une météorite d'une taille telle que l'énergie dégagée par son embrasement, équivalente à plusieurs centaines de fois toutes les bombes de la Première Guerre mondiale, rasa la forêt en une seule seconde sur un rayon de vingt kilomètres et fit trembler la terre jusqu'à des centaines de kilomètres à la ronde.

Puis Vladimir Ivanovitch donne une conférence sur le thème « La vie, phénomène cosmique » où, pour la première fois, il fait allusion au principe énoncé par le médecin florentin Francesco Redi en 1668 : *Omne vivum ex vivo* – « Toute vie vient de la vie » ; elle ne peut pas se réduire aux lois de la matière inerte, ni s'expliquer par elles.

Mais à l'aube du 14 juillet 1921, alors qu'il dort encore, des policiers en civil viennent frapper à la porte du savant, l'invitent à s'habiller en vitesse et, après avoir vaguement fouillé son appartement empli de tant de livres qu'ils restent muets, l'obligent à monter dans une voiture banalisée, pour le conduire directement à la prison de la rue Chpalernaïa. Après un interrogatoire épuisant et ubuesque, Vladimir Vernadski comprend que

Djerzinski, le chef de la Tchéka, a décidé sa perte, en l’accusant d’espionnage au profit de l’Angleterre.

9

Sacha rencontre Pablo

Il faisait encore très sombre lorsque le train nous déposa à Die. Écoutant mon récit noosphérique avec beaucoup d'attention (le fils de Ramon connaissait l'histoire de la révolution russe par cœur, mais pas sous l'angle où je la lui présentais), Sacha, bercé par le *tacatac* des roues du train Intercités, avait fini par s'endormir sur la couchette voisine de la mienne. Je dus le réveiller. La température était tombée au-dessous de zéro. Pour ne pas geler sur place, nous visitâmes au pas de charge l'antique petite cité déserte, faisant résonner nos souliers sur les pavés. Ensemble, nous avions découvert que Die avait été une capitale romaine du nom de Dea Augusta Vocontiorum, une citadelle ceinte d'une muraille impressionnante, sur la route de Grenoble. Voilà qui nous mettait à la bonne échelle de temps pour venir parler de la naissance et de la mort annoncée de notre civilisation avec l'un des fondateurs de la collapsologie.

À six heures, un premier café leva son rideau de fer, nous offrant la chaleur de son poêle à bois, en attendant que Pablo Servigne vienne nous chercher. Il débarqua à huit heures pile, comme prévu, et nous entraîna illico vers sa voiture.

Avant de s'enfoncer dans la montagne, la route traversait une série de ronds-points, dont le plus important était occupé par un groupe de Gilets jaunes serrés autour d'un feu de planches. Sacha leur fit de grands coucous à travers la vitre, auxquels ils répondirent par de petits signes, tout

engourdis par le froid. Pablo eut un sourire presque paternel derrière sa barbe de flibustier en demandant :

– Tu soutiens leur lutte ?

– C’est vital ! s’écria le garçon. Il ne faut surtout pas laisser cette insurrection prérévolutionnaire se faire noyauter par l’extrême droite !

– Toi, tu serais plutôt d’extrême gauche, c’est ça ?

– Anarchiste ! Comme toi, d’après ce que j’ai lu dans ton livre sur l’entraide. Tu te revendiques de la lignée du prince Piotr Kropotkine, non ?

– C’est lui qui a inventé l’expression *mutual aid* – parce qu’il était exilé en Angleterre –, que son ami français Élisée Reclus, géographe et anarchiste comme lui, a traduit en créant le mot « entraide ».

La route commençait à grimper en lacets. Une question me travaillait :

– Je me trompe peut-être, Pablo, mais j’ai l’impression que le concept d’entraide a quand même beaucoup plus de mal à passer dans l’opinion que celui d’effondrement, non ? Regarde : nous-mêmes, si nous te rendons visite aujourd’hui, c’est parce que Sacha fout le bordel chez sa mère en lui disant que tout va s’effondrer. Il ne parle pas d’entraide, même s’il milite avec un grand sens de la solidarité dans différentes ZAD…

Sacha, légèrement endormi encore, n’eut pas le temps de réagir à mes propos.

– Les deux concepts sont différents, répondit Pablo, on ne peut pas les mettre sur le même plan. J’aurais tendance à dire que l’idée d’effondrement est secondaire par rapport à celle d’entraide. L’entraide concerne tous les êtres vivants depuis quatre milliards d’années ! C’est précisément cela que Kropotkine a démontré, faits naturels à l’appui, scientifiquement répertoriés. En temps de crise et de pénurie, les jours des individus égoïstes ou des groupes peu coopératifs sont comptés, c’est aussi simple que ça. Ceux qui s’entraident survivent beaucoup plus longtemps. Si notre civilisation se casse la figure, les très riches commenceront bien sûr par se

barricader dans des forteresses, mais la sélection naturelle retiendra finalement les humains organisés en réseaux solidaires.

Lancé sur cette piste, il était évident que Pablo pouvait tenir une longue conférence, mais son calme naturel le poussa à s'en tenir là. C'est Sacha qui le relança :

– La devise de Kropotkine était bien : « Ma liberté est dans la joie et dans la liberté des autres », n'est-ce pas ?

– Elle est magnifique, non ? Il faut savoir que dès 1920, affreusement déçu par les bolcheviks, il s'est mis à écrire *L'Éthique*, qui n'a été publié en Russie qu'en… 1991, tu te rends compte ? Dans ce bouquin, il précisait plusieurs idées qu'il avait déjà exposées dans *L'Entraide, un facteur de l'évolution*, un bouquin où il avait commencé à s'attaquer au réductionnisme darwinien. Mais la grosse surprise de beaucoup de ses amis anarchistes, c'est que *L'Éthique* allait se révéler d'inspiration spirituelle.

– Tu veux dire que le « prince au drapeau noir » était croyant ?

– En cela, il ne faisait que rejoindre un courant très vaste, bien que très mal connu même de nos jours, qu'on pourrait appeler l'« anarchisme mystique ». Évidemment, les gens se sont demandé comment ces deux mots pouvaient se trouver réunis. En fait, cet anarchisme avait assez naturellement évolué, passant d'un mouvement purement politique, de caractère juvénile et agressif, à un refus progressif de tout exercice violent du pouvoir…

– Un gandhisme avant la lettre ?

– Si tu veux. Ça débouche sur un engagement social d'essence éthique et même, finalement, sur une voie philosophique explicitement spirituelle. À l'époque, c'était un formidable défi face au marxisme triomphant des bolcheviks et plus généralement face au positivisme scientifique en pleine ascension, mais aussi à l'orthodoxie chrétienne traditionnelle et, bien entendu, au capitalisme dans son ensemble. Kropotkine savait qu'il était fondamental de mettre les sociétés humaines en cohérence avec le reste de

la biosphère. Il a mis le doigt sur des mécanismes pro-sociaux que les recherches scientifiques d'aujourd'hui valident année après année – un siècle après sa mort ! Mais interroge autour de toi, la plupart de nos contemporains ignorent tout cela, parce qu'ils ont grandi dans le moule « antibiotique » de l'idéologie libérale et capitaliste.

Je m'immisçai dans la conversation :

– Parmi les « mécanismes pro-sociaux » que tu évoques, est-ce que tu comptes par exemple la découverte des neurones miroirs, qui permettent d'expliquer des réflexes d'« altruisme neuronal » propres à certains grands mammifères, en particulier aux humains ?

– C'est un bon exemple, il y en a une foule d'autres. Il faut bien se mettre dans la tête que les humains sont très doués pour la coopération. À part certaines déviances des cultures individualistes de ces derniers siècles, nous sommes une espèce extrêmement coopérative. Cela s'explique bien sûr par le fait que nous naissons prématurés en quelque sorte et avons besoin d'être accompagnés pendant au moins dix ans, non seulement par nos parents, mais par toute une communauté, ce qui ancre en nous des réflexes d'entraide hyper-puissants. Tabler sur ces derniers face aux menaces d'effondrement est donc réaliste. Pris dans une catastrophe, ton premier réflexe d'humain est d'aider ton voisin – tu l'as forcément déjà vécu, à un degré ou un autre. On pourrait donc penser que tout va pour le mieux, ou pour le moins mal, dans le moins pire des mondes… Le problème, c'est que nous vivons dans une société capitaliste et libérale, dont l'idéologie dominante, bien incrustée dans les esprits, tord la réalité et la présente littéralement à l'envers : le réalisme serait du côté de ceux qui prônent la compétition, le libre-échange, le chacun pour soi et les lois du marché, alors que l'entraide serait un rêve de Bisounours. On marche sur la tête ! C'est du grand n'importe quoi et ça risque de nous coûter des millions de vies humaines, pour ne pas dire bien davantage.

Sur ces mots, Pablo s'engagea sur la droite, traversa un petit hameau à flanc de colline, et finit par se garer sous un garage en planches, en surplomb d'une grande yourte flanquée d'un petit auvent… sous lequel nous ne tardâmes pas à retirer nos chaussures, avant d'entrer dans un espace lumineux où nous fûmes accueillis par deux petits garçons de six et huit ans. Élise, la compagne de Pablo, vint nous serrer la main.

Médecin généraliste arrivée de Belgique avec lui quatre ans plus tôt, la jeune femme nous expliqua avec un demi-sourire que vivre dans une yourte avec deux galopins n'était pas de tout repos – même si l'endroit était fort bien agencé, avec une cuisine d'un côté, un bureau de l'autre et, en guise de chambre à coucher parentale, une mezzanine sous laquelle les deux garçons avaient leurs couchettes, jouxtant une petite salle de bain. Mais Pablo ne nous laissa guère le temps d'admirer les lieux (en particulier la charpente mongole soutenant l'épaisse toile blanche de la yourte). Il apporta un sac de pommes et des couteaux éplucheurs et nous annonça :

– En avant, les amis, il faut découper tout ça en fines tranches, nous allons faire une grosse tarte !

Si bien que la conversation se poursuivit dans le crissement des couteaux entamant la chair parfumée des pommes venues du verger voisin. Je riais intérieurement : finalement il n'avait pas été difficile de mettre mon compagnon au travail ! Repensant à l'objet de notre voyage, je m'adressai à Pablo de la façon la plus solennelle que je pus :

– Cher ami, voilà donc un garçon du nom de Sacha qui, devant l'imminence de l'effondrement général, trouve ridicule de travailler, ce qui désespère sa mère. Que lui dirais-tu, toi, Pablo Servigne, dont les livres ne font que confirmer la réalité de la menace ? Que répondrais-tu à un jeune homme fondamentalement paralysé par l'idée d'effondrement, parce qu'atteint par le mal que le philosophe australien Glenn Albrecht a baptisé, en 2005, « solastalgie[1] » ?

Pablo eut un léger sourire.

– C’est la question qui se pose à toute une génération. Toi qui as aujourd’hui dépassé soixante-dix ans, tu as eu le temps de lentement te préparer à ces perspectives qui, pardonne-moi, ne te concernent plus trop. Mais si tu te les prends en pleine figure alors que ta vie ne fait que commencer, je t’assure que c’est une autre histoire…

Puis, d’une voix encore plus gentille que d’habitude, il s’adressa à Sacha :

– Et ça te fait quoi, à toi, l’idée que tout peut s’effondrer ? Ça t’effraie ? Ça te fait rire ?

– Ce que ça me fait, à moi ? (Mon jeune camarade ricana un peu, puis ses yeux semblèrent fouiller le vide, comme à la recherche d’une réponse.) En fait, c’est un mélange. D’un côté ça me fait horriblement peur, oui, surtout pour ma fille, qui n’a que trois ans. Mais en même temps ça m’excite. Depuis l’explosion de la vie, au Cambrien, il y a six cents millions d’années, c’est le truc le plus dingue de l’histoire de la Terre. Selon moi – j’ai quand même fait quelques études d’histoire – le problème date du XVe ou du XVIe siècle, quand la population mondiale s’est mise à croître à toute allure et qu’est né, mine de rien, le premier germe de l’idéologie folle de la croissance-à-tout-prix, qui est exactement comparable à celle des cellules cancéreuses. Tu connais le principe du cancer ? C’est de croître sans limite en bouffant tout le sucre d’un corps vivant, jusqu’à le transformer en cadavre. Mon grand-père et mon père sont morts de ça sous mes yeux. Bon, tu me diras qu’on est bien obligé de crever un jour. Ce n’est donc pas grave. Mais comment fait-on pour vivre heureux, voilà la question.

– Et si la question était plutôt : comment fait-on pour vivre tout court ? avança Pablo.

– Quoi ? Vivre tout court te suffirait pour être heureux ?

– Il s’agit surtout de comprendre ce qui se passe, en fonction de la planète, mais aussi de chaque pays, de chaque culture, de chaque région, et

d’en tirer les conclusions honnêtes qui s’imposent. Le bordel va devenir général, mais on ne pourra pas le gérer partout de la même façon. Pourtant, toutes les cultures présentent un trait commun : les humains ont besoin de grands récits. Or, ceux qui ont nourri le monde moderne depuis la Renaissance, en particulier le récit de la liberté individuelle et de la technoscience, sont maintenant épuisés. Il nous en faut d’autres. À nous et à nos enfants de les forger, qu’il s’agisse de reformuler des récits très anciens, comme ceux qu’ont portés les religions, ou d’en inventer des inédits, comme nous le propose la science-fiction. Je crois volontiers à un mix des deux. Je suis un fan d’heroic fantasy ! Et je pense sincèrement qu’un nouveau grand récit peut changer la réalité du monde.

Sacha demanda alors une pause pour aller se rouler une cigarette hors de la yourte. Il annonça qu’il en profiterait pour jeter un œil au poulailler – une dizaine de gallinacés cherchaient de quoi manger entre les flaques de neige, une vingtaine de mètres plus loin. Avant de sortir, il lança :

– Finalement, si je comprends bien, ce que tu nous conseilles, Pablo, c’est d’inventer des scénarios virtuels mais, dans la vie concrète, de faire le dos rond, c’est ça ?

– Ça dépend des gens, je te dis. Il n’y a pas de solution générale. Schématiquement, je vois trois possibilités : bâtir des réseaux d’entraide, motivés par le bien commun ; s’entraîner à recevoir l’imprévisible, le pire et le meilleur, donc s’entraîner à rire… et à pleurer ; et puis ouvrir des horizons, rêver ensemble, tisser de grands récits ! Mais attends, puisque tu sors, va donc déverser ce seau d’épluchures aux poules, elles vont t’adorer.

Très fort, me dis-je : pour la seconde fois, il le faisait bosser.

Quand Sacha revint, Pablo était au téléphone à l’autre bout de la yourte. Il parlait de « L’Affaire du siècle », cette pétition exigeant un recours en justice contre l’État pour non-action contre le changement climatique et non-assistance à planète en danger.

– On a dépassé les deux millions de signatures, disait-il à son interlocuteur.

Sacha me murmura avec un petit air malin :

– J'ai fait partie des dix mille premiers !

Pablo raccrocha en souriant, puis revint vers nous la mine soudain renfrognée.

– Gauthier vous salue. Mais il se fait du souci. De plus en plus de gens flippent grave. Il faut absolument les aider à exprimer leurs émotions, à extirper le désespoir qui leur ronge le ventre. Vous connaissez le *Travail qui relie* de Joanna Macy ? Gauthier leur doit beaucoup.

Sacha me fit un clin d'œil et répondit :

– Justement, on en parlait dans le train. Un pote à moi, à la ZAD de Bure, m'en a parlé avec enthousiasme. Ce qui m'a fait marrer, c'est qu'il disait que c'était une méthode pour lutter contre le *hopium*, la drogue dure que nous consommons tous pour nous masquer l'effondrement qui vient.

– Pas faux. En tant que bouddhiste, Joanna Macy refuse le *hope*, l'espoir. Les bouddhistes disent que l'espoir avance main dans la main avec la peur et qu'il faut donc l'éviter. Ils en appellent à l'équanimité : compassion oui, espoir non.

– C'est gai, ne pus-je m'empêcher de grommeler.

– Attends, dit Pablo, Joanna Macy ne parle pas de n'importe quel espoir, mais de celui, délirant, du système matérialiste et transhumaniste, prêt à affirmer jusqu'au bord du gouffre que la technoscience nous sauvera. Elle ne parle pas de l'espérance, au sens où l'entendent par exemple les chrétiens. Elle nous invite à nous reconnecter au vivant, c'est-à-dire au temps long. Ce qui ne veut pas dire se tourner les pouces, au contraire ! Joanna a développé l'idée du *active hope*. Ça dit en gros : « Ce qui compte vraiment pour toi, commence à le faire tout de suite. *Do it now !* Même si tu n'es absolument pas sûr que ça réussisse, on s'en fout, fais-le ! » C'est un mélange d'esprit américain et de bouddhisme… ou de gandhisme.

– À ce sujet, Pablo, demanda Sacha, pourquoi n'y a-t-il pas d'écoles d'écopsychologie en France ?

– Il y en a, mais comme souvent chez les Gaulois, plusieurs écoles se disputent. Les psys classiques ont tendance à peu apprécier la bouddhiste Joanna Macy, qui se réfère à Carl Gustav Jung ou à Rupert Sheldrake. Eux préfèrent en rester à Freud, à Lacan et aux sciences humaines classiques. Quant aux effondristes pur jus, scientifiques à tout crin, ils refusent l'idée même d'une approche psychologique, surtout si elle est mâtinée de spiritualité. Les scientifiques tiennent à garder leurs disciplines cloisonnées. Par rigueur, mais aussi par dogmatisme. Je me suis fait virer d'une grosse association scientifique parce que j'avais relayé la vidéo d'une amie féministe de la tendance « sorcières », qui racontait qu'une rivière lui avait parlé. Cela dit, à chacun son rôle. Il en faut pour tous les tempéraments, donc aussi pour les ultra-rationalistes, même si c'est leur démarche, au fond, qui nous a fichus dans la merde !

Un grand sourire illumina la face de Sacha.

– Qu'avait dit cette rivière à ton amie sorcière ?

– Des choses simples mais étonnantes : « Arrêtez de vous croire obligés de prendre soin de nous, rivières, forêts, animaux, éléments de la nature. Nous nous en sortirons de toute façon. C'est de vous-mêmes, humains, que vous devez désormais prendre soin, et d'urgence, car il ne vous reste que très peu de temps ! » Cette vidéo a choqué. On m'a dit : « Ce n'est pas scientifique. »

Tout en riant, nous finîmes de préparer le repas. Élise et les deux petits garçons nous rejoignirent autour de la table basse. Les gamins faisaient du raffut. Dans un grand brouhaha, la conversation dériva vers un thème néomalthusien souvent abordé : a-t-on le droit de faire des enfants si l'on croit l'effondrement proche ? Élise nous dit deux mots du film *Le Fils de l'homme*, qui raconte un monde où les humains ne peuvent plus enfanter.

– Une horreur ! conclut-elle.

En grimaçant lui aussi, Sacha parla du Voluntary Human Extinction Movement (Mouvement pour l'extinction volontaire de l'humanité), qui refuse catégoriquement que l'on se reproduise et a pour devise : « Vivons longtemps et disparaissons heureux. » Élise fit appel à son expérience de médecin travaillant dans l'humanitaire pour évoquer le cauchemar d'une fin de notre espèce exclusivement composée de vieillards. Puis, comme pour contrebalancer, elle fit remarquer que dans son pays, la Belgique, et sans doute ailleurs en Europe, un tiers environ des naissances restaient non voulues…

Me revint alors à l'esprit une étude anglaise qui avait fait scandale, comparant l'empreinte écologique d'une consommation annuelle de viande, d'un voyage en avion ou de l'achat d'un ordinateur, avec… la naissance d'un enfant, celle-ci s'avérant infiniment plus énergétivore et lourde en CO_2 que tout le reste. Bizarrement, Sacha se lança aussi sec dans un plaidoyer pro domo :

– C'est malhonnête ! On veut nous faire supporter la culpabilité du poids en carbone de la naissance d'un enfant, qui reste tout à fait virtuel, alors qu'un billet d'avion à travers l'Atlantique pèse cent vingt kilos de CO_2 de façon très présente et factuelle !

– En préparant notre futur magazine éphémère *Yggdrasil*, intervint Pablo, nous avons fait un dossier sur les enfants et découvert que c'était nettement plus compliqué que ce que nous avions d'abord cru. La question de l'avenir biosphérique s'y trouve posée de A à Z. Or tout dépend de ce que tu *crois* qui va arriver, et là, chacun a son imaginaire, ses croyances, sa culture, ses données scientifiques… Et j'en reviens donc forcément à notre besoin de grands récits.

Puis, se tournant vers Sacha :

– Mais dis-moi, tu m'as l'air drôlement bien informé sur un tas de sujets. Peut-être pourrais-tu nous aider ?

L'intéressé, sentant le piège, tenta une échappée en diagonale du fou :

– À ton avis, Pablo, est-ce l'homme qui a domestiqué les céréales ou ne seraient-ce pas plutôt, comme disent Edward Wilson et Yuval Harari, les céréales qui nous ont apprivoisés pour que nous les répandions sur toute la terre, au détriment des autres espèces ?

Pablo eut un sourire indulgent.

– Edgar Morin te répondrait que les deux mouvements sont combinés et interdépendants. Mais réponds-moi plutôt : puisque tu parles plusieurs langues et que la collapsologie a l'air de te passionner, pourquoi ne pas envisager une collaboration, par exemple d'abord en balisant tous les sites effondristes d'Italie, puisque c'est le pays de ta mère ?

Sacha me regarda l'air légèrement paniqué. Le piège se refermait : Pablo voulait l'obliger à travailler ! Je vis qu'il cherchait comment il allait pouvoir s'en tirer. Un souci matériel simple lui offrit une échappatoire inespérée : nous devions nous préoccuper de l'endroit où nous dormirions le soir venu et, dans ce paysage de montagnes, même petites, la lumière commençait déjà à décliner en ce mois de janvier…

La Drôme accueille toutes sortes d'inventeurs de modes de vie alternatifs. Après avoir travaillé un temps en Afrique pour différentes ONG humanitaires, Cyrille, jeune agronome bourlingueur de mes amis, s'y était installé quelques années plus tôt. Il cultivait à présent de la spiruline, dont il disait qu'elle pouvait sauver l'humanité de la faim. N'habitant pas trop loin de la yourte de Pablo et Élise, il m'avait proposé de nous héberger pour la nuit et nous nous fîmes une joie de lui rendre visite. Sacha était particulièrement curieux de voir à quoi ressemblait une culture de spiruline. Pablo nous prêta sa voiture et, prenant mille précautions pour ne pas glisser sur le verglas, nous franchîmes un petit col pour parcourir quelques dizaines de kilomètres vers le sud.

Cyrille nous accueillit avec chaleur et nous invita illico à faire le tour de son exploitation.

– Certains pensent que c’était cela, la fameuse « manne » dont se sont nourris les Hébreux pendant leurs quarante années d’errance dans le désert du Sinaï. Et ce n’est pas absurde ; vous ne trouverez rien de plus nourrissant que cette algue microscopique qui recouvre la moindre mare saumâtre dans les pays chauds. C’est simple, elle contient à peu près tout ce dont nous avons besoin pour vivre !

Il exultait littéralement en nous montrant la grande serre qui maintenait ses bassins de spiruline dans une atmosphère tropicale. En peu de temps, ce grand quadra jovial et sa femme Florence étaient devenus des champions du réseau coopératif français produisant la précieuse denrée verte… dont ils allaient nous servir à chacun une pleine louche à dîner.

– Goûtez-moi ça ! dit Cyrille. C’est peut-être l’origine de la vie sur terre et ça représente à coup sûr son avenir !

S’interrogeant sur la purée à fort goût de fer qu’il était en train d’avaler, Sacha me lança dans un petit rire :

– La spiruline aurait fait flasher tes savants, tu ne crois pas ?

Nos hôtes demandèrent de quels savants il parlait. Avant que j’aie pu ouvrir la bouche, il s’exclama :

– C’est une histoire délirante ! Patrice vient de me raconter comment le jésuite Teilhard de Chardin avait vu resplendir l’avenir de l’humanité dans la boue des tranchées de 14-18 !

Il me fallut rectifier le tir et résumer en quelques phrases. J’expliquai qu’au stade où nous en étions restés, mon récit montrait en parallèle la Grande Guerre vécue par le paléontologue Teilhard et la révolution russe traversée par le géologue Vernadski. Cyrille afficha une mine intriguée. J’eus alors l’idée de lui demander s’il avait déjà entendu parler du tchernoziom, en précisant que toutes les recherches de Vernadski étaient parties de là. En agronome averti, mon ami connaissait bien sûr le fameux humus ukrainien. Il en dit deux mots à sa femme. Leur intérêt pour mon histoire s’en trouva stimulé d’un coup. Ils voulaient en savoir plus.

10

Appareils contre visionnaires

J’avais à présent trois auditeurs, confortablement installés autour du poêle à bois qui chauffait toute la maison. Plutôt que de ramasser mes années d’enquête en un court abstract, je proposai à Cyrille et Florence de poursuivre au rythme où j’avais commencé depuis quelques semaines devant Sacha et sa mère. Comme ils ne s’attendaient de toute façon à rien, ils m’enjoignirent de surtout faire à ma guise, amusés par la tournure que prenait la soirée. Je sortis de ma sacoche ma liasse de notes que j’emportais désormais partout avec moi et, après avoir résumé en quelques phrases les épisodes précédents, j’entamai la suite du récit de la Noosphère.

Les grandes idées jaillissent parfois d’un seul coup, mais le plus souvent, elles sont précédées par un certain cheminement dans le désert. Une légende bien connue raconte qu’en 1633, un instant après s’être repenti et avoir reconnu devant le tribunal des prêtres de l’Inquisition s’être trompé en prétendant, comme Copernic, que la Terre tournait autour du Soleil et non l’inverse, Galilée, sur le chemin de sa résidence surveillée, aurait marmonné : *Eppur si muove !* – « Et pourtant elle tourne ! » Trente-trois ans plus tôt, Giordano Bruno avait été brûlé vif pour avoir prétendu la même chose. En 1919, quand il retrouve son statut de jésuite civil, Pierre Teilhard de Chardin ne risque plus ni le bûcher, ni la prison, ni même la résidence surveillée à vie comme Galilée, mais l’interdiction de publier, voire la mise à l’Index et même l’excommunication s’il outrepasse l’oukase. Ses amis

l’en ont prévenu : ses textes, dont les bleus ont circulé dans le réseau de ses proches, n’ont aucune chance de plaire au Vatican. Or, pour ce prêtre de trente-neuf ans, l’affaire est essentielle, pour ne pas dire sacrée : il est hors de question de désobéir à sa mère l’Église, à qui il a juré obéissance absolue en devenant prêtre.

Cyrille et Florence m’écoutaient légèrement ahuris – de quoi diable était-il question et où comptais-je les mener ? Plus à son aise, par habitude, Sacha soupira :

– Mais quel drôle d’état d’esprit avaient ces religieux !

Puis, se ravisant :

– Remarque, mes grands-parents me l’ont raconté, chez les communistes c’était comme ça aussi ; ils avaient connu plusieurs couples qui s’étaient trouvés poussés à divorcer juste parce que l’un des deux ne pouvait envisager de désobéir au parti…

Teilhard est clairement habité par cet esprit de loyauté. En revanche, argumenter ne lui semble pas interdit. Il va s’y employer pendant les trente-six années qui lui restent à vivre – sans jamais réussir une seule fois à débloquer l’appareil ecclésiastique, à qui il ne se privera pas de marmonner : « Et pourtant, les espèces évoluent, et même les humains ! »

Cyrille s’étonna :

– Si je comprends correctement, rien de cet homme n’a été publié de son vivant ?

Rien. Il faut dire que l’appareil ecclésiastique est encore bien enraciné dans le monde d’avant la science, où l’on enseigne l’ancien grand récit

selon lequel l'univers a objectivement été créé en sept jours, où Adam et Ève ont démarré l'aventure humaine en apparaissant brusquement au sixième jour et où, ayant désobéi à Dieu en croquant la pomme de l'Arbre de la Connaissance et de l'orgueil luciférien, ils ont été chassés du Paradis, transmettant ce péché originel à leur descendance, c'est-à-dire à toute l'humanité. Dans ce récit-là, marqués à jamais par la malédiction, les humains doivent souffrir jusqu'à la fin des temps et faire pénitence s'ils veulent retrouver le chemin du salut. Avec une minorité active de théologiens, Teilhard sait que cet archaïsme risque de coûter cher au catholicisme, qui se ringardise d'autant plus vite que les découvertes scientifiques sur les origines – toutes les origines – sont en pleine expansion. L'ex-caporal-brancardier veut d'urgence moderniser sa religion, l'ouvrir à la science, et notamment à l'idée évolutionniste, déjà vieille d'un bon siècle et demi et théorisée plus récemment par la grande star qu'est Charles Darwin. L'auteur de *L'Origine des espèces* est bien sûr la bête noire des catholiques intégristes qui, dans ces années 1920, connaissent un regain de virulence contre le modernisme, et donc contre les clercs du genre de Teilhard de Chardin.

Réconcilier la Bible et Darwin est au contraire l'objectif du jésuite pas encore quadragénaire. En 1920, ayant acquis (à une vitesse impressionnante) les diplômes nécessaires, il devient titulaire de la chaire de géologie de l'Institut catholique de Paris, en remplacement de son ami Jean Boussac, mort au front. Teilhard veut attaquer tous azimuts. D'une part, convaincu que tout évolue dans l'univers – comme Henri Bergson le dit si bien –, il professe que l'être humain est sans nul doute apparu peu à peu, en plusieurs millions d'années, à plusieurs endroits du globe, comme commencent à en attester les découvertes paléontologiques auxquelles il s'intéresse avec passion. D'autre part, il prône une relecture historique et critique de la Bible, d'où l'on pourrait par exemple déduire que le mystère du « péché originel » d'Adam et Ève signale en fait, de façon symbolique,

l’incomplétude ontologique des humains : non seulement nous sommes collectivement en évolution, comme tous les êtres vivants, mais chaque humain est en soi une entité en devenir, plus petit dans son actualité que dans sa potentialité, donc plus limité, plus pauvre, plus égotique, plus endormi et plus « pécheur », mais riche d’une possible prise de conscience, d’un éveil spirituel, d’un bond en avant personnel, d’une rédemption, participant ipso facto à la mutation collective – le péché devenant le fait de refuser l’acte d’amour qui consiste à éveiller en soi ses potentiels endormis.

« Graduellement, écrit-il, l’idée se fait jour, dans la conscience chrétienne, que la “phylogénèse” de tout l’homme, et non l’“ontogénèse” de sa seule vertu, est sainte, de sorte que la charité du fidèle pourrait être plus semblable à une énergie constructive et son détachement plus pareil à un effort[1]. »

Pour appuyer ses arguments, il n’hésite pas à prévoir la contre-attaque et multiplie les critiques contre la désuétude de l’Église, comme quand il dit discerner « trois pierres périssables dangereusement engagées dans ses fondations : la première est un gouvernement qui exclut la démocratie ; la deuxième un sacerdoce qui exclut et minimise la femme ; la troisième une révélation qui exclut, pour l’avenir, la Prophétie[2] ». Prophétie qui, dans son esprit, se nourrit certes de la prière et de la méditation quotidiennes, mais au moins autant du contact assidu, à la fois rationnel et amoureux, avec la matière, la nature, le monde, notamment par le biais de l’approche scientifique. Ne ménageant pas ses piques contre la bigoterie obséquieuse, la frilosité et la fermeture ringarde des catholiques conservateurs, enfermés dans une bulle coupée du monde et de la vie, il se rappelle avec amertume que la revue *Études*, celle de la congrégation des Jésuites à laquelle il appartient, a refusé de publier plusieurs de ses textes pendant la guerre. Comme s’il était sur le point de verser dans l’hérésie ! Découragé certains jours, malgré sa fougue, il confie à son *Journal* sa douloureuse impression d’être gravement isolé : « Mon effort se perd dans le vide. Qui me connaît,

sinon Marg ? Sur qui influai-je ? Jésus, une fois de plus, je Vous abandonne mon effort, pour qu'il ne soit pas perdu, mais qu'il serve au Monde, en passant par Vous – s'il doit rester confiné, jusqu'au bout, en moi-même[3]. »

Florence intervint en frissonnant :

– Ça ne vous paraît pas dingue que l'on puisse sciemment accepter de souffrir de cette façon ? Moi, ça me fait carrément de la peine…

Qu'aurait-il pensé si on lui avait dit qu'après sa mort, ses livres seraient lus dans le monde entier ? Bientôt en tout cas, ses amis lui offrent une ronéo (c'est-à-dire un duplicateur à alcool, machine que vient d'inventer un ingénieur allemand) pour qu'il puisse diffuser ses écrits « indésirables » à plus grande échelle. Obéir à sa hiérarchie, oui. Cesser de chercher et de communiquer, non.

Le jésuite-paléontologue avoue vivre ses vœux sacerdotaux – pauvreté, chasteté, obéissance – comme une danse paradoxale pleine d'ambiguïtés. Il l'avait bien vu, juste avant son ordination, en 1911, quand il confiait à un ami : « Je vais faire vœu de pauvreté : jamais je n'ai mieux compris à quel point l'argent peut être un moyen puissant pour le service et la glorification de Dieu. Je vais faire vœu de chasteté : jamais je n'ai mieux compris à quel point l'homme et la femme peuvent se compléter pour s'élever à Dieu. Je vais faire vœu d'obéissance : jamais je n'ai mieux compris à quel point Dieu rend libre dans son service[4]. » À présent, c'est pour tester la solidité de ces idées qu'il ronéote ses écrits à tour de bras, alimentant un réseau d'esprits libres susceptibles de lui répondre avec intelligence.

– Ah, quand même ! s'exclama Cyrille, soulagé.

La chaleur avec laquelle sa femme et lui suivaient mes propos me fit soudain me retrouver dans la peau d'un conteur à l'ancienne. Le feu craquait dans l'âtre… Au temps des réseaux sociaux, cela pouvait donc encore exister ?

Pourrait-on comparer Teilhard à ces dissidents russes qui, bientôt, diffuseront des samizdats pour échapper à la censure de l'appareil soviétique, parfois jusqu'au fond du goulag, et au péril de leur vie ? Oui et non. Non parce que Teilhard préférerait mourir que de trahir son serment de prêtre vis-à-vis de sa mère l'Église. Mais oui parce qu'il sait que l'appareil bureaucratique incarnant cette dernière se trompe profondément sur la réalité du monde, prisonnier qu'il est d'une vision archaïque, coupée de l'humanité en marche.

Le 14 juillet 1921, il profite de ce qu'il n'y ait pas cours à l'Institut catholique pour préparer, avec l'aide de sa cousine Marguerite, une trentaine d'envois à des amis du premier jet d'un texte où il a décidé de s'expliquer à fond sur sa vision du monde. Un texte qu'il a simplement intitulé *Mon univers*.

– Le 14 juillet 1921 ? intervint Sacha. Mais c'est justement le jour où Vladimir Vernadski, lui, se retrouve en taule, c'est ça ? Aux mains des agents de ce qui va devenir la Guépéou, puis le KGB. Qu'est-ce qu'ils lui ont fait finalement ?

Mes deux autres auditeurs durent faire un effort pour suivre, mais leur attention ne diminua point.

Oui, ce même 14 juillet, à Saint-Pétersbourg, qu'on appelle depuis quelque temps Petrograd, le jour tombe sur la prison de la rue Chpalernaïa.

Et Vladimir Ivanovitch Vernadski pense sa dernière heure venue. Après lui avoir lu un acte d'accusation lapidaire annonçant qu'il serait bientôt jugé par un tribunal révolutionnaire pour espionnage à la solde de l'Angleterre, les policiers en civil de la Tchéka l'ont remis aux matons qui l'ont dépouillé de toutes ses affaires, fait se déshabiller et obligé à revêtir le gros pyjama gris des prisonniers – à peine lui a-t-on permis de garder ses lunettes. Puis on l'a poussé dans une grande cellule collective puant l'urine, où se tiennent entassés plus de trente prévenus de tous âges et de toutes conditions. Il y a là, à l'évidence, aussi bien des bourgeois que des prolétaires, des opposants politiques que de simples délinquants. Un jeune homme à gueule de voyou lui cède sa place sur un banc en pierre avant d'aller s'asseoir par terre. Vladimir Ivanovitch Vernadski le remercie. Son esprit tourne à deux cents à l'heure, mais sa sidération est telle que, vu du dehors, on le croirait calme.

Ainsi donc, malgré toutes ses intentions conciliatrices, il est tombé à son tour dans le piège bolchevik. Lentement il remonte le cours des derniers jours. Tout semblait bien se passer, quelle erreur a-t-il commise ? Une question le hante : que va-t-il arriver à Natalia et Nina ? Et aussitôt après : se pourrait-il que, malgré le bazar gigantesque qu'est devenu l'ancien empire des tsars, les agents de la Tchéka aient appris qu'il avait contacté le British Museum et demandé par télex la possibilité de s'exiler en Angleterre ? Si c'est le cas, il est perdu.

Cette nuit-là, comment pourrait-il dormir ? Son esprit en ébullition contemple la situation de haut, de plus en plus haut. Mais c'est pour retomber encore plus bas. Pour une fois son légendaire optimisme s'effondre. Tout est fini, ces fous furieux vont l'assassiner avant qu'il ait pu remplir sa mission – faire comprendre aux humains qu'il leur faut opérer une mutation radicale s'ils ne veulent pas se perdre. Une mutation à la fois intellectuelle et spirituelle : saisir la double spécificité de la Vie et de l'Humain, que l'esprit moderne s'entête à vouloir réduire, en dernière instance, aux lois physiques de la matière inerte. Comme si la vie

biologique n’était que chimie. Comme si le désir n’était rien. Comme si la conscience n’existait pas. Comme si l’amour ne menait nulle part. Et voilà la grave erreur qu’il a commise, lui, impardonnable : à cinquante-huit ans il n’a toujours pas écrit le traité magistral auquel il pense depuis si longtemps. Maintenant il est trop tard.

Une chape de tristesse lui écrase les épaules. Depuis le début de la révolution, et même depuis le début de la guerre, voire, s’il est honnête avec lui-même, depuis bien avant, le spectacle de son pays bien-aimé ne lui laisse plus de doute. Non, en effet, l’amour n’existe pas. Ni l’honnêteté d’ailleurs. La curiosité intellectuelle non plus. L’énergie créatrice pas davantage. Quant à la conscience, elle s’éteint tout bonnement. Et le peuple russe qui prétend vouloir se libérer ? Eh bien, il continuera éternellement à se comporter comme une masse d’esclaves, dont l’idéal reste finalement le même : obéir aveuglément au pouvoir autoritaire d’un seul maître suprême – et il se rappelle avec horreur que c’est là ce que l’effrayant Raspoutine avait prédit. La démocratie russe ? Il en ricane, mais avec la gorge si serrée qu’il pourrait s’étouffer. Il pense : « L’idéal de la nouvelle Russie, c’est le règne des porcs bien nourris ! »

Et lentement lui reviennent à l’esprit les paroles du vieux Nikolaï Fiodorovitch Fiodorov, le fondateur du cosmisme.

– Kézako ? demanda Cyrille.

Ce mouvement de pensée scientifico-religieux typiquement russe de la fin du XIXe les avait tous énormément influencés à la fraternité – comme elle avait influencé Dostoïevski et Tolstoï, et comme elle influencerait encore, sans interruption jusqu’au XXIe siècle, des grappes entières d’artistes ou de scientifiques russes, du compositeur Alexandre Scriabine au peintre Vassily Kandinsky, du médecin et cybernéticien Alexandre Bogdanov à l’ingénieur

Constantin Tsiolkovski, le père du programme spatial soviétique – ce pour quoi Vladimir Poutine, à la recherche de spécificités culturelles slaves, s'en réclamera fièrement un jour…

Mort en 1903, après une vie plus que modeste comme employé de bibliothèque, Nikolaï Fiodorov était un mystique chrétien orthodoxe qui professait que les êtres humains étaient destinés à voir leur vie se prolonger au-delà de toute limite, et même à ressusciter, au sens propre, dans un avenir qu'on aurait pu qualifier de « transhumaniste » sous certains aspects, tant les sciences et les techniques jouaient un rôle crucial dans la métamorphose qu'il prophétisait. Selon lui, la dimension morale de l'humanité pouvait réussir à s'imposer à toutes les contingences physiques, jusqu'à les dominer et à neutraliser la course entropique de l'univers vers le néant. Mais il avait averti : gare à l'égoïste illusion matérialiste ! Entendu de façon purement matérielle – que ce soit au sens marchand ou au sens moral –, le fameux « progrès bourgeois » constituait un piège redoutable. Ce progrès-là était « précisément la production de choses mortes », allant de pair avec « l'éviction des personnes vivantes ». C'était sans appel : le progrès individualiste bourgeois pouvait véritablement être taxé d'« enfer ». Fiodorov donnait des détails sur la façon dont les voies d'accès à cet enfer étaient pavées. Il dénonçait notamment la folle inconscience des modernes dans leur relation à la mère nature, dont ils s'imaginaient pouvoir piller sans retenue les ressources pour leur seul confort, alors qu'ils allaient à coup sûr l'épuiser – et donc collectivement se suicider. « Une civilisation, disait-il, qui ne fait qu'exploiter sans jamais rendre ne peut aboutir à autre chose qu'à une fin toujours plus proche. »

Et maintenant, dans sa geôle, Vladimir Ivanovitch se dit que, malgré sa frugalité frôlant le puritanisme observée sa vie durant, il est certainement tombé dans l'autre piège dont parlait le vieux maître cosmiste : l'orgueilleuse illusion théorique. Fiodorov prônait en effet une existence avant tout pragmatique, activiste et agissante, conseillant à ses adeptes de se

méfier comme de la peste de la tendance des esprits forts à donner la priorité à la théorie. Or, c'est un fait que Vernadski ne peut nier : à côté de ses préoccupations humanistes et pédagogiques, les grandes quêtes théoriques l'ont littéralement fasciné.

La descente du savant vers l'abîme du désespoir dure toute la nuit…

Mais voilà trop longtemps qu'il s'est entraîné à lutter contre l'adversité pour qu'un ultime ressort intérieur ne parvienne finalement à se déclencher et à le faire rebondir, même depuis le fond du gouffre. Quand il voit l'aube pointer à travers les lucarnes crasseuses de la prison, à bout de souffle, il lance cette question dans le vide de son esprit : « Où et comment trouver un appui quand on se découvre soudain totalement seul et désarmé ? » La réponse qui jaillit en lui est si vive qu'il a l'impression qu'elle lui brûle les neurones : « Où et comment ? Mais en t'appuyant sur l'infini ! Sur les forces éternelles de l'esprit et sur les actes de création qu'il inspire[5] ! »

Vladimir Ivanovitch reste un moment sonné.

S'appuyer sur l'infini ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

Lentement, très lentement, comme goutte à goutte, une fine lumière pénètre dans la nuit d'encre où son esprit a plongé.

S'appuyer sur l'infini ? Peu à peu il se sent comme obligé d'entendre. Là où il se trouve, plus rien ni personne ne peut l'aider… sauf ce qui le dépasse infiniment. Ce qui transcende tout. Ce qui, bien sûr, détient le secret de la *matière vivante* qu'il cherche depuis si longtemps à décrypter. S'appuyer sur l'infini ? Vladimir n'a jamais été athée, agnostique plutôt. Prier ne fait pas partie de ses habitudes. Mais l'injonction est trop forte. Il se met à prier. Prier quoi ? L'infini.

Et lentement, très lentement, quelque chose s'apaise au fond de lui.

Alors, suivant sa vieille habitude, respirant le plus calmement possible, il entreprend de décliner pas à pas la phrase fulgurante en applications pratiques : « En ce cas, pense-t-il, il faudra… regarder la réalité… droit dans les yeux, revoir l'alpha et l'oméga de TOUTES les fondations de notre

société. Tout critiquer sans limite… et oser réfléchir jusqu'au bout aux implications que cela entraîne. Alors… mais alors seulement… nos paroles auront une chance de réveiller les innombrables consciences endormies. Car pires que la mort sont l'indifférence et l'apathie. Et pour cela… je ne vois qu'une solution : il faudra que partout dans le monde se forment des pléiades de groupes créatifs incassables… dont les membres seront liés par le double ciment d'une profonde amitié et de la conviction d'œuvrer pour l'Humanité entière[6]. »

Sacha poussa un cri :

– Mais dis donc, c'est un résumé parfait de l'idéal libertaire qu'il faisait là ! Des « groupes créatifs incassables », liés par une amitié à toute épreuve dans le but de servir la cause commune, c'est exactement ce que nous cherchions à la ZAD de Bure !

Cyrille et Florence me regardèrent. De quoi parlait mon jeune camarade ? Je ne fis aucun commentaire. Sacha y croyait, je n'allais certainement pas le décourager.

Dans la prison de la rue Chpalernaïa, certains « pensionnaires » croupissent depuis des mois sans jugement. Parfois on en extirpe quelques-uns pour les envoyer devant le peloton d'exécution après une succincte parodie de procès. D'autres semblent destinés à rester là toute leur vie. Le monstrueux système d'extermination par les travaux forcés que l'on appellera bientôt « goulag » n'est pas encore au point, même si les nouveaux maîtres travaillent intensément à la modernisation de l'archaïque déportation tsariste vers la Sibérie. Éviter ce supplice ? S'en sortir vivant et libre ? La chose est rarissime – il faut au minimum en avoir bavé quelques mois avant que l'autorité ne reconnaisse éventuellement, pour une raison quelconque, la non-culpabilité d'un citoyen. Aussi les gardes sont-ils

stupéfaits quand, le 15 juillet 1921 en fin de matinée, toque à la porte blindée de la prison un coursier porteur d'un message urgent signé par le camarade Lénine lui-même ! Un message qui demande rien de moins que la libération immédiate du professeur Vladimir Ivanovitch Vernadski…

Ce qui s'est passé, l'intéressé l'apprendra un peu plus tard, en arrivant devant son immeuble, où l'attend un petit groupe au centre duquel il reconnaît la silhouette de Sergueï Oldenbourg. Ne voyant pas rentrer son mari, Natalia Egorovna a appelé son vieil ami, qui préside à nouveau l'Académie des sciences. Il a rapidement réussi à apprendre l'arrestation de Vladimir et à le localiser. Aidé par Anatoli Lounatcharski, patron du Narkompros, le commissariat à l'Éducation – l'un des rares bolcheviks humanistes, cultivés et ami des artistes –, Oldenbourg a réussi à joindre Lénine et à lui rappeler le temps où, avec son frère Alexandre Oulianov, ils avaient rendu visite à la fraternité Vernadski. L'aîné du futur chef bolchevik faisait alors de l'alphabétisation… avant que la justice tsariste ne le condamne à être pendu pour sa participation à l'attentat anarchiste contre Alexandre III. Est-ce par sentiment ou par calcul ? Toujours est-il que Lénine a demandé à son assistant personnel, le capitaine Kousmine, de faire aussitôt libérer le professeur, malgré les ordres de Dzerjinski, le chef de la Tchéka.

Sous les yeux incrédules de toute la prison, on extirpe donc Vladimir Ivanovitch de derrière les barreaux, on l'autorise à se rhabiller, on lui rend ses effets confisqués et, pour ne pas perdre la face, le directeur de l'établissement lui explique que l'on s'est trompé dans la date de son dernier séjour en Grande-Bretagne. Comme si cela avait une quelconque importance. Vernadski comprend alors qu'en réalité la Tchéka ignore son message au British Museum. En l'accusant d'espionnage, Dzerjinski voulait juste éliminer un représentant de plus de l'« ordre ancien », de façon purement arbitraire. Le savant a eu très chaud. Et beaucoup de chance.

Peu de jours après, les Vernadski invitent Sergueï Oldenbourg à dîner. Pour une fois Vladimir, qui ne boit jamais une goutte d'alcool, accepte de trinquer avec le président de l'Académie des sciences qui lui a apporté une bouteille de vin épicé de Géorgie. Sergueï sait fort bien par quelles affres Vladimir est passé. Lui-même avait été arrêté un an plus tôt pendant trois semaines. Quand il était ressorti de la prison – grâce, là encore, à Anatoli Lounatcharski –, et qu'il s'était regardé dans un miroir, il avait découvert que ses cheveux noirs étaient brusquement devenus blancs. Il avait vieilli de vingt ans. En comparaison, Vernadski a eu une chance insensée.

– Il a eu du pot, c'est sûr, commenta Sacha. Et comment interprétait-il ça ? Comme la preuve que la raison, alliée à la volonté, était forcément plus forte que l'absurde ? Ou pour lui était-ce le hasard ? Ou bien la Providence ?

Je lui répondis que Vernadski freinait des quatre fers devant les interprétations magiques – parce qu'il n'aurait fait que ça ! Depuis plus de quatre décennies, dans des circonstances extrêmement changeantes, on pouvait noter qu'à chaque moment crucial de son parcours, l'inspiration lui était venue d'« ailleurs », comme d'un trou noir au centre de lui-même. Le fils de Ramon me fit alors remarquer que ce jeu permanent entre le plein et le vide caractérisait aussi l'autre personnage de notre histoire. D'ailleurs, que devenait-il pendant ce temps notre jésuite-paléontologue ? Le temps de laisser Cyrille nous préparer une tisane d'« herbes africaines » dont il avait le secret, je repris mon récit, cette fois du côté français.

Teilhard a déjà voyagé à l'étranger. En Angleterre surtout. L'essentiel de sa formation de prêtre s'y est déroulé – à l'époque où les relations entre l'État français et l'Église s'étaient tendues à l'extrême. Plus tard, il a même quitté l'Europe : pendant trois ans, de 1905 à 1908, il est parti enseigner la

physique et la chimie au collège jésuite du Caire. Cela lui a permis d'explorer le désert, ses pierres, sa flore et sa faune, non sans succès puisqu'il a pu envoyer au Muséum d'histoire naturelle de Paris des échantillons de plantes et d'insectes encore inconnus – plusieurs porteront son nom. En Égypte, une forme de propension au panthéisme a fleuri en lui. La puissance contrastée de la nature, la coulée verte du Nil au milieu des sables incandescents, les splendeurs pharaoniques, le miracle des oasis et même la beauté qu'il reconnaît à la musique arabe, malgré son étrangeté, ont uni dans son esprit des dimensions jusque-là disjointes. Pourquoi chercher le divin ailleurs que sur place, là, tout de suite, aujourd'hui ?

Mais la « tentation orientale », comme il dira plus tard, « de se fondre dans le nirvana du grand Tout » – cet abandon sublime que désigne la notion mystique soufie de *fanaa*, qu'il interprète en disant : « Dieu n'est pas le monde, il le traverse » – ne lui a pas fait oublier ce qui lui tient tant à cœur : se lancer dans la recherche scientifique, plus précisément dans l'exploration paléoanthropologique. Élucider l'émergence de l'être humain pour tenter d'éclairer notre propre insondable mystère. Après une cuisante mésaventure, en 1912, en Grande-Bretagne, où il est tombé dans le piège d'un faussaire ayant mélangé os de singe et os d'homme – ce que ses adversaires n'oublieront jamais de lui rappeler comme preuve de sa « mauvaise foi » ou de son « incompétence » –, son rêve est de se rendre en Chine. À l'époque, c'est là-bas que les scientifiques pensent avoir trouvé les origines de l'humanité.

L'affaire a fait grand bruit, en 1921, quand le paléontologue autrichien Otto Zdansky a découvert un premier fossile hominien supposé dater d'au moins cinq cent mille ans, dans une grotte sur le site de Zhoukoudian, près de Pékin. Aussitôt plusieurs expéditions sont parties dans cette direction, financées par la Suède, le Canada, les États-Unis. Et aussi la France, si bien que notre jésuite va bientôt prendre le bateau pour Shanghai et Pékin, via Marseille et le canal de Suez, avec un but en tête : creuser la piste du

Sinanthrope, ou homme de Pékin, l'ancêtre chinois d'*Homo sapiens* – on ne s'imagine pas alors que l'ancêtre africain est bien plus ancien, ce que Darwin lui-même avait pourtant pressenti.

À partir du printemps 1923, la Chine va donc devenir la destination favorite de Teilhard, sa « seconde patrie » comme il dit – même s'il ne comprend d'abord pas davantage le peuple chinois qu'un Européen moyen, atteint d'une myopie coloniale caractérisée quand on la regarde aujourd'hui, prouvant que le génie ne garantit pas contre tous les travers, y compris celui d'une incompréhension élémentaire des autres cultures.

À une époque où la toute jeune république fondée par Sun Yat-sen balbutie, embryonnaire et pitoyable, écartelée jusqu'au démembrement par les puissances étrangères et les seigneurs de la guerre, l'immense pauvreté matérielle et spirituelle des paysans superstitieux et des femmes aux pieds parfois encore bandés – malgré l'interdiction officielle promulguée en 1912 – épouvante Pierre Teilhard de Chardin. Dans ses lettres à Marg et à Léontine Zanta (une grande dame à la beauté rayonnante, qui tient salon à Paris et avec qui il a chaleureusement sympathisé avant son départ), le savant décrit ces êtres comme appartenant à une « humanité dégénérée, vouée à disparaître sous la pression de la sélection naturelle[7] ».

Sacha n'en crut pas ses oreilles :

– Une « humanité dégénérée » ? Tu es sûr qu'il emploie ces mots ?

Je ne pus que confirmer. Parfois l'esprit étroit de son époque déteignait sur le visionnaire…

Les nomades mongols lui plairont davantage, eux dont les femmes montent leurs chameaux parfois plus fièrement que les hommes, le regard caché derrière leurs dentelles de perles…

C’est un fait, le premier contact de Teilhard avec le pays chinois au-delà de Pékin est franchement déprimant. À un ami, il écrit : « Autant la Malaisie m’a paru ensorcelante, sous ses fleurs flamboyantes et ses forêts épaisses, autant les vallées du Fleuve Bleu et du Fleuve Jaune me semblent des régions austères et désolées[8]. » Et à son patron, le professeur Boule, qui dirige le Muséum d’histoire naturelle à Paris, il expliquera : « Humainement parlant, le pays au nord de Nankin m’a paru d’une tristesse profonde, à cause de l’absence presque complète d’arbres. Les Chinois ont tout coupé et tout gratté, “comme des poules dans une basse-cour”, me disait très justement un missionnaire[9]. »

Mais la passion de la recherche ne tarde pas à l’emporter sur le spleen et à effacer le mépris. À son amie Claude Rivière, il ira jusqu’à écrire : « Par l’énormité de ses dimensions, la Chine a contribué à élargir ma pensée, à l’élever jusqu’à l’échelle planétaire[10]. » Ayant rejoint la mission d’un vétéran depuis longtemps installé sur place, le jésuite Émile Licent, qui a quadrillé tout le pays d’un réseau d’informateurs et de fouilleurs de sous-sols dévoués et astucieux, Pierre Teilhard de Chardin se plonge dans l’action avec jubilation.

Son biographe Jacques Arnould le décrira ainsi un siècle plus tard : « Sur le terrain, la mobilité du savant jésuite ne cesse d’étonner ses compagnons. Il aime se chausser de souliers de tennis pour mieux sentir le terrain, quitte à ne pas être protégé des éventuels serpents venimeux. Il a l’habitude de concrétiser ses observations sous forme de croquis sommaires qui représentent une série de couches et indiquent leur emplacement géographique (Teilhard dessine très bien). Il s’agit d’un mélange de savoir et d’intuition. Un de ses collègues remarque que “par comparaison, une carte géologique peut paraître franchement périmée”. Le même ajoute : “Son zèle est celui d’un détective qui a constamment conscience de sa responsabilité vis-à-vis d’une instance suprême.” Il y a en lui une sorte d’inquiétude, comme s’il cherchait à entendre, sortant des événements

géologiques, le leitmotiv de l'évolution humaine, la poussée de l'énergie psychique vers une conscience plus grande[11]. »

Et le lyrisme du prêtre savant ne tarde pas à rejaillir : « Nous nous enfoncerons dans les fentes les plus profondes de la montagne, celles où la Terre Rouge apparaît, comme une chair blessée, sous les épaisses couches grises. Là blanchissent les os des rhinocéros, des girafes, des antilopes, qui erraient ici, au Miocène, comme ils le font aujourd'hui dans les prairies tropicales de l'Afrique. Là encore, au-dessous des hautes murailles de lœss, sont disséminés les vestiges d'un Homme dont les yeux ont regardé la Chine avant qu'elle n'eût revêtu sa robe de Terre Jaune[12]. »

Le résultat est une vision de plus en plus globale. « Pour Teilhard, commente Jacques Arnould, l'étude de la Terre ne pourra plus, dans un proche avenir, se contenter d'inventorier et d'accumuler des couches géologiques et des strates fossilifères ; il lui faudra emprunter une perspective plus synthétique, considérer notre planète comme un tout, lui-même doté de propriétés physiques et chimiques spécifiques. Il commence à parler de géodynamique et de géochimie, avant d'inventer le concept de géobiologie[13] » – Teilhard ignore alors tout des travaux et de l'existence même de Vladimir Vernadski, qui travaille sur le même concept depuis plus de trente ans.

Dans une lettre à un autre prêtre scientifique, l'abbé Gaudefroy, il confesse : « Je rêve d'une espèce de Livre de la Terre où je me laisserais parler, non comme Français, ni comme élément d'un compartiment quelconque, mais simplement comme Homme, ou comme "Terrestre" (…). Dans ces pages, je voudrais passer l'expression de ma foi en l'œuvre humaine et l'unité humaine, – de ma colère contre les cloisons et les plafonds qui compartimentent encore des fragments spirituels destinés à se joindre, – de notre déception en nous voyant emprisonnés sur une boule dont l'intérêt limité s'épuise, – de notre angoisse en nous voyant seuls, tous ensemble, au milieu de l'espace sidéral[14]. »

– Bon, ok, grogna Sacha, il a traversé le grand blues cosmique que tout humain lucide connaît forcément, mais si j'ai bien compris, il s'en est sorti, non ? Sinon tu ne nous raconterais pas tout ça !

Sur quoi il éclata de rire, avant de s'exclamer :

– Mais quand en arrive-t-on enfin à ta fichue Noosphère ?

Une fois de plus, je dus lui demander de patienter encore un peu et j'entraînai de nouveau mes trois auditeurs à Petrograd.

Libéré, mais l'esprit encore en état de sidération, Vladimir Ivanovitch Vernadski retrouve la direction du département des météorites du Muséum d'histoire naturelle, où Alexandre Ievguenievitch Fersman devient son collaborateur. Le jeune chercheur en biogéochimie, qui l'a accompagné en Crimée un an et demi plus tôt, convainc son patron de partir avec lui explorer la presqu'île de Kola, dans l'oblast de Mourmansk.

Toutes sortes de légendes plus ou moins folles circulent sur ce bout de terre jeté dans l'océan Arctique, où les nomades samis éleveurs de rennes vivent toujours à l'âge chamanique. Kola est un peu pour les Russes l'équivalent du triangle des Bermudes pour les Américains – on y aurait vu des soucoupes volantes… Mais c'est pour une autre raison que Fersman entraîne Vernadski dans le Grand Nord. Ensemble, accompagnés par Nina, la fille de Vladimir, venue de Prague pour quelques semaines, ils vont étudier une version marine de la matière vivante. Ils savent que celle-ci se présente de façon particulièrement dense dans l'eau. La vie sur terre n'a-t-elle pas, selon toute vraisemblance, commencé dans l'océan ? Et les eaux polaires ne sont-elles pas paradoxalement les plus vivantes au monde, les plus riches en biodiversité ? La biologie marine passionne illico le savant, sa fille et son jeune collègue. C'est un voyage inoubliable, dans une nature encore presque intouchée, les cerfs sauvages contemplant l'océan Arctique

aux rochers luisants d'algues et de bactéries translucides. Plus que jamais Vernadski a la conviction que seule la science peut sauver l'humanité.

Mais les nouveaux maîtres de la Russie n'ont que faire de la matière vivante. Ils ont d'autres projets pour Vernadski. Un projet plus particulièrement…

Lors de ses derniers voyages en France, avant la guerre, le savant a fait la connaissance de Pierre et Marie Curie, et ce qu'il a rapporté de leurs travaux tend à démontrer que, décidément plus transdisciplinaire que quiconque, il s'y entend aussi sur le front nouveau de la physique de la radioactivité – une science potentiellement énorme, qui est en train de sortir de la théorie pour ouvrir la voie à des applications inouïes, dans tous les domaines, de la médecine à l'armement. Vladimir Ivanovitch est donc invité à fonder sans attendre l'Institut soviétique du radium. Tous les ateliers russes de radiologie, mais beaucoup plus largement toute la recherche nucléaire, civile et militaire, de l'empire rouge sortiront des laboratoires que cet institut va être rapidement amené à ouvrir, sous la conduite de notre savant. Contrairement à l'Anglo-Néo-Zélandais Ernest Rutherford – et en contradiction avec son pessimisme face aux bolcheviks –, Vernadski est persuadé que l'humanité est mûre pour utiliser l'énergie nucléaire.

À ces mots, sans que personne dise rien, je sentis une légère tension saisir les visages de mes auditeurs. Je songeai combien nous étions entrés dans des temps d'accélération déroutante. Lorsque j'étais petit, dans les années 1950, nous lisions des textes enthousiasmants, dans la collection « Rouge & Or » ou dans l'*Encyclopédie pour les enfants de France* Hachette, vantant les prodiges qu'allait permettre la « maîtrise de l'atome ». Mes jeunes amis n'avaient évidemment jamais rien connu de semblable.

Vladimir Ivanovitch ne craint plus désormais pour sa vie. Son image d'ex-prodige scientifique de l'empire blanc des tsars est en quelque sorte lavée de sa faute originelle. Il l'ignore encore, mais il appartient déjà à l'élite du monde communiste. Ainsi bénéficie-t-il bientôt d'un accès envié au meilleur hôpital de l'ex-capitale pour soigner sa tuberculose. Il est d'autant plus intouchable qu'à son expertise reconnue dans un nombre impressionnant de disciplines s'ajoute le fait qu'il ne s'intéresse réellement plus à la politique – même si, en privé, il ne se gêne pas pour dire ce qu'il pense aux dirigeants qu'il rencontre régulièrement. Non seulement il n'adhère pas au parti, mais il ira jusqu'à affirmer – à Vinogradov et même à Molotov – qu'il ne croit ni au socialisme ni au communisme. À l'évidence les maîtres ne lui en tiennent pas rigueur, prouvant ainsi leur pragmatisme, sinon leur cynisme. Tant qu'il « fait le job », que leur importent ses sentiments intimes ?

À vrai dire, l'impunité de plus en plus tranquille dont il jouit commence à devenir surprenante, voire énigmatique. Car le pouvoir communiste, même avant Staline, peut aussi se comporter de façon très irrationnelle, et plus d'un scientifique qui se croyait à l'abri sera finalement arrêté et déporté. Lénine a dit à Maxime Gorki, qui l'a rapporté, non sans arrière-pensée critique, dans son journal *La Vie nouvelle* : « Qui n'est pas avec nous est contre nous. Dans l'Histoire, camarade, les hommes indépendants sont une fantaisie. » Or Vernadski et tous les membres de sa fraternité croient précisément au courage des « hommes indépendants » pour aider à la naissance d'une conscience collective émancipée. Ils pensent même que toutes les vraies découvertes scientifiques ont été faites par des chercheurs solitaires, à l'esprit si indépendant et fonctionnant dans une telle sérendipité que souvent ils ont choqué toute leur communauté.

– Des « groupes créatifs incassables », liés par une amitié à toute épreuve dans le but de servir la cause commune, demanda Sacha, en se

rappelant la formule jaillie dans l'esprit de Vernadski emprisonné, croyez-vous que ce soit incompatible avec l'idée d'« hommes indépendants » ?

Florence lui assura que non et Cyrille, regardant sa compagne, ajouta :

– Ni avec l'idée de femmes indépendantes ! En Afrique et en Inde, partout où j'ai vu se réaliser des choses géniales dans la nouvelle révolution agricole, ce sont des femmes libres qui menaient la danse.

Ce qui permet aux membres de la fraternité Vernadski de conserver une paradoxale dose d'optimisme, c'est que l'immense chaos qui continue de présider à la vie quotidienne des Russes autorise justement, surtout dans les grandes villes, les initiatives culturelles et artistiques les plus inventives, parfois incroyablement audacieuses. Des initiatives prises par des avant-gardistes dont l'indépendance d'esprit ne nuit certainement pas à l'engagement collectif.

S'ils se savent en liberté surveillée, Vernadski et ses amis apprécient ainsi particulièrement le courage et la subtilité d'Anatoli Lounatcharski, qui leur a sauvé la mise plusieurs fois. Camarade d'exil de Lénine, le patron du Narkompros n'appartient pourtant pas au Comité central. Il faut dire que cet aristocrate est un historien de l'art qui cherche à réconcilier socialisme et religion, ce qui n'est pas exactement du goût du parti. Mais son expertise en matière d'éducation s'impose dans le camp bolchevik : il sera l'un des principaux acteurs de l'alphabétisation accélérée des Russes devenus soviétiques. Esthète, il apprécie l'art moderne, l'expressionnisme, le « cinéma vérité », est ami avec Malevitch, Chagall, Chterenberg, Eisenstein, Vertov, Gorki, favorise les nouveaux courants, notamment le constructivisme qui, dans les arts appliqués, démontre que le fonctionnel est beau. Cette sorte de zen industriel est particulièrement vivant au même moment à l'ouest, notamment en Allemagne, où le mouvement du Bauhaus entretient des relations étroites avec les artistes russes.

Mais voilà que le 2 décembre 1921, Vernadski reçoit une invitation… du recteur de la Sorbonne, le mathématicien Paul Appell. C'est l'écrivaine Alexandra de Holstein, amie des Vernardski, qui, avec l'aide du professeur de géologie Valerian Agafonov, a obtenu que la plus célèbre université de France invite officiellement Vladimir Ivanovitch à donner une série de conférences sur son concept de géochimie et de biogéochimie, de novembre 1922 à avril 1923.

Est-ce pour se débarrasser d'un esprit trop indépendant, ou par intérêt stratégique, vu les informations sur la radioactivité qu'il pourra obtenir de Marie Curie à Paris et de Rutherford à Cambridge, ou encore pour prolonger la Nouvelle Politique économique (la NEP) par un geste positif vis-à-vis d'un pays occidental ? Toujours est-il qu'au bout de six mois de chicanes bureaucratiques, Lénine finit par accepter de laisser le savant quitter librement la Russie pour un an. Quand arrive l'été 1922, Vladimir et Natalia, ravis, prennent donc le train pour la France, où ils ne se sont pas rendus depuis neuf ans. Passant par Prague – où leur fils George fait ses études d'histoire et où leur fille Nina entre à la faculté de médecine –, ils rejoignent ce que Vladimir Vernadski considère comme sa « seconde patrie », emportant dans ses bagages une montagne de documents et de livres.

– Ah, enfin ! s'écria Sacha. Je suppose que cette fois on s'approche de ton satané concept de Noosphère censé tout résoudre entre ciel et terre, non ?

C'était demandé de façon trop brutale. Et puis il était trop tard. Nos hôtes commençaient à bâiller. Après une brève sortie dans le froid de la nuit pour admirer le ciel étoilé au-dessus de la montagne, nous nous écroulâmes de fatigue. Depuis notre arrivée à Die, dix-huit heures plus tôt, nous n'avions pas chômé.

11

Veillée d’armes

Quand nous nous réveillâmes, tard le lendemain matin, Florence et Cyrille étaient au travail depuis longtemps, à ramasser la spiruline du jour avec de grandes épuisettes, avant de l’étaler sur des claies de séchage, puis de comprimer les récoltes de la semaine précédente dans une presse ad hoc pour en faire de petits paquets à destination de leurs clients. Ils nous servirent un brunch, où nous eûmes bien sûr droit à un petit bol de purée verte… mais aussi à de délicieuses confitures maison et à du miel de lavande également local.

Avant de partir rejoindre la yourte de Pablo Servigne afin de lui rendre sa voiture et regagner la gare, nous avions encore deux heures devant nous. Profitant de l’occasion pour faire une pause, Cyrille me demanda si j’accepterais de leur raconter un épisode de plus de mon récit. Je le fis avec plaisir, d’autant que Florence nous invita à nous installer sur leur grande véranda, en plein soleil. Ayant fini, la veille au soir, avec Vernadski en partance pour la France, je me devais de retourner du côté de Teilhard qui, coïncidence, embarquait pour la même destination, mais venant de plus loin…

Quand il rentre de Chine à la fin de l’été 1924, avec dans ses bagages plusieurs tonnes de fossiles et d’échantillons de toutes sortes destinés au Muséum, Teilhard apprend que, de façon officieuse mais catégorique, sa réinterprétation du péché originel a fortement déplu au Vatican.

Consternation. Va-t-on le sanctionner ? À Paris comme à Rome, les réactionnaires intégristes ont le vent en poupe. Désormais, le jésuite sait que non seulement les autorités s'opposeront à ce qu'il publie, mais qu'elles ne relâcheront plus leur surveillance sur la moindre de ses interventions publiques. Il en vient à se demander comment il réagirait si, à l'Institut catholique, on l'obligeait à enseigner des contre-vérités, par exemple anti-darwiniennes. Sans hésiter, il décide qu'il démissionnerait, mais ce serait la mort dans l'âme. Certains soirs l'angoisse qui l'étreint l'écrase jusqu'à la désespérance : « J'ai senti sur moi le poids d'un isolement terminal et définitif, la détresse de ceux qui ont fait le tour de leur prison sans lui trouver d'issue. L'homme a l'homme pour compagnon. L'Humanité est seule. J'ai vu les bords de l'humanité ; – j'ai aperçu le noir et le vide autour de la Terre[1] ! »

Heureusement, il y a l'abbé Breuil… Cet homme n'a que quatre ans de plus que Pierre Teilhard, mais il est déjà bien installé dans la profession de paléoanthropologue, qu'il inaugure en quelque sorte : c'est la première fois qu'un chercheur est payé par son employeur (en l'occurrence l'Institut de paléontologie humaine de Paris, fondé par le prince Albert Ier de Monaco) pour creuser la question des origines de l'humanité. On le surnomme le « pape de la Préhistoire ». Il s'est spécialisé dans l'art pariétal et ses recherches sur les peintures rupestres, notamment dans les grottes d'Altamira et des Trois-Frères, émerveillent bien au-delà du monde savant. À la fin des années 1940, il sera le premier scientifique à descendre dans la caverne de Lascaux. Pour le moment, c'est lui qui présente Teilhard, les souliers encore couverts de sable chinois, à un certain Édouard Le Roy.

Agrégé de mathématiques, docteur ès sciences, brillant professeur en classe préparatoire aux grandes écoles dans les meilleurs lycées de la capitale, Édouard Le Roy a surpris tout son entourage en se tournant, à quarante ans, vers la philosophie et la métaphysique, passant des mathématiques à une approche « amoureuse » de la sagesse et du réel.

Quand l’abbé Breuil lui fait rencontrer Teilhard, Le Roy vient juste d’être choisi par Henri Bergson pour lui succéder à la chaire de philosophie grecque et latine du Collège de France. Catholique convaincu mais très attaché à la laïcité, le mathématicien-philosophe est moins diplomate que le jésuite. Il n’a pas hésité à braver le Vatican, qui a mis ses livres à l’Index, les interdisant ainsi à tout lecteur catholique. Curieusement, l’Église le condamne non pour ses idées darwiniennes, mais en raison de son anti-intellectualisme : il déclare en effet se méfier des dogmes, de la théologie spéculative et des raisonnements abstraits, leur préférant la voie du cœur, le sentiment et la foi instinctive – en un mot l’intuitionnisme de Bergson. Tout ce que l’institution ne supporte pas.

C’est donc avec une sorte de paria savant, de onze ans son aîné, que se lie Pierre Teilhard de Chardin. Entre ces deux hommes le courant passe. Ils deviennent aussitôt de très grands amis.

– Amis pour la vie ? demanda Florence, un peu gratuitement, en sirotant son café.

Ton inconscient vise juste : pour la vie ! Le moral du jésuite va s’en trouver sérieusement revigoré, et même catapulté vers les sommets – il dira plus tard que Le Roy fut pour lui comme un père. Ils discutent passionnément pendant des heures. Très vite s’institue entre les deux hommes l’habitude de se retrouver le mercredi soir, au domicile de Le Roy, rue Cassette, dans le 6e arrondissement, non loin de la rue du Vieux-Colombier, où loge Teilhard, à deux pas de l’église Saint-Sulpice et de l’Institut catholique, dans le quartier le plus catho de Paris.

– Oui, mais c’est aussi à deux pas de Montparnasse et de Saint-Germain-des-Prés, le quartier des intellectuels et des artistes libres-

penseurs ! crut bon de rappeler Cyrille, qui avait grandi à Paris avant de partir à l'assaut du monde.

Il n'avait pas tort – même si je n'étais pas certain que nos deux personnages aient fréquenté le Flore ou la Rotonde (la Coupole n'existait pas encore) où se retrouvait toute cette avant-garde…

L'une de leurs toutes premières conversations porte sur la fameuse question de l'« arborescence divergente », aussi appelée « évolution buissonnante », ou « en éventail », que Bergson décrit dans son *Évolution créatrice*, et que Teilhard conteste. Pour ce dernier, derrière le brouillard de ses milliards de formes en transformation permanente et partant si l'on peut dire dans tous les sens, l'univers est en réalité orienté, vectorisé, canalisé, et non pas soumis au hasard d'un éclatement erratique. Un buisson ou un arbre voient certes leurs branches pousser de façon apparemment aléatoire, mais au final ils ont bien une forme globale reconnaissable ! À cette époque, le jésuite commence à parler de « phylum », de fibres cosmiques en quelque sorte, considérant la matière non plus en 3D mais en 4D, c'est-à-dire en intégrant le temps, et cela change beaucoup de choses. « Le réel est *fibreux*, dit-il à Le Roy, beaucoup plus que *pulvérulent.* » Ce langage, au moins aussi poétique que scientifique, plaît au mathématicien-philosophe, qui veut en savoir plus.

Entendant ces mots, Sacha eut une drôle de réflexion :

– Je te parie que ton jésuite aurait adoré nos jeux vidéo ! Ou simplement voir tous les films de SF qui ont suivi *2001, l'Odyssée de l'espace*, où les personnages, leurs vaisseaux, le décor, l'univers entier se déforment en jets spatiotemporels fulgurants, plus rapides que la lumière !

Teilhard vu comme un précurseur de la science-fiction au cinéma ? Je n'y aurais pas pensé. De temps en temps, en digne fils de Ramon, grand

lecteur de Philip K. Dick, Sacha me faisait comprendre mes propres mots en les arrachant à l'abstraction pour les rendre physiquement palpables. Cela m'intéressait d'autant plus que nous commencions à sérieusement nous rapprocher du but de mon récit. Je devais néanmoins respecter le tempo des dernières étapes.

En tant qu'élève et ami de Bergson, Le Roy sait que son fougueux nouvel ami exagère : l'auteur de *L'Évolution créatrice* et de *L'Énergie spirituelle* n'a jamais prétendu que l'avenir du vivant partait dans tous les sens. Bergson croit en particulier que la conscience « s'infiltre » de plus en plus dans la matière au fil de l'évolution, partout où elle le peut, faisant émerger un nombre croissant de possibilités de choix, donc une liberté grandissante qui, à l'horizon, ne saurait être que convergente. Certes il ne donne pas à cette convergence le nom de « Christ », comme le fait Teilhard, pour qui la chose est capitale. Catholique pratiquant mais mis à l'Index, Édouard Le Roy, lui, est intrigué par la démarche et l'enthousiasme de son nouvel interlocuteur. Ce dernier lui parle alors d'un petit ouvrage qu'il a commencé à rédiger en Chine sous le titre *Mon univers* et qu'il a achevé sur le paquebot le ramenant en France. L'essai présente les quatre principes fondamentaux de la vision du monde selon Teilhard de Chardin.

Le premier principe est la « montée de la vie en complexité/conscience », un concept qui, selon son auteur, devrait compléter la vision darwinienne. Des bactéries aux eucaryotes, avance-t-il, des amibes aux êtres multicellulaires, des poissons aux reptiles, ou de ces derniers aux mammifères, puis à l'homme – mais certainement aussi des algues aux herbes, ou des fougères aux plantes à fleurs, et même, bien avant, des simples atomes aux grandes molécules polymérisées –, l'évolution et la sélection naturelle n'ont eu de cesse, de façon infatigable, de faire augmenter conjointement la complexité des organismes et leur niveau de conscience. Le prêtre-paléontologue s'enflamme : « Autrement

dit, ce qui va devenir la conscience chez l'humain est déjà contenu – même si c'est à une échelle incommensurablement petite – au niveau particulaire des atomes, des molécules, des cellules, etc. Fin du dualisme matière/esprit ! La face interne du monde (la conscience) et sa face externe (la complexité) se répondent tout au long de la chaîne évolutive comme autant de monades jumelles. À l'inverse, en remontant dans le temps, nous trouvons des états toujours inférieurs de conscience qui s'étalent dans un spectre de nuances variables[2]. »

En réalité, Édouard Le Roy n'est pas si dépaysé que cela. Voilà une bonne trentaine d'années qu'Henri Bergson défend des idées pas forcément contradictoires avec celles-là. Pour l'essentiel, les intuitions de Teilhard et de Bergson se rejoignent sur un point essentiel : toutes deux saisissent dans un même mouvement l'Être et le Devenir – et l'idée d'évolution irréversible constitue une clé majeure pour l'un comme pour l'autre. L'Être se révèle dans le Devenir parce que l'évolution est création. « Vous savez, dit Le Roy à Teilhard, même l'idée d'une convergence des formes vivantes à partir d'un certain seuil de conscience pourrait ne pas lui être étrangère. Avez-vous lu la conférence qu'il a donnée à l'université de Birmingham quelque temps avant la guerre ? » Teilhard acquiesce mais montre d'un demi-sourire que, même s'il a pour Bergson une admiration démesurée, il n'est qu'à moitié convaincu par les arguments de son successeur au Collège de France. Et il poursuit son exposé.

Le deuxième principe de son *Univers* découle du premier. Par rapport à la vie minérale, la vie biologique constitue non pas un accident, mais une immense étape, à l'évidence beaucoup plus complexe et beaucoup plus consciente. « J'en conclus que la vie biologique est "en pression" dans tout l'univers, prête à sourdre n'importe où dans le cosmos par la moindre fissure, – et qu'une fois apparue, elle s'avère incapable de ne pas utiliser toute chance et tout moyen pour arriver à l'extrême de tout ce qu'elle peut atteindre, extérieurement en complexité, intérieurement en conscience[3]. »

Ce deuxième principe, aussi universel que son opposé, l'entropie, Teilhard l'appelle, dans son langage de prêtre, « Foi en la Vie ». Il a pour corollaire une conviction d'un optimisme que l'on pourrait dire panthéiste – mais, insiste-t-il, d'un panthéisme « christifié » –, qu'il résume de la façon suivante : « Le Monde, pris comme un Tout, est assuré d'aboutir, c'est-à-dire (en vertu du premier principe) de parvenir toujours à un état supérieur de conscience[4]. »

De nouveau, l'idée pourrait trouver des passerelles avec la vision bergsonienne. Mais cette fois, Édouard Le Roy ne pipe mot, laissant son nouvel ami mener son raisonnement jusqu'au bout. Le troisième principe, intitulé « Foi en l'Absolu », est encore plus mystique. Il l'énonce ainsi : « Dans un Univers de nature évolutive, l'existence de l'Esprit exclut, par structure, la possibilité d'une Mort où disparaîtraient totalement (c'est-à-dire, plus exactement, où ne seraient pas conservées par leurs fleurs) les conquêtes de l'Esprit. » Dit autrement : « Le Monde cesserait légitimement et infailliblement d'agir – par découragement – s'il prenait conscience (dans ses zones pensantes) d'aller à une Mort totale. Donc la Mort totale n'existe pas. » Et comme Édouard Le Roy demeure le sourcil à demi levé et l'air légèrement perplexe, Teilhard lui lit ce passage de son manuscrit, qu'un René Descartes n'aurait peut-être pas contesté, mais un Ludwig von Wittgenstein non plus : « Un Univers qui continuerait à agir laborieusement, dans l'attente consciente de la Mort absolue, serait un Monde stupide, un monstre d'Esprit, autant dire une chimère. Dès lors qu'il admet en lui de la Pensée, un Univers ne saurait plus être simplement temporaire, ni à l'évolution limitée : il lui faut, par structure, converger et s'unifier sans fusionner, pour émerger dans l'absolu[5]. »

– Je trouve ça implacable et magnifique ! soupira Florence.

– Mouais…, grommela Sacha, apparemment moins convaincu. Tu crois vraiment qu'on peut prêter à l'univers des intentions logiques ? C'est de la

pensée magique !

Ou de la métaphysique. Mais attendez d'entendre le quatrième et dernier principe énoncé par Teilhard, qui ramasse les trois premiers en commençant par une question : « Sous quels traits, maintenant, me représenterai-je la Réalité terminale, seule précieuse, qui collecte tout ce qu'il y a d'absolu dans le travail de ma vie et de la Vie ? » Réponse : « Je me la représenterai sous les traits d'une immense Unité. Puisque en effet c'est la Vie dans son ensemble, et non dans ses éléments, qui est infaillible (principe 2) ; puisque, dans le fruit attendu de la croissance du Monde, le plus pur de la Sève élaborée par chaque monade doit se distiller (principe 3) ; l'Absolu vers lequel nous nous élevons ne saurait donc avoir d'autre visage que celui du tout –, d'un Tout épuré, sublimé, conscientisé[6]. »

Le propos est audacieux, pour ne pas dire péremptoire. Il pourrait cette fois entrer en contradiction avec la pensée de Bergson, pour qui l'intuition doit laisser à la rationalité scientifique le pouvoir d'approfondir l'exploration de la matière, de la vie extérieure, pour se réserver, à elle, l'exploration de l'esprit, de la vie intérieure. Mais le philosophe a aussi maintes fois reconnu dans l'extériorité la présence de la « durée », son concept clé, donc une certaine intériorité… Édouard Le Roy voudrait en discuter mais, sentant que son interlocuteur tient pour l'instant à se démarquer du philosophe, il préfère s'en tenir provisoirement là. Il demande à Teilhard s'il a entendu parler du fameux débat entre Bergson et Einstein, qui s'est tenu deux ans plus tôt à la Société française de philosophie, sur la nature de la dimension temporelle.

Ce débat – mais on devrait plutôt dire ce match – est resté en travers de la gorge de Le Roy. La rumeur, chez les lettrés, les savants, dans les revues ou la presse cultivée, a en effet prétendu que la partie s'était terminée par un KO debout du vieux philosophe (Bergson avait alors soixante-trois ans),

assommé par les arguments du jeune physicien (Einstein en avait quarante-trois)…

Une bonne partie de la vision bergsonienne repose sur la durée, le temps vécu, donc la nature subtile, complexe et spécifique du temps, à la fois subjective et irréversible. Mais en créant le concept de « continuum espace-temps », Einstein a remis les compteurs à zéro. Dit brutalement, il est censé avoir prouvé que le temps en soi n'existait pas. En tout cas plus pour lui. Ni pour ses contemporains scientifiques d'avant-garde pour qui espace et temps sont fondus dans un même tout. Rejoignant un vieux rêve des mythologies et de la science-fiction, ils pensent désormais possible, au moins en principe, de se promener dans le temps comme on se promène dans l'espace, d'avant en arrière et d'arrière en avant. Avec sa durée subjective, en résonance avec un temps universel à sens unique, Bergson s'est trouvé relégué dans la catégorie des *has been*, tout juste capables de discutailler avec Aristote ou à la rigueur avec saint Augustin. « Vous ne comprenez rien à la physique relativiste ! lui a même lancé Einstein, pour une fois offensif, pour ne pas dire agressif.

– Et vous, a tenté de rétorquer Bergson, votre métaphysique… laisse franchement à désirer. » Mais l'affaire était pliée.

Teilhard répond à Le Roy par une question en sens inverse : ne pense-t-il pas que la théorie de la relativité d'Einstein présente l'immense avantage (indirect et involontaire) d'intégrer le phénomène « vie » aux fondements de la physique ?

« Dans quel sens l'entendez-vous ? demande le bergsonien.

– Dans le sens où le phénomène "vie" pourrait enfin trouver la légitimité de représenter une force s'opposant en permanence à l'entropie, sur notre planète et partout ailleurs. »

Le Roy à son tour ne répond pas directement. Avec Teilhard ils vont en discuter souvent…

Les deux chercheurs s’avouent mutuellement séduits par cette hypothèse iconoclaste : si les lois de la thermodynamique démontrent que tout l’univers est irrémédiablement destiné à voir son énergie se dégrader, c’est-à-dire à finir en poudre homogène et froide, puis à disparaître, à l’inverse, tout semble prouver que la vie biologique constitue une force de création, de structuration et de régénération permanente, au moins aussi puissante et têtue que l’entropie.

« Mais en réalité, conclut provisoirement Le Roy, c’est une force dont les physiciens ne tiennent aucun compte, ni Einstein ni aucun de ses pairs. »

À leur quatrième rencontre fin 1924, Le Roy tend à Teilhard un gros livre intitulé *La Géochimie*, paru l’été précédent, dans la « Nouvelle Collection scientifique » dirigée par le mathématicien Émile Borel chez Félix Alcan (où est notamment édité Bergson). L’auteur, dont l’ouvrage synthétise les conférences qu’il a données à la Sorbonne, est un géologue russe du nom de Vladimir Ivanovitch Vernadski.

« Un honorable membre de la diaspora des Russes blancs qui ont fui la révolution ? demande Teilhard.

– Pas du tout, répond Le Roy, figurez-vous qu’il est même membre de l’Académie des sciences reconstruite par les bolcheviks ! Chose très rare, ces derniers l’ont laissé venir en France avec son passeport, c’est-à-dire avec la possibilité de retourner dans son pays. Quoi qu’il en soit, lisez sa thèse ! Elle va tout à fait dans le sens de vos idées, notamment quand vous dites que la vie biologique devient la force géologique principale des lieux où elle s’installe. »

Et comme Teilhard ouvre des yeux étonnés, Le Roy lui lance :

« Le mieux serait d’aller en discuter directement avec lui. Il vit à Paris depuis près de deux ans et continue à donner régulièrement des conférences, dans un français largement aussi bon que le nôtre, m’a-t-on dit. Si j’ai bien compris, il est en train d’essayer de calculer, en ce moment

même, la masse planétaire des flux du vivant… Seriez-vous d'accord pour que je vous fasse signe la prochaine fois qu'il est à l'affiche ? »

Le jésuite acquiesce, à la fois dubitatif et terriblement intrigué.

Sacha poussa un cri qui fit rire les deux autres :

– Ah ça y est ! Tes deux grands allumés vont se rencontrer ! Et on va enfin avoir le fin mot de ton histoire de Noosphère…

On y arrive en effet. Mais d'abord s'impose un tout petit flash-back. À leur arrivée à Paris, deux ans plus tôt, les Vernadski ont été chaleureusement accueillis à la gare de l'Est par Alexandra de Holstein, très émue. Pour la traductrice de Bergson en russe, c'était un miracle que ses amis aient traversé sains et saufs la révolution. Vladimir et Natalia ont trouvé la ville plus belle que jamais, malgré la guerre toute récente.

Sans attendre, Vladimir Ivanovitch a demandé à Alexandra de Holstein d'intercéder en sa faveur auprès d'Henri Bergson pour pouvoir plaider auprès de lui la cause de ses compatriotes scientifiques, totalement isolés du fait du boycott occidental frappant le pays de Lénine. Il se trouve que le fulgurant philosophe est aussi un diplomate très actif, qui préside la toute nouvelle Commission de coopération intellectuelle de la Société des nations, créée en décembre 1921, à laquelle appartiennent notamment Albert Einstein et Marie Curie. L'objectif de cette commission est de tout faire pour fédérer les recherches scientifiques à l'échelle européenne, sinon mondiale.

Après moult tentatives infructueuses, Alexandra de Holstein lui a enfin obtenu un rendez-vous, le 23 février 1923. Vernadski comptait jouer sur un argument géopolitique pointu : si la SDN ne tendait pas la main aux scientifiques russes, les Allemands, eux, le feraient.

La rencontre entre le géologue et le philosophe a lieu au domicile de Bergson, rue des Tilleuls, à Montmorency, dans la grande banlieue nord de Paris. Vernadski la racontera plus tard ainsi dans une lettre à son fils : « Ça y est, Bergson m'a reçu et j'ai eu avec lui un long entretien. Il vit dans un appartement petit mais luxueux. J'ai vu venir vers moi un petit homme, mal bâti et chauve, mais très spirituel et d'emblée sympathique. Il parle beaucoup et il est d'abord resté assez formel, mais ensuite nous sommes entrés dans le vif du sujet. Je m'en suis tenu à l'idée que les bolcheviks étaient les bolcheviks, mais que sur le plan international, il ne fallait pas placer les savants russes et la science russe dans une situation illégale. On nous a mis dans le même panier que les Allemands du point de vue du droit, ce qui est tout à fait injuste à mes yeux, d'autant plus que les Russes font un travail scientifique remarquable dans des conditions sauvages et barbares. On nous exclut complètement de tous les pourparlers ! Aucune enquête n'est faite sur la situation de la science chez nous ! J'ai signalé que notre travail scientifique se poursuivait et que l'on pouvait diligenter une enquête sur place, pour jauger les résultats obtenus sous le régime bolchevik. Bergson m'a dit qu'il se rendrait bientôt au conseil de la Société des nations et qu'il en discuterait encore auparavant avec moi et me tiendrait au courant. Je pense que cette entrevue n'était pas inutile… On verra. En ce qui me concerne, il ne suffit pas que je puisse mener mon travail scientifique en douceur, ici à Paris plutôt qu'en Russie. Peut-être qu'à l'issue de mes entretiens avec Bergson, il me sera donné une sorte de droit moral pour intervenir au nom de notre pays. On verra[7]. »

– Mais il ne lui a pas parlé de ses idées sur la biosphère ? s'étonna Sacha.

S'imaginant qu'il aurait d'autres entrevues avec Bergson, le savant russe a préféré taire pour l'instant les nombreux sujets « biosphériques » qui lui brûlent les lèvres, et sacrifier ses préoccupations personnelles aux

urgences politiques et géostratégiques. Sa démarche a-t-elle servi à lever l'ostracisme qui frappe ses compatriotes ? Il n'en est pas certain…

Une chose en tout cas est sûre : la France veut soutenir les recherches du savant russe. Dès son arrivée à Paris, ses vieux amis le minéralogiste Louis Gentil et le volcanologue Alfred Lacroix lui ont annoncé que le fonds de propagande de l'État français lui allouerait une subvention mensuelle qui, ajoutée aux émoluments de l'université de Paris et à une bourse de la fondation Rosenthal – ainsi qu'au prix Vaillant, attribué par l'Académie des sciences pour l'ensemble de ses recherches –, devrait suffire à Vernadski et à son épouse pour vivre confortablement. On offre en outre à Vladimir Ivanovitch tout le matériel nécessaire pour mener à bien ses recherches, soit au laboratoire du Collège de France, soit dans celui de l'École des mines, soit au Muséum d'histoire naturelle, soit encore à l'institut de Marie Curie, où l'on étudie notamment les propriétés de l'uranium du Congo…

– Sacrément gâté, le camarade Vladimir ! s'amusa Cyrille. Pourquoi l'État français faisait-il ça ? Pour tâcher de le garder à l'Ouest ?

Peut-être… Ce qui est certain, c'est que les Vernadski ont beaucoup d'amis français, en tête desquels les Lacroix. Ils sortent énormément, Vladimir adore ça. Dans le Paris des années 1920, les émigrés russes sont nombreux. Parfois Vladimir et Natalia ont la bonne surprise de retrouver des connaissances – dont certaines qu'ils avaient crues fusillées par les bolcheviks ! Mais nombre de ces gens les déçoivent. Vladimir Ivanovitch les trouve affairés à de petits arrangements et attachés à ce qu'il considère comme des nostalgies archaïques. Il guette bien sûr les nouvelles de Moscou et de Petrograd. La plupart du temps elles sont mauvaises. Les universités ferment les unes après les autres. Pour ne pas déprimer, le savant prépare consciencieusement ses conférences de la Sorbonne, très curieux de

savoir comment l'intelligentsia de la Ville Lumière va accueillir ses propositions révolutionnaires.

C'est une grosse déception. En dehors de quelques rares amis et d'une poignée d'étudiants, la plupart indochinois, personne ne vient l'écouter. Et ceux qui le font ne comprennent pas vraiment ce qu'il dit, ni où il veut en venir. Il va lui falloir beaucoup de ténacité pour tenir la distance.

S'il tient, c'est surtout parce qu'il s'est fébrilement mis à la synthèse de ses fameux calculs sur la matière vivante. Travaillant sans relâche, alimenté par les chiffres que lui envoient une bonne vingtaine de correspondants dans le monde, Vladimir Vernadski avance à grands pas vers ce qu'il appelle la « constante α ». Il s'agit, tâche herculéenne, de formuler puis d'intégrer toutes les équations qui rendent compte de la reproduction de TOUTES les formes de vie, depuis l'intérieur d'un organisme jusqu'à la biosphère terrestre complète.

Dans le rapport qu'il rendra à la fondation Rosenthal, intitulé *Matière vivante dans la biosphère*, le biogéologue commencera par ces mots : « Les chiffres que l'on va rencontrer ici, ceux par exemple des essaims d'insectes, des œufs, ou des alevins d'une même couvée, les constantes de la reproduction que l'on peut en déduire, et tous les chiffres qui caractérisent généralement une reproduction, sont toujours liés entre eux mathématiquement. Ce sont des chiffres déterminés, aussi exacts et invariables que les constantes physiques de la matière, de l'énergie ou des atomes, ou que les constantes en astronomie du mouvement des astres et de leur gravitation, de même que les propriétés que l'on peut déduire mathématiquement d'eux. » Et plus loin : « Répandue sur toute la surface du globe, la "matière vivante" constitue une couche mince mais continue, où se trouve concentrée l'énergie libre tirée du soleil. Cette couche constitue un mélange chimique dont les lois ne sont pas réductibles à celles de la matière inerte. »

Vernadski affirme que, durant un temps T, le nombre moyen de divisions possibles des cellules vivantes d'une espèce donnée obéit à une progression géométrique et constitue la constante de reproduction globale de cette espèce. Or les chiffres le disent clairement : le rôle des organismes vivant à la surface de la planète Terre est colossal ; du fait de leur reproduction et de leur métabolisme, inlassablement répétés – et accélérés au fil des éons – depuis des milliards d'années, ils dominent la géosphère, exerçant sur elle une pression dont nul n'avait idée jusqu'ici. Les calculs ultérieurs lui donneront raison. Très schématiquement, la vie sur terre pèse cinq cents milliards de tonnes, dont quatre cent cinquante milliards pour le végétal, soixante-dix milliards pour les bactéries, douze milliards pour les champignons, sept milliards pour les archées, quatre milliards pour les protistes et deux milliards pour les animaux… Mais ces milliards de tonnes ne constituent que le processus. La pompe. Se renouvelant à chaque seconde, la matière vivante met en jeu des masses infiniment plus grandes, forgeant ainsi la surface et les paysages de la Terre au gré d'un processus que Vernadski nomme la « migration biogène ». Dit autrement : la vie fonctionne comme un gigantesque aspirateur qui avale toute la matière de l'écorce terrestre et la rejette transformée, combinée, voire transmutée – la fonction chlorophyllienne, parmi des pléiades d'autres exemples, frappe particulièrement le savant russe.

Le calcul de cette migration biogène représente un travail considérable. Ce que Vladimir Ivanovitch cherche à cerner, bien au-delà de la masse actuelle du vivant, c'est sa dynamique phylogénique de croissance, c'est-à-dire l'accélération de la *transmutation biogène* au fil de l'évolution, et cela de la façon la plus différenciée possible. La découverte cruciale d'une réalité dont il a eu l'intuition dès sa jeunesse, Vernadski va pouvoir enfin l'annoncer au monde ! Et les Français vont l'y aider…

Ce qu'il ne dit pas encore, mais que tout semble indiquer, c'est que depuis fort peu de temps à l'échelle géologique, quelques centaines de

milliers d’années au maximum, l’ensemble du processus de cette migration biogène se trouve pris sous l’influence croissante d’un agent très spécial dont la masse totale approche, elle, à peine 0,04 milliard de tonnes.

Le fils de Ramon, qui avait compris le premier, me coupa d’une voix interloquée :

– Quoi ? C’est ce que pèse l’humanité ?

Oui, c’est le poids estimé de l’humanité dans les années 1920, moléculairement parlant. Et Vernadski explique bien que l’outil principal dont use cet agent nouveau ne pèse, à la limite, rien du tout, puisqu’il s’agit – en amont de toutes ses technologies – de son imagination, de sa pensée, des informations qu’elle véhicule, en un mot de son esprit. Un esprit que Vernadski se propose, dans ce contexte, d’appeler « énergie biogéochimique culturelle ».

Florence fit un grand sourire.

– J’adore ces formulations totalement jargonesques !

Vladimir Ivanovitch désigne ainsi une réalité à double tranchant. Dans son *Journal* et dans des lettres à ses amis, il dit sa conviction, préoccupante bien qu’encore non chiffrée, que l’influence humaine pourrait avoir tendance à faire baisser la biomasse globale, ce qui aurait certainement des conséquences lourdes, éventuellement fâcheuses. Il pense notamment à l’exploitation intensive des forêts primaires et à la chasse à la baleine, qui, dans les deux cas, détruisent des écosystèmes entiers.

– C’est fou qu’il ait dit ça dans les années 1920 ! commenta Cyrille. Et c’est à se pendre parce que, cent ans après, rien n’a changé !

Le sort des forêts est une très ancienne préoccupation politique, certainement depuis les Romains. On l’associait traditionnellement au « cycle de l’eau », donc d’une certaine façon au climat. Mais Vernadski pense aussi, déjà, que les activités humaines augmentent la proportion de gaz carbonique dans l’atmosphère, ce qui pourrait ne pas être sans effet important sur l’ensemble de la biosphère… même s’il ne parle pas directement d’effet de serre ni de réchauffement climatique. Il est cependant convaincu que la science saura résoudre ces problèmes, grâce à une coopération internationale des chercheurs qui non seulement répareront les dégâts, mais ouvriront la biosphère à des lendemains inédits et fabuleux.

Florence soupira :
– Cet homme rêvait ! Mais ça fait du bien…

On peut dire que c’est un rêve vital ! Cela dit, parce qu’elles ne sont pas encore chiffrées, toutes les considérations « anthropocentrées » ne figurent pas dans l’article en français que le savant envoie à la revue hebdomadaire de l’Académie des sciences. Un texte intitulé « Sur la pression de la matière vivante dans la biosphère[8] », dont il attend beaucoup…

Mais ce texte passe totalement inaperçu. Personne ne lui en parle. Sinon pour juger le propos farfelu : « Ces Russes en exil, quand ils s’y mettent, quelle imagination ! » Quant au rapport, nettement plus long, que Vernadski remet à la fondation Rosenthal pour justifier de la bourse dont il bénéficie… il n’est même pas publié.

Un terrible doute s’installe dans son esprit : se pourrait-il qu’on ne l’entende littéralement pas ?

Par chance, le célèbre mathématicien Émile Borel le prend au sérieux. Gendre de Paul Appell, le recteur de la Sorbonne qui a invité le Russe en France, il a de longues conversations avec lui et accepte finalement de publier son premier livre, *La Géochimie*, à l’été 1924.

Malheureusement, cet été-là, Vladimir Ivanovitch n’a pas trop le cœur à se réjouir de cette bonne nouvelle. Il vient d’apprendre que l’Académie des sciences d’URSS l’a exclu et qu’il ne peut plus rentrer dans son pays…

En réalité, la menace pesait depuis un an. Censé retourner en URSS à la fin du printemps 1923, Vernadski a multiplié les messages d’excuse pour prolonger son séjour à Paris. Sa principale raison : comme toujours, terminer le travail commencé avant de passer à autre chose. Dans une lettre à l’académie qui vient de l’exclure, il écrit : « Un savant ne doit se laisser guider que par les intérêts de son œuvre et de son travail, comme le précise notre Charte, et non par des considérations conjoncturelles. » Mais dans le même temps, dans son entourage, nul n’ignore avec quelle méfiance il considère le nouveau régime communiste, écrivant dans son *Journal* : « Il règne à l’heure actuelle en Russie envers la personne humaine un mépris comme on n’en a jamais vu. Le premier devoir d’un citoyen est de résister à ce mépris. »

Son moral est donc sérieusement en berne quand, après une énième conférence à la Sorbonne (le recteur Appell a par deux fois renouvelé son contrat et la rumeur a fini par attirer un auditoire un peu plus attentif), le géologue reçoit un courrier du mathématicien Édouard Le Roy, qu’il a déjà croisé au Collège de France, l’invitant chez lui pour échanger avec un jeune paléontologue dont il a vaguement entendu parler, un certain Pierre Teilhard de Chardin. Il s’agit, d’après ce qu’on lui a dit, d’un « excellent spécialiste des mammifères de l’ère tertiaire ».

Cyrille et Florence auraient écouté la suite avec d'autant plus de plaisir qu'à l'évidence on approchait d'un moment décisif, mais ils devaient retourner à leurs travaux. Je dus leur promettre de vite revenir les voir pour leur raconter la saga en entier. Quant à Sacha et moi, il était temps que nous rentrions à la yourte de Pablo. Nos sacs chargés de bonne spiruline, nous reprîmes la route de Die. Sacha était d'humeur gaie, il aimait apprendre des choses nouvelles… L'atmosphère changea du tout au tout quand je me sentis obligé de lui demander :

– Pourquoi n'accepterais-tu pas l'offre que t'a faite Pablo de travailler pour son réseau ?

Le jeune homme fit tout pour éluder, prétendant qu'il allait d'abord lui falloir tirer au clair ce que cette offre impliquait. Certes, notre rencontre avec le plus connu des collapsologues français l'avait fort intéressé…

– Il est moins pessimiste que beaucoup de ses homologues anglo-saxons, dit-il, mais je ne sais pas vraiment ce que je peux lui apporter.

Je suggérai une première liste des sites collapso italiens, puisque telle était la demande. Il répondit :

– Faut que je voie ça.

Je le sentais fuyant. Cela m'irrita. Aussi quand, quelques heures plus tard, nous fûmes remontés dans nos couchettes, cette fois en direction de Paris, et que Sacha me demanda de reprendre mon récit sur la Noosphère, je dis que j'étais fatigué et que j'allais dormir. La virée n'avait pas été de tout repos, mais je tenais surtout à marquer mon agacement devant son manque de souplesse collaborative.

12

Myriam nous entraîne chez les survivalistes

Au retour de la Drôme, une surprise nous attendait gare de Lyon : Myriam et la petite Aglaé se tenaient au bout du quai. Sacha eut un sursaut. Ce n'était pas dans les habitudes de son ex. Elle lui envoya une bise de loin, et s'adressa à moi :

– Alors ? Ce voyage valait-il la peine ? Avez-vous réussi à convaincre le père de ma fille de travailler ?

C'était cash, pas vraiment amer, un mélange d'appréhension et d'ironie. Je me tournai vers mon jeune compagnon et dis, ou plutôt balbutiai :

– Pablo lui a proposé une collaboration… Il faudrait commencer par faire un essai, n'est-ce pas ? Mais en fait, nous n'en avons pas vraiment reparlé depuis avant-hier. Qu'en dis-tu, Sacha ? Tu vas saisir l'occasion, non ? Ce serait dommage…

En une fraction de seconde, je vis le lutin furieux rejaillir de sa boîte, comme quand il avait pété les plombs quelques mois plus tôt. Trois minutes avant, il somnolait encore, rose et frais, et voilà qu'il était écarlate, les naseaux fumants.

– Mais qu'est-ce que vous avez tous à m'emmerder avec vos salades ? J'étais d'accord pour rencontrer Pablo Servigne, ça m'intéressait, point barre ! Pour le reste, mêlez-vous de ce qui vous regarde ! Je n'ai nullement l'intention de me plier à vos injonctions à la noix !

Myriam se hérissa tout aussi vite. Elle se saisit d'Aglaé, la serra dans ses bras et fulmina entre ses dents :

– Bah, mon p'tit vieux, tu n'es pas près de la revoir, ta fille ! Tu n'es qu'un pauvre naze !

Et elle s'enfuit en courant.

Mon hésitation ne dura que quelques secondes. Laissant Sacha planté là, à deux doigts de l'apoplexie tant sa colère l'avait surpris lui-même, je me ruai à la poursuite de la jeune femme. Sur l'esplanade devant la gare, je la rattrapai, lui pris le bras et, soutenant son regard furieux, me lançai dans un plaidoyer improvisé :

– Attends, ne pars pas si vite ! La rencontre a été formidable. Sacha est bien toujours le même, tu sais, débordant d'intelligence. Laisse-lui le temps de digérer ce voyage. Je ferai tout mon possible pour le convaincre de s'engager dans quelque chose de concret et ne pas continuer à gâcher sa vie… et les vôtres.

Elle resta silencieuse un instant, tandis que sa fille me dévisageait de ses grands yeux noirs, puis elle murmura :

– Je sais très bien à quoi va ressembler son « engagement concret » : passer des journées entières devant son ordi à se complaire dans le catastrophisme, puis rejoindre ses copains zadistes pour maudire le monde en rêvant de le détruire…

Nous négociâmes dix bonnes minutes. Finalement, je lui promis de manger mon chapeau si aucun changement ne se produisait – pour le coup, je m'engageais un peu loin peut-être. Elle accepta de rebrousser chemin à contrecœur et de monter prendre un petit déjeuner avec nous, au premier étage de la gare, au restaurant du Train bleu, arguant que les plafonds et les peintures rococo du lieu amuseraient certainement sa fille. Sacha nous vit revenir, feignant l'indifférence. Intérieurement, il n'en menait pas large.

Une fois assise, Myriam interrompit le long et lourd silence :

– Il y a un truc que je ne pige pas : vous dites que vous n’avez pas reparlé de la proposition de Servigne depuis avant-hier, mais alors qu’est-ce que vous avez fait pendant tout ce voyage ?

Changeant brusquement d’attitude comme il sait si bien le faire, Sacha eut un petit rire :

– Patrice m’a raconté la suite de son histoire !

– Quelle histoire ?

– Celle de la Noosphère.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

– C’est à cause de toi. L’autre jour, tu lui as dit que sa rencontre avec les savants beatniks américains t’intéresserait. Et puis tu es partie…

– Et alors ?

– Eh ben, c’est à nous qu’il l’a racontée, à maman et à moi. Et ensuite aux copains chez qui nous avons dormi.

– Et alors ?

– Lynn Margulis, une biologiste qui est un peu la mère de l’hypothèse Gaïa, lui a dit que l’avenir de notre planète dépendait d’un truc appelé « Noosphère » et que pour comprendre ce que ce mot signifiait, il devait enquêter sur deux savants d’il y a un siècle, le Russe Vernadski et le Français Teilhard de Chardin. Ça fait deux semaines que nous suivons ces deux types… mais je t’avoue que je n’ai toujours pas saisi où ça menait. La seule chose que j’ai pigée, c’est que c’est une piste qui pourrait nous servir à muter collectivement.

– Alors là *sorry*, mon p’tit vieux, mais quel charabia ! C’est une blague ou quoi ?

Il fallut tout raconter à nouveau. En très condensé. Sacha aurait voulu le faire à ma place, mais Myriam lui intima l’ordre de la boucler. Il se tint coi. Je commençai en m’adressant au jeune homme :

– Tu as été très patient, merci ! La Noosphère arrive au prochain épisode du scénario, je te le promets.

Puis, sous le regard de Myriam qui commençait à se demander si je n'étais pas fou moi-même, je m'acquittai de ma tâche avec le plus de sobriété possible, comme on fait désormais un pitch quand on a une idée à proposer à un producteur dont l'emploi du temps est chargé.

Elle écouta mon résumé en faisant vaguement la moue, sans que je puisse savoir si cela l'intéressait ou pas. Mais la petite Aglaé ne tarda pas à montrer des signes d'impatience. Il fallait bouger. Myriam nous lança alors :

– J'ai deux heures à perdre et j'avais envie d'aller au Salon survivaliste. Vous m'y accompagnez ?

Le Paris Event Center est un bâtiment d'exposition coincé entre le périphérique nord et la Cité des sciences et de l'industrie, porte de la Villette. Je tombai tout de suite des nues. Un premier stand présentait toutes sortes de graines archaïques et non trafiquées, des herbes, des essences de plantes, des pulls de laine brute et des jouets en bois, dans un décor bariolé mi-africain mi-inca, tout droit sorti de l'univers hippie. Les personnages tenant la boutique avaient les cheveux longs, portaient de longues tuniques indiennes et leurs tatouages semblaient faits au henné. Mais juste après, comme si un glissement de terrain spatio-conceptuel avait sévi, venait un stand militaire. De sympathiques jeunes gens au poil court et au menton volontaire vous proposaient de faire un essai d'un an ou deux dans les commandos, dont de grands panneaux vantaient les techniques de survie dans la jungle, la haute montagne ou le désert. Quant au stand suivant, il était tenu par des chercheurs du CNRS en blouse blanche présentant, eux, des dessalinisateurs dernier cri et des capteurs solaires capables aussi bien d'éclairer que de chauffer, de faire tourner une pompe à eau ou d'alimenter un ordinateur. Et tout de suite après, c'étaient des pompiers, droits dans leurs bottes, qui expliquaient leurs différentes missions en cas non seulement d'incendie ou d'inondation, mais de toutes les sortes d'autres

catastrophes, famine, pandémie, etc. Et plus loin, vous découvriez le « kit de survie au trauma ».

Plus nous avancions, plus ma surprise grandissait. Après les secouristes venaient des thèmes plus lourds. Des marchands de coffres-forts. En France, la vente d'armes est sévèrement contrôlée, pas question d'en proposer publiquement n'importe comment, mais dans ces coffres-forts aux portes grandes ouvertes, on avait posé, juste pour l'exemple, des fusils-mitrailleurs, des lance-roquettes et d'autres « instruments de survie en cas d'effondrement », comme disaient les affiches – il était entendu que vous sauriez vous procurer lesdits instruments en cas de nécessité.

De temps en temps se présentait une petite accalmie, avec de simples marchands de filtres à eau, de gourdes, de couteaux multi-lames, de hamacs, de petites éoliennes individuelles ou de kayaks de secours. Mais dix mètres plus loin, on retombait dans *Mad Max*, avec des marchands de drones, de combinaisons contre les radiations nucléaires et les armes bactériologiques, ou de gros véhicules 4×4 amphibies capables d'affronter déserts et marécages.

Mes jeunes compagnons s'étonnaient moins que moi de ce mélange fou.

– Ah tu ne connaissais pas les survivalistes ! s'amusa Sacha, tout content de tenir sa gamine par la main, ce qui nous faisait avancer à pas très lents. C'est assez nouveau en France, mais aux États-Unis, ça existe depuis longtemps. C'est d'ailleurs un trip typiquement américain qui nous arrive maintenant droit dessus. On parle d'autonomie, mais surtout on se bunkérise, on s'arme et on s'entraîne à tirer sur tout étranger qui approche – surtout s'il a la peau sombre.

Myriam protesta :

– Il n'y a pas que les Américains ! En réalité, tous les riches du monde fonctionnent déjà comme ça. Ils se sont prévu des planques, dans les pays scandinaves ou en Nouvelle-Zélande !

Surpris qu'elle se rallie à un point de vue classiquement gauchiste, je lui demandai si elle était sûre de ce qu'elle avançait. Sa voix siffla d'indignation :

– Évidemment ! C'est une attitude typiquement phallocrate et machiste ! D'ailleurs, regarde autour de toi dans ce salon, il n'y a quasiment que des mecs. Je m'en doutais, mais je voulais vérifier.

Au stand suivant, trois femmes offraient des massages aux visiteurs et de tester leurs chaises ergonomiques. Mais cela ne renversait pas le raisonnement de Myriam. Elle poursuivit sans ciller :

– Si le monde s'écroule, c'est parce qu'il n'est dirigé que par des hommes. Seules les femmes peuvent le sauver. Mais de vraies femmes, pas des imitations d'hommes débordant de testostérone. Des femmes chamanes, des sorcières ayant retrouvé tous leurs pouvoirs et sachant faire valoir leurs droits.

Je songeai à la sorcière dont Pablo Servigne avait diffusé la vidéo…

Nous débouchâmes alors sur un espace dégagé où avait été aménagé un forum délimité par des arbustes en pot. Une centaine de personnes se tenaient là, en majorité assises sur des chaises, certaines les fesses sur une moquette de plastique vert, d'autres debout, et toutes écoutaient avec une visible attention un orateur athlétique, chauve et barbu, d'une petite cinquantaine d'années, qui, très à l'aise à la tribune, donnait l'impression de passer du bon temps. Nous arrivions à la fin de son speech.

– En conclusion, dit-il, je ne fais pas de politique, je fais de la *métapolitique*, c'est-à-dire que je me situe au-dessus de la politique. Il s'agit juste d'être de plus en plus indépendant et libre. Disons-le comme ça : être vivant vaut mieux que d'être mort, ok ? Et être libre vaut mieux que d'être esclave, on est d'accord sur ce point ?

Il marqua un temps d'arrêt, regardant l'assistance.

– C'est Piero San Giorgio ! me chuchota Sacha, surexcité.

À mon air bête, il vit que ce nom ne me disait rien.

– Mais si, tu sais bien, insista-t-il à voix basse, c'est ce Suisse d'origine italienne qui est très copain et même associé avec Alain Soral, l'idéologue qui fait le buzz sur tous les réseaux d'extrême droite. Il a été l'un des tout premiers, il y a une dizaine d'années, à annoncer l'effondrement – écologique mais surtout civilisationnel. On le dit proche des suprémacistes blancs américains. Ça ne m'étonne pas qu'il parle dans ce salon, son livre *Survivre à l'effondrement économique* est un best-seller. Lui-même s'est monté un chalet-bunker qui est devenu mythique, près d'une source, dans un endroit secret des montagnes helvétiques, bourré de bouffe et de flingues, pour que toute sa tribu puisse tenir un an coupée de tout. En attendant, il conseille les riches désireux d'avoir leur propre bunker – à prix fort bien sûr !

D'un coup je me mis à écouter le conférencier avec plus d'attention.

– Bon, reprit-il, tout le monde préfère être vivant et libre plutôt que mort ou esclave, on est d'accord ? Eh bien écoutez-moi : rien que dire ça, pour beaucoup de gens, c'est subversif. Et ils ont raison, parce que ça l'est ! Donc, pour vraiment conclure et laisser un peu de temps à vos questions, je vous proposerai ceci : vous avez le choix entre ne rien faire ou faire quelque chose. Si aucun effondrement ne se produit et que vous n'avez rien fait, tant mieux pour vous, ou plutôt tant pis, vous aurez perdu une occasion, parce que vous allez sagement retourner à votre petite vie pépère, métro-boulot-dodo. Si en revanche vous n'avez rien fait et qu'il se passe quelque chose, ma foi, ce sera très dommage pour vous – un peu comme si votre maison brûlait et que vous aviez oublié de vous assurer, ou comme si tous vos moyens avaient été mis en Bourse et que celle-ci s'effondrait. La partie est alors finie pour vous, *game over*, adieu ! Par contre, si vous vous êtes bien préparés, de deux choses l'une. Soit rien ne s'effondre, et dans ce cas vous serez d'autant plus contents que vous aurez fait de nouveaux apprentissages et découvert, par exemple, que le bivouac en forêt, c'est cool, et que retrouver vos racines de chasseurs-cueilleurs, ça vaut peut-être mieux que

de retourner bêtement au métro-boulot-dodo – en plus, vous pourrez tranquillement manger les produits de votre potager ! Soit, deuxième hypothèse, il se produit, comme on peut le craindre, des événements très très ennuyeux, et alors… alors je ne dis pas que vous allez forcément vous en sortir, mais au moins vous vous serez un petit peu préparés à l'épreuve, mentalement, physiquement et matériellement. Préparés pour vous-mêmes d'abord. On me dit : « C'est très égoïste. » Mais c'est très bien, l'égoïsme ! Ceux qui ne s'aiment pas et ne se préparent pas eux-mêmes ne pourront jamais aider les autres. Voilà, j'ai fini. Je vous remercie.

Tandis que le public applaudissait, Myriam prit un air dégoûté.

– Voilà que des écolos applaudissent un facho. C'est à vomir. Barrons-nous d'ici, c'est *too much* !

J'aurais voulu traîner un peu pour écouter les questions de l'auditoire. Mais Myriam s'en allait vraiment et j'avais promis de raccompagner la petite « famille décomposée » en taxi.

À peine étions-nous sortis de l'entrepôt que j'entendis Sacha s'exclamer :

– Arthur ! Ça alors ! Toi aussi, tu t'intéresses au survivalisme ?

C'était un grand roux, apparemment un vieux copain – ils avaient pratiqué ensemble un art martial dérivé du karaté, à l'époque où le fils de Ramon fréquentait certains black blocs et qu'il voulait apprendre à se battre. J'appris que, depuis, les deux jeunes gens s'étaient un peu perdus de vue. Le type avait l'air emprunté. Soudain Myriam, plaquant vigoureusement sa fille dans les bras de Sacha, nous dit :

– Merci beaucoup, chers amis, de m'avoir accompagnée. On s'appelle lundi quand tu me ramènes Aglaé, d'accord, Sacha ? Allez, bisou, ma chérie !

Et sans que le rouquin ait eu le temps d'en placer une, elle lui prit la main et l'entraîna vers le métro. Nous comprîmes alors qu'elle avait rendez-

vous avec lui et qu'elle nous avait menés jusque-là pour le rejoindre. Et peut-être aussi pour faire bisquer son ex… Mais l'ex ne moufta point.

Légèrement douché moi-même, je tentai de me mettre à la place de Sacha. Était-il encore amoureux d'elle ou plus du tout ? La petite Aglaé, elle, après avoir poussé un cri déchirant en voyant sa mère s'éloigner, avait vite retrouvé ses esprits et exigeait à présent que son père la garde dans les bras pour aller jusqu'à la station de taxi. Dans la voiture, Sacha grommela quand même :

– Qu'ils aillent au diable !

Puis, avec un inévitable ricanement qui se voulait sarcastique :

– Tant pis pour elle, elle n'entendra pas la suite de l'histoire de la Noosphère !

13

L’étincelle créatrice

Dans le taxi qui nous conduisait chez lui – ou plutôt chez sa mère, où le garçon continuait à habiter –, sa gamine sur les genoux, Sacha, avec un air légèrement déprimé (accusait-il malgré tout le coup d’avoir vu Myriam partir avec cet Arthur ?), me rappela où nous en étions restés :

– Donc Vernadski est invité par Édouard Le Roy à venir faire la connaissance de Teilhard.

– Oui, mais pourquoi cette invitation ? Parce que Le Roy et son ami jésuite viennent d’assister à une conférence du savant russe et que le bonhomme leur a aussitôt paru digne du plus haut intérêt…

Imaginons la scène. Nous sommes peut-être le vendredi 14 novembre 1924 (les dates ne sont pas absolument certaines). Édouard Le Roy et Pierre Teilhard de Chardin arrivent à la Sorbonne. Il pleut. Le Roy propose à Teilhard de partager son parapluie, mais le jésuite, accompagnant son aîné d’un grand pas élastique, préfère garder une certaine distance et tremper sa soutane plutôt que de courir le risque de se prendre une baleine dans l’œil. Les deux hommes franchissent l’entrée de la prestigieuse université, où un panneau annonce que la conférence publique du professeur Vernadski se tiendra dans l’amphithéâtre Richelieu. Une petite trentaine d’auditeurs est venue écouter le géologue russe. Dans l’admirable salle ronde, beaucoup de bancs restent vides… Il faut dire que l’intitulé de la conférence – « Dynamique minéralogique de l’approche géochimique » – ne parle pas

forcément à grand monde. Teilhard, lui, se tient sur le qui-vive, avec une tension qui amuse son ami.

L'allure du savant russe, qui fait son entrée en saluant solennellement le public d'un grand geste de la tête, ne les étonne pas : tout comme Le Roy, Vernadski porte le costume trois pièces, la barbichette et la moustache blanches de quasiment tous les personnages officiels de ce temps – alors que Teilhard est glabre comme la plupart des jeunes gens des années 1920. Mais tout de suite, derrière les petites lunettes rondes du vieux géologue venu de l'Est, tout le monde sent un regard d'une densité et d'une vivacité impressionnantes.

Dans un français impeccable, avec un accent très léger aux *r* à peine roulés, le savant parle d'une voix grave qui, à l'évidence, cherche à contenir tout risque de lyrisme en se coulant dans la forme la plus académique possible. Le thème du jour porte sur l'hypothèse d'une accélération de la diversification des minéraux de la croûte terrestre à partir du carbone, du silicium et de quelques autres roches de base – diversification qui, selon l'orateur, aurait été catalysée par la vie biologique, notamment bactérienne. Cette hypothèse, quasi absente des annales géologiques, expliquerait le constat fait par les astronomes, usant de leurs tout nouveaux spectromètres, de la très grande variété minérale terrestre, beaucoup plus grande que celle des autres planètes du système solaire. Si l'hypothèse est audacieuse, Vernadski la pose en universitaire respectueux des règles : au fil de son exposé, il fait régulièrement référence aux recherches de tel pair ou prédécesseur – par exemple à celles du fameux géologue autrichien Eduard Suess, qui avait approuvé l'idée du jeune Vernadski de jeter une passerelle entre géologie et théorie darwinienne de l'évolution. Tout de suite, cette intrépidité transdisciplinaire intrigue Teilhard et lui plaît a priori beaucoup. Jusqu'où le savant russe est-il prêt à pousser la diagonale de ses hypothèses ? « Ne vous avais-je pas prévenu ? » s'amuse Édouard Le Roy

en observant la concentration avec laquelle son ami écoute l'orateur dérouler son propos.

Mais c'est surtout la conclusion de la conférence qui produit sur le jésuite l'effet d'un électrochoc. Vernadski déclare que les prolongements logiques de sa biogéochimie devraient conduire les recherches futures à intégrer l'être humain aux processus physiques étudiés. « L'avènement de l'humanité, dit-il, a accéléré d'un facteur remarquable tous les flux matériels à la surface de notre globe, ainsi que l'émergence de "minéraux" nouveaux – pensez ne serait-ce qu'à tous les alliages métalliques que nos ancêtres ont inventés et à tous les produits inédits qui sortent désormais de nos industries. Depuis les premières bactéries jusqu'à nous, comment calculer ces flux et ces accélérations successifs, mathématiquement dérivés les uns des autres comme des poupées russes – si vous me permettez cette allusion facile à ma patrie –, telle est la passionnante question à laquelle nous nous sommes attaqués voici maintenant trois décennies… et nous ne sommes pas au bout de nos peines, mais nous avançons ! Le principe moteur de l'accélération dont je vous parle pourrait, lui, s'avérer évident. Selon moi, c'est le géologue et zoologue américain James Dwight Dana qui l'a énoncé le premier, en 1851, soit huit ans avant la parution de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin. Partant de ses recherches très poussées sur les crustacés et descendant, si je puis dire, les vallées successives de l'évolution jusqu'à l'être humain, Dana, qui enseignait à l'université de Yale, proposa de choisir comme fil d'Ariane de l'évolution du vivant la complexification progressive du système nerveux et des activités mentales qui en dérivent – ce qu'il appela la "céphalisation". Dana est malheureusement tombé dans les oubliettes et nous nous efforçons de l'en arracher. Mais c'est là un tout autre sujet que celui de la conférence d'aujourd'hui. Je vous prie de bien vouloir me pardonner cette digression et d'accepter tous mes remerciements pour être venus m'écouter cet après-midi. »

Le petit public applaudit avec une fougue sincère. Teilhard et Le Roy aimeraient dire un mot à l'orateur pour l'inviter à une rencontre en privé, mais le savant russe est à présent entouré de quelques étudiants si agités qu'ils décident de s'y prendre autrement. Le Roy écrira un mot, qu'un planton transmettra à son destinataire en trois minutes : le savant russe habite en effet rue Toullier, à cent mètres de la Sorbonne et à trois pas de la rue des Écoles, donc du Collège de France, où Le Roy enseigne depuis qu'il a succédé à Henri Bergson.

Notre taxi allait bientôt arriver à destination. Je sentais mon jeune auditeur bouillant d'impatience – se forçait-il à se passionner pour mon scénario afin d'oublier la dérive de sa vie sentimentale ?

Vladimir Ivanovitch adore les rencontres. Il les multiplie, accompagné de Natalia ou tout seul. C'est en conversant avec autrui, aime-t-il dire, que lui viennent ses idées. Aussi répond-il séance tenante à l'invitation des deux chercheurs français. Et quelques jours plus tard les trois hommes se retrouvent ensemble, pour la première fois, dans l'appartement d'Édouard Le Roy.

On pourrait maintenant être le mercredi 26 novembre 1924. Personne ne s'en doute, pas même les intéressés, mais c'est une rencontre très importante qui est en train d'avoir lieu ce jour-là, rue Cassette, à quatre heures de l'après-midi. Les salutations ne sont pas longues. Teilhard attaque bille en tête, d'une voix claire et rapide : « Si j'ai bien compris votre récent livre sur la géochimie, cher professeur Vernadski dont nous avons fort apprécié la dernière conférence, la vie biologique, que vous appelez "matière vivante", serait tout bonnement une force cosmique qui s'oppose à l'entropie. »

Nous étions à présent descendus de voiture. Une fois la petite Aglaé confiée aux bras de sa grand-mère, Sacha me demanda :

– Je crois me souvenir que ce qui s'oppose à l'entropie, c'est la néguentropie, non ? Pourquoi n'utilisaient-ils pas ce mot ?

– Il ne sera inventé qu'en 1944 par le physicien autrichien Erwin Schrödinger, dans son livre *Qu'est-ce que la vie ?*. En tout cas, nos deux savants l'avaient déjà conceptualisé. Mais d'autres y avaient pensé bien avant, écoute plutôt…

Assis devant la tasse de thé noir que lui a versée Le Roy, Vernadski regarde un instant le prêtre catholique en silence. Puis, après un grand soupir, il se met à parler lentement : « En réalité, il n'y a là rien de nouveau. Dès le XVIIe siècle, dans son traité *Cosmotheoros*, le Hollandais Christiaan Huygens décrivait la vie comme un phénomène cosmique radicalement différent de la matière inerte. Quant à moi, si je dis "matière vivante", c'est qu'elle forme un tout. Vous le savez aussi bien que moi : dans la biosphère, aucun organisme vivant n'existe indépendamment des autres. En quoi cette matière vivante diffère-t-elle de la matière inerte, voilà la grande question. Combien de génies scientifiques nous ont précédés dans la recherche de ce "quelque chose" qui rend cette matière vivante absolument spécifique – nous savons notamment que, mises en solution aqueuse, la matière inerte dévie généralement la lumière à droite quand la vivante la dévie à gauche. Alors, vous me demandez si, ce faisant, la vie constitue une force "symétrique" de l'entropie ou opposée à elle, une sorte d'anti-entropie… Eh bien, je dirais que cette idée mérite d'être explorée et débattue, c'est-à-dire d'abord et surtout précisément calculée. »

Sur ce, le savant russe se tourne vers Édouard Le Roy. « Mais avant d'aller plus avant, j'ai appris, cher monsieur, que vous étiez l'un des principaux élèves d'Henri Bergson, et que vous lui aviez même succédé au Collège de France. Je tiens donc à vous féliciter et à le saluer très

chaleureusement par votre truchement. C'est un génie prodigieux. Ce que je lui dois est incommensurable. *L'Évolution créatrice* et *Matière et mémoire* sont des livres sans lesquels je ne serais absolument pas celui que je suis aujourd'hui ! Je lis actuellement *Durée et simultanéité*… » Flatté, Le Roy répond avec un sourire qui le fait ressembler un instant à un bon diable : « Croyez bien que je lui transmettrai votre hommage, du moins dès que je le verrai, car il est de plus en plus difficile à attraper ces temps-ci…

– Oh, je m'en suis aperçu ! » dit Vernadski qui, pour la première fois depuis qu'il est arrivé, sourit à son tour.

Teilhard, que la réponse du Russe a laissé sur sa faim, reprend alors la parole : « À mon sens, c'est une fausse querelle que l'on cherche en opposant Bergson à Einstein. L'essentiel est que, d'une manière ou d'une autre, nous nous soyons définitivement éveillés à la dimension Temps. Cet éveil est irréversible. Désormais, chaque parcelle du réel ne peut plus nous apparaître approximativement comme un point, mais comme une fibre, une fibre insécable, se prolongeant en arrière et en avant indéfiniment. C'est pourquoi j'aime dire que le réel est "fibreux" et que, les fibres s'entremêlant les unes dans les autres, un observateur qui regarderait le monde "du dehors" verrait se propager de véritables "nappes de réalité" du passé vers le futur. Des nappes qui s'enrouleraient sur elles-mêmes. Car à mon avis l'évolution de la vie, ou de ce que vous appelez la "matière vivante", s'incarne toujours dans une boucle à trois temps : récapitulation, mémorisation, innovation – puisque nous savons à présent que le saut dans l'inconnu que représente toute émergence nouvelle ne part jamais d'une *tabula rasa*, mais toujours d'une mémoire. » Le jésuite baisse un instant les yeux avant de regarder Vernadski à nouveau et d'ajouter : « Cela dit, lorsque vous parliez, dans votre conférence, de "descendre les vallées successives de l'évolution jusqu'à l'homme", nous avons bien compris la métaphore, mais ne pensez-vous pas qu'en réalité il faudrait plutôt dire qu'au fil des millions d'années les êtres successifs, de la bactérie à l'être

humain, de plus en plus conscients, se sont hissés de plus en plus HAUT, toujours plus haut, dans un alliage de complexité et de conscience croissantes, jusqu'au grand *retournement anthropologique* que constitue l'avènement extraordinaire de la conscience réfléchie chez l'être humain ?

– Je ne puis qu'être d'accord avec vous sur l'intégration du temps à la biologie, dit le savant russe. Il se trouve que la révolution scientifique majeure de notre temps a sans doute moins lieu en physique, comme tout le monde semble le penser, qu'en biologie, c'est-à-dire dans la connaissance de la vie, et dans la façon dont celle-ci intègre les conceptions nouvelles de l'espace et du temps. Avec le continuum espace-temps conçu par Albert Einstein, la physique d'avant-garde s'extasie devant toutes sortes de notions tournant autour de la réversibilité… Mais le fait est que la vie, elle, est absolument irréversible ! D'après moi, voyez-vous, si la représentation scientifique du cosmos, qui devrait logiquement remplacer toutes les mythologies et croyances superstitieuses, échoue dans cette tâche, c'est essentiellement pour une raison : cette représentation scientifique du cosmos ne fait aucune place à la vie, et encore moins à la conscience. Les sciences n'intègrent ni le désir, ni la beauté, ni le désespoir, ni le mal, ni l'amour, autrement dit rien de ce qui fait l'humain. C'est une grave erreur. Pas évidente à réparer, je l'avoue… Mais éclairez-moi, mon père : comment définissez-vous ce "retournement anthropologique" que vous évoquiez il y a un instant ?

– Selon moi, répond Teilhard, l'avènement de l'être humain marque un moment de bascule décisif dans l'histoire de la biosphère, et même du cosmos tout entier, puisqu'à présent il nous est possible d'affirmer que le flux des formes vivantes ne part plus dans tous les sens, de manière divergente, mais qu'il converge au contraire dans un mouvement de rassemblement extraordinaire, comme pris dans un cône irrésistible, un entonnoir qui conduit vers une conscience réfléchie, donc retournée sur elle-même, non plus seulement individuellement, mais collectivement ! Car

ce flux est maintenant conduit par l'esprit de l'Homme, le seul vivant sur la planète qui ait incontestablement franchi le pas de la réflexion. Or l'humanité, malgré toutes les haines, toutes les divisions, toutes les monstruosités et toutes les guerres que nous ne connaissons que trop, se trouve irrésistiblement conduite à s'unifier. Voilà la bonne nouvelle, me semble-t-il, mais aussi l'inconcevable responsabilité. Sur cette tête d'épingle nanoscopique que représente notre planète dans l'immense univers, un processus absolument prodigieux est en train de se produire : entraînée par ce que j'ai envie d'appeler la "planétisation" de la civilisation, la conscience devient collective ou, si vous préférez, l'univers, ici, je veux dire sur cette planète et à notre époque, devient conscient de lui-même. Et il serait alors légitime de dire que nous savons désormais scientifiquement que nous allons quelque part, donc que le réel a un sens ! D'où notre incommensurable responsabilité. »

Vladimir Ivanovitch a les yeux qui brillent derrière ses lunettes, on le sent soudain ému, mais il le cache en fronçant les sourcils. « Je vous entends, cher ami, je vous entends bien. Au fond, je n'ai pas voulu exprimer autre chose, l'autre jour à la Sorbonne, en évoquant dans ma conclusion le concept de céphalisation proposé par James Dwight Dana, qui eut à cœur de retracer l'évolution extraordinaire du système nerveux central des espèces, jusqu'au cerveau des hominiens, pour en faire un critère d'observation crucial. J'aurais d'ailleurs aussi bien pu citer un autre Américain, le géologue Joseph LeConte (qui enseigna à Berkeley au milieu du XIXe siècle), selon qui la matière vivante, évoluant dans une direction précise, aurait franchi le seuil de ce qu'il appelait l'"ère psychozoïque". Plus récemment, mon compatriote Alexei Petrovich Pavlov, l'un de nos grands géologues, a déclaré que, selon lui, nous étions entrés dans l'"ère anthropogénique". »

Sacha écarquilla les yeux.

– Tu veux donc dire qu’au milieu du XIXe siècle des savants parlaient déjà implicitement de l’Anthropocène ?

Tout à fait, même s’ils n’utilisaient pas ce mot, qui ne sera popularisé qu’en 1995, par le météorologue hollandais Paul Josef Crutzen, prix Nobel de chimie. Et donc Vernadski poursuit, en regardant tour à tour Teilhard et Le Roy : « Autrement dit, votre idée sur le rôle moteur que l’humanité s’est mise à jouer dans la biosphère terrestre – et donc dans le cosmos –, eh bien cette idée… converge, si je puis dire, avec celles de plusieurs autres chercheurs ayant vécu bien avant nous ! »

Le Roy sourit du bon mot. Teilhard, trop concentré pour y prêter attention, rebondit aussi sec : « Il me semble cependant essentiel d’insister sur un point crucial : la convergence des nappes de réel, de plus en plus conscientes et se retournant sur elles-mêmes à partir de l’avènement de l’Homme, eh bien cette convergence… comment dire… cette convergence ne signifie en rien une fusion. Me comprenez-vous ? C’est là le grand paradoxe : l’humanité, tout en se fédérant de plus en plus en une seule entité – entraînant avec elle toute la matière qui, comme le dit Bergson (et là, je suis entièrement de son avis), se laisse peu à peu envahir par une conscience qui s’infiltre par toutes les fissures chaque fois que s’offre la possibilité d’un choix, d’une liberté –, l’humanité, dis-je, ne broie pas les individualités dans son chaudron. Au contraire ! Plus le réel s’unifie sous l’égide de l’humain, plus les singularités individuelles s’affirment. Cela débouche forcément sur une conscience collective prodigieuse, car chaque neurone de ce cerveau humain global est lui-même capable de librement penser le tout. » Comme Vernadski et Le Roy restent silencieux, Teilhard ne peut s’empêcher d’enchaîner : « Tout se passe donc comme si, sous la pression considérable du processus de complexification cosmique appelé “évolution”, les consciences individuelles se rapprochaient les unes des autres, à la façon dont les atomes d’hydrogène attirés par la force de la

gravitation s’écrasent les uns sur les autres pour donner des soleils (nous le savons depuis peu de manière certaine)… à cette colossale différence près que, là, les individualités ne disparaissent pas. Elles transcendent leurs limites et resplendissent ! À certains moments exceptionnels, il m’a été donné de percevoir l’orée de ce phénomène extraordinaire, notamment alors que je me trouvais dans les tranchées, en pleine guerre, comme si quelque chose de supérieur nous permettait de voir parfois de haut la sanglante boucherie et d’y contempler… comment dire… la violence d’un accouchement ! »

Édouard Le Roy opine doucement du chef et dit à voix basse, presque dans un murmure : « C’est en tout cas la grande affirmation, ou le grand défi, du christianisme : croire que, par la force de l’Esprit, les humains pourraient s’unifier en un plérome qui ne les effacerait pas de la carte, mais bien au contraire leur permettrait de s’accomplir dans tout le spectre de leurs potentialités, en dépit de leur état de pécheurs. »

Un long silence.

Vladimir Ivanovitch Vernadski retire ses lunettes et les essuie avec un mouchoir qu’il a sorti de sa poche. Puis, après s’être gratté la gorge : « Vous êtes un heureux homme, père Teilhard. Moi, pendant la révolution, j’ai vu la “pression cosmique”, comme vous dites, littéralement broyer les êtres ! Le peuple russe est brave, mais terriblement misérable et inculte. Nous rêvions de l’aider à sortir de la glèbe, à s’éduquer, à s’ouvrir à la science – beaucoup des nôtres étaient pour cela devenus instituteurs… Hélas, l’Histoire semble vouloir à présent les écraser davantage encore. Et certains jours, j’ai bien l’impression que l’idéal bolchevik les invite surtout à devenir des porcs bien nourris ! »

Les yeux du jésuite se mettent à flamber et sa voix se fait vibrante : « Mais, très cher Vladimir, si vous permettez que je vous appelle ainsi, ne vous semble-t-il pas que du point de vue où se situe notre conversation, c’est-à-dire, pour le simple individu, dans le long, voire le très long terme,

les surgissements de “totalitarisme” – ce mot nouveau qui désigne aussi bien le bolchevisme de Lénine que le fascisme de Mussolini – constituent des sortes d’essais de l’humanité à la recherche de son union ? Des essais certes imparfaits, pervertis, ratés et épouvantablement violents (c’est le cristal au lieu de la cellule, la termitière au lieu de la fraternité), mais signalant comme une tension irrésistible, une convergence cosmique, celle à laquelle je faisais allusion tout à l’heure ?…

– Il faut le dire vite, souffle Vernadski, et être très optimiste. Je le suis ordinairement, croyez-moi. Mes amis m’ont même souvent trouvé d’un optimisme délirant. Mais à présent, tout à fait entre nous, j’avoue que certains jours, je ne sais plus ce que je dois penser. »

– Et toi qu’en penses-tu ? m’interpella Sacha. Considérer le fascisme ou le stalinisme comme d’« intéressants essais », n’est-ce pas absolument dément ?

Je dus lui rappeler que Teilhard voyait tout cela du point de vue de Sirius, de très loin et à très long terme. Mais l’interrogation de Sacha réveilla en moi une inquiétude beaucoup plus proche de nous, toujours la même : si les scénarios effondristes ne se trompaient pas et que nous approchions à vive allure d’immenses catastrophes biosphériques, comment pourrions-nous éviter que des régimes ultra-autoritaires ne s’installent sur toute la Terre ? Nous en discutâmes un instant, pour tomber d’accord sur un hiatus majeur : les impératifs écologiques risquaient fort de nous imposer bientôt des « dictatures vertes »… alors que l’*Homo ecologicus* véritable ne pouvait se concevoir que dans une responsabilité assumée, c’est-à-dire dans un contexte libre et démocratique.

– Vernadski et les deux autres en avaient-ils conscience ? demanda mon jeune compagnon.

Je crus pouvoir prendre le risque de lui dire que oui, et poursuivis mon récit.

Les trois hommes se revoient la semaine suivante, cette fois le soir, mais brièvement. Ils n'ont pas beaucoup de temps. Vernadski, l'air très préoccupé, demande à Le Roy s'il a pu contacter Bergson. « Hélas, répond le mathématicien-philosophe, il est désormais sans cesse par monts et par vaux, on ne sait plus par quel moyen le joindre ! » Vladimir Ivanovitch fait la grimace : « La commission scientifique de la SDN ne semble pas mesurer l'importance de réintégrer les chercheurs russes dans la communauté internationale… » Puis, après un silence quelque peu pesant : « Je crois personnellement que la seule chance de salut de l'humanité repose entre les mains des scientifiques doués de raison. Hélas, tous ne le sont pas, loin de là ! Pris isolément, certains glissent, parfois très loin. Les forces terrifiantes que nous avons vues se déchaîner pendant la Grande Guerre peuvent très bien détourner la recherche scientifique de son but naturel et la pervertir, pour déboucher sur des lendemains épouvantables. Connaissez-vous l'œuvre de Nikolaï Fiodorovitch Fiodorov ? »

Les deux Français font signe que non. Leur invité leur résume alors l'histoire du visionnaire sans grade, resté toute sa vie petit bibliothécaire, mais ayant influencé Tolstoï, Dostoïevski et bien d'autres, y compris des scientifiques, dont ceux de la fraternité Vernadski. « Pour lui, conclut le Russe, la raison devait être le principe régulateur guidant la volonté humaine dans sa maîtrise de la nature. Bien comprise, cette régulation devait mener à une situation jamais vue dans le cosmos ! Fiodorov voyait émerger, guidée par la raison et par l'idée du bien commun, une humanité extraordinaire. Comme si la volonté et l'énergie humaines se combinaient à celles du divin pour que, littéralement, le monde s'accomplisse dans toute la force de ses potentialités. »

Teilhard de Chardin écarquille les yeux sans rien dire. Puis Le Roy s'exclame : « Vous nous décrivez une divino-humanité !

– Peut-être, répond Vernadski, mais rien de tel n'adviendra si les scientifiques ne s'allient pas dans une organisation internationale solide, mue, je le répète, par la raison au service de l'idée du bien commun. Fiodorov montrait aussi, fort clairement, à quel point une humanité fonctionnant sur ses seules "pulsions", comme dirait ce docteur Sigmund Freud de Vienne, pourrait non seulement détruire l'humanité, mais la biosphère tout entière, passant ainsi à côté de son accomplissement. C'est bien pourquoi je fais tout mon possible pour convaincre des hommes comme votre ami Bergson, que je considère non seulement comme un philosophe mais comme un grand scientifique, et qui se trouve à présent en pleine action sur le plan diplomatique… »

Se séparant sur ces paroles plutôt sombres les trois hommes se promettent de se revoir dès que possible.

– Attends, se fâcha Sacha, ce qui fit rire sa mère, tu te fiches de moi ou quoi ? Quand vont-ils parler enfin de cette fichue Noosphère ?

On y arrive ! À leur troisième rencontre, peu avant Noël, le titulaire de la chaire de philosophie grecque et latine du Collège de France qu'est Édouard Le Roy prend la parole après avoir servi le café à ses deux invités : « Mes chers amis, depuis qu'avec le père Teilhard nous discutons de ces questions – questions monumentales qui nous dépassent certainement –, une image a peu à peu pris forme dans mon esprit, que j'aimerais partager avec vous aujourd'hui. Le plus simple est peut-être de commencer par le nom qui me semble s'imposer pour la désigner. Cela pourrait s'appeler "Noosphère". Je propose ce mot à partir du νοῦς (transcrit en *noûs* ou en *noos*) qui, comme vous le savez, représente dans l'Antiquité grecque l'esprit, l'intellect, la raison – aujourd'hui nous dirions peut-être la "conscience". Chez Platon, le νοῦς désigne l'intelligence mais aussi la

partie immortelle de l’âme. De première importance dans toute l’histoire de la métaphysique, ce mot est utilisé par Anaxagore, Aristote et Plotin, notamment pour désigner le premier principe de toute chose, à la fois la raison universelle et, selon certaines interprétations, le divin. Si donc nous généralisons cette notion et l’étendons à la conscience collective à laquelle l’un comme l’autre vous faites volontiers allusion, la Noosphère est aussi vieille que l’humanité (ou aussi jeune, selon l’échelle qui la mesure). Elle est contemporaine de la technosphère que les humains, par leurs langues et leurs mains, édifient sur toute la surface de la Terre depuis l’âge de pierre, mais elle ne lui est pas subordonnée et peut s’en distinguer en devenant autonome. Le Logos ne crée-t-il pas le monde à mesure que celui-ci évolue ? »

Teilhard, qui rongeait son frein, s’écrie alors : « C’est extraordinaire, cher Édouard, vous lisez dans mes pensées ! Figurez-vous que ce mot me trottait dans la tête depuis un moment ! » Le Roy sourit et enchaîne : « Maintenant, chers amis, je vous propose donc l’hypothèse de travail suivante, qui découle directement de vos travaux respectifs (je ne fais que vous servir de porte-voix !) : ne pourrait-on pas dire que la biosphère, ayant atteint l’ère anthropozoïque dont nous parle, de façon très immanentiste, le professeur Vernadski et se “retournant sur elle-même”, comme le propose, dans une perspective transcendantale, le père Teilhard, qui me parlait récemment d’une “incarnation planétaire de l’esprit”, doit à présent accoucher d’une *noosphère* pleine et entière, c’est-à-dire d’une conscience collective intégrale ? Ainsi l’évolution cosmique pourrait passer au stade suivant. M’est avis que cet accouchement – ou si vous préférez cet “accomplissement”, pour reprendre le mot de ce M. Fiodorov dont Vladimir nous a parlé la semaine dernière – est devenu indispensable si nous ne voulons pas qu’un développement purement matérialiste des capacités humaines ne nous dévore tout crus ! »

Teilhard reprend la parole. Tout cela, commence-t-il, il l'imagine depuis si longtemps qu'il lui faudrait se lancer dans un long développement. Mais Vernadski se permet de le couper d'un geste paternel. « Les nouveaux concepts doivent rester flous au début, pour que leurs différentes versions aient le temps de creuser leur lit avec suffisamment de profondeur. Je vous propose de laisser mûrir ce mot dans le flou et de nous revoir prochainement pour partager ce qu'il aura pu nous inspirer. »

Rompant un long silence, uniquement ponctué par la becquée du dîner que Laura faisait avaler à sa petite-fille cuillerée après cuillerée, Sacha me demanda soudain :

– Mais alors, le concept de Noosphère serait venu d'Édouard Le Roy ? Ta microbiologiste américaine ne t'en avait rien soufflé !

Ma réponse fut d'abord hésitante :

– Comment dire cela ?

Puis je me lançai tout à trac :

– Le récit que je vous fais depuis quelques semaines est une reconstitution approximative de ce qui a pu se passer. Les paroles des trois protagonistes sont quasiment toutes authentiques, tirées de leurs écrits, et je ne fais que les organiser en conversation. Quant à l'origine exacte du mot « Noosphère », les historiens – français, russes, américains… – véhiculeront une mémoire morcelée et contradictoire de ce moment du scénario. Teilhard et Vernadski ont été aussi prompts l'un que l'autre à utiliser ce mot pour le fondre dans leurs chaudrons respectifs. Ce mot dont je viens de prendre le risque d'attribuer l'invention à Le Roy, Teilhard le revendiquera vite comme émanant de lui, faisant de son ami Le Roy son porte-parole… et oubliant quasiment Vernadski. Ce dernier, lui, répétera jusqu'à sa mort son éternelle reconnaissance à ses deux interlocuteurs pour l'invention du concept de Noosphère, et particulièrement à Le Roy qui, selon lui, l'a énoncé le premier. Il se trouve que Vernadski, en universitaire classique au

style le plus souvent ultra-académique, se réfère constamment dans ses écrits à ses pairs, ses maîtres, ses inspirateurs – souvent à raison de plusieurs notes par page –, de Huygens à Suess, de Lamarck à Darwin, de Buffon à Wallace, de Dana à LeConte… Alors que Teilhard, tout à sa fièvre visionnaire et peu soucieux de formalisme, écrit comme un artiste prophétique, à la fois savant inspiré et poète. Ne se référant à d'autres auteurs que très rarement et de manière aléatoire, Teilhard considère de toute façon que l'idée de Noosphère dérive naturellement de toute sa vision antérieure et qu'elle lui est en quelque sorte consubstantielle. Tout me pousse donc à faire, de ce point de vue, pour mon scénario, davantage confiance à Vernadski qu'à Teilhard, sans prêter à ce dernier la moindre mauvaise intention.

Sacha et Laura se regardèrent sans rien dire. Chacun semblait attendre l'avis de l'autre. Mais n'ayant aucun commentaire à me faire, ils me laissèrent poursuivre.

14

Au cœur du réacteur

Plusieurs fois au cours des jours suivants, sous le regard silencieux de sa mère ou de son ex-compagne quand elle se trouvait là, Sacha allait revenir à la charge en me demandant si mon scénario était « historiquement exact ». Je lui répétais chaque fois que les paroles que je rapportais des différents personnages étaient essentiellement tirées de leurs écrits, mais remises en scène par mes soins dans le cadre d'une trame fondée sur ce que j'avais pu reconstituer de leurs parcours… Pour l'étape où nous nous trouvions, je précisai :

– Pierre Teilhard de Chardin, Édouard Le Roy et Vladimir Ivanovitch Vernadski se sont rencontrés à plusieurs reprises, ça, c'est certain, et c'est de leurs conversations qu'a jailli le concept de Noosphère. La plupart du temps, ils se retrouvaient dans l'appartement de Le Roy, mais il semblerait qu'une fois, début mars 1925, la rencontre se tint à Bourg-la-Reine, cette banlieue sud de Paris où les Vernadski habitaient désormais. La scène qui suit a donc très bien pu exister telle que je vais la décrire…

Bien que l'on soit en plein après-midi, Natalia Egorovna a préparé pour les deux savants français invités par son mari un vrai repas, comme cela se fait en Russie et en Ukraine. Salade Olivier, œufs durs, rouleaux de chou farci, saumon fumé et fromage blanc à l'aneth, arrosés de thé noir. Vladimir leur promet : « La prochaine fois, nous vous ferons goûter notre bortsch préféré ! » Un mets dont il raffole. Mais la prochaine fois qu'ils se

rencontreront, qui sera la dernière, la réunion se passera à nouveau chez Le Roy, dans le 6e arrondissement, et le bortsch préféré gardera son secret.

Pour l'instant, contraint en quelque sorte au silence par Vernadski la fois précédente, Teilhard de Chardin bout d'impatience de délivrer le fruit de ses cogitations. Il commence néanmoins par rendre hommage à son aîné : « Vous aviez raison, cher Vladimir, laisser mûrir un nouveau concept dans le "flou", comme vous disiez, s'avère fructueux. Le concept de Noosphère est parfait pour agencer et coordonner des nappes entières d'intuitions de toutes sortes. »

Natalia éclate de rire et, avec un délicieux accent slave, dit : « Depuis votre dernière réunion, ce concept a en tout cas grandement inspiré mon mari. Il en parle même dans son sommeil, la nuit ! »

Les trois hommes rient avec elle, puis le jésuite reprend : « J'ai longtemps tourné autour de l'idée d'une "grande monade" pour désigner l'émergence d'une conscience collective de l'humanité. La Noosphère va la remplacer à point nommé ! » Le Roy sourit et Teilhard poursuit : « Selon moi, cher Édouard, votre Noosphère désigne parfaitement le seuil que franchit la vie (ou la "matière vivante", comme dirait le professeur Vernadski) quand, dans sa montée en complexité/conscience, elle parvient à l'hominisation. Je crois toutefois important de bien considérer cette montée sous deux angles spécifiques : d'une part, l'angle extérieur, que je propose d'appeler "tangentiel", constitué du réseau de plus en plus dense et complexe de toutes les réalisations humaines, technologiques et culturelles ; d'autre part, l'angle intérieur, que j'appellerais "radial", constitué, lui, de la montée en conscience de l'humanité. Le tangentiel et le radial, la complexité et la conscience, doivent évoluer en résonance et en harmonie l'un avec l'autre, sur le plan individuel autant que collectif. Et là, une vieille exigence me revient aussitôt en tête : le particularisme individualiste est anti-évolutif !

– Que voulez-vous dire ? demande Le Roy.

– Depuis la fin de la guerre, je vois s'exprimer beaucoup d'opinions désabusées et sceptiques chez les intellectuels et les artistes, même chez des esprits brillants, qui finalement en viennent à prôner le chacun pour soi – par conformisme snob, par antimilitarisme ou par crainte des régimes antidémocratiques. On peut les comprendre, mais cela ne saurait conduire qu'à des résultats pervers. La chose n'est peut-être pas facile à faire assimiler à nos congénères, mais le chemin vers ce que nous appellerons la "Noosphère" me semble passer par le double impératif d'une profonde liberté intérieure (sinon tout serait vain) et d'une participation active des individus à une cause commune. Comment combiner les deux, voilà la question. »

– C'est frappant, murmura Laura, exactement le dilemme dans lequel j'ai l'impression que nous sommes tout le temps englués. Au nom de sa liberté, mon fils Sacha hurle dès que les autorités veulent imposer une mesure collective. Mais, d'un autre côté, il rêve d'un régime communiste idéal !

L'interpellé se contenta de hausser les épaules et de soupirer :

– Tu ne me comprendras jamais, maman. Je veux bien me soumettre à des mesures collectives… mais pas si elles me sont imposées par un gouvernement à la solde d'une poignée de milliardaires !

Je me raclai la gorge pour tenter un éclaircissement.

Selon Vernadski, le tenant du cosmisme Nikolaï Fiodorov exprimait le dilemme de façon imagée. « Pour lui, dit-il à ses invités, l'individualisme égoïste cherche à aspirer tout le jus de l'arbre de vie dans une seule branche, laissant les autres branches se mortifier… et finalement l'arbre entier périr.

– C’est bien pourquoi, lui répond Teilhard, je pense que les sciences évolutionnistes et le christianisme peuvent coïncider. Mieux : se compléter. Je me dis parfois que seule leur combinaison peut nous conduire vers la synthèse supérieure que constitue la Noosphère.

– Suggérez-vous à rebours, demande Le Roy, que seule une participation active à l’évolution du monde matériel peut permettre, même au plus croyant des fidèles, de comprendre réellement la vérité chrétienne ?

– On ne saurait mieux dire ! s’écrie Teilhard. Une participation active *et* amoureuse ! Nous devons être spirituellement amoureux de la matière. L’idéal noosphérique contredit en tous points aussi bien l’isolationnisme du spiritualiste coupé du monde dans l’attente de l’au-delà que l’idéal du petit-bourgeois claquemuré derrière son confort. »

Vernadski secoue la tête. « Ah oui, l’idéal des porcs qui se contentent d’être nourris et distraits…

– C’est la formule que mon mari répète inlassablement à propos de nos malheureux compatriotes », commente Natalia dans un demi-sourire mélancolique.

Vladimir ne relève pas et demande : « Mais, cher père Teilhard, vous parliez de la liberté intérieure sans laquelle tout serait vain, il y a cependant une liberté dont nous ne disposons pas, me semble-t-il.

– Laquelle ?

– Celle de faire machine arrière. Nous ne pouvons pas décider d’entrer en involution. Refuser d’aller de l’avant, dans la suite biologique et géologique de ce que la matière vivante a enclenché, cela ne nous est pas possible. Ou alors seulement en disparaissant. Si l’humanité veut continuer d’exister, elle est contrainte de chercher à transformer le monde et à se métamorphoser elle-même. Sinon, elle disparaît purement et simplement.

– On peut certes imaginer, glisse Teilhard, un petit rictus en coin, que des sceptiques aient l’idée de revendiquer la liberté de “faire la grève de la Noosphère” !

– Ce serait lourd de conséquences pour la biosphère tout entière, rétorque le Russe. Un suicide ! Nous sommes absolument *contraints* de nous transformer, je dirais psycho-physiologiquement. Dans la vision cosmiste de Fiodorov que beaucoup de mes compatriotes apprécient, l'homme accompli, que nous pourrions très bien appeler, si vous le permettez, *Homo noosphericus*, aura même un autre corps.

– Un autre corps ? s'étonne Le Roy.

– Absolument. Depuis l'homme de Cro-Magnon, si nos esprits ont évolué, il semblerait que nos corps, nos crânes, nos cerveaux soient restés pour l'essentiel inchangés. Mais rien ne les oblige à rester figés. Nos métabolismes et nos homéostasies peuvent se couler dans bien d'autres formes. Les membres d'une humanité "éveillée à ses potentiels" seront sans aucun doute dotés d'un intellect supérieur, d'un inconscient plus éclairé, d'une sensibilité plus grande que la nôtre…

– D'une capacité télépathique démultipliée ? demande Teilhard intrigué.

– Absolument, ce qui, entre nous, supposera que l'on ait acquis la force et la cohérence d'oser être perçu *tel que l'on est* et non pas tel que l'on prétend être. Or, étant donné que l'extérieur et l'intérieur de la matière vivante sont indéfectiblement liés l'un à l'autre, pris dans un seul et même flux (ainsi que vous nous l'avez fort bien expliqué la dernière fois), nos descendants auront certainement d'autres corps que les nôtres. » Comme ses deux interlocuteurs restent en attente, Vladimir Ivanovitch précise : « En tant que scientifique, je ne me risquerai pas à suivre Nikolaï Fiodorov dans tous les détails de ses visions poétiques, mais elles sont souvent inspirantes. Il imaginait par exemple que l'humain de demain, devenu "omni-organique", pourrait voler dans les airs, vivre sous l'eau et percevoir le monde beaucoup plus profondément et judicieusement que la plus perfectionnée de nos machines modernes. Nous pourrions avoir littéralement de nouveaux organes. Pour maîtriser ce qu'il appelait le "tissu

de notre propre création”, il invitait ainsi ses élèves à étudier beaucoup plus attentivement les mécanismes d’alimentation des plantes.

– Des plantes ? s’étonnent Teilhard et Le Roy d’une même voix.

– Absolument. Le moteur numéro un de la biosphère a été inventé par les bactéries, voici plusieurs milliards d’années : elles ont su directement utiliser l’énergie cosmique, c’est-à-dire, sur notre planète, essentiellement solaire, pour se nourrir d’éléments inertes, notamment grâce à la photosynthèse chlorophyllienne, qui est ensuite devenue la clé du règne végétal. Les bactéries et les plantes n’ont pas besoin d’ingérer d’autres êtres organiques pour se nourrir. Elles sont autotrophes. Alors que nous sommes hétérotrophes, incapables d’utiliser directement l’énergie solaire pour alimenter nos métabolismes, mais obligés d’en passer par d’autres créatures vivantes, que nous mangeons. Rien ne dit cependant que nous soyons condamnés à en rester là. »

Le Roy demeure songeur, mais Teilhard carbure maintenant à vive allure : « Vous allez jusqu’à imaginer une humanité qui se nourrirait directement d’énergie solaire ?

– Comprenez-moi bien, nous nous situons là dans la sphère des visions “floues” (si vous me permettez à nouveau ce terme) qui tapissent l’horizon de nos rêves. Mais ces visions sont indispensables pour tirer l’humanité en avant. La réalité scientifique est que ce sont bel et bien les êtres autotrophes – qu’il s’agisse du métabolisme bactérien originel ou de la photosynthèse chlorophyllienne – qui ont permis le formidable mouvement de résistance à l’entropie que j’appelle “matière vivante”. Sans cela, pas de résistance à la mort définitive. Il est essentiel de ne jamais oublier que l’humanité se situe dans le prolongement de cette poussée organique. »

Édouard Le Roy, reposant sa tasse de thé, demande d’une voix légèrement amusée : « Si j’essaie de vous comprendre de façon un peu triviale, diriez-vous que vous nous encouragez, pour commencer modestement, à adopter le régime végétarien ? » Vernadski, qui a suivi le

regard de son interlocuteur français en direction des rouleaux de chou farci de viande et des blinis au saumon, a un bon sourire. « Absolument, même si mon épouse ne l'entend pas forcément de cette oreille – et ma gourmandise l'approuve ! Les habitudes qui nous imprègnent mettent du temps à se modifier. Mais je crois, oui, que la science nous apprendra un jour à synthétiser notre nourriture en utilisant directement l'énergie solaire et des substances naturelles non organiques. »

– Dis donc, me lança Laura, j'ai l'impression que ton professeur Vernadski connaissait bien la spiritualité hindoue, non ? Depuis des milliers d'années, non seulement les Indiens sont végétariens, mais on dit que leurs grands initiés, l'élite de leurs yogis, n'ont presque plus besoin de manger : ils se nourrissent du *prana*, de l'énergie cosmique !

– Eh bien, réjouis-toi, maman, ironisa Sacha, l'humanité entière va devenir hindoue ! Mais qu'en ont dit les deux Français ?

Le Roy, toujours souriant de façon légèrement dubitative, se hasarde : « Vous me faites penser à certaines expériences de Marcellin Berthelot… Elles n'ont pour l'instant pas été très concluantes, semble-t-il…

– Oh, cela prendra certainement plusieurs générations ! réplique Vernadski sans se démonter. Mais voyez-vous, cher ami, dans mon pays, j'ai vu trop de cadavres de gens morts de faim dans les rues et entassés dans les champs ou le long des routes pour négliger cette possibilité – certains sont allés jusqu'à manger de la chair humaine ! Nos connaissances nous ont déjà permis de résister à de nombreuses maladies, de perfectionner nos méthodes agricoles et d'allonger notre espérance de vie. Le concept d'autotrophie, lui, va beaucoup plus loin. Savez-vous que la molécule de notre hémoglobine est cousine de celle de la chlorophylle ? Nous n'avons aucune idée des potentialités de mutation dont nos cellules sont porteuses !

Et l’univers végétal, qui prend les formes les plus invraisemblables – avec une imagination insensée –, peut nous donner des leçons… sidérantes. »

Teilhard, qui prend des notes sur un cahier depuis un moment, intervient avec le ton de quelqu’un qui a beaucoup à dire : « J’aimerais d’abord revenir sur un point qui me semble capital. Vous dites à juste titre que la matière vivante peut être considérée comme une résistance à l’entropie, donc à la mort prise dans son ensemble. La vie résiste à la mort ? Très bien. Le problème, c’est qu’avec l’être humain est apparue la conscience réflexive individuelle – conscience d’être, mais donc aussi conscience de devoir personnellement mourir. Or cette lucidité du moi constitue un énorme obstacle : un mur d’angoisse. Un mur de plus en plus haut et épais à mesure que nos congénères s’émancipent des déterminismes et des interdits des sociétés religieuses. Je suis croyant et prêtre, mais je me réjouis de ce que mes contemporains aient le choix de croire ou de ne pas croire – la liberté grandit à ce prix. Comment ne pas voir cependant que, désormais, la peur de la mort risque d’anéantir le ressort même du processus qui devrait pousser nos volontés individuelles vers une évolution nouvelle ? Saurions-nous aujourd’hui construire des cathédrales, dans l’anonymat, pendant plusieurs siècles de suite, sans nous décourager ? »

À ces mots Natalia entre brusquement dans la conversation en fronçant les sourcils : « Mais vous-même, père Teilhard, qu’est-ce qui vous permet de tenir debout face à l’angoisse de mourir ? »

La question est si directe que l’interpellé se trouve un instant déséquilibré. Puis, se reprenant : « D’abord, chère madame, je dirais que, malgré tous les fardeaux qui peuvent s’abattre sur nos épaules, “être” me semble valoir mieux que “ne pas être” – seuls les nihilistes diraient le contraire. Ensuite, plus j’ai avancé dans l’apprentissage et la recherche, plus la faramineuse beauté du monde en évolution m’a invité, par conviction très intime, à épouser les courants ascensionnels de la matière et non pas, comme certains esprits religieux que je connais bien, à m’en méfier. Selon

moi, les courants ascendants dont je parle conduisent vers une unification universelle d'autant plus mystérieuse qu'elle ne fait pas fondre les individualités dans un même magma, mais au contraire les fait resplendir ! Tel est mon optimisme : nous sommes parvenus à l'ère de la Personne. Or pourquoi l'univers se serait-il fatigué, depuis tant de milliards d'années, à faire apparaître puis resplendir la valeur croissante de cette Personne, dans toute sa singularité, pour brusquement et absurdement l'éteindre ? Je pense donc qu'à travers nous se manifeste une présence que rien ne peut éteindre. La biologie seule, même si elle résiste, finirait dispersée par l'entropie. Seule l'émergence de l'humain change définitivement la donne : pour moi, ce qui sera définitivement conservé, c'est l'énergie humaine, c'est-à-dire la Personne. » Il boit une lampée de thé et ajoute : « Par contre, ce que je craindrais actuellement, plus que ma disparition individuelle, c'est l'échec du projet global dont nous portons tous la responsabilité. L'humanité en est visiblement arrivée à un point de bascule. Elle découvre, depuis peu, qu'elle constitue une sorte de cerveau collectif très particulier, un cerveau dont chacun des neurones serait conscient de l'ensemble. Appelons cela "Noosphère". Toute la question, à ce moment critique, est de veiller à ce que cette prise en masse des individualités s'opère non pas de façon "totalitaire", pour user de ce mot nouveau venu d'Italie, dans une coagulation forcée et tyrannique des énergies humaines, mais dans ce que j'appellerais une "conspiration d'amour" animée par les forces de la sympathie.

– Une conspiration d'amour ? » Les yeux interrogatifs de Natalia jettent une lueur qui laisse peu de doute : le charme du jésuite agit une fois de plus.

Il le sent et tente de rationaliser le plus possible son propos : « L'amour a toujours été soigneusement écarté des constructions réalistes et positivistes du monde. Il faudra pourtant bien qu'on se décide un jour à reconnaître en lui l'énergie fondamentale de la Vie – ou, si vous préférez, le seul milieu naturel dans lequel puisse se prolonger le mouvement ascendant

de l’évolution. Je crois à une “amorisation” de l’univers ! Sans amour, nous avons devant nous le spectre du nivellement et de l’asservissement, une humanité réduite à l’état de fourmilière ou de termitière. Alors que l’amour seul resserre sans les confondre ceux qui s’aiment – dans toutes les relations humaines, y compris celles que l’on s’imagine extérieures aux sentiments. »

– Comme c’est juste ! s’écria Laura.

Sacha fit vaguement la moue et ouvrit la bouche, à la recherche d’une phrase bien sentie pour contredire sa mère. Mais rien ne vint qu’un petit grognement.

« Selon moi, poursuit le jésuite, l’humanité constitue ce moment où l’univers se met à converger vers lui-même et où chaque élément trouve son achèvement non pas dans sa disparition par fusion, mais dans son incorporation au sein d’un pôle supérieur de conscience, dans lequel il peut entrer en contact avec tous les autres. Cette convergence, il faudrait désormais être aveugle pour ne pas la voir opérer ; mais l’aveuglement est encore très partagé et ne disparaît souvent hélas que sous la pression… je dirais la pression d’une très grande “intensité noosphérique”, si vous acceptez l’expression. Je vous parle là d’un phénomène que j’ai eu l’occasion de constater dans les tranchées de la Grande Guerre… »

Le Roy et Teilhard regardent alors Vladimir Vernadski. Que va répondre le vieux savant à l’envolée lyrique du prêtre-paléontologue de dix-huit ans son cadet ? Il prend son temps, réfléchit posément puis, fixant son regard perçant sur Teilhard, dit d’une voix calme : « Si je crois comme vous à la fondamentale bonté du monde, ce n’est pas par idéologie, mais parce qu’elle est scientifiquement démontrée. Avez-vous lu *L’Entraide* de Kropotkine, traduit en français par son ami Élisée Reclus, géographe comme lui ? »

– Ah bon, lui aussi lisait le « prince au drapeau noir » ? dit Sacha. Comme tes amis Servigne et Chapelle !

Exactement. Vernadski l'explique ainsi à ses deux nouveaux amis : « Kropotkine a méthodiquement démontré, à l'adresse des scientifiques comme du public non averti, que si la vie a su traverser tant de milliers de millénaires et venir à bout de tant de cataclysmes, c'est que son principe moteur obéit infiniment plus à la coopération et à la symbiose qu'à l'agressivité. Cette coopération joue entre individus comme entre espèces, entre familles, embranchements ou règnes. La matière vivante est un tissu essentiellement fraternel ! Et même les humains, qui nous donnent si souvent l'impression d'être avant tout des êtres égoïstes et agressifs, ne le sont en réalité que dans une proportion infime de leurs interrelations. L'altruisme nous est naturel. C'est ce que nous apprennent aussi les grands artistes – je pense d'ailleurs impossible de séparer la science de l'art. Tous les jours de ma vie je me suis nourri de musique et de poésie, confie-t-il en regardant sa femme. Mais que je lise un traité de géologie, ou de mathématiques, ou des vers de Fiodor Tiouttchev, de William Blake, ou de l'immense Goethe, je retombe sur une affirmation puissante et simple : l'outil par lequel l'humanité est invitée à prolonger et à métamorphoser l'élan vital premier s'appelle la "Raison" ! »

Natalia, qui connaît son époux jusqu'au tréfonds de l'âme, s'amuse à lui donner la réplique : « Mais Blaise Pascal n'a-t-il pas dit : "Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point" ?

– Certes, il faut entendre la raison au sens large, très large, beaucoup plus large notamment que ce que scientifiques et philosophes entendent généralement sous ce mot. Je parle de la Grande Raison, qui intègre bien sûr l'amour, je veux dire l'amour véritable. La Grande Raison sait, par

exemple, qu'il faut aimer un enfant pour l'éduquer… Natalia et moi avons fait partie d'une fraternité entièrement dévouée à l'idée d'éducation et je peux vous affirmer que nous étions motivés par des sentiments profondément altruistes, donc d'amour. Aimer autrui, c'est d'abord, très concrètement, aider le peuple à s'émanciper, et donc lui donner accès à la connaissance. Notamment à la science. Au niveau où se situe notre conversation, chers amis, vous me comprendrez sans doute si je vous dis que je vois l'assemblage "éducation + science" comme une force cosmique. Une force dont nous, humains, sommes responsables. La science est le fer de lance de votre Noosphère, cher professeur Le Roy, c'est la force noosphérique numéro un ! » Et Vladimir Ivanovitch éclate de rire.

Teilhard et Le Roy se regardent. C'est la première fois qu'ils le voient rire. Il y aurait tant de choses à dire… Sur le fond, ils sont d'accord avec leur nouvel ami venu de l'Est.

« L'apprentissage et l'éducation existent chez les autres espèces, bien avant l'humain, commente Le Roy, mais nous sommes de loin, à la naissance, la plus incomplète des créatures, celle qui a un besoin vital d'éducation. Que serait un humain à qui ses parents ne transmettraient rien ? Il ne pourrait tout bonnement pas survivre. Nous naissons pour une bonne part comme des pages blanches…

– Et cette incomplétude doit absolument demeurer, enchaîne Teilhard. L'évolution ne nous a spécialisés dans aucun domaine, nous n'avons pas été corporellement "mécanisés" comme les autres mammifères, n'ayant ni griffes, ni palmes, ni jarrets puissants, ni fourrure épaisse, etc. Or, c'est certainement parce que nous ne savons ni voler, ni vivre sous l'eau, ni couper des arbres avec nos dents que nous avons été contraints de nous frayer un chemin vers une lucidité plus grande et plus éclairée, jusqu'à la conscience réfléchie qui fait de nous cette avancée de l'univers où celui-ci se retourne sur lui-même. L'éducation est la clé de ce retournement. Je vous approuve donc à 100 %, cher Vladimir, l'humanité est organiquement

inséparable des apports qu'a lentement accumulés et transmis l'éducation. Celle-ci n'est rien de moins, pour chacun de nous, qu'une sorte de matrice, aussi réelle que le sein de sa mère pour un nourrisson.

– La totalité du processus évolutionnaire s'inscrit donc en chacun de nous », murmure Vernadski, l'air soudain songeur.

La lumière du jour commence à baisser. Les deux visiteurs vont devoir rentrer à Paris. Ils se lèvent et contemplent un instant la bibliothèque que Vladimir et Natalia sont visiblement en train de remplir. Teilhard pose son doigt sur la tranche d'un exemplaire des *Frères Karamazov*. « Ah, soupire Vernadski, vous entrez là dans ma caverne secrète en allant tout droit sur ma plus grande faiblesse. » Teilhard le regarde, intrigué. L'autre explique : « Figurez-vous que je n'ai pas pu lire Dostoïevski avant l'âge de cinquante ans ! Dieu sait pourtant si j'ai toujours été un très grand lecteur. Dès l'âge de cinq ans ! Mais j'ai le défaut, quand je lis un livre, de commencer par le parcourir en diagonale et d'aller vite voir comment il se termine. Avec Dostoïevski particulièrement. Or, comme ses romans se terminaient toujours mal, j'y renonçais d'emblée. "La vie comporte suffisamment de tragédies, me disais-je, pour que l'on n'ait pas besoin d'y replonger par la voie de la fiction."

– Et vous avez donc changé ? demande le jésuite.

– Il m'aura fallu attendre la Grande Guerre et surtout la révolution ! Pendant tout le printemps 1917, j'ai dévoré l'essentiel de l'œuvre de Fiodor Dostoïevski. D'un seul coup ! Je pouvais désormais en supporter le poids, et par là même profiter de sa force et de sa beauté. Il m'a beaucoup apporté. La vie prend un poids considérable si elle touche l'infini même une seule fois. Souvent, dans le parcours d'un homme, la vraie vie n'existe qu'un bref instant, ne pensez-vous pas ? Mais grâce à cet instant, quelle que soit la forme qu'il prend, tout trouve un autre sens. Cet instant l'imprègne profondément…

– L'imprègne de quoi ? intervient Le Roy.

– Je ne sais pas… D'éros sans doute, ou de sentiment religieux, ou peut-être d'oubli de soi par amour des autres. En tout cas, cela lui donne accès à une partie éternelle de lui-même. Oui, cela, je l'ai découvert en lisant Dostoïevski et dès lors j'ai été hanté par une question : que pèse le sort de l'univers entier face à la souffrance d'un enfant martyrisé ? »

Sacha fit une moue dubitative comme pour dire qu'il connaissait cette « musique » et que sa tonalité tragique ne lui inspirait rien de bon. Ce qu'il voulait savoir, lui, c'est si l'idée de Noosphère avait fini par prendre une forme plus concrète dans l'esprit des trois savants. Je répondis qu'elle avait surtout constitué, jusqu'à leur mort, un horizon intellectuel et spirituel crucial, mais vécu individuellement. Leur petit cénacle n'allait en effet pas tarder à se dissoudre.

Plusieurs semaines ont passé quand les trois hommes se réunissent encore une fois, dans l'appartement d'Édouard Le Roy. Ils l'ignorent, mais c'est leur dernier rendez-vous. Teilhard est d'humeur sombre. « Trop de catholiques s'enfoncent dans la réaction, peste-t-il, ils se méfient de tout ce qui rappelle la modernité, notamment la ville et la "vie de fou" qu'on est censé y mener. À les entendre, la révolution industrielle aurait écarté les âmes du droit chemin et il faudrait d'urgence retrouver la vie paysanne, dont ils ont la nostalgie, se demandant de quelle façon on pourrait y revenir. "La terre, elle au moins, ne ment pas !" clament-ils. Quels aveugles ! Pourquoi pas, pendant qu'on y est, faire renaître le temps du servage ! »

Le Roy ne dit rien. Lui qui a été mis à l'Index sait que son ami souffre surtout de l'interdit ecclésiastique : les catholiques progressistes comme Marc Sangnier ou Emmanuel Mounier ont beau connaître un certain succès dans la jeunesse et dans une frange de l'intelligentsia (la jeune Simone Weil n'est pas encore connue), les temps sont au durcissement doctrinal. Les

auteurs dits « darwiniens » comme Teilhard – soupçonné en outre de mysticisme – ne sont pas près d'obtenir l'imprimatur du Saint-Siège. Les livres du jésuite sont voués à rester de simples brochures ronéotées clandestines.

Martelant ses mots du plat des mains sur les accoudoirs de son fauteuil, Vernadski, sortant de son calme habituel, intervient soudain avec véhémence : « La recherche scientifique et le progrès technologique doivent être vus comme des aspects ESSENTIELS de l'évolution géologique et cosmique ! Il ne faut donc certainement pas craindre l'industrialisation, ni les machines, bien au contraire. Avant de mourir, Lénine a dit que le communisme, c'était "l'électricité plus les soviets", et en cela, je lui donne parfaitement raison. Vos amis catholiques devraient comprendre qu'électrifier la planète, c'est prolonger l'œuvre divine !

– Vous ne croyez pas si bien dire, répond Teilhard. Nous parlions la dernière fois du rôle clé de l'éducation, qui imprime toute la culture dans la pâte vierge qu'est le petit humain, non spécialisé à sa naissance. La condition sine qua non pour que ce processus se poursuive et fasse croître la Noosphère, c'est que nous ne nous spécialisions surtout pas. Et cela nous est précisément possible grâce aux machines : elles se spécialisent à notre place, et de plus en plus ! Les machines passives de jadis (comme la charrette) se sont transformées en machines actives (comme l'automobile) et, depuis quelques décennies, tendent même à devenir des machines automatiques – songez à l'avion, au cinéma, à la radio, aux machines à calculer ! Et nous n'en sommes qu'au début ! Voilà que l'on nous annonce des engins qui seront capables de raisonner et des appareils aptes à transmettre non plus seulement des sons, mais aussi des images, du télé-cinéma ou de la radio-vision ! C'est autant d'énergie que l'être humain pourra économiser pour la mettre au service de la pensée, de la recherche et de la création – donc de l'amour ! Qu'auraient dit nos ancêtres devant cette perspective exaltante ?

– Les miens auraient assurément applaudi, s’enthousiasme Vernadski. Les vôtres aussi ? »

Le Roy éclate de rire. « Ma famille se méfiait de la modernité transmise par l’instruction publique comme de la peste (j’ai grandi entouré de précepteurs). Mais même s’il n’était que tièdement républicain, mon armateur de père, lui, était très ouvert aux progrès de la technologie et de l’industrie, surtout quand ils s’appliquaient aux moyens de transport. »

– Ce que je retiens de tout ça, c’est qu’ils passaient carrément à côté du problème central, m’interrompit Sacha d’un air sombre, je parle de l’autre face de la médaille. Toutes ces technologies peuvent aussi aboutir au résultat contraire, non pas à nous libérer, mais à nous aliéner, en nous transformant en esclaves des machines elles-mêmes ! Aldous Huxley n’avait pas encore écrit *Le Meilleur des mondes* et tes grands amis ignoraient évidemment tout de la civilisation numérique où nous vivons désormais, mais quand même, je m’interroge sur leurs capacités visionnaires…

Relever le propos nous aurait conduits trop loin, je continuai de dérouler le récit de cette dernière rencontre.

« De mon côté, dit Teilhard, j’avoue que ma filiation n’est pas exactement révolutionnaire non plus. Je viens d’un milieu aristocratique où la modernité n’a pas toujours été bien vue, c’est le moins que l’on puisse dire (nous évitions de parler de l’un de nos arrière-grands-oncles qui écrivait sous le nom de… Voltaire !). Ainsi, le succès des usines Michelin, à Clermont-Ferrand, que l’on peut contempler depuis la hauteur des Puys où se trouve niché notre domaine familial, a fait grincer des dents plus d’un membre de ma famille !

– La chaîne des Puys ? s’exclame Vernadski. Mais je la connais fort bien ! Son observation, surtout celle du limon de ses vallées, m’a beaucoup apporté lorsque je démarrais mes recherches sur la matière vivante. »

Le jésuite ouvre des yeux ronds. « Vous connaissez mon pays ? Voilà qui m’enchante. Dès que cela sera possible, je vous inviterai volontiers dans notre manoir !

– Et vous, vous viendrez en Ukraine ! »

Sur la lancée, les trois chercheurs ne peuvent s’empêcher de se raconter des bribes de leurs enfances respectives. Elles présentent plus d’un trait commun. Mais Pierre Teilhard de Chardin avoue qu’il dut se faire violence pour oser dire à ses parents sa conviction que l’Église se trompait en refusant Darwin, alors que le père de Vladimir Vernadski lui offrit *L’Origine des espèces* pour son dix-septième anniversaire.

« À cet âge-là, lui demande Le Roy, saviez-vous déjà que vous deviendriez géologue ?

– Pas du tout. J’envisageais tous les métiers. Philosophe, romancier, médecin, géographe… Je rêvais de parcourir le monde, en particulier les tropiques. L’amitié et l’amour ont modifié mes plans. À partir du moment où nous avons lancé notre fraternité et où Natalia m’y a rejoint, plus rien d’autre n’a compté.

– Vous nous avez déjà plusieurs fois parlé de cette fraternité, dit Teilhard, que Tolstoï appréciait, disiez-vous. Était-ce une communauté fondée sur les mêmes principes ascétiques chrétiens que la sienne ?

– Pas vraiment. Ce qui nous avait réunis au départ, mes camarades et moi, dans les années 1880, c’était notre foi, notre foi passionnée dans la science, la technologie, le progrès, l’industrie, alors que Tolstoï les vomissait. Nous étions humanistes et estimions nécessaire de promouvoir l’instruction publique, habités de la double idée de totale liberté intérieure et de recherche, avouée et continue, d’un perfectionnement moral. Au début, nous pensions acheter une terre et créer une sorte de phalanstère, cela

n’a pas marché. Mais finalement, notre groupe s’est montré assez solide pour perdurer sans lieu fixe, jusqu’à nos jours. À partir des années 1900, l’action politique en faveur d’une réforme démocratique de l’empire russe nous a beaucoup occupés. Nous pensions – et nous pensons toujours – que la Russie peut offrir une synthèse entre l’Occident et l’Orient. Mais au fond, l’idéal pédagogique et social l’emportait sur tout le reste. C’est dans cette optique que je corresponds très régulièrement avec les membres de notre fraternité – plusieurs s’activent pour faire lever mon exclusion de l’Académie des sciences et mon interdiction de rentrer au pays. Ces démarches semblent en bonne voie.

– Vous avez donc été exclu et comptez à présent regagner la Russie bolchevique ? demande Le Roy, très étonné.

– Oui, dès que j’aurai terminé la rédaction de mon nouveau livre, que je compte intituler *La Biosphère*. Il me semble en effet primordial de ne pas jouer la politique de la chaise vide. Si je veux pouvoir influer sur la suite des événements, en particulier pour favoriser la coopération internationale entre scientifiques, ma présence sera beaucoup plus utile à Moscou qu’à Paris. Mais je ne retournerai là-bas qu’à une condition : que le pouvoir communiste me garantisse la liberté de m’informer et de voyager comme je l’entends. »

L’étonnement d’Édouard Le Roy va croissant : « Et vous croyez pouvoir leur faire confiance ?

– Oui. D’ailleurs je n’ai pas le choix. Là-bas, je serai contraint de m’abstenir de faire de la politique… au sens classique. Mais en poursuivant ma recherche, je sais que je participerai à la “grande politique” du cosmos. Et rien ne m’interdit d’encourager les mesures des Soviétiques que j’estime progressistes. Je sais que la collectivisation des terres s’accompagne, à l’heure où nous parlons, de violences monstrueuses vis-à-vis des masses paysannes. En revanche, l’industrialisation de l’empire, même à marche forcée, me semble accélérer les processus dont nous parlions.

– Toute notre vie sociale, embraye aussitôt Teilhard, doit être revue à l'aune de ce remplacement de l'homme laborieux par la machine-servante et cela nous ouvre des perspectives inconcevables. Les exemples abondent. Je vous en cite un parmi cent : le phénomène du chômage, qui affole tout le monde. Mais pourquoi les économistes et les politiques ne regardent-ils pas davantage du côté de la biologie et des sciences de l'évolution ? Tout au long de la route qui mène de l'inconscient à la conscience, la vie a-t-elle jamais procédé autrement qu'en libérant de l'énergie psychique grâce à une prise en charge de l'énergie physique par des processus automatiques ? Les machines pourront devenir aussi intelligentes qu'elles veulent, elles ne remplaceront jamais le cœur de l'intelligence et de l'émotion humaines. Nous ne consacrons plus, comme le lombric, toute notre énergie à contrôler notre digestion : nous sommes passés à l'étage supérieur. De la même façon nous n'aurons plus à consacrer notre énergie à contrôler notre travail, les robots s'en chargeront, et nous, nous passerons à un étage dont nous n'avons pas encore idée : celui où l'esprit de recherche se généralisera à toute la population. »

Pour une fois, c'est Laura qui eut une réaction « politique », en riant à demi :

– Ouh là là, dis donc, il ne pourrait plus dire ça aujourd'hui ! Ce n'est pas du tout politiquement correct… on croirait entendre cet Elon Musk que j'ai vu l'autre jour à la télé et qui veut robotiser toutes ses usines, pour préparer la conquête de la planète Mars !

Étonné, Sacha approuva sa mère d'un silence entendu. Je me disais en mon for intérieur que nos deux visionnaires auraient certainement applaudi aux initiatives plus qu'audacieuses d'Elon Musk, mais décidai de garder profil bas pour ne pas exaspérer Sacha.

En tout cas, Vernadski, lui, semble très bien comprendre à quelle échelle Teilhard se situe et cherche à prolonger sa pensée : « En ce cas, ce que nous appelons à présent entre nous “Noosphère” serait en quelque sorte la fédération de toutes les énergies psychiques individuelles, libérées de la tâche de survivre – notamment grâce aux machines –, en une énorme énergie psychique collective. Nous aurions là un phénomène rigoureusement inédit dans l’histoire de l’univers, et nous ne pouvons donc à son sujet, par définition, qu’émettre des hypothèses. »

Le Roy, le regard vague, plongé dans une contemplation intérieure, ajoute alors : « L’essentiel se joue cependant dans la vie intérieure et à un niveau spirituel, ne pensez-vous pas ? L’idée d’une “conscience collective intégrale” suggérée par vos propos respectifs et mariée à la philosophie de Bergson a tendance à éveiller en moi l’image du Plérome, que certains gnostiques chrétiens se figuraient comme auréolé d’une couronne lumineuse : c’est l’humanité accomplie, celle de la fin des temps, quand le Messie attendu par le peuple juif apparaîtra enfin aux yeux de tous, sous la forme du Christ victorieux de la mort. Cette symbolique a traversé les siècles. Je sais bien que le raisonnement analogique a ses limites, tout comme il est impossible (et dangereux) d’extrapoler les propriétés du particulier vers celles du général, ou de passer innocemment du simple au complexe. Je ne peux cependant m’empêcher d’imaginer la Noosphère ainsi : j’ai la vision d’une immense solidarité à travers l’espace et le temps, d’une solidarité réunissant l’ensemble des humains vivant ici-bas et des humains ressuscités auprès de Dieu, ce que les catholiques appellent aussi la “communion des saints”.

– Cher Édouard, répond Teilhard, le catholique que je suis (jusque dans mes cellules) vibre avec allégresse à l’écoute de vos mots. Si nous voulons toutefois demeurer audibles par un non-chrétien, ou un non-croyant, ou même par un scientifique, nous pourrions peut-être nous contenter de dire que tout tient au dosage entre matière et conscience. Supposons que dans un

atome d'hydrogène il y ait 0,0000000001 % de conscience et 99,9999999999 % de matière ; chez l'être humain actuel, nous aurions quelque chose comme 50 % de matière et 50 % de conscience ; et dans l'univers accompli de la Noosphère, 0,00000001 % de matière pour 99,99999999 % de conscience. »

– Mais alors, c'est comme s'il étendait la loi de Moore à tout l'univers ! s'écria Sacha.

– La loi de quoi ? demanda sa mère.

Le jeune homme expliqua que l'Américain Gordon Moore avait calculé en 1965 que la complexité des semi-conducteurs, donc la mémoire des ordinateurs, avait doublé tous les ans depuis l'invention du transistor, et prédit que cela continuerait dans l'avenir – ce qui allait s'avérer étonnamment exact[1].

– Si tu extrapoles cette loi sur le très long terme, dit Sacha, heureux de citer des faits qui avaient passionné son père, eh bien, au bout de quelques siècles, ou même de quelques décennies, tu obtiens une quantité d'informations démentielle sur un minuscule fragment de circuit intégré – d'ailleurs tout le monde a pu commencer à le constater sur un simple smartphone !

Je lui fis remarquer que son raisonnement était juste, sauf qu'il parlait d'*information* alors que Teilhard, lui, évoquait la *conscience*. Il me demanda, un peu vite, où était la différence. Je suggérai que nous y réfléchissions. Tout l'enjeu de l'intelligence artificielle ne se trouvait-il pas tapi dans cette question-là ?

À l'époque où se situe notre histoire, les grandes théories de l'information sont encore en gestation. Vernadski répond donc ceci à Teilhard : « Votre image analogique en appelle aussitôt une autre, que vous

avez déjà évoquée vous-même. La Noosphère pourrait ressembler à un astre, à une étoile, à un soleil où les “atomes” des consciences individuelles se trouveraient irrésistiblement attirés les uns vers les autres pour finalement déclencher, au-delà d’un certain seuil de densité et de température, non pas une “réaction thermonucléaire”, comme l’appelle le Britannique Arthur Eddington, mais une réaction *thermospirituelle*, provoquant un brusque saut vers un niveau supérieur de conscience. Une conscience qui serait devenue véritablement collective. Pensez-vous donc que l’on puisse parler de “pression” ou de “température psychique” ? »

Le visage de Teilhard se fend d’un large sourire : « En effet, cher Vladimir, j’ai eu cette vision métaphorique ! Ce serait une réaction non pas thermonucléaire, mais thermopsychique ! La Noosphère ne peut fonctionner que si la matière libère toujours plus d’énergie spirituelle. Dans la continuité de ce que vous nous dites de la matière vivante, il s’agirait d’un état universel, concernant le cosmos entier. Au même titre que celui-ci connaît, jusqu’au fond de ses galaxies, les mêmes états de la matière – solide, liquide, gazeux et, selon les toutes dernières théories, plasmique –, l’univers serait amené à connaître, tout au bout des lignées hominidée puis humaine, l’état noosphérique ! Un état incontournable de la matière, que l’humain, dans son irrésistible montée en conscience, n’a cessé de tisser, comme une lumineuse membrane de pensée tout autour de la Terre, tiré en avant par l’appel de son Créateur. Car je suis convaincu que la spiritualisation de la matière est irréversible. Cet état, nous ne le connaissons encore que très partiellement. Si l’intelligence humaine est toujours, par définition, collective – quand bien même certains individus font avancer le corpus commun plus puissamment que d’autres –, et si les grands ensembles constitués par les États, les empires ou toutes les formes d’organisation sont habités par un état psychique partagé et donc une forme de subconscience collective, jamais encore la planète entière n’avait été unifiée comme elle tend à l’être aujourd’hui. Ce que j’aime appeler la

“planétisation de l’humanité” est sans doute la première marche vers cette sorte de réaction que vous qualifiez de “thermospirituelle” et qui est justement le propre de la Noosphère. L’humanité aurait alors la liberté peut-être de “super-organiser” la matière, mais surtout d’expérimenter les forces de la sympathie collective. L’image d’un cerveau collectif nous vient facilement à l’esprit, n’est-ce pas ? Mais que dire de cette réalité bien plus cruciale que serait notre cœur collectif ? »

Après un silence, Sacha se mit à chantonner d’une voix de fausset :

Si tous les gars du monde
Décidaient d’être copains,
Et partageaient un beau matin
Leurs espoirs et leurs chagrins…

De culture italienne, Laura ignorait le fameux poème de Paul Fort, repris en chanson par Marcel Achard, et ne saisit pas l’ironie de son fils. Moi, je m’étonnai qu’un *millennial* la connaisse par cœur. Il me répondit que son père, qui avait été « scout communiste », la lui avait apprise. Je lui fis remarquer que lui-même, dans sa ZAD, avait couru après un idéal similaire. Il me rétorqua que cela n’avait rien à voir et que de toute façon il n’y croyait plus, car l’idéal mondialiste avait été phagocyté par le capital et les individus « réduits, comme disait Houellebecq, à l’état de particules élémentaires soumises à un mouvement chaotique ».

15

Sacha & Co discutent de la conscience collective

Quand je revis Sacha, chose rare, il ne ricanait pas.

– Tu sais, j'ai réfléchi aux gamberges de tes penseurs, murmura-t-il, eh bien, je peux te dire que franchement, moi, ils auraient plutôt tendance à me flanquer la trouille !

Légèrement étonné (il m'avait semblé suivre mon récit avec un certain intérêt jusque-là), je lui demandai pourquoi.

– Si j'ai bien compris ton histoire, dit-il, Vernadski comme Teilhard de Chardin étaient convaincus que la vie, ayant pris forme humaine, allait maintenant devoir passer à un nouveau stade, un état collectif, altruiste, solidaire-sans-être-fusionnel, éclairé, humaniste, hypra-conscient et tout le tremblement. Oh là là, qu'elle était belle, la grande lumière qu'ils voyaient tout au bout du tunnel ! Mais avant ça, dis donc, avant ça, ils prétendaient qu'il faudrait en passer par une sorte d'entonnoir du diable ! Comment il disait déjà, ton jésuite ? Ah oui, un « cône de convergence » ! Mais moi, je n'ai pas oublié que ce cône, la première fois qu'il en a eu la vision, c'est dans la boue des tranchées de 14-18 ! C'est quand même dans la plus infâme des boucheries inventées par l'Occident capitaliste – et Dieu sait s'il a su en inventer – que ton bonhomme, totalement allumé, a vu resplendir ce qu'il appelait la « plage rouge » du nouveau monde ! Et c'est de ces charniers puants où s'entassaient les cadavres de millions de pauvres gus qu'il a vu émerger l'Homme nouveau ! Autrement dit, pardon, mais à

l’écouter – et l’autre là, ton Vernadski, il dit finalement pareil –, la très grande métamorphose se fera bel et bien, mais coûte que coûte et à prix fort – très très fort ! –, qu’on le veuille ou pas, sous la pression monstrueuse et inévitable d’un « Marche ou crève ! » général. Bonjour le marteau-pilon cosmique ! Avec les capitalistes reptiliens qui tiennent les rênes du monde, ça ne va pas être de la tarte. Mais y a pas d’autre alternative, comme aurait dit Margaret Thatcher. C’est ça ou alors on disparaît purement et simplement de la carte. Eh ben moi, désolé, je dis non merci, *no pasarán* !

Il s’arrêta quelques secondes, pour repartir aussi sec :

– Si je refuse de travailler, c’est parce que je ne veux pas participer activement à un effondrement général de notre monde, que je sens inéluctable. Mais je ne veux pas non plus adhérer à une vision qui ferait de cet effondrement une sorte de… de solution paradoxale, une initiation miraculeuse ! Je dis juste qu’il faut refuser le capitalisme et le combattre par tous les moyens jusqu’à notre dernière goutte de sang, le capitalisme qui, attention hein, ressemble de plus en plus à une hydre géante, avec une tête néolibérale américaine, une tête communiste chinoise, une tête ploutocrate russe, une tête raciste indienne, une tête social-libérale européenne, mais c’est… c’est la même Bête infâme, et… et… (il en avait le souffle coupé) et l’horreur, c’est que cette hydre monstrueuse est vraiment en train de finir de s’emparer de la planète entière : en la numérisant, en la financiarisant, en la chosifiant à mort. Dans tous les secteurs ! Par tous les bouts ! Alors, excuse-moi, tes prophètes faisaient peut-être tous les deux gentiment l’éloge de l’éducation et de la démocratie, mais j’ai l’impression qu’ils n’avaient pas les yeux en face des trous quand ils s’imaginaient que, tout au bout de l’industrialisation générale de la planète, on allait voir jaillir l’amour universel. Moi, je n’y crois pas davantage que tous les philosophes comme Heidegger, que visiblement tes héros n’ont pas lu ! Point barre.

Il se tut, un peu groggy de sa tirade enflammée.

Que répondre ? Je repensai à *La Nostalgie du front* de Teilhard – à sa vision, terrible et fantastique, de la plage rouge de l'évolution. Avait-elle toujours un sens quand, au lieu de constituer la belle ligne d'un front, quasiment comme dans un gigantesque tournoi, elle submergeait des villes entières, écrabouillant aveuglément leurs populations sous du béton armé disloqué ? Dans ma tête s'égrenèrent les derniers vers du « Sud », la chanson de Nino Ferrer que j'aime le plus :

Un jour ou l'autre il faudra qu'il y ait la guerre
On le sait bien
On n'aime pas ça, mais on ne sait pas quoi faire
On dit : C'est le destin
Tant pis pour le Sud
C'était pourtant bien
On aurait pu vivre
Plus d'un million d'années
Et toujours en été.

Était-ce cette fatalité-là, cette loi d'airain de la guerre comme passage obligé, que Teilhard et Vernadski avaient entrevue ? La version dynamique et optimiste, si l'on ose dire, d'une phrase terrible prononcée par certains vieux lugubres d'antan face aux éruptions juvéniles : « Ce qu'il leur faudrait, madame, je vous le dis, moi, c'est une bonne guerre ! »

« La guerre ? Vieille rengaine ! Vous n'avez rien de nouveau ? » demandait en substance la voix des fameux *Dialogues avec l'ange* à Budapest en 1943. Du nouveau ? Ce dont nous avions besoin, c'était d'une coopération mondiale à la hauteur des dangers de collapse, donc d'une conscience… D'un gouvernement mondial ? Plutôt d'une gouvernance biosphérique, c'est-à-dire d'une entité vivante constituée d'unités intelligentes, donc autonomes. Était-ce cela ce qui manquait à la génération

de Sacha ? Non plus « Le capital aux travailleurs ! », ni « L'autogestion partout ! » comme on disait dans ma jeunesse, mais « La vie aux vivants ! » ? Il semblait hélas que non, même plus ça. Au bout de son raisonnement, le jeune homme désabusé ne rêvait plus à rien. Le monde allait de toute façon s'effondrer. Ce ne serait même plus « La survie aux survivants ! ». La partie était fichue.

Nous en étions là de notre échange à marée très basse, quand de petits cris nous firent regarder dans le jardin. Myriam, Arthur et Aglaé venaient d'arriver et Laura, sortie par la porte de la cuisine qui donnait directement dehors, manifestait sa joie en prenant l'enfant dans ses bras :

– Mon adorable petite-fille est venue voir sa grand-mère ! Comme c'est gentil !

Mère et fils ne m'en avaient pas informé lorsqu'ils m'avaient invité à déjeuner, mais il n'était pas difficile de constater que Myriam s'était bel et bien mise en couple avec le rouquin Arthur. Sacha semblait ne pas en prendre ombrage – sauf concernant sa fille, qu'il passa son temps à entraîner dans des courses-poursuites à travers la maison, ou à prendre sur ses genoux, pour bien montrer qu'il était son unique papa.

Il faisait beau, la table était dressée dans le jardin. Tandis que nous prenions l'apéritif, Myriam, d'une bonne humeur surprenante, demanda à quel stade du récit de la Noosphère nous étions parvenus. Cette fois, elle accepta – en lançant un clin d'œil à Arthur – que ce soit Sacha qui se lance. Il s'en acquitta honnêtement, je dois dire, sans allusion au scepticisme farouche dont il m'avait fait part à mon arrivée… sauf dans sa conclusion :

– Vous l'avez compris, Vernadski comme Teilhard de Chardin étaient carrément fascinés par le phénomène de l'accélération. Ils auraient sûrement apprécié Paul Virilio et ses recherches sur la vitesse, et plus encore celles de Hartmut Rosa sur l'accélération elle-même. En résumé, la vie accélère les processus géologiques, l'humanité accélère les processus

vivants, la modernité industrielle accélère les processus humains, et la guerre accélère tout !

Je corrigeai le tir :

– Tu oublies l'essentiel, *amigo* ! Ce qui les intéressait d'abord et surtout, c'était le fait que la raison, la connaissance, la science, la recherche puissent faire s'accélérer un processus que Teilhard appelait la « montée en complexité/conscience » – comme si ce que nous appelons la « conscience réfléchie », caractéristique des humains par rapport à la matrice de la conscience animale, pouvait passer à une échelle collective. Pour eux, le monde contemporain était en train de franchir un cap cosmique, où le double processus de la complexité extérieure et de la conscience intérieure allait métamorphoser la Noosphère – encore embryonnaire – en quelque chose de jamais vu ni jamais entendu dans l'univers : une vraie conscience de l'humanité prise comme un tout !

Myriam eut un petit rire.

– Je vois bien la montée en complexité. Ça c'est sûr, le monde est de plus en plus compliqué, on se retrouve au quotidien face à des casse-têtes inextricables. Par contre je ne vois pas, mais alors pas du tout, la montée en conscience cosmique ! Ni dans nos attitudes vis-à-vis de notre environnement, des forêts, des océans, de la biodiversité, ni dans le monde virtuel des réseaux sociaux, qui finalement débordent de haine, de violence, de bêtise et de *fake news*. Et les bobos débordants de bonnes intentions me font bien rigoler. Franchement, nous sommes de plus en plus débiles ! En particulier dans notre rapport aux êtres vivants non humains, que nous ne connaissons plus qu'à travers des vidéos. Les peuples racines, qui se battent héroïquement pour défendre leurs cultures chamaniques agressées de toutes parts, sont infiniment plus conscients que nous !

– Conscients de quoi ? demanda Sacha.

– Mais des plantes, des animaux, du cosmos, de la nature sacrée des liens sans lesquels nous ne pouvons survivre. Ils parlent couramment avec

les arbres, eux ! Avec les rivières, avec les loups ou les oiseaux ! Et ils regardent avec pitié nos plus grands savants découvrir, éberlués, après des siècles de recherches de dingue, qu'une plante ou qu'un animal, ça pourrait *peut-être* – allez savoir ! – être habité par une intelligence et une sensibilité ! *Peut-être* ! Non mais au secours, c'est une hallu ! Alors désolée, mais niet, pour moi, si nous avons une chance de faire naître une « vaste conscience collective » comme ils disent, ce n'est certainement pas en poussant plus loin la voie ultra-mentale et masculine de la science et de la technologie, mais en retrouvant le chemin d'une nature sacrée. Il faut re-chamaniser la planète ! Retrouver nos ancêtres animaux et nos grands-mères sorcières. De toute façon, si nous ne voulons pas disparaître, je crois que nous y serons obligés. Il paraît que les Aborigènes d'Australie savent communiquer à volonté par télépathie, même à des milliers de kilomètres, vous saviez ça ? Ils n'ont pas besoin de nos machines.

Tout en servant un riz au curry et à la coriandre dont le fumet nous mit l'eau à la bouche, Laura soupira :

– Si tu savais comme nous y avons cru, Myriam. Dans la communauté où je vivais, près de Milan, dans les années 1970, nous faisions presque chaque année des séjours en Inde, au Népal ou en Afghanistan – et certains allaient jusqu'à Bali ou en Australie – pour ramener en Europe toute la sagesse de l'Orient et des peuples anciens, persuadés que grâce à cela rien ne serait plus comme avant. Nous en avons gardé des pratiques comme la méditation ou le yoga, mais ça n'a pas tenu dans la vie quotidienne. La société était trop forte. Dès les années 1980, tout était fini. Les uns après les autres, nous avons dit ciao à nos rêves…

Myriam fronça les sourcils.

– Pardon, Laura, mais c'est surtout vous, qui étiez bien trop nuls, trop mous, trop corruptibles, trop inconstants, trop égoïstes, trop jouisseurs et finalement trop enfants gâtés, comme tous les soixante-huitards. Vous avez gâché toutes les occasions qui vous étaient offertes. Maintenant, nous

n’avons plus le choix. Je ne suis pas d’accord avec Sacha quand il refuse de travailler, parce que je trouve ça lâche, défaitiste et surtout irresponsable vis-à-vis de sa fille, mais je lui donne raison quand il dit que la situation est très mal partie et que (elle se tourna vers moi, me tutoyant à présent), désolée, mais les deux personnages dont tu nous parles ne nous montrent certainement pas la voie à suivre.

Je réfléchissais à une réponse… mais rien ne me venait. C’est alors que, contre toute attente, Arthur sortit de son long silence pour dire de sa voix particulière, que je n’avais encore que très peu entendue, à la fois flûtée et grave, des mots destinés à renverser la vapeur, et qui me stupéfièrent :

– À mon tour d’être étonné, les amis, mais est-ce que je rêve ou vous oubliez que le yoga et la méditation non seulement n’ont pas disparu, mais connaissent depuis vingt ans un incroyable essor, dans une bonne partie au moins des pays riches ? Il n’existe pas de ville française, et parfois même de village, sans un cours de méditation, qu’elle soit d’inspiration indienne, japonaise… ou chrétienne ! Même les hôpitaux ou les grandes entreprises l’ont intégrée à leur pratique. Cela dit, de façon beaucoup plus générale, je vous trouve incroyablement obnubilés par le court terme, et même le très court terme – exactement comme les financiers capitalistes, finalement. Si j’ai bien compris leurs visions, les théoriciens de cette fameuse Noosphère tentaient au contraire de percer le mystère du long terme, et même du très long terme. À mon avis, dans la fièvre où le monde se trouve pris, l’éclairage de la longue durée nous est devenu vital…

Myriam essaya de couper le sifflet à son nouveau compagnon :

– Qu’est-ce qu’on en a à faire du très long terme, mon cœur, si on doit tous mourir avant l’heure ?

Mais Arthur ne se laissa pas démonter et, sous le regard amusé de Sacha, garda son cap :

– Bien sûr, si une gigantesque catastrophe élimine l’humanité, on pourra dire : *Game over !* Mais nous n’en sommes pas là. Vous semblez oublier

que nous appartenons à une espèce terriblement coriace – monstrueusement égoïste peut-être, mais prodigieusement géniale par ailleurs, qui s'est emparée de toute la planète et a souvent montré qu'elle était capable de prouesses insensées. Les animaux sont nos ancêtres et nous devons les aimer et les respecter, je suis d'accord avec toi, Myriam – peut-être devrons-nous même cesser de les manger. Mais, excuse-moi, nous *ne sommes pas* des animaux, nous sommes leur folle descendance, voire leur rêve de dépassement ! Tu imagines, toi, des animaux perçant *consciemment* les secrets de l'atome, de l'ADN, du continuum espace-temps, envoyant des fusées jusqu'à la Lune et inventant le langage numérique, l'ordinateur et le réseau fou du Web ? Ou bien des animaux peignant la *Joconde*, composant les symphonies de Mahler ou jouant du sitar comme Ravi Shankar ? Ou, beaucoup plus simplement, des animaux qui, vieillissant, se demanderaient ce qu'ils ont fait de leur vie ? Moi, je suis très surpris que vous soyez si désabusés – pour le coup, comme des enfants super-gâtés, excusez-moi – et que vous ne vous rendiez pas compte que ces types, ce Vernadski ou ce Teilhard de Chardin, et certainement quelques autres autour d'eux, ou avant eux, ont eu la vision – un siècle avant nous, si ce n'est plus ! – de ce que nous sommes en train de vivre, là, maintenant ! Moi, leur Noosphère, je la vois en pleine réalisation, par exemple avec Internet, ce tissage hallucinant de milliards de communications intraplanétaires, qui véhiculent à chaque seconde beaucoup de haine, de bêtise et d'infox, d'accord Myriam, mais aussi des tonnes de messages géniaux et débordants de créativité, qui vont dans le sens de… de je ne sais pas, moi… des Colibris de Pierre Rabhi, ou des villes en transition de Rob Hopkins, des recherches d'amélioration de la démocratie par la sociocratie depuis Auguste Comte, ou de tous les mouvements qui gravitent autour de l'économie sociale et solidaire… ou encore, plus largement, de toutes ces ONG humanitaires qui fonctionnent sur la lancée des *French doctors* pour ouvrir de nouvelles voies au bien commun. Cet esprit de solidarité planétaire, désolé, les amis, je le retrouve

partout sur le Web, tous les jours – et la technologie de la blockchain, qui prend le relais de l'*open source*, semble le rendre de plus en plus démocratique, puisque les données y sont distribuées de façon décentralisée, autonome et égalitaire. Pour ma part, c'est comme ça que j'imagine l'avenir de cette Noosphère. Tout comme l'accès possible, pour n'importe qui, à toute la connaissance du monde ! À toutes les musiques, dans une vaste Sono mondiale ! Vous imaginez quelle tête auraient fait nos ancêtres si on leur avait raconté ça ? C'est simple : ils ne nous auraient pas crus.

Comme pour venir en renfort à son ex, Sacha rétorqua :

– Dis donc, Arthur, tu sembles oublier que cette merveilleuse Toile planétaire fonctionne grâce à des algorithmes qui vont dans le sens exactement inverse du progrès et de la civilisation, puisqu'ils agglutinent les *identiques*, alors que la démocratie oblige les *différents* à se parler. La paranoïa est inscrite dans l'ADN même de l'univers digital ! Et puis, tu le sais bien, le Web va servir, et sert déjà, aux États et à tous les Big Brothers de la Terre à nous ficher, nous contrôler, nous asservir plus que jamais – il n'y a qu'à voir les méthodes que l'État chinois expérimente sur sa population, et pas seulement sur ces malheureux Ouïghours – et à concentrer entre leurs pattes plus de pouvoir qu'aucune tyrannie n'en a jamais possédé ! C'est Orwell et Huxley à la fois, *1984* multiplié par *Le Meilleur des mondes* !

Le grand roux tordit sa bouche.

– La lame est toujours à double tranchant, Sacha. A-t-on cessé d'utiliser des couteaux parce qu'ils pouvaient servir à assassiner ? Mais venant de toi qui passes, à ce que tu m'as dit, quinze heures par jour à surfer de site en site, la critique radicale du Web sonne un peu zarbi. Si tu crois vraiment à ce que tu dis, cesse de t'en servir !

Puis, en se marrant :

– J’ai lancé ça l’autre jour à un copain qui jubilait parce que les réseaux sociaux lui permettaient de participer à des flash-mobs, de lancer des sit-in, des barricades à la vitesse de l’éclair, comme dans toutes les révolutions récentes, mais qui en même temps maudissait ces mêmes réseaux d’appartenir à des oligarques capitalistes. Je lui ai dit : « Eh ben, jette-le, mec, ton portable de merde ! » Vexé, il m’a balancé : « Non mais t’es du côté des keufs ou quoi ? » Moi, certaines contradictions me font doucement rigoler…

C’était au tour de Sacha de se sentir offensé, il ne voulait rien lâcher.

– Parlons-en !

Et il se lança dans un laïus sur les « contradictions internes du système capitaliste »… qu’il faut toujours savoir exploiter. Arthur sauta sur l’occasion :

– Justement, et tu le sais très bien, depuis le lancement de Linux et des logiciels libres par des types comme Richard Stallman, des milliers de réseaux parallèles sont en train d’émerger, pour nous permettre d’échapper aux GAFAM. Toutes sortes de petits fournisseurs d’accès associatifs te proposent de te brancher gratuitement, avec des boîtes mail chiffrées, dont les données ne sont pas transmises aux autorités. Il y a même de nouvelles coopératives qui ont commencé à fabriquer des ordinateurs portables de structure plus simple que celle des autres familles et consommant moins d’énergie…

Leur joute dépassa vite mes compétences. Quand finalement j’y mis mon grain de sel, on en était au dessert (sans quitter ses recettes indiennes, Laura nous avait concocté un tiramisu à la mode de Bombay). Je voulais d’abord rappeler une vérité que personne ne pouvait nier :

– Comme l’a bien relevé Arthur, les inventeurs du concept de Noosphère ont réussi l’exploit d’aboutir à l’idée d’Anthropocène – qui est aujourd’hui dans toutes les bouches et sur tous les médias – une bonne centaine d’années avant les autres ! Par la voie du calcul appuyant ses

intuitions, Vladimir Vernadski a su démontrer que l'humanité était devenue l'agent de transformation numéro un de l'écorce terrestre et de l'atmosphère. Et cela rejoignait les raisonnements de Teilhard. Cette perspicacité visionnaire a quelque chose d'époustouflant. Elle devrait logiquement nous pousser à considérer le reste de leur propos avec au moins un a priori favorable. D'accord, leur vision « industrieuse » de l'avenir de l'humanité sonne désormais obsolète. Mais la grande majorité des progressistes, même géniaux, ont pensé exactement comme eux… plusieurs décennies *après* la disparition de nos trois personnages – incluons Édouard Le Roy aux deux autres. Et si ces derniers n'ont pas su percevoir les limites biosphériques que la technosphère n'aurait surtout pas dû franchir, au moins ont-ils mis en avant l'essentiel : la nécessité d'envelopper la sphère technique d'une sphère transcendant la technique, d'une sphère d'esprit, d'une aura spirituelle, d'une conscience collective, appelez ça comme vous voulez. Le mot même de « Noosphère » – inventé, sans doute, par Le Roy, bien qu'encore inconnu du grand public en ce début du XXIe siècle – pourrait servir maintenant à tous les penseurs et prospectivistes qui fouillent les replis chaotiques de notre avenir, pour tenter d'y trouver une voie commune possible.

– Moi je veux bien, m'accorda finalement Sacha, mais alors elle est où, cette Noosphère, concrètement ? Tu crois, toi, comme Arthur, qu'elle se manifeste par le Web ? Internet serait en train de devenir le système nerveux d'une conscience collective ? Tu crois que nous allons assister à la naissance d'une espèce hybride, mi-homme mi-machine ? Je viens de lire *Homo Deus*, tu sais, le second bouquin de Yuval Harari…

– Qui ça ? demanda Laura.

– Un historien israélien spécialiste du Moyen Âge, mais qui s'est génialement et insolemment octroyé le droit de parler de tout ce qui l'intéresse… un peu à tort et à travers, d'après certains critiques. Il n'empêche que ses livres sur le passé et surtout sur l'avenir d'*Homo sapiens*

ont eu un tel succès que presque tous les chefs d'État l'ont reçu comme une sorte de prophète. Il pense que si on laisse faire les choses, l'humanité est menacée de se scinder en deux. D'un côté, on aurait les humains « augmentés », non seulement riches et puissants, mais boostés aux molécules autant qu'aux algorithmes, via des nano-implants ou des interfaces homme/machine – tous reliés entre eux, ils deviendraient beaucoup plus intelligents que la moyenne, plus rapides, à la fois ultra-solides, hyper-sensibles et bien à l'abri dans leurs bunkers des bouts du monde. Et puis, de l'autre côté, s'étalerait l'immense plaine vaseuse des humains « inutiles » : remplacés au travail par des robots beaucoup plus efficaces qu'eux, ils seraient condamnés à passer leur vie à glander, pris entre jeux vidéo et consommation de masse, avec des revenus de solidarité leur permettant juste de survivre – et pire encore : privés de la possibilité de se révolter, puisque ne jouant plus aucun rôle dans l'appareil productif, ils constitueraient une sorte de post-lumpenprolétariat à la *Blade Runner*. À terme, Harari imagine que l'évolution pourrait vraiment produire deux humanités différentes… la première pouvant d'ailleurs être amenée à progressivement éliminer la seconde, comme certains supposent que l'homme de Cro-Magnon a pu éliminer les Néandertaliens.

– Quelle horreur ! s'écria Laura. Vous croyez ça possible ?

– Rien n'est impossible, maman, philosopha Sacha.

– Mouais…, murmura Arthur. Moi, je trouve les visions de Yuval Harari sur l'homme augmenté un peu trop unidimensionnelles. Même s'il médite, paraît-il, tous les jours, je suis frustré qu'il ne dise pas grand-chose de la mutation intérieure et spirituelle. Or, comment imaginer que l'être humain puisse avoir un avenir sans une *métanoïa*, je veux dire sans un retournement intime, une métamorphose en profondeur, une conversion ?

Laura secoua la tête et, s'adressant à moi :

– *Métanoïa* ? Je ne connais pas ce mot. Est-ce que tes savants l'employaient ?

– C’est possible, je ne suis pas sûr, répondis-je. En tout cas il leur correspondait. C’étaient des humanistes pour qui rien ne pouvait finalement s’expliquer sans un « ailleurs » – qu’il soit immanent pour Vernadski ou transcendant pour Teilhard –, rien n’était pensable sans l’exploration de ce trou noir énigmatique et prodigieux qui se trouve au centre de tout, des galaxies comme de nos propres esprits. Bien sûr, à leur époque, l’idée d’améliorer *extérieurement* la qualité de l’espèce humaine grâce à la science avait encore quelque chose de… je dirais naïf. Certains écrits de Teilhard seraient considérés comme intolérables s’ils paraissaient aujourd’hui. Par exemple, il avait tellement confiance dans les progrès de la médecine scientifique qu’il imaginait sans problème une sélection eugéniste et pensait que l’humanité saurait ainsi peu à peu perfectionner ses qualités génétiques !

– Un vrai nazi, donc ! s’écria Myriam.

J’essayai de rester calme.

– Tout de suite des gros mots ! Sa pensée se situait à l’extrême opposé du racisme et c’était vraiment un humaniste, même si le crédit qu’il accordait à la science le poussait peut-être trop loin parfois… du moins à nos yeux un siècle après. Mais que signifie un jugement rétrospectif de ce genre ? Jeter un coup d’œil à l’évolution de la pensée morale oblige à beaucoup de relativisme. Qu’est-ce qui est humain, qu’est-ce qui est inhumain ? Si on jugeait les grands personnages de l’Histoire sur la base de nos lois actuelles, je vous jure qu’on les flanquerait quasiment tous au trou ! Pas seulement les tyrans de l’Antiquité ou des temps plus récents. Même nos grands « humanistes » ! La façon dont Diderot se comportait avec ses serviteurs, Voltaire avec ses affaires et même Montaigne avec ses paysans nous révulserait : ce n’était qu’abus des personnes et du bien commun, tabassage, enfermement, esclavagisme, abandon, séparation des familles ! Pour prendre un exemple beaucoup plus proche, si l’on avait appliqué aux patrons français des années 1950 les critères de l’abus de bien social en

vigueur aujourd'hui dans nos lois, 90 % du patronat français aurait fini en taule. Donc calmons nos ardeurs de procureurs. À votre avis, comment nous jugeront nos descendants ?

Mon petit zoom arrière sécha momentanément tout commentaire et les galipettes d'Aglaé dans l'herbe captèrent un instant toutes les attentions. C'est Arthur qui revint à l'attaque de façon inattendue au moment du café. De nouveau il me surprit, même si j'avais appris pendant le repas que ce grand jeune homme avait fait des études de philo et passé sa thèse d'épistémologie sur la théorie des systèmes.

– J'ai toujours été perturbé, commença-t-il, par les grands esprits qui se supprimaient de désespoir devant l'évolution du monde. Je viens de lire un roman sur le suicide de Stefan Zweig et de sa femme Lotte. La montée du nazisme puis la guerre avaient épuisé leurs dernières gouttes de foi dans l'avenir. Comme si l'humanité était foutue. (Il se tourna alors vers moi.) Juste à l'inverse des visionnaires de la Noosphère, non ?

Je relativisai à nouveau :

– Eux aussi traversaient des moments de doute immense. Teilhard parlait de ses phases d'« acédie »…

– Peut-être, mais je remarque que dans leur façon de se focaliser sur la science avec cette sorte d'hyper-intuition qui semblait les caractériser, ils en étaient venus à découvrir, bien avant tout le monde, que toujours et partout l'intérieur et l'extérieur sont en boucle, et donc l'inné et l'acquis aussi. Et que du coup, comme l'imaginait Vernadski, l'humain de l'avenir pourrait littéralement évoluer vers un autre corps, d'autres organes, un autre cerveau.

– Ça nous ferait une belle jambe ! ne put s'empêcher de pouffer Myriam. Des surhommes avec un œil au milieu du front et un cerveau deux fois plus gros… s'ils éliminent les trois quarts de l'humanité devenus « inutiles », ça ne te révolterait pas tout autant ?

Laura poussa un cri :

– Ah ça non, Myriam, c’est impossible ! S’ils ont le troisième œil ouvert, ce sont forcément des sages, des êtres éveillés, qui ne peuvent assassiner personne. C’est à ceux-là, je crois, que pensait le savant Vernadski quand il disait qu’un jour on pourrait peut-être se nourrir directement de lumière. Les grands sages de l’Inde connaissent déjà ça. Ils peuvent ne plus manger et survivre en se nourrissant uniquement de *prana*, l’énergie de vie qui baigne tout l’univers.

Sacha étouffa un rire.

– Ma chère hippie de mère y croit vraiment ! Remarquez, ça résoudrait pas mal de problèmes. Surtout si on n’avait même plus besoin de boire d’eau. Une des principales inquiétudes des collapsologues, ce sont les guerres de l’eau qui nous attendent d’ici peu…

Mais Arthur revint à la charge :

– Peut-être. En tout cas, de façon beaucoup plus certaine, parce qu’on est en train de le démontrer scientifiquement en ce moment même, en particulier en épigénétique et en neuropsychologie, nous nous apercevons de plus en plus que nos pensées, nos volontés et nos actions influent sur nos corps, nos glandes endocrines, nos systèmes immunitaires, nos neurotransmetteurs, nos réseaux neuronaux, nos lobes cervicaux… en boucles rétroactives.

– Sacha aussi parle tout le temps de « boucles rétroactives » ! rigola Laura, qui avait sans doute bu un peu trop de rosé.

– Les boucles dont je parle ne précipitent pas d’effondrement en creusant des spirales négatives, répondit Arthur, au contraire elles élargissent les passerelles corticales vers le haut et nous permettent d’envisager un avenir viable, même s’il est encore irreprésentable.

Imperturbable, les yeux dans le vague, le rouquin continua à dérouler sa propre vision, laissant les autres un peu sur le bord de la route maintenant que l’heure de la sieste avait sonné :

– Ce qu'il y a peut-être de plus frappant dans les découvertes de ces dernières années, c'est que nos cerveaux sont beaucoup plus malléables que ce que l'on croyait. Nos réseaux neuronaux se reconstruisent en permanence, notamment en résonance avec nos congénères, grâce à nos neurones miroirs. C'est une découverte récente incroyable : mis en relation avec quelqu'un, nous fonctionnons littéralement en wifi. Et cela nous transforme ! Rendez-vous compte de cette énormité : nous nous transformons physiquement les uns les autres en fonction de nos interactions ! Nous devenons, corporellement, ce que sont nos relations. Bien sûr, cela existe depuis que l'humanité a émergé, mais aujourd'hui nous pouvons en faire un usage conscient, volontaire. Internet constitue la partie externe d'un processus qui nous sculpte aussi intérieurement ! Le plus fou, c'est que nos relations et nos comportements influent aussi sur nos gènes, puisque, là aussi, les visions rigides et figées du XXe siècle – avec un ADN supposé ne se transformer que par hasard, sans relation avec l'environnement – sont en train de céder la place, au XXIe siècle, à un modèle infiniment plus souple, ouvert, en dialogue « ascendant ». La révolution épigénétique est en passe de démontrer que nous pouvons jouer sur nos gènes comme sur un instrument de musique. Nos déterminismes sont beaucoup moins fermés que prévu : en gros, génétiquement, si on a hérité de ses parents une trompette, c'est sûr que ce n'est pas un piano, mais on peut jouer dessus à sa guise des musiques très différentes…

Sur ce, Laura sembla retrouver ses esprits, après une légère somnolence. Comme sortant d'un rêve, elle dit soudain :

– Mais ça y est, mes enfants, je sais, moi, à quoi ressemble votre Noosphère ! On a beaucoup pratiqué ça quand je vivais à Ibiza – je ne sais pas si ça se fait toujours aujourd'hui, mais c'était hyper-fort. Dans le monde entier, des milliers de gens se mettaient d'accord pour entrer en état de méditation tous ensemble au même moment. Certains le faisaient à midi, d'autres à dix-huit heures, d'autres à minuit ou à cinq heures du matin,

selon l’endroit du monde où ils se trouvaient. Et à nous tous, on dégageait, pendant une heure, une énorme vibration d’amour et de paix qui inondait la planète. Ce n’était peut-être pas suffisant pour arrêter toutes les guerres, mais c’était un début.

Myriam, à nouveau, ne put retenir un jet de venin :

– Un début, un début… c’est à chaque fois la même chose ! Vous, les *boomers*, vous vous êtes toujours contentés de débuts. C’est dingue que vous n’ayez pas vu que ça ne servait à rien d’en rester là.

Cette fois, son ex-belle-mère poursuivit sans se troubler :

– Désolée, Myriam, mais je me rappelle que des chercheurs très sérieux avaient mesuré le phénomène dans des prisons d’Espagne où l’on proposait aux détenus la pratique de la méditation. Et tu sais quoi ? L’onde de cette pratique collective avait un effet calmant si fort, même sur la majorité qui s’en fichait, qu’on pouvait carrément le mesurer. Dans les prisons de femmes, cet effet était tel que les détenues pouvaient même ne plus être surveillées pendant leurs activités de loisir. Maharishi Mahesh Yogi – c’était le guru des Beatles et des Doors – disait que si des millions de personnes faisaient ça régulièrement, on transformerait totalement la planète.

Comme Myriam la fusillait toujours du regard, je dus venir au secours de mon amie :

– Je pense que Laura ne se trompe pas. Ce dont elle parle est plus que jamais d’actualité. Je reçois régulièrement sur Facebook des invitations à me joindre à de telles méditations collectives. Très récemment des dizaines de milliers de jeunes bouddhistes vietnamiens et thaïlandais ont pratiqué la chose de façon spectaculaire.

– D’ailleurs, ajouta l’étonnant Arthur, un certain nombre de recherches sont menées à ce sujet, concernant la méditation mais pas seulement. C’est toute l’idée de *ressenti collectif* qui se trouve sous les projecteurs. Juste après l’attentat du 11 septembre 2001, un groupe de chercheurs américains s’est attelé à mesurer l’effet des très grosses émotions collectives sur des

« productions d'aléatoire ». Un dispositif bizarre : un gros ordinateur de l'université de Princeton, relié à des capteurs disposés sur tout le globe, a été programmé pour aligner des signes, chiffres, lettres ou pictogrammes de façon chaotique, ce qui donne une sorte de mouvement brownien – comme un grouillement partant dans tous les sens. Mais si soudain survient un choc collectif planétaire – celui provoqué par l'attaque d'Al Qaïda contre les Twin Towers était exemplaire –, les chercheurs ont observé que l'alignement de signes aléatoires se trouvait bousculé, comme si des grains flottant au hasard dans une eau stagnante recevaient soudain une vague qui les faisait danser un instant tous ensemble. Une vague de quoi ?

– Justement, s'écria Laura, l'air triomphant, ça doit être une vague de cette conscience collective dont nous parlions !

– Tu veux dire de l'*inconscient* collectif, corrigea son fils. Là, on n'est plus dans ton histoire de méditation en prison, maman. Le 11 septembre, je te parie à un contre mille que personne ne s'est préoccupé de savoir s'il émettait ou non je ne sais quelle vibration !

Myriam se leva alors et fit mine de s'en aller, signalant son exaspération en se bouchant les oreilles. Puis elle revint vers nous et lança :

– Mes pauvres, les chamanes riraient de vous entendre, eux qui entrent en relation quotidienne avec les dimensions où vivent les esprits des ancêtres, ou des animaux totems, ou encore des plantes sacrées, qui leur disent tranquillement quoi faire pour vivre de façon harmonieuse avec le monde alentour !

Arthur lui répondit en souriant :

– Tu n'es pas obligée de remonter jusqu'aux chamanes. Prends les études d'Henry Corbin sur la mystique musulmane soufie. Tu y découvriras une dimension qu'il appelait l'« imaginal » et qui, à mon avis, ressemble comme deux gouttes d'eau aux dimensions où se baladent tes chamanes…

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? rétorqua Myriam. Ça n'a rien à voir ! Les voyages des chamanes ne sont pas du tout imaginaires. Ils leur

permettent de *réellement* trouver ce dont ils ont besoin pour vivre… je ne sais pas, moi, de nouveaux terrains de chasse, des points d'eau dans le désert, des plantes pour se soigner, mais aussi des musiques, des inspirations de toutes sortes, et des réponses à leurs questions existentielles.

– Eh bien, figure-toi que c'est exactement ce que font les soufis quand ils atteignent les états que Corbin a ramassés dans le concept d'imaginal. Ce sont des mondes ou plutôt des niveaux de conscience bien réels – certains disent même « plus réels que le réel » –, à ne surtout pas réduire au concept d'imaginaire au sens de fantaisie, de fantasme ou de délire.

Myriam fit une moue dubitative, tandis que Sacha, sa fille sur les genoux, dressait l'oreille.

– L'imaginal englobe l'imaginaire, poursuivit Arthur. Il en a l'infinie richesse et souplesse. Mais il est bien davantage que cela. Pour les mystiques de toutes les traditions, on pourrait dire qu'il représente le monde intermédiaire entre le réel physique et l'Être ineffable et absolu. Les modernes nient tout simplement son existence – comme ils réduisent le symbolique au métaphorique, dans un aplatissement qui, à mon avis, est à l'origine de beaucoup de nos problèmes contemporains. En cela, ma chère Myriam, ne te méprends pas : je te rejoins complètement quand tu dis que le monde doit redevenir chamanique… mais je préfère parler d'imaginal parce que cela permet d'intégrer un paquet de connaissances acquises au fil de l'Histoire, aussi bien par les hindous que les bouddhistes, les juifs, les chrétiens, les musulmans ou d'autres…

– Des connaissances sur quoi ? demanda Sacha.

– Résumons en disant sur notre vie intérieure. Moi, quand les choses vont trop mal politiquement, je suis totalement d'accord avec toi, Sacha, tu le sais : il faut descendre dans la rue. Malheureusement, l'écrasante majorité des gens oublie ou ignore qu'il y a sans doute plus urgent : descendre en soi-même.

– Mais pour y faire quoi ? s'énerva Sacha.

– Pour y découvrir un monde ! Un monde aussi infiniment grand que l'univers extérieur, et doté d'une caractéristique que l'on pourrait dire magique : une fois que l'on a appris à s'y reconnaître et à y évoluer, notamment par la méditation silencieuse, l'esprit s'y libère de toutes les pesanteurs qui limitent notre action dans le monde physique. C'est… comment dire… c'est de la sémantique primordiale. Vous savez bien : « Au commencement était le Verbe. »

– Tu te méfies donc du monde physique, fit Sacha, comme ces barjots de cathares qui considéraient que l'enfer c'était ici, sur terre ?

– Tout le contraire ! Pour en revenir à notre sujet de départ (Arthur me jeta un regard), je suis persuadé que Vernadski et Teilhard de Chardin visualisaient la Noosphère comme une dimension bien réelle, mais habitée par des humains ayant suffisamment cultivé leurs mondes intérieurs – et résolu leurs névroses – pour pouvoir s'échapper à volonté dans l'imaginal. Exactement comme font les chamanes, qui se promènent à leur guise entre les mondes. Donc je suis d'accord avec toi, Myriam, mais je dis que pour prendre l'ampleur nécessaire à une vraie mutation, la Noosphère doit être mieux que chamanique, elle doit devenir *imaginale* ! La civilisation humaine ne peut renaître que du dedans de nous.

J'étais sidéré. Ce garçon s'avérait non seulement bien informé, mais à la fois politique et mystique. Une image finit par me faire rompre le silence :

– Mais dis donc, Arthur, ce que tu dis de cet imaginal me fait énormément penser à ce que raconte la fameuse aventure des *Dialogues avec l'ange* quand, en pleine Seconde Guerre mondiale, un groupe d'artistes hongrois, essentiellement juifs, reçut pendant dix-sept mois une sorte d'inspiration poétique supérieure : chaque être humain, disait une voix « entendue » par l'une d'entre eux, serait un pont tendu entre un animal et un ange, entre un être de chair pris dans le temps et une inspiration créatrice qui lui échapperait.

– Ça pourrait être une définition de l’imaginal, répondit le jeune homme sans plus de commentaire.

L’après-midi était bien entamé. Ayant pris congé de mes hôtes, je décidai de rentrer chez moi à pied, emporté par un flot de pensées. Depuis le début de nos gamberges sur la menace d’effondrement et sur l’avenir de la biosphère, nous n’avions, Sacha et moi, réfléchi qu’en termes d’extériorité, beaucoup plus rarement en termes de vie intérieure – qui est bien autre chose que le flux psychologique des images et des pensées qui nous traversent à tout instant. Pourtant, chacun à sa façon, les personnages de mon récit, Teilhard de Chardin comme Vernadski ou Le Roy, n’avaient jamais cessé d’insister sur le va-et-vient indissoluble entre le dehors et le dedans. Mais ces mots avaient-ils encore un sens dans notre monde « unidimensionnel », comme l’avait appelé Arthur, bien après le philosophe Herbert Marcuse ?

Pouvait-on donc imaginer que l’évolution d’*Homo sapiens* ait atteint un stade limite où s’ouvrirait soudain en nous l’urgence vitale d’ouvrir une porte radicalement inédite vers un « ailleurs » ? Ou plutôt une porte aussi ancienne que l’être humain des origines, mais oubliée depuis des siècles par quasiment toute l’humanité, à l’exception de minuscules minorités d’initiés ? Une porte qui signalerait une transition vers un être humain non pas *augmenté*, mais *métamorphosé* ? Un *Homo noosphericus* ?

16

Vivons-nous une nouvelle Renaissance ?

Il pleuvait dru et le moral de Sacha était au diapason, très déprimé. Me supposant apparemment de la même humeur que lui, il m'accueillit par une invitation à grincer ensemble :

– Qu'est-ce qu'il nous a soûlés, hein, l'autre jour, Arthur, avec son jargon ! Imaginal, *métanoïa*… pourquoi pas herméneutique ou métempsycose, pendant qu'il y était !

– Tu caricatures.

– Pas du tout. Prétendre que la priorité consiste à plonger en soi-même, pour moi c'est faire l'autruche. Je dis qu'il faut au contraire bien ouvrir les yeux vers l'extérieur. Pour quoi ? Pour scruter le pouvoir, l'analyser, déceler tous ses abus, ses perversités, ses mensonges, ses vices de fonctionnement et vigoureusement les dénoncer, au besoin par une révolution. Tout le reste, c'est du pipeau pour endormir les gens. Entendre des voix à l'intérieur de soi, je connais, figure-toi : c'est du délire.

– Ce qui vous oppose est vieux comme la politique. C'est l'éternel débat entre les révolutionnaires, qui veulent comme toi commencer par casser le système, et les réformistes, qui affirment avec Arthur qu'il faut d'abord éduquer les gens. Les deux sont évidemment en couplage dialectique, mais avoue que sans éducation, pas de révolution, et qu'il n'y a pas d'éducation sans exploration intérieure. Tu ne crois pas ?

– Non, je t’assure, j’ai vraiment eu l’impression qu’il essayait de nous impressionner.

– Je n’en suis pas si certain…

– En tout cas, il nous a embarqués dans un labyrinthe bien tordu, qui nous a écartés des vrais problèmes de la lutte contre le capitalisme devenu fou. Et cette pauvre Myriam qui s’imagine que ses chamanes vont nous tirer d’affaire !

Je n’étais pas d’accord avec lui, mais tenais d’autant moins à le froisser qu’il parlait de l’homme qui vivait à présent avec son ancienne compagne. Jusqu’ici il ne m’avait jamais donné l’impression de souffrir de cette séparation, ni de ce remplacement. Mais qu’en savais-je au fond ?

Une fois de plus, la petite Aglaé faisait un court séjour chez son père, jouant dans le salon puisque le jardin sous la pluie lui était interdit. Et, une fois de plus, Myriam n’allait pas tarder à débarquer pour récupérer sa fille. Je me fis la remarque qu’il y avait une étrange coïncidence entre mes visites au fils de Ramon et les fugaces irruptions de Myriam. Puis je me dis que Sacha ne m’invitait sans doute à discuter avec lui que les jours où la présence de sa fille lui interdisait de passer tout son temps scotché à son écran, surfant sur les sites effondristes, que les Américains appellent *doomist* pour désigner ceux selon qui le changement est impossible et qui finissent par baisser les bras.

De ce côté-là, les choses ne faisaient qu’empirer, renforçant Sacha dans ses convictions les plus têtues. Le coronavirus n’avait pas encore frappé, mais on en était déjà à l’époque où les grands incendies commençaient à se multiplier au-delà de leurs limites habituelles. Après ceux de la Californie et du Canada, d’immenses brûlures mordaient à présent la Sibérie, ou bien l’Australie, enfumant jusqu’aux plus grandes villes de l’île-continent. Les glaces polaires ou alpines fondaient plus vite que prévu. À l’instar des abeilles, toutes sortes d’animaux – mammifères, poissons, oiseaux, reptiles… – disparaissaient à vue d’œil, d’un printemps à l’autre. À

l’évidence, l’augmentation de 2 °C de la température atmosphérique moyenne serait largement dépassée bien avant la fin du siècle. Et partout dans le monde, gouvernants et puissants prétendaient s’en préoccuper… comme des capitaines de super-tankers qui parleraient de faire demi-tour tout en se contentant de tourner leur barre d’un demi-degré vers bâbord ou tribord, ce qui ne changerait strictement rien à la trajectoire de leurs monstres. Entre cynisme, impuissance et bêtise, aucune autre alternative ne semblait se présenter à leur choix. On y allait donc tout droit, dans le mur, et de plus en plus de gens se trouvaient partagés entre colère, hallucination et découragement. Quant à Sacha, plus décidé que jamais à ne pas participer au désastre en s’engageant dans un quelconque travail, il continuait donc, les jours où sa fille n’était pas là, à fréquenter en continu les sites Web qui chiffraient les données catastrophiques à l’échelle planétaire. Pour ne pas en pleurer – surtout quand il songeait au monde où allait devoir survivre sa princesse, la perle de son existence (« La seule raison que j’aie de ne pas me pendre », m’avait-il dit un jour) –, il continuait à ricaner de l’effroyable bazar où nous nous enfoncions tous.

La perspective d’une Noosphère plus forte, que nos conversations avaient peu à peu dessinée à l’horizon, ne pouvait-elle pas réveiller au moins un minuscule brin d’espoir au fond de lui ? Je compris que non. Étrangement, alors que mon récit l’avait intéressé, et continuait d’ailleurs de le faire, il ne le prenait pas du tout au sérieux, mais juste comme un conte, une pure histoire de science-fiction. Il adorait la science-fiction… C’était toujours ça de réussi.

– L’autre jour, après la visite d’Arthur, je suis tombé sur un site intéressant où il était question du livre du polytechnicien et neurologue Sébastien Bohler, *Le Bug humain*. Ça parle d’une spécificité que notre espèce porte en elle et confirme ce dont je me doutais : notre cerveau est fait pour réclamer toujours plus et rien ne peut l’en empêcher. Tant qu’on était des chasseurs-cueilleurs, ça avait une fonction, mais à partir du

Néolithique, et plus que jamais dans la société de consommation, c'est une malédiction. « On est foutu, on mange trop », comme chantait Souchon. Après coup, je me suis dit que ça expliquerait bien des choses. En particulier tout ce discours religieux dégueulasse et culpabilisant sur le « péché originel ». Ce bug humain, tu vois, j'y crois. On est mal foutus de nature, c'est pas un péché, c'est une erreur de fabrication ! C'est pas de notre faute, mais on va tous en crever dans pas longtemps.

Je ne voulais ni le brusquer ni me résigner à le suivre sur un chemin dépressif. Avec la patience un peu lasse dont doivent faire preuve ceux qui s'occupent d'alcooliques ou de toxicomanes, je le provoquai, mais assez mollement pour ne pas l'énerver :

– En tout cas, mon cher Sacha, ce qui est certain et scientifiquement prouvé, c'est que le monde est de moins en moins violent. C'est donc peut-être que les gens se haïssent aussi de moins en moins, non ? La Noosphère n'est sans doute pas qu'un délire.

Il me regarda droit dans les yeux.

– Mais qu'est-ce que tu racontes encore ?!

Je partis alors dans une grande démonstration sur l'altruisme, citant tour à tour l'historien français Robert Muchembled, le professeur de psychologie canadien Steven Pinker, le médecin statisticien suédois Hans Rosling et un ou deux autres, dont le moine bouddhiste Matthieu Ricard, qui avaient démontré, chacun à sa façon, non seulement la nécessité vitale de l'altruisme – ce que Jacques Attali appelle l'« altruisme intéressé » –, mais aussi et surtout le fait que, siècle après siècle, la proportion des humains volontairement tués par d'autres n'avait fait que baisser – et même spectaculairement chuter. La démonstration de Pinker était particulièrement impressionnante et comptait énormément pour moi. Dans son livre le plus connu, *The Better Angels of Our Nature. Why violence has declined* (en français *La Part d'ange en nous*), le prof de Harvard avait décortiqué sur plus de mille pages, avec force détails précis, souvent monstrueux,

l’inimaginable violence de nos ancêtres depuis la Préhistoire. Longtemps, le fait de massacrer des populations entières, de les torturer de façon atroce et de les violer avait été considéré comme tout à fait normal – les femmes étant ordinairement traitées comme du bétail. Constater que cela avait changé et que la situation s’était améliorée de façon absolument régulière jusqu’au XXIe siècle, n’était-ce pas une façon objective et concrète de mesurer l’essor de la sympathie entre humains, pour user d’un euphémisme ?

Sacha poussa un rire mordant :

– C’est ça ! Avec deux guerres mondiales, plus les différents goulags, plus la Shoah, plus les guerres de décolonisation et quelques génocides supplémentaires, tu vas peut-être me dire que le XXe siècle a été moins violent que le XIXe ?

– Absolument.

– Tu débloques ou quoi ?

Je tins bon et confirmai que, contre toute attente, la chose était prouvée par A + B. Proportionnellement à la population vivant sur terre aux différentes époques, le nombre des humains volontairement tués par d’autres n’avait jamais cessé de baisser, et ce depuis largement plus de mille ans. Nos contemporains ne le croyaient pas (pas une seule seconde), persuadés que le monde était au contraire « de plus en plus violent » – impression due sans doute au flux des informations sur le moindre problème, qui devait provoquer dans l’esprit des gens une distorsion de la réalité, un « biais cognitif », comme on disait depuis peu. Alors que la réalité, très contre-intuitive, pouvait se formuler mathématiquement : aussi obscène que cela puisse paraître, les morts en masse des deux guerres mondiales, par exemple, ne représentaient sur les courbes démographiques que deux petits *trous d’air* dans une irrésistible ascension vers un monde certes de plus en plus peuplé, mais aussi de plus en plus civilisé, au moins en considérant ce critère, trivial mais décisif : l’assassinat pur et simple,

individuel ou collectif, et la torture considérée comme moralement acceptable.

– C’est ainsi, dis-je, la probabilité qu’un être humain nouvellement né finisse ses jours volontairement assassiné par autrui ne cesse de décroître. De même – les deux phénomènes sont évidemment liés – l’espérance de vie moyenne des humains n’a cessé d’augmenter, tout comme la part de PIB par habitant, y compris dans les continents les plus pauvres, et ce malgré la réapparition de certaines inégalités, repérées par exemple par l’économiste Thomas Piketty…

Pour une fois, Laura vint à la rescousse de son fils, en protestant :

– Je me demande bien d’où tu sors tout ça ! Je suis désolée, mais tout le monde le sait, c’est malheureusement le contraire de ce que tu dis. Prends juste le sort des femmes : maintenant que les jeunes générations osent parler et dénoncer leurs agresseurs, tout le monde voit bien les torrents de violences déchaînés contre elles !

Elle me tendait une perche facile, car son exemple était particulièrement faux. En guise de réponse, je n’eus qu’à lui citer un fait très simple :

– En France, aujourd’hui, une femme qui déciderait de partir toute seule à pied de Paris à Toulouse ne courrait à peu près aucun risque, ni de vol, ni de viol, ni d’assassinat. Eh bien, je peux te dire que c’est une situation totalement inédite dans l’Histoire. À aucun autre moment, cela n’aurait été concevable…

C’est alors que débarquèrent Myriam et Arthur. Dégoulinants de pluie, et tandis qu’Aglaé se précipitait dans les jambes de sa mère, ils restèrent quelques secondes immobiles à l’entrée de la maison, d’où ils entendirent les dernières phrases de mon plaidoyer en faveur des progrès de notre époque.

– Au pire, conclus-je, comme m’a dit un jour un écrivain algérien : « C’est la seule époque que nous ayons, alors essayons de la chérir ! »

S’étant débarrassés de leurs K-way, les deux jeunes gens nous rejoignirent dans le salon. Arthur sortit de sous son pull un livre, qu’il posa sur la table. C’était *Refaire la Renaissance* d’Emmanuel Mounier. J’écarquillai les yeux.

– Ah ça ! Tu t’intéresses au personnalisme chrétien maintenant ?

Il sourit.

– Oh, ça ne date pas d’hier. Et figure-toi que ça répond pile aux arguments modernistes que tu semblais aligner, d’après les quelques mots que j’ai entendus, selon lesquels le monde irait de mieux en mieux et qu’il faudrait donc remercier le système en place, en dépit des apparences contraires. Pour une fois, *sorry*, je ne suis pas d’accord avec toi. La vraie violence est passée à l’intérieur. Ce n’est plus tant l’assassinat des corps qui compte que celui des esprits et des âmes. Regarde, c’est drôle, les coïncidences : j’étais justement en train de lire ceci dans le bus qui nous amenait ici…

Il me tendit le livre de Mounier, ouvert à une page où il avait souligné deux passages : « Il n’y a plus même de gouvernement, il n’y a plus même de tyran, il y a une force matérielle, aveugle, anonyme et inhumaine, qui s’est substituée aux hommes à la tête des États. Le devoir de demain ne relève pas de l’insurrection, mais des travaux publics. » Et plus loin : « On pense beaucoup trop aux actes de violence, ce qui empêche de voir qu’il y a plus souvent des états de violence – celui où chôment, meurent et se déshumanisent aujourd’hui, sans barricades, dans l’ordre, des millions d’êtres –, et que, de même que le tyran est le vrai séditieux, la vraie violence, au sens odieux de ce mot, c’est la permanence du régime. (…) Un régime comme le capitalisme moderne est une sorte de péché social, auquel tous participent plus ou moins, qui a son inertie propre, plus lourde que la somme de ses fautes individuelles. Ce n’est plus contre son malheur que le chrétien est appelé à lutter, mais contre le mal, et ce combat, on sait qu’il s’impose à tous. »

Cette irruption m'étonna d'autant plus que jusqu'ici Arthur s'était montré tempéré, modérant à bon escient les propos extrémistes de Sacha. Certes, je n'oubliais pas que les deux garçons s'étaient connus dans un dojo de karaté… pour pouvoir éventuellement se battre contre la police. Et voilà que je découvrais Arthur bel et bien du côté des contestataires, mais des contestataires chrétiens. L'était-il lui-même ? Depuis quelques décennies, on ne parlait plus beaucoup, et même plus du tout, des « chrétiens de gauche », pas davantage que des prêtres ouvriers ou des théologiens de la libération, jadis engagés aux côtés des révolutionnaires sud-américains. Je savais qu'Emmanuel Mounier n'avait été ni marxiste ni gauchiste. Mais contestataire, assurément ! Se référant plutôt à Henri Bergson ou à Charles Péguy, ce jeune homme, qui fonda en 1932 la revue *Esprit,* cherchait une « troisième voie » entre les réactionnaires et les totalitaires. Mais l'engagement de ce mystique actif ne manquait pas de radicalité. Il était prêt à en découdre. Et manifestement Arthur se sentait proche de lui. J'étais surpris. S'avouer chrétien de cette façon me semblait devenu chose rare.

– Donc pardon, reprit-il, mais dès les années 1930, Mounier avait vu le côté fallacieux de ce supposé « progrès universel » dont tu semblais parler quand nous sommes arrivés…

Ayant relevé un jour quelque part qu'Emmanuel Mounier avait dit sa sympathie pour les « suggestions capitales de l'anthropologue Teilhard de Chardin » (ce que ce dernier n'avait pas manqué de noter avec plaisir, surtout venant d'un brillant jeune rebelle catholique, quand la tête de l'Église le rejetait), je demandai à Arthur s'il avait idée d'une quelconque réflexion que le jeune intellectuel aurait pu nourrir et transmettre sur la notion de Noosphère. Il secoua la tête.

– Pas à ma connaissance. Depuis le temps que nous parlons de ce sujet, tu penses bien que je l'aurais mentionné !

Je me saisis du livre qu'il avait reposé sur la table et en consultai l'index. Mais il n'était question ni de Noosphère ni de conscience

collective.

– Ces thèmes n’étaient pourtant pas étrangers à la réflexion personnaliste, fis-je remarquer.

Il acquiesça :

– Comme son nom l’indique, ce mouvement insistait sur l’émergence d’une entité fantastique nouvellement apparue entre terre et ciel : la Personne ! La personne humaine, unique entre toutes, est l’entité fondamentale de l’enseignement du Christ. Il est vrai qu’elle ne concerne les masses de femmes et d’hommes – concrètement et subjectivement – que depuis très peu de temps. Toute la question, pour Mounier, consistait à savoir comment cette personne individuelle s’articulait au collectif…

– C’est justement sur ce thème, dis-je, que Teilhard de Chardin faisait reposer une partie cruciale de son credo : pour lui, puisque l’évolution créatrice n’inventait jamais rien en vain, la personne humaine, forte de sa liberté individuelle, constituait une étape irréversible de la montée en complexité/conscience de l’histoire cosmique. Avec un axiome central, sur lequel le jésuite n’a jamais cessé d’insister : la grande convergence évolutive ne mène pas à une fusion des personnes, mais au contraire à leurs accomplissements individuels respectifs.

Arthur approuva de nouveau :

– C’est pourquoi Mounier insistait tant sur les « lieux de rencontre » où les personnalités les plus différentes devaient pouvoir échanger et confronter leurs visions les unes aux autres. Il était chrétien, c’est sûr, mais n’avait nulle intention de faire œuvre confessionnelle. La revue *Esprit* devait permettre de créer une fraternité à partir de valeurs communes aux chrétiens, aux musulmans, aux juifs ou aux incroyants – ce qu’elle a en grande partie réussi. Il est malheureusement mort trop tôt, à quarante-quatre ans, pour pouvoir le constater.

Je tenais toujours son livre entre les mains.

– *Refaire la Renaissance*… c'est marrant comme ce titre me parle, fis-je remarquer. Il y a plusieurs années, je suis allé interroger une brochette de penseurs pour leur demander s'il ne leur semblait pas que nous vivions, en ce moment même, une « nouvelle Renaissance ». Avec une double face, comme au XVIe siècle : la face humaniste – non plus la redécouverte des textes antiques, mais la compréhension de l'évolution et de la Préhistoire ; non plus l'imprimerie mais le digital et Internet ; non plus le voyage vers l'Amérique, mais le voyage vers Mars ; non plus Copernic, mais la mécanique quantique, etc. ; et la face sombre – non plus l'holocauste des Amérindiens, mais celui de toute la biosphère ; non plus l'esclavage physique des Africains, mais leur esclavage économique ; non plus la peste, mais l'obésité ; non plus les guerres entre catholiques et protestants, mais mille guerres de religion entretenues par le *darknet*, etc. Bref, j'interrogeai ces grosses têtes : ne vivions-nous pas à nouveau la folie d'un changement mondial complet ?

– Et que t'ont-ils répondu ?

– Certains comme Michel Serres, Jean Delumeau, Patrick Boucheron ou Jacques Attali m'ont donné raison. Serres s'est même écrié : « Bien plus qu'une nouvelle Renaissance, nous vivons un nouveau Néolithique ! » Un seul n'était pas du tout d'accord avec les autres sur cette proposition.

– Lequel ?

– Umberto Eco. Il m'a dit : « Désolé, mais je crains plutôt que nous vivions actuellement l'équivalent de la chute de l'empire romain. Des temps terriblement sombres s'annoncent et je me fais le plus grand souci pour mon petit-fils. »

Sortant d'un long silence bougonnant, Sacha murmura :

– J'ai bien peur d'être de l'avis d'Umberto Eco. Sauf que j'irais plus loin : nous vivons pire que la chute de l'empire romain, celle de l'empire humain. Mais après tout, est-ce si grave ? Comme l'écrivait Yves Paccalet,

l’écrivain du commandant Cousteau : « L’humanité disparaîtra, bon débarras ! »

– Toujours aussi gai, mon fils ! fit Laura.

Alors Myriam, comme relâchant une longue pression contenue :

– Mais laissez-les parler, Laura. Vous avez remarqué ? Comme d’habitude, ce sont des visions d’hommes, sur un monde d’hommes, racontées par des hommes. Les femmes n’ont aucune place dans cette histoire !

Laura ne sut que dire. Sacha haussa les épaules. Arthur sourit vaguement. Et moi, je renonçai à argumenter, préférant détourner la conversation dans une direction plus opérationnelle. Je venais de recevoir une invitation de Pablo Servigne, dont j’avais envie de faire profiter notre petit groupe.

Avec l’auteur de science-fiction Alain Damasio, Pablo allait inaugurer la quatrième édition du festival « Nos disques sont rayés », organisé au théâtre du Rond-Point, avec la collaboration du magazine *Socialter*, et dont le thème était cette année « Réparer le monde ». Et si nous allions les écouter ensemble ?

Sacha se fit un peu prier. Il n’avait jamais répondu à la proposition de Servigne d’intégrer le réseau de ses informateurs, le revoir lui posait peut-être un léger problème. Il vint tout de même, accompagné par sa mère. Myriam, elle, n’était pas libre. Mais Arthur se joignit à nous avec un entrain qui me fit plaisir.

La salle était comble. Le public, étonnant mélange de Gilets jaunes et de bobos, avait tous les âges. Sur scène, Servigne et Damasio, plus relax que s’ils nous recevaient dans leur cuisine, présentèrent rapidement la règle du jeu. Ils nous demandaient d’imaginer que nous étions en janvier 2120, se mettant eux-mêmes dans la peau de leurs propres arrière-arrière-petits-enfants, pour tenter de nous expliquer la Grande Catastrophe planétaire qui s’était déroulée un siècle plus tôt, dans les années 2020, et surtout comment

l’humanité s’en était finalement sortie, après de longues décennies de crise cataclysmique.

Il y a plusieurs façons d’aider autrui à envisager la possibilité d’accomplir la « quête » de sa vie. L’une d’elles consiste à lui proposer de s’imaginer l’ayant atteinte et de ressentir un instant cette situation exaltante, le plus concrètement possible, dans toute la gamme des perceptions, des plus charnelles aux plus spirituelles. Puis, après s’être imprégnée de l’image de son propre accomplissement, la personne doit se retourner sur elle-même pour tenter de comprendre par quel chemin (individuel mais aussi, forcément, collectif) elle est passée pour parvenir à ses fins.

C’est le principe du jeu du Tao[1], que j’aime beaucoup, et c’est un peu ce à quoi Pablo Servigne et Alain Damasio nous invitèrent à jouer ce soir-là. Assistés par une dizaine de femmes et d’hommes actifs sur toutes sortes de fronts, de l’économie sociale et solidaire à la lutte écologique, et de la création culturelle à la réalisation médiatique – chacun jouant le rôle de l’un de ses propres lointains descendants –, ils nous transportèrent un siècle plus tard, dans rien de moins qu’un âge d’or. Ils s’en donnèrent à cœur joie – autant que la réalisatrice Coline Serreau dans son film *La Belle Verte* : quand on ouvre cette porte, pourquoi se priver ? Nous eûmes donc un aperçu de ce à quoi ressemblait l’humanité de 2120 dans les rêves de certains collapsologues de l’an 2020.

À l’exception de rares dernières poches conservatrices où de petites sociétés claquemurées dans leurs obsessions consuméristes obsolètes finissaient de se momifier, le capitalisme avait disparu de la surface de la Terre. Ainsi que les États. Poussés par la rationalité supérieure d’une pure survie biosphérique, les humains, un peu partout sur la planète, s’étaient entièrement réorganisés à l’échelle locale. Redevenus pour une part paysans et artisans, ils n’avaient pas renoncé pour autant aux savoirs de leurs ancêtres et avaient fondé des civilisations humanistes, scientifiquement éclairées, mais de façon beaucoup plus féminine que jadis. Essentielles

avaient été, pour leurs fondateurs, les nouvelles alliances passées avec les autres formes vivantes, animales bien sûr, mais aussi végétales, qui leur avaient prodigué des secrets au moins aussi vieux que la vie terrestre. En échange, ces vivants non humains avaient acquis le droit d'être représentés dans toutes les instances internationales, où leurs avocats humains les défendaient comme s'il s'agissait de leurs propres parents. Cette présence des non-humains se retrouvait à toutes les échelles, du local au global. Car si le gros des activités quotidiennes se jouait au niveau du village ou du bourg, les échanges entre régions, et même entre continents, se poursuivaient allègrement… mais de façon très différente, à la fois plus responsable et plus jubilatoire. On traversait les océans à bord d'avions solaires ou de nefs à voiles ultra-perfectionnées – pas n'importe comment : le voyage avait retrouvé l'aura du pèlerinage et on se racontait avec incrédulité comment les plus riches des humains fous d'avant la Grande Catastrophe ne prenaient même plus plaisir à zigzaguer dans tous les sens à la surface du globe, dans des machines ultra-polluantes. Désormais, si les gens continuaient à voyager toute l'année, c'était à pied, à dos d'animal-ami, en parapente, en bateau à hydrogène ou en char à voile.

Paradoxalement, dans ce monde idéal de 2120, les relations internationales jouaient un rôle plus important qu'autrefois dans les décisions politiques, car les délibérations du Grand Conseil des Sages venus du monde entier (assemblée qui avait depuis longtemps remplacé la défunte ONU) étaient entendues et respectées par tous avec une immense attention. Certaines réunions internationales laissaient d'ailleurs aux humains de 2120 des souvenirs si vivants et drôles qu'ils en riaient pendant des heures, comme celle où tous les participants à ce Grand Conseil mondial avaient décidé de généraliser la prise d'ayahuasca – mélange sacré de lianes amazoniennes à fort pouvoir hallucinogène – pour élever le niveau de conscience des débats avant les discussions cruciales et accroître ainsi les

pouvoirs télépathiques des chamanes, capables de communiquer, par la seule pensée, d'un bout à l'autre de la planète.

Oui, c'était une vision plus que perchée… extrêmement haut dans les nuages d'une utopie que les auteurs de science-fiction connaissent bien. Mais la SF n'a-t-elle pas justement la fonction de faire exploser les cloisons de nos imaginaires ?

Comment en était-on arrivé là ? En fait, pour parler du chemin qui avait permis à l'humanité d'atteindre ce paradis terrestre – cette Noosphère particulièrement bucolique –, les collapsologues semblaient moins motivés. Il était clair que la Grande Catastrophe avait fait des dégâts inouïs. Quand il fut question du caractère ultra-systémique des différents épisodes de la crise majeure, je donnai un coup de coude à Sacha, assis à côté de moi.

– Tous les thèmes de tes sites doomistes vont y passer !

Je ne me trompais pas… mais dus avouer ma frustration quant à l'exposé des circonstances exactes du collapse. En réalité, il n'en fut pas clairement question, ce n'était pas le sujet – et c'était une évidence. Nous apprîmes seulement que le château de cartes mondial s'était effondré très rapidement, le réchauffement climatique ayant accéléré les migrations, la mort de l'humus et de la biodiversité ayant accru famines, pandémies et guerres de l'eau, les finances et la Bourse ayant entraîné dans leur chute la rupture de secteurs économiques entiers – par exemple celle du nucléaire (avec des Tchernobyl/Fukushima en pagaille) et surtout, pire que tout, celle des interconnexions numériques, en grande partie interrompues. Le résultat avait été pire que la peste à la fin du Moyen Âge. D'horribles guerres. Des centaines de millions de morts, peut-être davantage. L'humanité qui en avait réchappé était donc nettement moins nombreuse…

Mais de cela, nos visionnaires préféraient ne pas trop parler. Et je crus percevoir que le public du théâtre du Rond-Point les approuvait plutôt. On avait soif de grandes perspectives positives. Pas de vertiges lugubres et glauques.

Deux ou trois fois, je sursautai, tel un humain de l'âge ancien, en entendant les utopistes évoquer par exemple certaines zones planétaires strictement réservées aux animaux et végétaux, et interdites aux humains : ceux qui violaient cet interdit étaient abattus sans sommation par les patrouilles de défense de la biosphère. Abattus ? Hélas oui, car il y allait tout simplement de la poursuite de la vie sur terre, on ne pouvait se permettre aucune indulgence. À vrai dire, Pablo – ou plutôt son arrière-arrière-petit-fils, présent sur scène – évoqua cet aspect des choses d'une voix blanche : lui-même n'y pouvait rien et désapprouvait, il nous informait juste de la façon dont les choses s'étaient organisées.

Grand lecteur de science-fiction, Sacha avait lu plusieurs romans de Damasio, notamment *La Horde du Contrevent*, et il s'amusa pendant une bonne moitié du spectacle. Puis je le sentis s'impatienter. Les grands rires enthousiastes de sa mère commençaient à l'exaspérer. Laura, particulièrement bon public, trouvait les idées de nos amis collapso-utopistes magnifiques. Elle le faisait savoir en s'esclaffant et en applaudissant. Arthur, lui, ne pipait mot et écoutait les yeux mi-clos. J'étais curieux de ce que le jeune philosophe pensait de tout cela. Mais j'allais devoir attendre : pressé par un rendez-vous (avec Myriam crus-je comprendre), il s'éclipsa avant la fin de la représentation.

Quand nous sortîmes finalement, Sacha était remonté à bloc. Apparemment contre sa mère, en fait contre l'évasion – « tocarde », disait-il – que nous avait offerte cette soirée. J'eus beau insister sur l'utilité vitale, reconnue par tous, d'inventer de nouveaux grands récits pour tirer en avant l'humanité menacée de désespérance, rien n'y fit. Il grommela tout le temps que dura le court dîner qui suivit. Ce que serait l'humanité dans un siècle, il s'en contrefichait dans les grandes largeurs. La seule chose qui importait à ses yeux, c'était l'effondrement tout proche. Et ses millions – ou milliards – de morts. Contre la tragédie, aucun Green Deal ne pouvait rien.

– Je viens de voir le dernier documentaire produit par Michael Moore, *Planet of the humans* de Jeff Gibbs, me dit-il, ça démontre qu'en réalité toutes les soi-disant énergies vertes sont encore plus polluantes que les anciennes !

J'eus alors une très mauvaise idée. Pour lui démontrer que le meilleur pouvait sortir du pire et que les Chinois avaient raison d'exprimer l'idée de « crise » en additionnant deux idéogrammes signifiant, le premier « danger » et le second « opportunité », je crus malin de lui demander s'il connaissait l'histoire de la première grande extinction… qui était en même temps celle de la première grande invention écologique. Il fit non de la tête. Et moi de me lancer dans cette saga qui m'avait époustouflé lorsque j'en avais pris connaissance, dans les années 1980, au cours d'un reportage à Londres auprès de Sir James Lovelock.

– Sans rien connaître des travaux de Vernadski et de Teilhard de Chardin – il insistait sur ce point, tant la question l'agaçait –, le climatologue britannique avait formulé sa fameuse hypothèse Gaïa, qui stipule que la biosphère terrestre se comporte comme une seule gigantesque entité vivante. Quand il lui fallut chercher, question cruciale, comment cette géante s'y prenait pour assurer son homéostasie – c'est-à-dire pour réguler à l'échelle du globe tous ses dosages vitaux, par exemple la salinité des océans, ou le taux de 21 % d'oxygène dans l'atmosphère, taux très instable, à rééquilibrer en permanence –, il tomba miraculeusement sur la géniale microbiologiste américaine Lynn Margulis, celle-là même qui, à peu près à la même époque, allait me mettre sur la trace de Vernadski et de Teilhard de Chardin. Lynn sut facilement convaincre James que c'étaient les bactéries qui, fondatrices de la vie, continuaient à tout régimenter, depuis le fond de nos intestins jusqu'à ladite homéostasie planétaire. C'est ainsi que, encouragés par Lovelock et devenus des fans de Margulis et de ses « univers bactériels », mes camarades et moi avions découvert la première

grande catastrophe de la vie sur terre. Une crise qui avait bien failli éteindre toutes les formes du vivant sur cette planète.

– C'était quoi, cette crise ? demanda Sacha.

– À l'époque, l'atmosphère terrestre était très différente de celle que nous connaissons. Elle comportait notamment beaucoup moins d'oxygène, ce qui convenait très bien aux bactéries, qui ont horreur de la molécule O_2 qui les tue – pourquoi crois-tu que l'eau oxygénée désinfecte les plaies ? Par contre, elles se gavaient de carbone, d'azote, de phosphore, de soufre et… d'hydrogène. L'aptitude des bactéries à se reproduire étant colossale, elles colonisèrent vite toute la surface de la planète et durent se débrouiller pour trouver assez d'hydrogène pour tout le monde, ce qu'elles firent notamment en cassant les molécules d'eau, H_2O – se goinfrant du H_2 et rejetant le O_2 détesté.

– L'oxygène était leur déchet ?

– Exactement, leur poison.

– Et alors ?

– Au bout d'un certain nombre de millions d'années, il y avait tellement de ce poison-oxygène dans l'atmosphère que se déclencha une épouvantable catastrophe. La courbe oxygénée se mit à grimper de façon exponentielle, dépassant un seuil létal. Des millions de milliards de trillions de bactéries moururent. Ce fut la première grande extinction. Une hécatombe. Le programme ADN, autrement dit la vie biologique, aurait pu s'arrêter là sur la Terre.

Sacha me regardait en silence. Il se demandait où je voulais en venir. Je déclarai triomphalement :

– Eh bien, figure-toi qu'un instinct de survie colossal habitait nos archéo-ancêtres – comme il nous habite encore nous-mêmes ! Certaines bactéries se débrouillèrent pour se mettre à l'abri de l'oxygène suivant le mode survivaliste, en s'enfouissant en profondeur sous l'eau et dans toutes les boues imaginables. Mais d'autres, plus inventives, usant de leur

prodigieuse capacité à muter, surent accomplir le premier grand exploit écologique de tous les temps : faire que le poison-oxygène devienne un carburant, une nourriture, pour un prototype bactérien d'un genre nouveau. Ces bactéries-là préparaient notre propre arrivée, un milliard d'années plus tard. C'étaient certes toujours des procaryotes – puisque leur ADN flottait en vrac dans leur cytoplasme –, mais elles aimaient l'oxygène et, en cela, elles annonçaient l'avènement des eucaryotes, dont nous faisons partie, nous dont l'ADN est enfermé dans un noyau et qui consommons goulûment l'O_2 de l'air.

Je souris, convaincu de la pertinence de ma démonstration.

– Mais pourquoi me racontes-tu ça ? demanda Sacha.

– Pour te montrer que même quand la vie semble désespérément fichue, non seulement elle résiste, mais elle rebondit plus loin et plus haut, dans la spirale de la complexité/conscience chère à Teilhard de Chardin.

Sacha me fixa d'un air consterné. M'étais-je figuré que la saga bactérienne pourrait lui redonner le moindre espoir ? D'un air plus qu'abattu, il souffla :

– Ok, j'ai compris. Il a fallu que 99 % des bactéries crèvent, empoisonnées par l'oxygène, pour qu'une nouvelle forme de vie émerge. Quand une grande crise planétaire s'abat, 99 % des individus meurent, et hop, une solution apparaît. Merci la vie ! C'est chouette ! Et ça me donne vraiment envie de partir chercher du travail…

Plantage total. Que m'étais-je imaginé ? Comme cela m'arrivait de temps en temps, la vision de la *plage rouge de l'évolution* qui s'était imposée à Teilhard dans les tranchées m'aveugla un instant, vision insupportable d'un tsunami de feu et de sang. Je n'en dis rien à Sacha, cela n'aurait fait qu'aggraver son blues. De toute façon, à partir de ce jour-là, il ne voulut plus entendre parler de la Noosphère. Si Myriam et Arthur ne m'avaient pas demandé de leur raconter la suite du récit, j'aurais pu la garder pour moi.

17

Oasis sur les routes du désert

Sacha s’enfonçait dans sa dépression et je ne savais plus comment l’aider à en sortir. Au retour d’un voyage en Italie, dans la famille de sa mère, il avait finalement accepté non pas de travailler mais de participer à une recyclerie associative, où il s’occupait de la réparation d’ordinateurs et d’autres machines électroniques, essentiellement, disait-il, pour « lutter contre l’ignominie de l’obsolescence programmée par le système capitaliste », et accessoirement pour aider des congénères désargentés qui n’avaient pas les moyens de s’offrir de nouvelles machines.

Dans le même temps, Arthur et Myriam se rapprochèrent de moi. Deux fois de suite ils m’invitèrent à dîner, d’abord chez lui, puis chez elle. Pour parler de Sacha, dont l’évolution les inquiétait, et aussi pour prolonger la conversation entamée dans le jardin de Laura. Le destin du Russe Vernadski les intriguait tout particulièrement. Comment un esprit lucide et surtout bien informé avait-il pu librement décider de retourner en Russie, pour se jeter dans la gueule du système stalinien en pleine ascension ?

Vladimir Ivanovitch Vernadski ne reverra Pierre Teilhard de Chardin et Édouard Le Roy que très brièvement, en 1928, lors d’une visite à l’Institut du radium dirigé par Marie Curie. Mais l’idée de Noosphère est gravée dans son esprit, où elle a commencé à germer…

À vrai dire, pour l’instant, il a d’autres soucis en tête. D’abord il doit finir de rédiger son *opus major*, qu’il compte intituler *La Biosphère*. Il passe désormais l’essentiel de son temps à Bourg-la-Reine, à vérifier ses calculs

et à les transposer en mots. Son premier livre, *La Géochimie*, a été rédigé en français, mais l'accueil que lui a réservé la communauté scientifique hexagonale a été si décevant que, pour le deuxième ouvrage, il retrouve sa langue russe.

Son autre préoccupation concerne ses relations avec les autorités bolcheviques. Officiellement, il est *persona non grata*, exclu de l'Académie des sciences soviétique et privé de son passeport. Mais les contacts n'ont jamais cessé, via son vieil ami l'indianiste Sergueï Oldenbourg, toujours président de ladite académie, et Alexandre Fersman, son principal assistant qui, pour l'heure, le remplace à la tête de l'Institut de biochimie de Petrograd, ex-capitale rebaptisée Leningrad début 1924, juste après la mort du chef de la révolution. Nous sommes à présent fin mai 1925, et des messages de moins en moins codés commencent à parvenir à l'exilé : s'il se montre « politiquement raisonnable », son retour au pays n'est pas impensable.

À aucun moment pourtant, même dans le courrier qu'il envoie en URSS – et qui ne peut manquer d'être lu par les agents de la Guépéou –, Vladimir Ivanovitch ne se prive de dire ce qu'il pense des nouveaux maîtres. Ceux-ci ne semblent pas s'en émouvoir outre mesure : à condition que le savant se contente de livrer ses états d'âme à un ou deux amis et ne participe plus à aucune activité politique, il peut dire ce qu'il veut, peu leur chaut. Vernadski se rend-il compte du sort tout à fait exceptionnel qui est d'ores et déjà le sien ? Son *Journal* ne le dit pas clairement. Ce qu'il écrit, c'est qu'il s'y est résigné depuis des années : la politique ne l'intéresse plus. Ce qu'il lui reste à vivre, il veut le consacrer exclusivement à la recherche scientifique. Mais renoncer à son franc-parler ? Certainement pas.

À l'inverse, quand ils lui écrivent, ses amis sont obligés de s'exprimer dans une langue de bois si ridicule que Vladimir s'amuse à en lire de grands passages à voix haute à son épouse. Finalement, le savant répond qu'il pourrait, en effet, envisager de rentrer.

Les Vernadski ignorent s’ils pourront revenir en France un jour. Aussi, entre deux calculs, Vladimir Ivanovitch entraîne parfois Natalia dans les lieux de Paris qu’ils ne connaissent pas encore. Un dimanche matin, au sommet de Montmartre, il vit une véritable expérience spirituelle en pénétrant dans la basilique du Sacré-Cœur alors qu’on y dit la messe. Vernadski n’est pratiquant d’aucune religion – il a même toujours refusé de devenir franc-maçon, contrairement à une coutume familiale. Officiellement, il se dit agnostique et même parfois athée. Il n’a jamais aimé les Églises. Dans son pays, il s’est toujours senti étranger à la foule des priants de confession orthodoxe, chaque fois que les circonstances l’ont amené à assister à une cérémonie. Et voilà que les chants des fidèles catholiques l’impressionnent ! Dieu sait pourtant si les chants russes ou ukrainiens sont puissants et beaux. Mais c’est autre chose. Quoi donc ? Dans son *Journal*, il écrira que ce jour-là, au Sacré-Cœur, il a senti « pulser le grand ». Qu’est-ce à dire ? Serait-ce à mettre en rapport avec le fait que, parmi ses innombrables lectures (il continue à lire une demi-douzaine de livres par semaine), il s’est récemment plongé dans les épîtres de saint Paul ? La lettre aux Galates l’a particulièrement intéressé. Le stratège en chef du christianisme naissant y explique aux fidèles d’une ville d’Anatolie qu’ils appartiennent à une religion radicalement neuve, porteuse d’un message jamais vu ni entendu. « Les propos de Paul sur l’*Homme nouveau* m’ont paru extraordinairement adaptés à notre temps ; c’est cela qu’il faut réveiller dans l’esprit de nos contemporains, et non l’idéologie de porcs bien nourris que diffusent les bolcheviks pour attirer les misérables affamés de pain et de plaisir[1]. »

Myriam s’étonna :

– Dis donc, il n’est vraiment pas cool avec ses compatriotes, ton Vladimir !

Dès qu'il est question des masses russes, des pensées sombres l'envahissent. Mais plus que jamais il ressent l'urgence de les aider à accéder à la connaissance. Les Européens de l'Ouest ? Ils n'ont pas besoin de lui. C'est dans son pays qu'il peut encore espérer influencer l'évolution du monde.

À l'automne 1925, l'accord du Kremlin lui parvient enfin : les Vernadski peuvent rentrer chez eux.

Ils choisissent de passer par Prague pour revoir leur fils George, à présent historien reconnu (certains de ses articles sur l'histoire médiévale russe et ukrainienne circulent jusqu'aux États-Unis), et leur fille Nina, qui est en quatrième année de médecine. La Tchécoslovaquie les retient plusieurs semaines. Vladimir Ivanovitch est plongé dans la rédaction de la préface de son livre. Le reste du manuscrit de *La Biosphère* est déjà parvenu à Leningrad, où la maison d'édition du département scientifique et technique du Conseil suprême de l'économie soviétique l'a aussitôt mis en préparation. Lorsque Vladimir et Natalia arrivent enfin dans l'ancienne capitale des tsars, en janvier 1926, le livre est en librairie.

Ce ne sera pas un best-seller – les citoyens russes ont d'autres soucis que de s'interroger sur le rôle géologique de la biomasse. Joseph Staline, qui n'a joué qu'un rôle mineur pendant la révolution d'octobre, est en train de tisser la toile redoutable qui va lui donner les pleins pouvoirs, mais peu d'observateurs se doutent de ce que trame au juste le Géorgien. Les gens ont surtout froid et faim. Les Vernadski s'en rendent vite compte en retrouvant leur quartier de Leningrad – et leur maison qui, par chance, n'a pas été pillée. Mais les bons repas parisiens ne vont pas tarder à ressembler à des mirages à l'horizon.

Ils ne sont pourtant pas à plaindre. En quelques semaines, Vladimir Ivanovitch retrouve sa place à la tête de l'Institut du radium et à l'Académie des sciences, où il entreprend aussitôt de convaincre ses collègues de la nécessité de fonder le fameux institut de la matière vivante dont il a eu la

vision troublante, à la fois fiévreuse et totalement limpide, quand le typhus a failli l'emporter six ans plus tôt en Crimée.

– Figure-toi que j'ai repensé à cette expérience, m'interrompit Arthur tout en regardant sa compagne. Vois-tu, Myriam, ce que Vernadski a vécu là, pendant cette maladie, est typique d'une incursion dans l'imaginal – tu dirais « chamanique », mais c'est la même chose. Des circonstances exceptionnelles l'ont ébranlé au point qu'il a complètement lâché prise et que, tiré en avant par son énorme soif de vérité, il s'est retrouvé dans un état de conscience différent, qui lui a permis de voir le monde différemment.

J'ajoutai :

– En tout cas, ce n'était pas un délire arbitraire. Il a ramené de ce « voyage » des informations qu'il a ensuite pu organiser de façon opérationnelle. Et donc, à partir de 1926, il se lance dans l'action.

L'affaire lui prendra trois ans. L'institut sera inauguré début 1929, sous le nom de « laboratoire de biochimie de l'Académie des sciences de l'Union soviétique ». Il le dirigera jusqu'à sa mort, seize ans plus tard. Mais de lui, le pouvoir communiste attend bien autre chose que la démonstration de la dimension cosmique du phénomène « vie ». On lui demande en particulier de développer la stratégie minière du pays. Et aussi, bien que de façon plus floue, de coordonner la recherche nucléaire.

Sur cette dernière question, les chefs bolcheviks sont à présent partagés. On en est encore aux débuts de la recherche. La lenteur des processus (il faut purifier des tonnes de minerai pour obtenir quelques microgrammes de radium) en décourage plus d'un. Beaucoup n'y croient pas. Vernadski, lui, est au contraire persuadé que la radioactivité ouvre les portes d'un âge d'or. En secret, dans son *Journal*, il en parle comme de l'« énergie pure » qui

permettra à l’humanité de dépasser le seuil de toutes les raretés pour connaître enfin l’abondance idéale.

Myriam ne put s’empêcher de s’écrier :

– Au fou !

– Tu ne te rends pas compte, tenta d’argumenter Arthur, à l’époque c’était de l’ultra-avant-garde. Il y avait franchement de quoi rêver…

Dès qu’il s’agit de l’évolution humaine en général – malgré toutes les épreuves traversées –, Vladimir Ivanovitch se montre d’un optimisme inébranlable, presque étrange. Cette foi dans l’avenir, canalisée dans une logique de pouvoir, convient tout à fait aux nouveaux dirigeants russes qui comptent bien l’utiliser. Vernadski n’est pas physicien et ne fera évidemment pas de découvertes personnelles en matière nucléaire, bien qu’il ait des intuitions fortes, comme celle d’utiliser le carbone 14 pour dater l’âge des matières vivantes anciennes. Mais il contribue avec tout son génie à l’organisation de ce qui deviendra l’immense industrie atomique soviétique, aussi bien civile que militaire.

Vladimir Ivanovitch fait désormais bel et bien partie de la nomenklatura. Ainsi son rôle à la tête de l’Institut du radium lui donne-t-il le droit non seulement de recevoir toutes les revues scientifiques étrangères, chance déjà insensée, mais de voyager à peu près à sa guise n’importe où, ce qui est devenu impensable en URSS, surtout pour quelqu’un qui n’est pas en grâce auprès de la police politique, n’appartient pas au Parti communiste et se permet même, en privé, de critiquer le pouvoir.

Pour des raisons sur lesquelles beaucoup d’observateurs s’interrogeront jusqu’à nos jours, Vladimir Ivanovitch Vernadski devient l’un des très rares intellectuels que Staline ne menacera jamais, alors qu’il en fait emprisonner, torturer et liquider des milliers d’autres, dans des purges de plus en plus

fréquentes, où les procureurs de la veille se retrouvent, par vagues, à leur tour sur le banc des accusés – comme toujours dans les révolutions. Pourquoi cette clémence du tyran ? Certes Vernadski est prodigieusement érudit et transdisciplinaire, mais le vieux savant dégage aussi une aura spéciale. Comme s'il était la réincarnation de saint Basile – le seul être qu'Ivan le Terrible ait craint, alors même que le vieillard prêchait contre l'hypocrisie des puissants ! Cet Ivan le Terrible que Staline appelle « le maître », en griffonnant ce mot en marge des livres partout où apparaît le nom du fondateur de l'État russe au XVIe siècle…

Le 12 mars 1929, quand Vladimir Ivanovitch fête ses soixante-six ans, commence pour lui une période étrange, qui va peu à peu faire de lui l'un des « pères de la science soviétique », quasiment un trésor national, ce qui le rendra en quelque sorte intouchable. Période étrange… et de plus en plus schizophrène.

À ses collègues académiciens, il commence à dire de plus en plus régulièrement qu'il défend un point de vue « parfaitement marxiste » car, dit-il, « le matérialisme scientifique est la seule façon juste d'analyser le monde ». Mais en même temps, il prétend se nourrir des écrits de Hegel, ce qui, en langage marxiste, revient à marcher sur la tête : c'est un contresens, une hérésie. Son pire crime toutefois, celui qui en principe devrait lui valoir un aller simple pour le goulag, c'est qu'il soutient mordicus que la vie n'est pas réductible à la matière inerte et que les lois du vivant ne pourront jamais s'expliquer en termes de physique et de chimie minérale – alors qu'au même moment des équipes entières, menées par le biochimiste Alexandre Oparine, se disent sur le point de reconstituer des cellules vivantes à partir d'acides aminés et d'autres éléments purement chimiques, à l'Institut Karpov de physico-chimie.

Poussant encore plus loin, Vladimir Vernadski affirme que les sciences physiques et astrophysiques seront incomplètes tant qu'elles n'intégreront pas les spécificités de la matière vivante, et plus encore celles de la matière

humaine, notamment le phénomène encore mystérieux de la conscience. Jusque-là, il ne parle jamais de Noosphère, mais s'en approche parfois dangereusement…

S'il jouit d'une liberté totalement hors norme, il se sent aussi de plus en plus seul. Hormis Natalia, qui l'assiste au quotidien, ses amis sont devenus très rares. Sergueï Oldenbourg est toujours là – ils se verront jusqu'à sa mort, en 1934 –, mais l'homme qui lui a sauvé la vie en 1921 est gravement affaibli. On l'a démis de ses fonctions en 1929, lors de l'« affaire de l'académie », un procès typiquement stalinien qui a coûté la vie à plusieurs savants…

À ce stade de mon récit, Myriam me posa une question qui m'étonna, tant elle prouvait qu'elle avait suivi le scénario avec attention :

– Et que devient l'ami d'enfance de Vernadski, le prince dont la fille, en octobre 17, avait couru prévenir le prof que son père avait dû démissionner du Gouvernement provisoire ?

Dimitri Schakhovskoy et Anna ? Ils sont arrêtés et jetés en prison à plusieurs reprises pour « complot anarchiste » contre l'État. Raison réelle : père et fille persistent à militer dans des réseaux kolkhoziens, de plus en plus étouffés, où l'on croit encore à l'idéal coopératif des débuts de la révolution. Chaque fois Vernadski parvient miraculeusement à les faire libérer, mais souvent cela lui prend des mois de démarches. Finalement, en 1937, il parviendra à embaucher Anna dans son laboratoire de biochimie, ce qui lui sauvera la vie. Mais le prince, lui, sera fusillé deux ans plus tard.

– Comment fait-on pour tenir devant tant de contradictions ? murmura Arthur à voix très basse, comme s'il se parlait à lui-même.

Oui, comment fait-il, le vieux chercheur, quand il se trouve à l'étranger, pour ne pas choisir d'y rester mais au contraire toujours fidèlement rentrer à Moscou (où il habite désormais, dans une maison à deux étages, sur la rue Arbat, en plein centre historique) ? La première réponse est d'une tristesse très banale. En s'entêtant, Vernadski se durcit et se dessèche. Il ne se corrompt pas vraiment, il se déshumanise. Comment oser croire à un avenir humain quand on sait – il ne peut l'ignorer – que l'empire rouge repose sur la mise en esclavage de millions d'hommes et de femmes envoyés en camps de travail, et que partout la nature commence à être saccagée comme nulle part ailleurs ? Pour ne pas sombrer, il travaille dix heures par jour, à horaires fixes, sept jours sur sept. Il faut dire que sa matière est vaste : cristallographie, minéralogie, géochimie, pédologie, biogéochimie, météorologie, radiogéologie, sans compter l'administration des recherches des différentes institutions qu'il préside.

Et puis, étrange paradoxe, dès qu'il le peut, il réfléchit à la Noosphère…

– Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, pour lui, la Noosphère, dans un tel climat ? s'interroge Arthur.

Bonne question : la Noosphère est censée représenter une conscience collective de l'humanité, mais que veut dire cette notion quand elle est quotidiennement bafouée ? D'ailleurs, qu'est-ce que la conscience ?

Que le monde soit gouverné par une sorte d'intelligence inconsciente et auto-organisatrice constitue déjà un grand mystère. Que dire quand cette intelligence devient consciente d'elle-même ? Si la matière vivante n'est pas réductible à ses composants inertes, mais représente une dimension cosmique en soi, comment définir l'état très particulier qu'elle atteint quand elle prend la forme d'un être humain ? Que penser de la conscience réflexive, que Vernadski préfère appeler « conscience-raison » ?

Son intuition ancienne est qu'il s'agit d'une clé essentielle pour comprendre le cosmos entier. Dans le train qui le ramenait de Crimée, bien encadré par des policiers en civil, juste après la révolution, il avait écrit dans un carnet : « Nous devons considérer la conscience comme une composante de l'univers, une force de la nature, au même titre que la matière et l'énergie. »

– D'après ce que j'ai compris, dit Myriam, pour une fois prudente, les chamanes savent, par la transe, se mettre dans des états où ils utilisent justement cette énergie de conscience comme un véhicule pour voyager dans d'autres dimensions.

Après avoir réfléchi un instant, Arthur lui répondit :

– On pourrait aussi dire que ce sont leurs perceptions qui voyagent, parce que la conscience, elle, est partout.

Elle fronça les sourcils. Il tenta une explication :

– Tout dépend de ton cadre de référence. Pour les bouddhistes par exemple, il n'y a au fond que ça : la conscience. Tout le reste est pure illusion, *maya* disent les hindous. Et nous aussi sommes *maya* ! Nos ego nous trompent en nous faisant croire que nos personnalités sont « conscientes », alors que ce ne sont que des grumeaux éphémères, cristallisés par nos désirs et nos peurs, et éventuellement traversés parfois par de petits flux de conscience, qui finissent toujours par se fondre dans le Tout, comme des ruisseaux dans la mer. Et si tu lis les conclusions philosophiques des plus grands physiciens de notre temps, les théoriciens de la mécanique quantique, ils ne disent pas autre chose. David Bohm, par exemple, écrit que la réalité sous-jacente au monde matériel, qu'il appelle « ordre impliqué », est de même nature que notre conscience, mais que nos voies sensorielles nous empêchent juste de le constater[2].

Elle soupira :

– Voir la vie comme ça t'aide-t-il à moins craindre la mort ?

Des pensées similaires travaillent Vernadski au plus profond. À présent, poussant ses raisonnements plus loin, il aboutit secrètement à une idée qui ferait hurler ses collègues de l'académie. Dans son *Journal*, il écrit : « L'existence dans le cosmos d'une conscience-raison humaine contredit de manière insurmontable le "cosmos sans raison ni conscience" qui a si longtemps satisfait les chercheurs de la vérité scientifique. » Le cerveau ? Il n'est que le porteur matériel humain de cette force universelle. Cela le conduit logiquement à penser que la conscience humaine n'est que l'une des formes de la conscience en général, que celle-ci évolue comme tout ce qui existe et qu'il nous faut donc admettre qu'il y a vraisemblablement dans l'univers des formes de conscience différentes et parfois supérieures à la nôtre. Il l'écrit explicitement : « Il faut penser qu'ici, sur la Terre, à une époque géologique donnée, ne s'est développée qu'une manifestation intermédiaire des possibilités spirituelles de la vie, et qu'il en existe quelque part dans le Cosmos des manifestations plus élevées. » Les mots lui manquent pour nommer les outils ultra-sophistiqués qui seraient nécessaires pour le comprendre. Comment nommer des formes de conscience infiniment supérieures à la nôtre ? La tentation mystique le guette, elle qui s'agenouille devant l'ineffable et ne se permet d'en parler qu'au travers de filtres dits symboliques. Mais le vieux savant résiste sur les deux fronts : sa spiritualité restera immanentiste et naturaliste jusqu'au bout.

Certains jours, il lâche quand même la bride à son imagination. Parlant par exemple de la télépathie et d'autres étrangetés parapsychiques, il écrit : « Il est théoriquement pensable de les accepter comme existant, dans tout le groupe de phénomènes englobés par la science, bien qu'ils soient peu étudiés et que l'attitude profondément négative dont font preuve les scientifiques à leur égard me semble inadéquate et irréfléchie. Si certains de ces phénomènes sont un jour reconnus, ce sera dans l'espace réel des naturalistes, même s'il est possible que disparaissent pour eux les traits de

construction de l’espace significatifs pour d’autres phénomènes physiques, et qu’à eux, seuls les traits de l’espace du géomètre pourraient suffire.[3] »

Arthur répéta lentement les derniers mots que je venais de prononcer :

– « Seuls les traits de l’espace du géomètre pourraient suffire »… Suffire à quoi ? À expliquer toutes sortes de phénomènes étranges ?

Je ne sus que lui dire. Myriam eut un petit rire et hasarda :

– Le mot « chamane » vient de Russie, non ? Je vous parie qu’une bonne réponse viendrait de là.

Mon récit russe faisant une sorte de pause, Arthur demanda :

– Et pendant ce temps, que devenait Teilhard de Chardin ?

Officiellement Teilhard est toujours professeur de géologie et paléontologie à l’Institut catholique de Paris, mais ses propos sur l’évolutionnisme déplaisent de plus en plus dans les hautes sphères catholiques. Il a beau expliquer à ses supérieurs – avec l’appui de quelques rares clercs éclairés – que ses recherches se veulent purement scientifiques et ne sauraient en rien déteindre sur une métaphysique, encore moins sur une théologie contredisant les dogmes centraux de l’Église, la pression hiérarchique ne lui laisse pas le choix. Puisqu’il se veut « homme de terrain », qu’il retourne donc en Chine, pour rejoindre les équipes internationales qui fouillent à présent sans relâche les grottes à l’ouest de Pékin, à la recherche des traces du fameux Sinanthrope.

Meurtri qu’on ne l’autorise toujours pas à publier quoi que ce soit, Teilhard obéit tout de même et se fait une raison. Pourtant, ce qui le passionne désormais plus que tout, c’est l’avenir de l’humanité… la Noosphère ! Il va devoir continuer à se contenter de l’imaginer en prenant le chemin inverse, éclairant nos origines, de l’homme de Pékin à nous, pour inverser ensuite ce parcours et l’extrapoler vers le futur. Car l’idée brûlante

de la sphère de conscience collective bouillonne désormais en lui en permanence.

Et le voilà donc qui s'embarque à nouveau pour la Chine. À bord du paquebot *Angkor*, il fait connaissance avec Henry de Monfreid, le pirate de la mer Rouge, qu'accompagne sa femme Armgart. Installé dans la Corne de l'Afrique vingt ans après qu'Arthur Rimbaud l'eut quittée, l'aventurier n'a pas encore écrit les romans, contes et récits qui le rendront célèbre, mais il a déjà une certaine notoriété. Teilhard et lui deviennent grands amis. Ils se retrouveront à plusieurs reprises.

En quelques années, Monfreid, converti à l'islam, sans doute par commodité, est devenu un seigneur des terres d'Abyssinie… dont Teilhard se délectera à aller fouiller le sous-sol quelques années plus tard. Inversement, le jésuite aidera son ami pirate plusieurs fois, par exemple en lui rapportant de l'opium de Chine (*sic*). Peut-être plus étonnant encore, Teilhard usera de sa grande amitié avec la jeune chercheuse Ida Treat – fille d'un milliardaire américain, elle a épousé le communiste français Paul Vaillant-Couturier – pour obtenir des Soviétiques un laissez-passer dont Henry de Monfreid aura besoin pour rejoindre le Turkestan chinois, lieu d'innombrables trafics.

Pour la seconde fois de sa vie, Teilhard va se retrouver en expédition avec le père Licent, son homologue établi en Chine, remontant des vallées et des gorges extraordinaires dont les lœss et les argiles jaunes, rouges ou blanches ont conservé les précieux vestiges des temps lointains. L'expédition dure seize mois. Passant du centre de la Chine septentrionale à la Mandchourie, le prêtre-paléontologue se lie d'amitié avec les meneurs de toutes les équipes internationales – et chinoises – qui fouillent les lieux où vécut cet ancêtre hominien que le médecin anatomiste canadien Davidson Black baptisera bientôt *Sinanthropus pekinensis*.

Mais quand il rentre en France, en octobre 1927, une nouvelle douche froide l'attend : sur ordre du Vatican, on lui retire tout bonnement le droit

d’enseigner à l’Institut catholique et on lui conseille sérieusement de ne pas tarder à repartir fouiller le sous-sol chinois. Ce qu’on lui reproche le plus ? Peut-être d’affirmer qu’il faut considérer Adam, le premier homme, non comme un individu unique mais comme une foule d’hominiens ayant traversé des centaines de milliers d’années.

Arthur frissonna.

– Fallait-il que son engagement catholique soit engrammé au fond de ses cellules pour qu’il ne claque pas la porte de cette institution momifiée qu’il s’efforçait de ne pas haïr ! Être fidèle à ce point-là, je ne crois pas que cela existe encore. De nos jours, on estimerait que c’est de l’aliénation pure.

À cette époque, parmi toutes les « amoureuses spirituelles » à qui Teilhard adresse de longues lettres sublimes, et sans qui il lui serait sans doute beaucoup plus difficile de résister à l’adversité, c’est à Ida Treat – « ma communiste », comme il dit quand il parle d’elle – qu’il écrit le plus souvent. Il lui confie qu’il aimerait infiniment être un artiste. Un artiste qui n’écrirait pas le « livre de la Chine », mais le « livre de la Terre ». Un livre sur le Tout, qui entrerait en résonance avec la note que les musiciens chinois appellent *yu*. Selon Teilhard, dans le solfège chinois, *yu* est la note de la totalité – d’autres diraient qu’elle est celle de la planète Terre et de l’élément eau, mais qu’importe. La tragédie, dit-il, c’est que les humains, religieux, politiques ou intellectuels, passent toujours pitoyablement à côté de la totalité. Ida Treat lui demande s’il pense que leur problème est d’être trop matérialistes. Il lui répond : « Il me semble que ce qui fait la ruine morale de beaucoup de gens, ce n’est pas de prendre la Matière, mais c’est de la prendre incomplètement, par petits bouts faciles, au lieu de l’aborder résolument dans sa richesse totale, son mystère sacré et son incomparable majesté. Le jouisseur abuse du tangible, parce qu’il l’émiette en si petits

morceaux qu'il s'imagine en être le possesseur et le maître. S'il savait regarder, d'ensemble, la grandeur de ce qu'il profane, il tomberait, au contraire, à genoux. Le mal fondamental dont nous souffrons (et je crois que ce mal est fondamental parce qu'il est le manque, le pressentiment et l'annonce de la vertu ou de la qualité requise à nos progrès du moment), c'est l'incapacité de voir le Tout[4]. »

Ces idées, il les met en forme dans un nouveau livre qu'il va intituler *Le Milieu divin*. Avec une obstination confondante, le jésuite envoie aussitôt le manuscrit à Rome… qui refuse derechef le *nihil obstat* et l'*imprimatur* indispensables à toute édition. Et quand, peu après, Teilhard veut publier un simple article sur le nouveau livre de son ami Édouard Le Roy, *L'Exigence idéaliste et le fait de l'évolution*, il est obligé de le signer d'un pseudonyme pour ne pas risquer les foudres vaticanesques.

À une autre de ses admiratrices, Léontine Zanta, dont le salon littéraire et philosophique parisien ne désemplit pas, il confie sa souffrance, tout en lui expliquant ceci : contrairement à ce que croient trop d'esprits doloristes, la croix du Christ n'est pas le symbole de la souffrance, mais celui de l'effort – effort du dépassement de soi, effort de la sublimation, effort de la transfiguration. Une façon de vivre son chemin de croix sera donc de se plier une nouvelle fois aux injonctions pontificales… tout en acceptant de plus en plus explicitement que ses amis ronéotent ses écrits à tour de bras et les distribuent sous le manteau.

Quand finalement il repart vers la Chine pour la troisième fois – via l'Éthiopie pour une visite à Henry de Monfreid –, on est fin 1928. L'empire du Milieu devient, pour plus de deux décennies, la proie des guerres, déchiré entre des moyenâgeux, des nationalistes et des communistes. Dans ce tohu-bohu, c'est un miracle que des Occidentaux puissent continuer à vaquer à leurs occupations scientifiques, parfois au prix certes d'une rançon quand tel ou telle se retrouve prisonnier d'une bande ou d'une faction. À bord du paquebot *André-Lebon* qui le ramène à Pékin, le jésuite lit *Les*

Conquérants d'André Malraux, et il se dit que désormais la seule religion qui puisse sauver le monde est celle qui désirera « servir l'univers passionnément ».

Ce coup-ci, il va vraiment devenir un spécialiste de la géologie chinoise. Fumant comme un troupier (des cigarettes Job ou des Macédoine), Pierre Teilhard passe des milliers d'heures à escalader, scruter, creuser, ponctionner, dessiner, analyser – et il réussit à se faire définitivement accepter par les équipes internationales (souvent financées par la fondation Rockefeller), qui vont l'inviter à donner des conférences aux États-Unis, où il éblouira un paquet d'intellectuels et se fera haïr (déjà) des cercles créationnistes et intégristes. Avec ces mêmes équipes internationales, il va participer à d'innombrables expéditions, dont la très fameuse Croisière jaune organisée par Citroën, à travers l'Himalaya, en passant par le Cachemire et par l'illustre cité mongole de Karakorum.

Des vallées du Sichuan au désert de Gobi, de la plaine du Penjab aux montagnes du Cachemire, des jungles de Birmanie à celles de Java (où le médecin néerlandais Eugène Dubois a découvert, en 1891, les premiers fragments de squelette d'un Pithécanthrope vieux de cinq cent mille ans), le jésuite-brancardier-paléontologue-philosophe-métaphysicien et (quoi qu'il dise) théologien confirme sa vocation de très grand bourlingueur.

Sur sa route, il lui arrive d'exprimer des sentiments que l'on trouverait aujourd'hui plus qu'ambivalents. Ainsi, sous les tropiques, au Vietnam notamment, cet adorateur de l'évolution biosphérique se désole de voir des arbres millénaires abattus par les compagnies forestières – le capitalisme ravage sans pitié la forêt primaire – mais, écrit-il à Ida Treat, l'évolution est à ce prix : « Devant les Européens, leurs routes et leurs chemins de fer, la forêt fond littéralement. C'est le caoutchouc surtout qui menace de tout remplacer. Jadis, j'aurais été furieux et inconsolable devant ce ravage ou cette conquête. Maintenant, je crois comprendre que nous assistons à l'établissement d'une nouvelle zone de vie autour de la Terre, et qu'il serait

absurde de regretter la disparition d'une ancienne enveloppe qui DOIT tomber (et cette enveloppe comprend non seulement les cerfs, les éléphants et les paons, mais aussi ces pauvres Moïs, si pittoresques, mais qui font partie d'un âge disparu)[5]. »

Voir le ravage des forêts primaires comme un mal nécessaire ? En principe, Myriam aurait dû réagir violemment… Je fus donc surpris qu'elle se contente de demander :

– Les Moïs ? C'était qui ?

Ce peuple racine, comme on ne dit pas encore à l'époque, habite les hauts plateaux d'Annam et ces gens se trouvent tout bonnement menacés d'extermination. Qu'y faire, semble dire le prêtre savant, sinon hausser tristement les épaules ? Comme si, à nouveau (nous avons déjà croisé ce regard lors du premier voyage de Teilhard en Chine), le visionnaire pouvait parfois cesser de l'être, pour se soumettre à l'idéologie dominante de l'ère coloniale et industrielle et à ses lois d'airain.

Curieusement, c'est Arthur qui eut des mots violents, même s'il les prononça d'une voix très calme :

– Oui, là, il se comportait tel un missionnaire partant évangéliser des sauvages supposés anthropophages, ou tel un capitaliste occidental convaincu que la « main invisible » d'Adam Smith réglerait tout, ou encore tel un planificateur soviétique programmant en toute arrogance la destruction de la taïga !

Disons que le visionnaire Pierre Teilhard de Chardin s'efforce le plus possible de jeter sur le monde un regard « réaliste ». Pour lui, la Noosphère sera le fruit d'une métamorphose, qui passera d'abord par une inévitable destruction – d'une « lyse » dirait celui qui étudie la façon dont, dans son cocon, la chenille détruit la totalité de son ancienne enveloppe pour devenir

un papillon. L'idée de « destruction créatrice » s'impose à lui. Il a fallu que les dinosaures meurent pour que les mammifères puissent s'épanouir – ou que leur succèdent ces petits « dinosaures volants » qu'on appelle des oiseaux. Est-ce ainsi qu'émergera l'humain de l'avenir ? Il le croit. « La révolution n'est pas un dîner de gala », dira Mao Zedong, qui va bientôt lancer ses troupes communistes, traquées par les nationalistes de Tchang Kaï-chek, dans la terrible Longue Marche où cent mille soldats en guenilles mourront. Pour Pierre Teilhard de Chardin, l'accomplissement noosphérique n'est pas un dîner de gala non plus. Qu'on le veuille ou non, c'est un accouchement très violent, que rien ne symbolise mieux que la vision de la *plage rouge de l'évolution* qui l'a submergé dans les tranchées et qu'il a tenté de décrire dans *La Nostalgie du front*…

Une chose est sûre : étudier cette Noosphère à venir, voilà ce à quoi il aimerait désormais passer son temps. À partir de 1935, il écrit à Marguerite que l'exploration du passé commence à lui peser. Il aimerait tourner la page. Il ne pourra cependant pas se libérer si aisément. Parce que la paléontologie est une passion qui lui tient au corps, parce que c'est son métier et parce que ses responsabilités à la tête des équipes de recherche françaises en Chine vont peu à peu occuper une grande partie de son temps, dans un contexte de plus en plus tendu. En 1937, l'armée japonaise envahit la Chine. Il va falloir lui montrer patte blanche.

– Il reste donc là-bas malgré la guerre ? demanda Arthur.

Un an tout juste auparavant, le jésuite a reçu une gifle supplémentaire du Vatican, qui a refusé qu'il devienne, à la demande pourtant de plusieurs éminents scientifiques, membre de la toute nouvelle Académie pontificale des sciences. De plus en plus désespéré, il supplie Jésus de le délivrer du « dégoût intérieur » et du « cafard » qui le rongent. Sans la présence de Lucile Swan à Pékin, réussirait-il à remonter la pente ?

– Encore une femme ? Qu’aurait-il fait sans nous ? dit Myriam en nous lançant un clin d’œil.

Cette riche sculptrice américaine est tombée sous le charme de la vieille capitale impériale et y vit en permanence, dans une grande et belle maison juste en face de celle où loge Teilhard. Celui-ci lui rend visite très souvent quand il n’est pas en expédition. Ils deviennent grands amis. Les paléontologues ont demandé à l’artiste de sculpter la tête que le Sinanthrope était supposé avoir, ce qu’elle a fait avec plaisir. Et elle ne tarde pas à demander à Teilhard l’autorisation de sculpter sa propre tête. Leur amitié est telle que Lucile ne peut bientôt plus se passer de ce compagnon passionné et passionnant, dont la parole jaillit comme une cascade d’étincelles. Ce sera sans doute l’affaire amoureuse la plus complexe de la vie du jésuite. Plus complexe sans doute que ses relations avec Ida Treat ou Rhoda de Terra, pourtant intenses elles aussi. Car Lucile s’imagine réellement que Pierre pourrait quitter les ordres et vivre avec elle. Les lettres qu’il lui écrit pour la détromper (on ne sait pas bien ce qu’elle lui répond, le voyageur ne gardant pas grand-chose de son courrier) sont des envolées dithyrambiques sur la liberté. Mais l’épreuve de la tentation n’a jamais été aussi grande parce que, de son côté, il reconnaît avoir terriblement besoin de cette compagnie lui aussi. Ce qui se joue entre eux nous éclaire sur la façon qu’il a de se figurer la relation entre le masculin et le féminin. Pour lui, c’est l’une des clés de la Noosphère. On pourrait appeler cela la « rencontre sans fusion dans la liberté ».

Quand Lucile Swan lui déclare ouvertement son amour, voici ce qu’il lui écrit : « Très chère, depuis hier, je souffre beaucoup (plus, je crois, que jamais de ma vie) car j’ai réalisé que vous m’étiez bien plus chère que je ne le pensais – et qu’en même temps je peux être un danger pour vous. Lorsque, il y a des années, j’ai commencé à vous voir, Lucile, j’ai (autant

que je puisse comprendre mon attitude instinctive à ce moment-là) eu le sentiment et l'espoir que vous alliez (et vous l'avez fait) illuminer ma vie, – et qu'en retour je pourrais vous apporter une nouvelle énergie pour davantage devenir, Lucile, une énergie vous-même. Et maintenant je réalise que je suis devenu pour vous un centre, qui n'a pas, j'en ai peur, la consistance matérielle requise pour être un support solide à votre vie. – Pensez-y, Lucile, et dites-moi ce que vous pensez. – Ce qui est né entre nous est pour toujours : je le sais. – Mais si vous voyez quelque chose qui pourrait contribuer à votre bonheur et à votre paix, d'une façon ou d'une autre, dites-le-moi, je vous en prie. Mon rêve est de vous rendre glorieusement heureuse[6]. »

Et peu de temps après : « Une fois de plus et du plus profond de mon cœur, j'ai pensé à vous et à moi, depuis hier. Et j'en reviens toujours à la même conclusion que si vous ne me trouvez pas comme vous le voudriez, la raison n'en est pas d'une mesquine intrusion étrangère entre nous deux – mais de la présence de Dieu que j'aime comme une Personne, et auquel j'ai dédié l'activité finale de ma vie. Pour moi, tout le problème est là, et la raison pour laquelle vous me trouvez quelque peu élusif ou insaisissable. Vous, vous cherchez un équilibre "à deux", et pour moi il n'est question que d'un équilibre "à trois". – Ma conviction est, comme je vous l'ai déjà dit, que le troisième élément n'est pas une barrière, ni une sorte de rival. Je tiens (et j'expérimente) qu'il m'apporte, au contraire, une sorte de nouvelle dimension, dans laquelle l'amour se développe plus librement, et atteint un incroyable degré de consistance[7]. »

À cette évocation, dans le train vers la Drôme, Sacha s'était esclaffé. Myriam, elle, eut un sourire carnassier.

– La chasteté ? Tu aurais la naïveté de croire qu'il l'a respectée ?

Plusieurs témoignages confirment que oui[8]. Dans quelques courriers, il prétend même que cela ne lui a jamais posé problème et qu'il l'a toujours vécu avec une forme de légèreté. Mais plusieurs de ses biographes relèveront des confessions d'un tout autre ton, révélant une souffrance souterraine parfois abominable. Comment pourrait-il en être autrement ? Toutes les voies monacales prônant la chasteté dès l'adolescence affirment certes que cet effort herculéen ouvre une voie majeure… Certains de leurs adeptes réussissent l'exploit de ne pas en faire une pathologie – ni une tartufferie. Mais peu d'entre eux jouent avec le feu avec autant d'assiduité que Pierre Teilhard de Chardin. Il ne s'en cache pas : « Toujours en face de la fascination féminine !… à vaincre en reconnaissant que l'attraction est "vraie", mais le vrai contact ne peut s'établir que plus haut, dans le vrai cœur à cœur, – en sublimant, par substitution de point de contact[9]. »

Au fond, pour lui, la Noosphère ne peut s'atteindre qu'au prix d'efforts à l'aune de celui-là. Il ne s'agit au fond que de se perdre soi-même… pour mieux se retrouver. Ainsi, dans une lettre à Marg, il tente de s'expliquer : « Plus j'avance dans la vie, plus je sens que le vrai repos consiste à "se renoncer" à soi-même, c'est-à-dire à admettre résolument que cela n'a aucune importance d'être "heureux" ou "malheureux" (au sens courant de ces mots). Réussite ou satisfaction personnelle ne méritent pas qu'on s'y arrête si on les a, ni qu'on se trouble si elles échappent ou tardent. Seule vaut l'action fidèle, pour le Monde, en Dieu. Pour arriver à voir cela et à en vivre, il y a une sorte de pas à franchir, ou de retournement à faire subir à ce qui paraît l'habitude générale des hommes. Mais ce geste, une fois exécuté, quelle liberté pour travailler, et pour aimer[10] ! »

Mais l'humanité doit-elle se transformer en un vaste couvent ? Pour qui regarde cet homme vivre et penser, la question se pose : si l'accès à la Noosphère passe par un effort aussi surhumain, est-il raisonnable de l'envisager une seule seconde pour l'humanité entière telle que nous la

connaissons ? Or, pour Teilhard, aucune « minorité méritante » n'est envisageable : ce sera tout le monde ou personne !

Quand, depuis son exil chinois, il réfléchit calmement aux conditions politiques de la grande métamorphose, il se dit que ni les démocraties libérales soumises aux lois du marché ni les régimes totalitaires en quête de socialisme ne semblent favoriser l'accès à la Noosphère. Le défi est clair mais considérable : il faut offrir à l'individu un champ de liberté ouvert au maximum, mais faire en sorte que son développement aille dans le sens de l'accroissement de la conscience collective. Comment faire ?

– On est bien d'accord, fit Arthur en levant les sourcils. Tout le problème est de trouver comment faire !

Myriam, pour une fois, l'approuva du regard, sans commentaire acide.

La réponse n'est certes pas évidente. Bientôt, il écrit à son amie Claude Rivière : « Plus le temps passe, plus il est clair que le bouleversement actuel ne se terminera pas dans une refonte politico-économico-sociale dont les rêves fascistes n'étaient qu'une minuscule ébauche. Et alors le besoin deviendra évident (tant pis pour le "parti dévot") d'une Religion à la mesure de la Terre nouvelle. Je continue à croire que, proprement pensé et re-pensé, c'est le Christianisme qui contient en germe la Religion que nous attendons, la Religion du Progrès[11]. »

En même temps – par définition et paradoxalement, vu ce qu'il a pu penser devant la plage rouge au temps des tranchées –, le jésuite estime que l'hominisation noosphérique ne peut pas être imposée par la force. Elle doit étendre peu à peu son emprise par « une mesure, un tact, un art, tout de souplesse et d'imagination », des qualités aptes à offrir aux peuples, aux régions, aux groupes un maximum d'autonomie dans le choix des formes à adopter pour accéder à la grande synthèse. Cela n'est pensable que dans un

processus de recherche, de tentatives et de tâtonnements multiples. « Ce n'est que par le libre choix, écrit-il, la découverte et le développement, par chaque segment national et culturel de l'humanité de sa forme singulière de liberté, que pourront être assurées la convergence et la structuration de cette multitude dans un système planétaire uni », car « l'issue du Monde, les portes de l'Avenir, l'entrée dans le Super-humain ne s'ouvrent en avant ni à quelques privilégiés, ni à un seul peuple élu entre tous les peuples. Elles ne céderont qu'à une poussée de *tous ensemble* [c'est moi qui souligne], dans une direction où tous ensemble peuvent se rejoindre et s'achever dans une rénovation spirituelle de la Terre, – rénovation dont il s'agit maintenant de préciser les allures, et de méditer le degré physique de réalité[12] ».

– Oui, justement, releva Arthur, quelles « allures » et quel « degré physique de réalité » accorder à ce rêve ? La totalité des humains poussant « tous ensemble », comment y croire ?

Les deux extraits que je viens de vous lire sont tirés du *Phénomène humain*, l'œuvre majeure que Teilhard rédige depuis quelque temps à Pékin… où il va bientôt se retrouver coincé pour plusieurs années. La Seconde Guerre mondiale vient en effet d'éclater, toutes les voies sont coupées. Quand il apprend la défaite française, sa crise d'« acédie » – comme disaient les Pères du désert quand ils sombraient dans une déprime abyssale – menace de le tuer… ou de le rendre fou.

– Et Vernadski, demanda alors Myriam, il n'est pas devenu fou, lui, quand la Seconde Guerre mondiale a éclaté ?

Les Vernadski rentrent juste d'une cure à Karlovy Vary (Karlsbad pour les Allemands), en Tchécoslovaquie, pour soigner la tuberculose de

Vladimir, quand deux des collaborateurs du laboratoire de biochimie sont arrêtés. Le vieux savant devra batailler pendant plusieurs semaines pour les faire libérer. Le simple fait qu'il y parvienne est un exploit dont peu d'apparatchiks peuvent encore se targuer. L'arbitraire de la répression stalinienne devient si dément qu'il oblige Vernadski à un déni permanent s'il veut continuer à fonctionner ou seulement à survivre. Beaucoup de ses amis artistes et écrivains ont disparu ; mais pourquoi, se demande-t-il tandis que le désespoir le menace, Boris Pasternak est-il épargné, alors qu'Ossip Mandelstam a été massacré ? Il est vrai que ce dernier n'avait pas hésité à dire tout haut ce qu'il pensait, alors que Pasternak se tient sagement à carreau…

Vernadski s'enfonce donc à nouveau dans le travail pour oublier… à ceci près que désormais il ose parler ouvertement de l'idée de Noosphère – idée sacrilège pour un marxiste adepte du matérialisme historique.

Certes, quand il en parle, c'est toujours dans un jargon d'apparence si « minérale » qu'un lecteur non averti, ou inattentif, pourrait ne pas percevoir à quel point son propos est d'un idéalisme post-révolutionnaire – et combien son immanentisme rejoint une transcendance. Ainsi, quand en 1938 il décide enfin de se lancer dans la rédaction de son propre livre noosphérique, il l'intitule *La Pensée scientifique comme phénomène planétaire* (entendez « comme phénomène cosmique »). Car pour lui, la pointe ultime de la conscience collective en marche, cette conscience qui le fascine, comme elle fascine Teilhard au même moment, est portée d'abord par la raison des scientifiques, en recherche dans le monde entier.

Du moins est-ce là le maximum de ce qu'il se permet de dire publiquement. Non qu'il craigne d'être arrêté, déporté ou exécuté par la police politique, mais parce que son immense conscience professionnelle ne l'autorise pas à aller plus loin. Ce qu'il ne confie qu'à son *Journal*, c'est que cette vision en cache une autre, beaucoup plus grande et sensible, mais incontrôlable…

« La vieillesse approche, écrit-il alors qu'il vient d'avoir soixante-quatorze ans, et ma force de travail diminue. Je suis aussi moins en contact avec l'invisible. Autrefois, il me suffisait de fermer les yeux pour voir aussitôt se déployer des perspectives extraordinaires que je mettais ensuite des semaines à décrypter. C'est fini, lorsque je ferme les yeux, je ne vois plus rien. Je dois reconnaître que, par nature, je suis mystique. On peut même dire qu'enfant, j'étais enclin à la rêverie délirante, comme mon père et mon grand-père. Mais j'étais encore très jeune quand j'ai décidé de me méfier de cette propension et, en somme, de m'interdire cette voie de recherche. Elle risquait de m'emporter n'importe où. J'ai fortement réprimé en moi certaines impulsions qui auraient pu m'inviter à pousser trop loin l'exploration du mystère. Je ne le regrette pas. D'autres que moi sauront intégrer mon travail à une vision plus vaste. Parler scientifiquement de l'amour est une chose très difficile. Or la Noosphère ne pourra pas s'atteindre sans amour[13]. »

– « Parler scientifiquement de l'amour » ? On aimerait l'entendre développer cette idée, s'écria Arthur. Il n'en dit pas plus ?

Je secouai la tête :

– Pas à ma connaissance…

Myriam avança :

– Est-ce que cela ne signifie pas qu'au fond, il avouait être passé à côté de l'essentiel et donc qu'il s'était fourvoyé ?

Il ne s'exprime pas facilement sur ce sujet, et puis voilà, en Russie comme ailleurs, la Seconde Guerre mondiale a éclaté.

Après les deux années de l'étrange « drôle de paix » installée entre l'Allemagne nazie et l'Union soviétique par le pacte Molotov-Ribbentrop, l'armée allemande lance sa fulgurante opération Barbarossa. L'Armée rouge

semble perdue. Staline appelle ses compatriotes à l'union sacrée, avec des accents quasi religieux. Le gros du pays se mobilise derrière lui. Et Vernadski plus que tout autre. Nommé président de la KEPS (Commission pour l'étude des forces productives), il fait preuve d'une telle ardeur patriotique qu'à l'été 1944 il recevra le prix Staline pour l'ensemble de son œuvre, honneur considérable qui le pharaonise littéralement. Moment follement paradoxal…

Arthur n'en revenait pas :

– Non sans blague, l'inventeur de la Noosphère a reçu le prix Staline ?

Myriam semblait moins étonnée…

À aucun moment, semble-t-il, Vladimir Ivanovitch n'a craint la victoire allemande. Comme beaucoup d'autres Soviétiques sans doute, mais avec des arguments qui laissent pantois. Écoutez plutôt : au moment le plus critique pour les Russes, alors que les avant-postes allemands se trouvent à moins de cinquante kilomètres de Moscou et qu'à Berlin on exulte, Vernadski écrit dans son *Journal* : « Hitler est condamné, car sa victoire serait contraire aux lois de la Noosphère. »

Myriam poussa un cri :

– « Contraire aux lois de la Noosphère » ? Mais alors que dit-il de la victoire de Staline ?

Justement, dix-huit mois plus tard, alors que les Allemands sont en pleine débâcle – et que sa chère et tendre Natalia vient de rendre l'âme, âgée de quatre-vingt-deux ans –, Vladimir Ivanovitch décide de jouer son va-tout. Il n'a plus rien à perdre. Le cœur déchiré par la disparition de celle avec qui il a vécu et travaillé durant un demi-siècle, il écrit personnellement

à Staline pour lui expliquer la Noosphère en lui envoyant un rapport sur le sujet.

Arthur sursauta derechef.

– Tu plaisantes ? La Noosphère ? À Staline ? Et alors ?

Mais il était tard, je devais partir et il eût été dommage de bâcler cet épisode en trois minutes. Nous nous fîmes la promesse de nous revoir très vite. L’occasion allait se présenter, mais dans un contexte plutôt imprévu.

18

L’irruption du covid-19

Nous étions convenus de nous revoir la semaine suivante, cette fois, si possible, en présence de Sacha et de sa mère. Quand brusquement la pandémie de covid-19 prit toute la place, dans l’actualité comme dans les esprits. Pour certains effondristes, elle tomba comme une « divine surprise », quelque part entre l’ultime avertissement de mère nature et le début de l’apocalypse. Le pensaient-ils avec la hargne des maurrassiens se félicitant, en 1940, de la victoire nazie ? Non, car dans la « drôle de guerre » que provoqua la pandémie, la surprise venait confirmer un processus qu’eux-mêmes jugeaient effrayant et qu’ils avaient annoncé depuis des lustres sans jamais être pris au sérieux. De son abri champêtre où il s’était réfugié, un ancien ministre écologiste de l’Environnement devenu collapso extrême déclara : « Avec les copains, on s’est téléphoné et on s’est dit : “Waow ! Tu as vu ? Le collapse arrive encore plus vite que ce que nous avions prédit !” » De tous les scénarios d’effondrement systémique qu’ils avaient envisagés, celui de la pandémie leur était peu venu à l’esprit, obnubilés qu’ils étaient par le réchauffement climatique, la chute de la biodiversité ou la démesure des bulles financières. Ces données-là, hélas, n’avaient pas disparu pour autant. Même si la finance ne s’écroulait pas d’un bloc comme en 1929, pour l’essentiel, les relevés planétaires ne faisaient que confirmer l’aggravation de la situation. On n’avait donc rien vu encore. Fallait-il considérer le coronavirus comme un simple tir de semonce ou comme le prologue de la Grande Catastrophe elle-même ? Une

« plage rouge de l'évolution », marquant une nouvelle accélération du processus de complexité/conscience ? Bien malin qui eût pu le dire. Quant à moi, je songeai à l'autre plage rouge, celle que Teilhard avait perçue sur le front de 14-18.

En attendant, avant même le confinement incroyablement rapide d'une bonne partie de la population mondiale – du jamais-vu : sous la pression virale, l'humanité « s'unifiait » de façon accélérée, via une vertigineuse digitalisation générale –, les commentaires allèrent bon train. À une vitesse sidérante, des millions d'avis s'exprimèrent sur les causes et les conséquences de l'incroyable phénomène – « incroyable imposture », disaient certains –, sur les mesures à prendre d'urgence et sur les hypothèses officielles ou officieuses pour tenter de comprendre, mais aussi sur les préméditations diaboliques à dénoncer, les profiteurs immondes à châtier, les incapables et les irresponsables à limoger, ou sur les victimes et les héros à applaudir ou à plaindre. Les réseaux sociaux avaient certes déjà connu des heures d'affluence, notamment au moment des mouvement d'indignation, de Wall Street à Hong Kong, et des révolutions, arabes ou ukrainienne – ou française avec les Gilets jaunes. Mais jamais on n'avait assisté à un tel flot de nouvelles de tous ordres et de toutes origines. La Toile se mit à parler sans interruption. Quiconque ouvrait sa porte aux réseaux se retrouvait aussitôt submergé (selon les choix des algorithmes subrepticement imposés par ses habitudes) sous un déluge d'infos et d'infox, de vidéos live et de blogs YouTube, de révélations top secret, d'instructions sanitaires, de pétitions antigouvernementales (plus rarement pro !), de démonstrations savantes, de théories complotistes assumées, d'appels à la révolution, de blagues, de montages comiques, ou artistiques, de prières, de poésies, sans oublier la marée des invitations à « changer de vie », à devenir enfin sobre, à moins voyager, à participer à l'avenir en citoyen du monde et à cultiver un potager. En quelques jours, des milliards

d’humains furent emportés dans des millions de boucles numériques. Jamais le Web n’avait autant bruissé…

Aussi, lorsque, au bout de plusieurs jours, masqué et même ganté (car Laura avait un rhume et, dans le doute, demandait à ses visiteurs de respecter les « distances de sécurité » élémentaires), je retrouvai la petite tribu de Sacha, j’eus envie de leur soumettre une idée. Si la Noosphère tissait sa « nappe » à partir des grandes « consciences-raisons » dont avaient parlé Vernadski et Teilhard, ne le faisait-elle pas aussi avec les milliards de récits de toutes sortes ? Telles des abeilles fabriquant le miel de leur ruche à partir de la collecte des butineuses, chacune rapportant son petit butin salivaire au grand trésor collectif, les humains ne nourrissaient-ils pas quotidiennement leur Noosphère des myriades de récits dont ils inondaient désormais la Toile ? Dans la fièvre de la pandémie, certains récits débordaient d’esprit fraternel ou bien-pensant, d’autres respiraient la haine ou la bêtise, certains étaient libres, beaucoup restaient scotchés à la rhétorique des propagandes. Le tohu-bohu était complet, les remèdes proposés allant du chamanisme aux sciences de pointe, avec parfois ici ou là, mais rarement, l’émergence d’une pointe de génie, suivie par des millions de *followers* ou par personne. Et donc la Noosphère, n’était-ce pas la somme imprévisible de tout cela ? On pouvait en discuter. Ou ne fallait-il tenir compte que des poussées de véritable création ?

Mais avant même que les trois autres aient pu ouvrir la bouche pour me donner leur avis, Sacha, plus stressé que jamais, coupa court à toute discussion. Il me regarda d’un air désolé tout en poussant un petit rire lugubre :

– La planète entière peut désormais le constater : l’humanité s’unifie bien sous nos yeux comme jamais, c’est clair… puisque, du jour au lendemain, de la Patagonie au Kamtchatka, tout le monde s’est mis à porter un masque ! C’est trop drôle, jamais l’uniformisation planétaire ne s’était faite à une vitesse pareille. Mais mon vieux, attention : ton scénario est une

sinistre blague, il faut arrêter de plaisanter ! Tes deux visionnaires s'enlisaient dans des illusions insupportables. J'y ai bien réfléchi, tu sais. Non seulement Teilhard et Vernadski croyaient que le seul avenir possible pour la planète consistait à intensifier son industrialisation, mais en plus, pour être bien certains que leurs requêtes seraient entendues, ils s'adressaient à qui ? Aux délégués du diable lui-même ! Bon sang, qu'est-ce que le vieux Vernadski pouvait avoir en tête en envoyant son « rapport noosphérique » à Staline ? (Arthur ou Myriam lui avait donc raconté le dernier épisode ?) À un fou qui, dans l'Histoire, fait partie de ceux qui ont versé le plus de sang ! De sang humain, mais aussi – on ne le dit pas assez – de sang animal et végétal ! Et son copain jésuite n'était pas moins halluciné. Enfin quoi, pour communiquer son message urgent à l'humanité en danger, Teilhard de Chardin attendait sagement le feu vert de qui ? D'une institution qui, pardonne-moi, depuis deux mille ans, trahit consciencieusement le message de fraternité de l'anarchiste Jésus ! Alors non, je ne marche plus. La Noosphère, mon cul ! Et je me demande comment tu fais pour continuer à croire à leurs salades. C'était un pur fantasme scientiste. De l'heroic fantasy !

Il semblait tellement à bout que Myriam, Arthur et Laura (cette dernière se tenant à distance prudente, enfoncée sous une couverture sur le canapé du salon) n'essayèrent même pas de le contredire. Si bien que le reste de la conversation s'enlisa peu à peu dans des considérations sanitaires et domestiques.

Contacté une semaine plus tard au téléphone, Sacha n'avait pas changé d'humeur, au contraire. Il me parla avec fièvre du « diabolique Bill Gates » et voyait dans les patrons des Big Pharma les « plus grands assassins de l'histoire du monde ». Si les causes premières de l'effondrement civilisationnel pouvaient remonter, en théorie, à la révolution industrielle, à la Renaissance, voire au Néolithique, la crise provoquée par le coronavirus, elle, dévoilait à présent au grand jour une vérité hurlante : l'emballement

fantastique des processus de destruction de la biosphère avait des responsables plus que tangibles, des êtres bien vivants, et jouissant comme des satrapes de leurs méfaits. Des hommes (peu de femmes), quelques milliers tout au plus, peut-être même seulement quelques centaines au bout du compte, qui appuyaient « comme des fous sur l'accélérateur de tous les dérèglements avec une boulimie de porcs cosmiques – et pardon pour les vrais porcs, précisa Sacha, qui sont des animaux sensibles et intelligents et qui ne méritent vraiment pas qu'on les insulte comme ça ».

Aussi ne fus-je pas vraiment étonné quand, profitant quelques jours plus tard de mon heure de promenade autorisée par le décret de confinement pour lui rendre une visite impromptue, je retrouvai le fils de Ramon en grande discussion avec trois copains qui, masqués de noir avec nettement plus de zèle que la moyenne des citoyens, me donnèrent aussitôt l'impression de tenir un conseil de guerre.

– Je te présente des anciens de la ZAD, se contenta-t-il de me dire sans préciser davantage.

À l'évidence, mon arrivée n'était pas des plus appréciées. La conversation que j'avais interrompue se poursuivit néanmoins un instant, dans un esprit intellectualiste que je n'avais plus entendu depuis de longues années.

– Donc, oui, ok, je sais bien, dit l'un des copains masqués, les idéologies ne sont que des superstructures illustrant les rapports de production spécifiques à chaque époque. Mais je dis que, là, nous sommes entrés dans un moment historique où les infrastructures capitalistes se sont mises en feed-back avec des superstructures bien particulières : celles de la société du spectacle mise au carré d'elle-même par les algorithmes de l'IA, puisque la production principale est devenue celle d'images narcissiques individualisées, dans une mise en abyme sans fin. Dorénavant, le système entier décolle du réel et devient littéralement délirant, supporté par un raz-de-marée de gens aliénés, dans une spirale en miroir, totalement suicidaire.

Tout est devenu *fake*, *fake*, *fake* ! L'ère du selfie correspond à une fakisation générale de l'humanité – manipulée par le *Deep State*[1], c'est-à-dire, en dernière instance, par les grandes banques, qui inventent carrément un monde fictif pour mieux nous engluer et nous atomiser, quand nous aurions besoin plus que jamais de nous unir. Cette pandémie va visiblement accroître les inégalités comme jamais. Il devient urgentissime et vital de le faire comprendre à un maximum de citoyens encore capables d'entendre. Comment ? En ciblant expressément les ordures qui tirent leur jouissance et leurs profits de la croissance exponentielle de cette spirale d'aliénation.

– Mais je suis entièrement d'accord avec toi, lui répondit un deuxième personnage masqué, c'est bien pourquoi je ne comprends pas que tu critiques un génie comme Juan Branco, qui prend bien soin de nommer par leurs noms les principaux patrons du CAC 40 et leurs enfants, pour souligner, au moins en France, le système de reproduction de classe en vase clos qui nous a menés où nous en sommes. Il faut arrêter de se cacher derrière le petit doigt des formules abstraites ! Les structures, je m'en fous. Le pouvoir s'incarne dans des personnes de chair et d'os. Je veux leurs noms. Et je veux qu'ils rendent des comptes.

– Mais qu'est-ce que je dis d'autre ?

Sacha me jeta un coup d'œil vaguement inquiet et, peut-être pour me prouver qu'il ne s'agissait pas seulement de blabla théorique, fit prendre à la discussion un virage à angle droit :

– Bon, concrètement, les mecs, qui se charge de transporter les citernes ?

À mon air étonné, il m'expliqua qu'il s'agissait de monter une opération à la fois pratique et symbolique.

– L'un des scandales capitalistes les plus honteux est la privatisation de l'eau. Les géants de l'agroalimentaire s'approprient tout simplement les eaux douces de la planète. Ils vont jusqu'à priver des milliers de villages des sources qui les abreuvent depuis toujours ! Nous voulons lancer le

MEL, le Mouvement de l’Eau Libre, en incitant tous ceux qui le peuvent à se procurer des citernes et à recueillir l’eau de pluie, pour ne plus dépendre de ces réseaux ignobles.

Son intervention n’eut pour effet que d’interrompre le débat. Les copains de Sacha furent soudain pressés de partir. Après leur départ, je glissai en plaisantant :

– Dis donc, tes potes, on dirait des conspirateurs.

Cela ne le dérida pas.

Je tentai une ouverture :

– C’est vrai que nous avons de plus en plus de mal à distinguer le faux du vrai et que la « fakisation » du monde, comme dit ton pote, nous menace tous. Au niveau collectif, tout peut donner l’impression d’être trafiqué, manipulé, bidonné. Mais du coup, grande découverte : nous devenons aptes à comprendre l’idée hindoue de *maya*, celle dont ton père aimait tant parler, tu te souviens ? Or finalement, si tu y penses, rien de nouveau : la caverne de Platon, c’était déjà ça, tu ne crois pas ?

Il resta un instant de marbre. Puis cracha :

– Des conspirateurs, mes amis ? Tu m’étonnes ! Plusieurs vont rejoindre un réseau complètement souterrain.

Au peu qu’il ajouta, je crus comprendre qu’il s’agissait d’écoterrorisme et eus d’abord du mal à en savoir plus. Mais il finit par lâcher qu’un de leurs meneurs avait été actif dans l’association L214 – réputée pour ses opérations de libération des animaux prisonniers de ces camps de concentration que sont les grands élevages industriels. Le garçon n’était pas devenu vegan pour autant mais, en désaccord avec l’organisation, il avait fait scission et convaincu plusieurs de ses camarades de la nécessité de « grimper d’un cran dans la lutte » en montant son propre « réseau de résistance » selon ses termes. Pour eux, cela ne pouvait passer que par ce qu’ils appelaient une « étape boomerang », phase nécessaire et impitoyable que Sacha me résuma ainsi :

– Il faut que les grands salopards qui ont décidé de mettre l'humanité au pas pour maximiser leur pouvoir et leurs profits en bousillant ce qu'il nous reste de planète comprennent qu'ils ont dépassé la ligne rouge et qu'il y a aujourd'hui des gens prêts à se sacrifier pour les zigouiller ! La stratégie des bombes humaines n'est pas une exclusivité des islamistes radicaux.

Je sursautai.

– Zigouiller ? Qui ça ?

– Oh, y a que l'embarras du choix, souffla-t-il d'une voix sourde. Les marchands de mort vendent des armes, mais aussi de la bouffe, des médicaments, des pesticides ou de l'infox à grande échelle – avec à leur tête les pires de tous, les banquiers actuellement prêts à financer à mort les réseaux 5G et les vaccins traceurs qui vont avec pour nous asservir définitivement. L'objectif absolu, ce serait de pouvoir flinguer les dix plus importants responsables mondiaux de chacune de ces branches…

Je ne l'avais jamais vu dans cet état. Approchions-nous d'une limite collective que le « baromètre Sacha » ressentait si fort qu'il risquait d'exploser ? Partout dans le monde des révoltes se levaient, mais face à elles des régimes de plus en plus autoritaires dressaient des murailles de science-fiction. Nous avions passé trop de temps ensemble pour que je puisse nourrir l'illusion de faire dévier mon jeune ami de sa course, mais il m'était impossible de ne rien dire.

– Tuer les méchants pour réparer le monde, murmurai-je de ma voix la plus sereine possible, c'est une idée qui nous a bien sûr tous traversés un jour ou l'autre. D'une certaine façon, elle va de soi. Et en même temps, elle sonne un peu simpliste, tu ne trouves pas ? D'accord, tuer à temps Hitler ou Staline aurait peut-être changé le cours de l'Histoire, mais dans la situation qui nous préoccupe aujourd'hui, comment voudrais-tu *tuer un système*, puisque, comme tu ne cesses de le répéter, le problème, c'est le « système » ?

Il m’expliqua alors que la fameuse « stratégie du choc » énoncée par Naomi Klein devait pouvoir s’inverser, ce qui consisterait à « tellement terroriser les élites qu’elles soient *obligées* de changer ». Je tentai de prolonger mon argumentaire :

– Aux quatre coins du monde, y compris en Inde, en Afrique ou en Amérique latine, des milliers d’associations remuent ciel et terre pour transformer les activités humaines dans un sens… disons biomimétique. Les inégalités tout comme les pollutions ne correspondent pas aux critères du vivant ; contre elles, la sélection naturelle sera impitoyable. Mais je pense que beaucoup de chefs d’entreprise, par exemple dans l’agroalimentaires dont tu parlais, en sont conscients et s’interrogent eux-mêmes sur la transition verte. Sais-tu pourquoi ? Parce que sans qu’on le dise, malgré les OGM, les rendements de l’agriculture industrielle des années 1950 ont commencé à baisser. L’extase aura duré soixante-dix ans. Mais à quel prix ! Comme pour les junkies, il a fallu augmenter les doses d’intrants chimiques juste pour rester à niveau. Et maintenant, ça menace de s’effondrer. Avant la mort par overdose, de nouvelles approches se mettent en place, par exemple en termes d’agroforesterie ; le monde postmoderne redécouvre, ahuri, l’importance vitale des arbres !

Sacha me regarda d’un œil torve, sans rien dire, pour bien me signaler que mes propos lui semblaient dérisoires. Je fis une dernière tentative :

– Précipiter l’effondrement du système actuel risquerait fort d’augmenter souffrances et injustices dans des proportions démentes. Accepte l’idée que l’humanité puisse te surprendre. Regarde, même cette pandémie de covid-19 provoque toutes sortes de réactions dont certains vrais élans de solidarité sur toute la planète. Et elle accélère la recherche…

Cette fois, il m’interrompit par un ricanement :

– C’est ça ! Cette catastrophe unit les humains et les rend plus sages ! Soyons sérieux, nous entrons en guerre, comme dit l’autre, et la question devient : qui entrera dans quelle résistance ?

Il me fallut renoncer et je quittai le jeune homme avec un sentiment d'impuissance oppressant. Ce que je craignais, c'était moins qu'il ne rejoigne le groupe d'écoterroristes dont il m'avait parlé (je me disais que l'existence de sa fille le retiendrait de s'exposer à ce point) que de le voir sombrer dans un gouffre dépressif (dont sa fille serait la première à pâtir).

J'avais raison… mais peut-être pas tout à fait non plus. L'existence d'Aglaé l'empêcha en effet de rejoindre la conspiration en cours, mais cet empêchement lui-même le fit se sentir si terriblement lâche qu'il péta les plombs pour de bon.

19

La dernière ligne droite des visionnaires

Peu après, Laura nous invita à prendre le thé chez elle, espérant que son fils serait de la partie, mais Sacha ne vint pas, disparu on ne savait où. Sans se faire apparemment trop de souci, Arthur et Myriam, passés déposer la petite Aglaé chez sa grand-mère, voulurent profiter de l'occasion pour m'entendre continuer mon récit, et savoir notamment pourquoi Vernadski avait écrit à Staline. Que diable espérait-il du tyran ?

Comme je le disais la dernière fois, Vladimir Ivanovitch n'a plus rien à perdre. Croit-il réellement qu'il peut expliquer à celui que les communistes du monde entier appellent le « petit père des peuples » ce qu'est la Noosphère et pourquoi l'URSS doit travailler à son avènement ? C'est difficile à dire. Sans doute faudrait-il un miracle. Et pourtant il joue cette carte.

La scène est surréaliste. Alors que les premiers flocons de neige de l'automne 1944 tombent sur Moscou, arrive au Kremlin, portée par un coursier de l'Académie des sciences, une lettre signée « Vladimir Ivanovitch Vernadski, président de l'Institut du radium et directeur général du Laboratoire de biochimie de l'Académie des sciences soviétique ». Elle est adressée à « Joseph Staline, secrétaire général du Comité central du Parti communiste d'URSS » et porte la mention « Strictement personnel ».

– Mais on l’a, cette lettre ? demanda Arthur, dubitatif.

Oui. C’est un opuscule d’une trentaine de petites pages intitulé « Quelques mots sur la Noosphère ». Vernadski y a résumé, avec des références courant sur trois siècles, l’essentiel de ce que sa longue vie de recherche lui a apporté. Les citoyens russes ne pourront lire ce texte qu’après la chute de l’URSS, en 1990. Le public occidental par contre y aura accès dès janvier 1945, car George Vernadski, le fils de Vladimir, désormais historien à Yale, l’a reçu par courrier spécial et aussitôt fait publier dans la revue *American Scientist*[1]. Une fois de plus, la prose de Vernadski passe à peu près inaperçue. Il faut dire qu’elle n’a rien de sexy, son ambition démesurée se cachant comme d’habitude sous un vocabulaire d’apparence docte et ennuyeuse.

Tirons-en trois extraits significatifs – attention, chaque mot compte :

« Il existe aujourd’hui sur la surface de notre planète une grande force géologique, qui ne semble pas être la manifestation d’une nouvelle forme d’énergie, ni une expression inédite d’énergies déjà connues. Elle exerce néanmoins une influence puissante et durable sur tous les phénomènes énergétiques affectant l’écorce terrestre. Ses effets, qui vont au-delà de la surface, déterminent le sort de la planète elle-même. Cette force, c’est la raison humaine, la volonté dirigée et contrôlée de l’homme social. Ramassons-la à l’échelle collective dans un concept : celui de Noosphère. »

Un peu plus loin :

« Comment une pensée peut-elle modifier un processus matériel ? Telle est la devinette qui nous est désormais posée. La pensée n’est pas une forme d’énergie. Comment alors peut-elle agir sur la matière ? Cette question n’a pas encore trouvé sa réponse scientifique définitive… mais les faits sont là : quelle que soit la nature de ce processus “incompréhensible”, la Noosphère

en gestation a des effets empiriques à constater. Prenons par exemple une rareté minérale comme le fer pur, ou l'aluminium pur, introuvables dans la nature : quelle force a fait en sorte qu'aujourd'hui on les trouve concentrés par millions de tonnes ? C'est l'effet de la conscience-raison. »

Et vers la fin :

« À présent, nous ne pouvons pas nous permettre de ne pas réaliser que, dans la grande tragédie historique que nous sommes en train de traverser, nous avons choisi pour l'essentiel la voie juste en direction de la Noosphère. Si je parle d'essentiel, c'est que toute l'histoire de l'humanité progresse dans cette direction. Nous devons comprendre cette progression et la renforcer. »

Mes trois compagnons demeurèrent silencieux un moment. Puis Arthur finit par demander :

– De quelle façon Staline a-t-il réagi en lisant ce texte ?

Rien n'a transpiré de la réaction du dictateur. Les experts assurent qu'il l'a forcément lu et, selon sa vieille habitude, annoté de petites remarques au crayon dans la marge. Y a-t-il trouvé du sens ? Lui qui ne raisonne qu'en termes de millions de tonnes, de millions de soldats ou de millions d'esclaves, a-t-il apprécié l'allusion au fer et à l'aluminium ? Ou s'est-il senti dépassé, sentiment qu'il ne supportait pas ? N'en a-t-il jamais rien dit à personne ? Les archives du KGB, en partie ouvertes depuis 1990, livreront peut-être la vérité un jour, en s'ouvrant davantage…

Une chose semble sûre, Vernadski lui-même n'a reçu aucune réponse de Staline quand, le 25 décembre 1944, une crise cardiaque le terrasse. Le vieux savant a résisté à la tuberculose pendant près de trois décennies, mais à présent son cœur le lâche.

– Le jour de Noël ! s'écria Laura.

Arthur corrigea :

– Oui, enfin chez nous. Pour les chrétiens orthodoxes, qui suivent le calendrier julien, Jésus naît le jour qui correspond à notre 7 janvier.

À leur grande surprise, je pus satisfaire le désir de Laura… à un jour près, :

– Figurez-vous qu'on y est presque.

Vladimir Ivanovitch ne reprend pour ainsi dire pas connaissance et meurt le 6 janvier 1945, à quatre-vingt-un ans, loin de ses enfants, mais accompagné par Anna Dimitrievna Schakhovskaya, celle qui, près de vingt-sept ans plus tôt, était venue le prévenir d'une soudaine accélération de la révolution bolchevique… Avant de mourir, Vernadski a fait de la fille de son ami d'enfance la responsable de l'archivage de toute son œuvre. Elle passera le restant de ses jours, quinze ans durant, à rassembler ses textes.

Pour le moment, dans l'hiver terrible qui va marquer la fin de la Seconde Guerre mondiale, et rompant un instant avec les bonnes nouvelles du front – où les forces nazies finissent de s'effondrer sous l'assaut de l'Armée rouge –, l'annonce de la mort de l'un des « pères de la science soviétique » fait le tour de l'empire. Staline ordonne qu'on lui accorde des funérailles nationales.

Encore coincé à Pékin, Teilhard de Chardin n'apprendra la nouvelle que plusieurs mois après…

– A-t-il dit une messe à la mémoire de son copain russe ? demanda Myriam.

Je lui répondis que l'histoire ne le disait pas. Elle voulut alors savoir combien de temps encore Teilhard était resté « coincé à Pékin ».

Dès 1945, le gouvernement du général de Gaulle fait savoir au jésuite-savant – que ses écrits clandestins ont rendu célèbre dans des cercles bien informés malgré la censure pontificale – qu'il est attendu en France. Il devra pourtant patienter avant de recevoir l'autorisation de sa hiérarchie et de son nouveau provincial, et ne rentrera qu'en avril 1946.

– Pousser l'obéissance jusque-là… décidément je ne comprends pas, soupira Arthur. En tout cas, tu nous as dit que c'était là-bas, en Chine, qu'il avait écrit *Le Phénomène humain*, son livre de loin le plus connu dans le monde, n'est-ce pas ?

Arthur ne se trompait pas.

Coincé en Chine pendant toute la guerre, le jésuite qui met la catholicité en panique tente de rassembler sa pensée. Sera-t-il enfin bientôt publié ? Non. Dans son exil, il s'est fait une raison : il lui faudra toujours travailler dans l'ombre. Cela ressemble à un destin.

Bien sûr, il réfléchit beaucoup à la guerre…

Vingt ans plus tôt, dans les tranchées, il a vu la plage rouge d'une humanité mutante. Mais cette fois, les humains ont atteint la limite de ce que la guerre pouvait (très paradoxalement) leur apporter dans l'accélération de la mutation vers une Noosphère accomplie. Après Hiroshima et Nagasaki, début août 1945, il n'aura plus de doute : la Seconde Guerre mondiale marque une frontière absolue. Elle ne peut être que la dernière. Au-delà – et même si l'exploit scientifique des savants atomistes lui a tiré un cri d'admiration, ce que ses détracteurs ultérieurs ne manqueront de rappeler –, un nouveau conflit mondial ferait s'effondrer le projet humain lui-même, du moins sur notre planète. La Noosphère s'accomplirait peut-être, mais ailleurs, dans un autre système solaire, ou

dans une autre galaxie. À présent, la fournaise qui métamorphose les consciences doit se transférer sur d'autres théâtres.

En même temps, Teilhard pense que les pacifistes se trompent quand ils définissent la paix comme l'opposé de la guerre. La paix, la vraie paix, écrit-il à son ami le géologue écossais George B. Barbour, se situe non pas à l'inverse, mais au-delà de la guerre : « C'est l'esprit de conquête transporté sur un objet supra-humain. Lutter, mais tous ensemble, et pour un objet qui unisse les efforts au lieu de les diviser[2]. » Cela signifie-t-il qu'il faut avoir été un guerrier avant de pouvoir déposer les armes en toute lucidité pour vouer son énergie à la paix ? Il ne dit pas forcément le contraire.

Pour l'instant, à l'instar de Vladimir Vernadski rédigeant son dernier texte à l'adresse de Joseph Staline, Teilhard tente de condenser la totalité de sa vie de chercheur dans un ouvrage global. Ce sera le fameux *Phénomène humain*. Un livre qu'il s'obstinera bien sûr à envoyer au Vatican, même si cela ne sert à rien.

Chaque fois qu'il se déplace hors de Pékin, il trimbale son manuscrit. À intervalles réguliers, il expose ses idées à Lucile Swan, qu'il retrouve toujours chez elle, de l'autre côté de la rue, la maison des Jésuites de Pékin ayant sèchement refusé de l'abriter parce qu'il est « évolutionniste et communiste » (sic). Heureusement, l'enthousiasme de sa grande amie lui donne du courage.

Dans ce nouveau livre, on retrouvera, exprimée avec une rigueur scientifique que les décennies ne disqualifieront pas pour l'essentiel, l'immense enquête des savants de toutes les nations pour reconstituer le puzzle de l'évolution humaine, des Australopithèques à nous, petits bouts d'os après petits bouts d'os, calottes crâniennes après canines ou molaires déterrées aux quatre coins du monde. Teilhard y expose bien sûr la vision spatiotemporelle d'un monde fibreux (chaque nouvelle émergence constituant une fibre, à l'intérieur d'une nappe évolutive), et toute la tectonique psycho-matérielle de l'univers s'enroulant sur lui-même suivant

la loi de la complexité/conscience. Une complexité/conscience croissante qui, ayant abouti à l'avènement de l'humain voilà peu de temps (un ou deux millions d'années à peine), a engendré ipso facto une Noosphère : une conscience réfléchie de plus en plus socialisée, prise dans un tissage de plus en plus collectif. D'abord balbutiante, cette conscience collective franchit, sous nos yeux, en ce moment même, par nos actes et nos pensées, un saut irrésistible en direction de ce que Teilhard appelle désormais systématiquement le « point Oméga ».

Est-ce là une façon de nommer la Divinité ou le rendez-vous avec elle ? C'est en tout cas le lieu, apocalyptique au sens propre, où la Création doit finir par rejoindre la Force créatrice… sans fusionner avec elle, au contraire, puisque sa caractéristique est d'éveiller la conscience dans la totalité du spectre de ses singularités innombrables.

Finalisme ? Il serait certes légitime de le penser. Mais alors un finalisme marié à une absolue liberté… dans un oxymore dont les théologiens débattent depuis longtemps et dont Teilhard, inspiré par Bergson, se libère grâce à l'idée d'évolution. Car cette dernière est pour lui *création* véritable, et non pas accomplissement d'un plan prévu à l'avance – même s'il est persuadé d'une vérité que la pensée matérialiste ne peut admettre : l'étoffe intime de l'univers serait de nature psychique.

Dans *Le Phénomène humain*, comme pour mieux se défendre contre le réductionnisme athée, Pierre Teilhard de Chardin souligne une grande contradiction (ou inconscience, ou mauvaise foi ?) qui habite la pensée matérialiste (hégémonique et même obligatoire dans le monde scientifique contemporain). Cette pensée s'insurge en effet contre le finalisme et la téléologie des récits spirituels (imaginer que l'univers aurait une intention ou un sens, n'est-ce pas d'un archaïsme absurde ?), alors qu'elle vulgarise elle-même, sans hésiter et comme mue par un surmoi puissant, une saga cosmique ressemblant à un gigantesque déploiement romanesque, depuis l'atome originel (on ne dit pas encore « Big Bang ») jusqu'à l'avènement de

la pensée humaine réfléchie, en passant par les galaxies, les étoiles, les systèmes planétaires et l'émergence de la biosphère terrestre. Les savants matérialistes font cela en toute bonne conscience, dans l'ensemble de leurs vulgates – à l'école, dans les médias et dans tous les programmes d'éducation –, sans se choquer de la discordance qu'introduit cette « évolution sans aucun sens » et pourtant bien vectorisée dans les apparences – le dieu hasard et ses processus d'auto-organisation faisant bien les choses en sous-main. Comme si le tout avait un sens, alors qu'il n'en a aucun. Mais raconte-t-on aux enfants et aux peuples que tout se passe *comme si* la Terre était plate, quand on sait qu'il n'en est rien ?

De manière plus centrale, *Le Phénomène humain* veut poser la question que, jusqu'à son dernier instant de lucidité, Vladimir Vernadski s'est posée aussi : qu'est-ce que la conscience ? Est-elle en dernier ressort juste une sécrétion du cerveau, comme la bile est sécrétée par le foie, ne pouvant que disparaître sitôt son porteur matériel éteint, ou est-elle autre chose ? Dans la postface à son livre, Teilhard ramassera sa propre réponse ainsi, reprenant l'essentiel de sa dernière grande conversation avec Vernadski et Le Roy, une vingtaine d'années plus tôt : « La conscience, définie expérimentalement comme l'effet spécifique de la complexité organisée, déborde de beaucoup l'intervalle, ridiculement petit, sur lequel nos yeux parviennent à la distinguer directement. Là même en effet où des valeurs de complexité, soit très petites, soit même moyennes, nous la rendent strictement imperceptible (je veux dire à partir et au-dessous des très grosses molécules), nous sommes logiquement amenés à conjecturer dans tout corpuscule l'existence rudimentaire (à l'état infiniment petit, c'est-à-dire infiniment diffus) de quelque psyché, – exactement comme le physicien admet, et pourrait calculer, les changements de masse (complètement insaisissables pour une expérience directe) se produisant dans le cas de mouvements lents. »

Il insiste : la conscience serait la face interne de toute manifestation de ce que, de l'extérieur, nous nommons « matière-énergie ». Une fois parvenue à l'âge humain, la question deviendrait de savoir comment les consciences individuelles se fédèrent en phénomène social, vers une conscience collective.

Dans l'esprit de Teilhard, l'observation de l'Histoire démontre que, dès le début de l'hominisation, l'évolution a eu tendance à se dérouler de moins en moins sur le plan biologique et de plus en plus sur le plan psychique. Et cette « céphalisation » progressive, comme disait Vernadski, s'est faite sur les plans aussi bien collectif qu'individuel. En témoigne le fait frappant que de multiples découvertes et inventions se soient produites simultanément en différents endroits de notre planète, manifestations patentes d'une psyché collective. Puis il aborde l'étonnant paradoxe qui fait que la prise de conscience de l'humanité envisagée comme un tout, ce « retournement collectif » prodigieux auquel, selon lui, nous assistons depuis peu, s'opère alors que cette humanité moderne se trouve en proie aux trois « blessures narcissiques » dont a parlé Freud : la Terre n'est plus le centre du cosmos, mais une minuscule planète dans un univers des milliards de fois plus grand qu'elle ; l'humain n'est pas sorti tout nu du doigt de Dieu, mais d'une très longue suite d'êtres vivants depuis les bactéries ; enfin, notre volonté ne décide pas de grand-chose, mus que nous sommes en grande partie par nos pulsions inconscientes.

– Cette triple blessure, murmura Arthur, nous pourrions nous la représenter comme la perte totale de repères que connaissent ceux qui prennent un hallucinogène puissant, mais là, à titre définitif ! Soudain, tous les repères s'effondrent. Il y a de quoi devenir fou.

Myriam le regarda l'œil brillant.

– Prendre un hallucinogène sans un guide chamanique, c'est ça qui me paraît fou !

Et pourtant, au lieu de se trouver amoindri dans son argumentaire par ce triple effondrement de l'humain moderne, le jésuite visionnaire sent poindre une proposition lumineuse au bout du labyrinthe spiralé : « L'homme découvrant, suivant la forte expression de Julian Huxley, qu'il n'est pas autre chose que l'évolution devenue consciente d'elle-même (…), comment incorporer la Pensée aux flux organiques de l'Espace-Temps sans être forcé d'accorder à celle-ci la première place dans le processus[3] ? »

Accorder au psychique la première place dans les flux de l'évolution ? Considérer le réel ainsi revient à abolir la frontière entre naturel et artificiel. Il devient légitime de placer sur une même « trajectoire de feu » les tâtonnements instinctifs de la première cellule bactérienne et les tâtonnements savants de nos laboratoires. Or, l'onde qui traverse l'ensemble de bout en bout n'est réductible à aucun de ces éléments : elle arrive du début du monde et Teilhard l'appelle l'« âme permanente de l'évolution ». Il est vrai que, lorsque cette onde parvient à l'humain, se produit un événement considérable : la créature traversée est invitée à participer consciemment à sa propre création. Et la technosphère qui jaillit de ses mains – en quelques millénaires à peine, une fraction de seconde à l'échelle cosmique – doit être considérée comme une prolongation aussi noble que ce qui l'a précédée.

Pourtant, personne ne peut nier que cette technosphère industrieuse engendre de l'arrogance – celle des constructeurs de tours de Babel –, et aussi une immense angoisse, que nous partageons tous : la crainte de voir l'humanité moderne comme un monstrueux apprenti sorcier. Le jésuite s'en explique : « Que, sous une forme primordiale, l'anxiété humaine soit liée à l'apparition même de la réflexion, et donc aussi ancienne que l'homme lui-même, ceci est un fait évident. Mais que, sous l'effet d'une réflexion qui se socialise, les hommes d'aujourd'hui soient particulièrement inquiets, – plus inquiets qu'ils ne l'ont été à aucun moment de l'histoire –, de cela non plus

je ne pense pas que l'on puisse sérieusement douter. Consciente ou inavouée, l'angoisse, une angoisse fondamentale de l'être, perce, malgré les sourires, au fond des cœurs, au terme de toutes les conversations. Peu s'en faut cependant, que, chez nous, la racine de cette anxiété soit distinctement reconnue. Quelque chose nous menace, quelque chose nous manque plus que jamais, – sans que nous sachions exactement quoi[4]. »

– On croirait entendre une description du mal-être dont souffre Sacha ! s'exclama Myriam qui, surprise par sa propre spontanéité sur un sujet qu'elle n'avait jamais abordé entre nous, s'interrompit net en rougissant.

– Sacha… et la plupart d'entre nous, tu ne crois pas ? fit Arthur.

– Peut-être, admit-elle, mais Sacha en particulier !

J'étais d'accord avec elle, tout en imaginant qu'il y avait, en ce moment même, des millions de Sacha dans le monde.

Grand flottement, folle incertitude, vertige devant l'infini, qui ne rend que plus évidente l'ignorance présomptueuse des humains et de leurs dirigeants. Teilhard de Chardin est cependant certain d'une vérité qu'il a déjà énoncée vingt-cinq ans plus tôt : le progrès, ce n'est pas ce que la plupart d'entre nous croient ; ce n'est ni la douceur, ni le bien-être, ni le repos, ni même la paix, c'est une force, et même « la plus dangereuse des Forces ». Elle a engendré l'univers et à présent invite l'humanité à se retourner comme un gant pour s'engendrer elle-même ! Nous devons donc nous apprêter à vivre un choc de Titan. C'est inévitable, rien ne sert de s'enfouir la tête dans le sable. Nous vivons quelque chose d'énorme. Comment être à la hauteur ?

– Comment imaginer une *métanoïa* collective…, murmura Arthur.

Pour le coup, c'est moi qu'il fit frissonner.

Dans le brouillard, une autre certitude sert de lampe frontale à Teilhard : l'humanité ne peut se vivre que comme une. Les racistes errent dans la crasse ignorance du fruit le plus récent de l'évolution : l'humain est UN. Il n'y a ni surhommes ni sous-hommes et toutes les races ne cessent (ne cesseront jamais) de se mélanger. En se rapprochant de plus en plus les uns des autres, les humains ont engendré une entité nouvelle, dans un processus qu'une métaphore (que nous avons déjà entendue dans la bouche de Teilhard, Vernadski et Le Roy) pourrait comparer aux atomes d'un nuage galactique d'hydrogène. Précipités les uns contre les autres dans la courbure gravitationnelle de l'espace-temps, ces derniers finissent par provoquer la fusion nucléaire qui donne naissance à une étoile. La Noosphère, elle, en est encore à l'état de « nuage d'humanité », mais de plus en plus concentré par la courbure spirituelle de la conscience, le cône convergent de l'esprit. Et nous nous trouvons à l'heure actuelle, selon lui, tout près du moment qui pourrait ressembler à la naissance d'une étoile… sauf qu'il ne s'agit plus d'une fusion thermonucléaire, mais d'un événement cosmique inouï et inconnu, où les « atomes humains » ne sont pas destinés à se perdre dans une fusion, car chacun d'eux s'élèvera au contraire en conscience. C'est donc cet événement cosmique que, dans sa vision, Teilhard appelle le « point Oméga », destination obligée de la Noosphère.

– S'imaginait-il réellement que nous étions tout près de ce moment ? demanda Laura.

Oui, mais que veut dire « tout près » quand on parle d'un événement cosmique ? Peut-être le point Oméga se trouve-t-il encore à quelques centaines d'années de nous, ou à quelques milliers, ou à quelques millions ? Comment savoir ? Le chercheur le reconnaît : de tout temps, les humains se

sont sentis « proches d'un tournant ». C'est normal, puisqu'ils progressent dans une spirale qui ne cesse de tourner ! Mais avec l'industrialisation planétaire, le pétrole, l'électricité, l'énergie nucléaire, la génétique, l'informatique… non, pour le coup, ce monde couvert d'usines et auréolé de satellites ne signale pas un long plateau tranquille, un Holocène modéré de douze ou quinze mille ans de plus. Non, à l'évidence, quelque chose d'énorme doit se produire *très prochainement* !

Le seul obstacle qui pourrait bloquer la mutation serait que les humains, par paresse, impatience, orgueil ou scepticisme, refusent d'aller de l'avant et, renâclant devant l'effort, fassent comme dit Teilhard la « grève de la Noosphère ». Ce pourrait être l'arrêt du Grand Jeu. Le toujours possible suicide de l'humanité. Nous pouvons collectivement nous supprimer.

Certes, reconnaît-il finalement, au train où va le développement, on pourrait craindre que la croissance économique et technologique ne fasse « éclater la Terre » avant même que la Noosphère ait pu mûrir. Mais il ne s'attarde pas sur ce thème et invite surtout ses lecteurs à prendre du recul et à réaliser l'échelle fantastique de ce qui nous traverse…

– Ah d'accord ! s'écria Myriam d'une voix fâchée. La croissance économique fait exploser toute la nature, mais ton jésuite « ne s'attarde pas » là-dessus ! Vous ne trouvez pas ça un peu trop facile ?

– D'une certaine façon, il t'aurait donné raison…

Tandis que les saisons se succèdent autour de lui, à Pékin, Teilhard écrit : « Au fond, ce sont les utopistes (et non les "réalistes") qui ont scientifiquement raison : eux au moins, même si leurs anticipations font sourire, ont le sens des dimensions vraies du phénomène humain[5]. »

Les utopistes se situeraient dans le prolongement humain de l'évolution cosmique ! Phénomène aux dimensions gigantesques, et pourtant, paradoxe des paradoxes, accessible à chaque instant à toute personne de bonne volonté. À tout individu ouvert à… l'amour !

– Il pensait comme son ami russe alors…, dit Laura.

Vladimir Vernadski ne s'était pas autorisé à parler de la fonction de l'amour dans ses ouvrages scientifiques. Pierre Teilhard de Chardin ne s'en prive pas. Il y va hardi. Vous me direz que, de la part d'un chrétien, le contraire eût été décevant. Oui, mais il cherche à opérer une jonction rationnelle entre son propos savant et sa vision morale, ou spirituelle : « À l'intérieur de groupes restreints (le couple, la fraternité, l'équipe, l'association…), c'est une expérience quotidienne : l'union, loin de diminuer les êtres, les accentue, les enrichit et les libère sur eux-mêmes. L'union, la vraie union d'esprit et de cœur, n'asservit pas, ni ne neutralise les termes associés. Elle les super-personnalise. Généralisez maintenant le phénomène à l'échelle de la Terre. Imaginez que, sous l'effet de l'étreinte planétaire qui se resserre, les humains s'éveillent enfin au sens d'une solidarité universelle, fondée sur leur communauté profonde de nature et de destinée évolutive. Alors tous les spectres de brutalité et de mécanisation qu'on agite pour nous effrayer, pour nous empêcher d'avancer, s'évanouissent. Ce n'est plus la dureté ou la haine : c'est une nouvelle forme d'amour, non encore expérimentée par l'homme, que fait pronostiquer et qu'apporte dans ses plis l'onde, montante autour de nous, de la planétisation[6]. »

Au printemps 1944, Teilhard met un point final au manuscrit du *Phénomène humain*. Lucile Swan en prépare trois exemplaires, qui sont aussitôt envoyés au Vatican pour le premier, au supérieur général et aux provinciaux de la Compagnie de Jésus pour les deux autres. La réponse arrivera dès l'été. Triplement négative – avec juste une possibilité nouvelle : corrigé en profondeur, le livre pourrait avoir une chance d'être réexaminé. La suite montrera qu'il aurait fallu mutiler le texte. Teilhard, qui aura tenté

d’y croire jusqu’au bout, doit lutter intérieurement, plus que jamais, pour ne pas sombrer à nouveau dans la dépression.

L’exil dure deux ans de plus. Enfin, en avril 1946, le voilà de retour en France.

Le monde semble avoir changé. En bien. Même si la guerre froide s’installe bientôt, d’immenses promesses pointent à l’horizon. À soixante-cinq ans, le visionnaire voit avec enthousiasme se constituer l’Organisation des Nations unies et toutes ses succursales. Très vite, il est invité par l’Unesco à partager ses idées avec celles d’autres penseurs, croyants ou athées.

Après la longue attente solitaire en Chine, c’est un tourbillon. Pierre Teilhard de Chardin est convié partout, dans toutes sortes de conférences, surtout aux États-Unis, où se confrontent une myriade de points de vue. La montée en conscience des humains est-elle le fruit du hasard ? De la nécessité ? D’un processus interne au vivant ? De contingences extérieures ? Lui-même défend l’idée d’orthogenèse, qu’il définit comme « le fait que la Vie, historiquement, s’est développée, et continue à se développer (en nous-mêmes, par exemple) additivement ou, ce qui revient au même, en s’accentuant continuellement suivant certaines directions ». Et ce n’est pas de la théorie, dit-il, « c’est de l’expérience pure ».

L’expérience ! Voilà qui compte beaucoup plus que la théorie. Le prêtre savant s’ouvre à toutes sortes de voies parallèles. Comme s’il lui avait fallu quitter la Chine pour réaliser ce qu’il a frôlé là-bas, il se met à étudier les religions orientales, découvrant qu’elles pourraient éclairer même son christianisme. De la même façon, sans savoir que Vernadski a suivi une démarche étonnamment similaire, il avoue s’intéresser à l’immense spectre des phénomènes dits « paranormaux », qu’il juge désormais indispensable d’étudier de façon rationnelle, au lieu de les dénigrer avec arrogance ou de les nier de façon dogmatique. Ainsi, par exemple, si l’idée d’inconscient conceptualisée par Freud fait désormais partie du corpus universel, qui peut

dire comment deux ou plusieurs inconscients communiquent entre eux, à travers l'espace ou le temps ? Les scientifiques se le demandent-ils seulement ? Non. Teilhard trouve leur déni d'une légèreté irresponsable. Eux qui, sur d'autres terrains, font des progrès si fulgurants. Alors que de son côté, sans en faire étalage, il a étudié très sérieusement la littérature sur les phénomènes dits « paranormaux », aussi bien dans les sociétés archaïques que dans les laboratoires modernes[7]. Pour lui, il est impossible de ne pas tout faire pour appréhender l'« Homme entier ». Mais n'est-on pas sur le point de le faire ?

Se mêlent de façon constante en lui l'immense tristesse de se voir refuser la parole au sein de son Église et l'immense joie de voir l'humanité prendre des chemins qu'il estime à l'évidence « noosphériques », tant dans les organisations supranationales que dans les avancées scientifiques. Sa visite d'un accélérateur de particules en Californie lui tire des cris d'enthousiasme. « J'ai eu le sentiment, écrit-il à Jeanne Mortier, de toucher le "Noosphérique" enfin matérialisé en un point ! » C'est qu'en se hissant dans les ultra-hautes énergies, les physiciens sont en train de remonter vers les conditions initiales de l'univers, ce qu'en 1949 le physicien Fred Hoyle nommera « Big Bang » (par dérision, parce qu'il n'y croit pas), dans une émission de la BBC.

Sans doute Teilhard en fait-il soudain trop. À l'été 1947, en France, un infarctus le terrasse pendant quelques semaines. Cela ne l'empêche pas de retourner aux États-Unis peu après. Les États-Unis où il va passer le plus clair de son temps désormais, surtout à New York, où il loge généralement chez les Jésuites de Park Avenue. Car l'Europe le déçoit. Surtout après son voyage à Rome, fin 1948, où, malgré la convivialité des supérieurs de la Compagnie de Jésus, on lui a bien fait comprendre qu'il errait sur la voie dangereuse du relativisme, pour ne pas dire, encore et toujours, de l'hérésie panthéiste. Un avertissement que viendra confirmer avec pesanteur, en août 1950, l'encyclique *Humani Generis*, où le pape Pie XII va bloquer à

100 % toute ouverture possible du dogme catholique aux découvertes scientifiques.

À Rome, Teilhard avait bien tenté, en vain, de faire sentir à ses coreligionnaires qu'ils adoraient « un Christ de plus en plus petit ». Bien sûr, la nouvelle encyclique le déprime plus que tout. Il écrit : « L'Église vient de bombarder ses premières lignes ! » et il se demande si l'heure n'est pas venue de « prendre le maquis ».

– Bon sang, il serait temps ! grommela Arthur, ce qui fit rire Myriam, amusée par les réflexes « catho rebelle » de son amant.

Oui, et malgré tout il reste obéissant, au point que quand les éditions Gallimard lui proposent de l'éditer, il se sent obligé de refuser. Teilhard n'arrête pas de voyager et d'explorer. Après la Chine, les paléoanthropologues sont de plus en plus convaincus que le vrai berceau de l'humanité se situe plutôt en Afrique, ce que Charles Darwin avait pressenti un siècle plus tôt. Teilhard découvre donc, émerveillé, l'Afrique du Sud. Il constate qu'à nouveau la coopération internationale des scientifiques fonctionne avec puissance. Malgré la nouvelle fermeture Est-Ouest provoquée par la guerre froide, des savants du monde entier collaborent avec plaisir et efficacité sur ce nouveau front de recherche. Sans que le mot soit jamais prononcé, il semble à Teilhard que la Noosphère est à l'ordre du jour partout. Il y aurait de quoi y croire ! Et comme pour le conforter dans son optimisme, voilà qu'il est élu à l'Académie des sciences en 1950 et admis comme directeur de recherche au CNRS en 1951.

Cela lui redonne courage. Un nouveau livre de lui circule bientôt sous le manteau, toujours sous forme de fascicule ronéoté par ses amis : *Le Cœur de la matière*. Le grand public, lui, reste interdit, mais tout un réseau de lecteurs « underground » se constitue. Il s'en rendra compte en 1954, à New

York, quand il fera la connaissance d'André Malraux et découvrira que le célèbre écrivain a lu une bonne partie de son œuvre sur feuilles volantes. Les deux hommes se reverront et tomberont d'accord sur de nombreux points, Teilhard concluant : « J'ai l'impression qu'il a dépassé l'Art, pour essayer de découvrir *son* Dieu. »

Le jésuite a été très frappé par la lecture d'un livre que Malraux a publié une première fois en Suisse en 1943 sous le titre *La Lutte avec l'ange* et qui a été réédité en France sous le titre *Les Noyers de l'Altenburg*. Dans ce roman, son dernier, Malraux évoque une vision qui revient désormais souvent dans sa bouche, et qu'il a déjà présentée en 1946 dans sa conférence inaugurale de l'Unesco à la Sorbonne…

– Quelle vision ? demandèrent ensemble Myriam et Arthur.

À l'inverse de ce que notre éducation, à la fois cartésienne et hégélienne, nous a fait croire, dit Malraux, l'histoire humaine ne se déploie pas de façon chronologique, elle n'est ni linéaire ni dialectique mais, quand bien même toujours issue d'une mémoire, fondamentalement créative et imprévisible. La réalité de la vie n'est jamais une sédimentation mécanique, mais l'équivalent d'une œuvre d'art ! La peinture égyptienne n'est pas « inférieure » à la peinture médiévale, ou classique, ou surréaliste. Et la musique moderne n'est pas « supérieure » aux chants ou rythmes les plus anciens. « L'étudiant sensible à la poésie ne découvre pas les poètes des origines à nos jours, écrit Malraux, il les découvre dans une chronologie discontinue, gouvernée par leurs affinités, et qui ne commence pas aux origines, mais précisément à nos jours ; de Verlaine à Villon et non de Villon à Verlaine.[8]» Pour lui, l'humanité se tisse elle-même, depuis l'aube des temps, comme une immense d'œuvre d'art, qu'il est impossible de découper en tranches.

– Mais alors, demanda Arthur, comment Teilhard a-t-il intégré cette vision spatiotemporelle éclatée, typique du « musée imaginaire » de Malraux, quand pour lui la montée en complexité/conscience ne pouvait être qu'orientée, vectorisée, tout entière focalisée vers le fameux point Oméga… je dirais de façon causale, ou plus précisément dialectique ?

L'idée d'un progrès ni linéaire ni dialectique, qui pourrait l'obliger à reformuler son rejet de la théorie darwinienne – et partiellement bergsonienne – d'évolution buissonnante, fait sans doute partie des sujets qui travaillent notre jésuite pendant toutes les années 1950. Mais de plus en plus souvent, Teilhard pense désormais surtout… à sa propre mort. Il n'est pas encore très vieux, mais à ses amis, comme habité par un pressentiment, il aime dire combien lui importerait de « finir bien ». Et quand on lui demande ce qu'il entend par là, il répond qu'il aimerait que cela se passe en mission, en plein travail, « au bord de la route ».

Revenu à son port d'attache qui est désormais New York, il tombe très malade en décembre 1954. Son amie Rhoda de Terra s'occupe beaucoup de lui, et Lucile Swan aussi accourt à son chevet, depuis Washington où elle habite désormais, ce qui ne va pas sans causer quelques frictions entre les deux femmes[9]. Le jésuite-brancardier-paléoanthropologue-visionnaire écrit encore les textes de quelques conférences, mais sa santé ne lui permet plus de voyager. À certains très proches, il lui arrive d'avouer qu'il prie le Seigneur de le rappeler à lui un jour de Pâques.

Il sera exaucé.

Le 10 avril 1955, après avoir assisté à la grand-messe de la résurrection à la cathédrale Saint-Patrick et s'être promené dans Manhattan par un temps superbe, il rend visite à Rhoda de Terra et là, en pleine conversation, il s'écroule comme une masse. Hémorragie cérébrale. Il ne reviendra à lui que

pour demander : « Où suis-je ? » et mourra quelques heures après, à soixante-treize ans. On l'enterrera deux jours plus tard dans le cimetière du noviciat jésuite de Saint Andrew-on-Hudson de Poughkeepsie, dans l'État de New York.

Après un instant de silence, comme pour laisser se décanter une impalpable émotion, Laura murmura :

– Incroyable ! Vernadski est mort quasiment le jour de Noël, et dix ans plus tard Teilhard l'a rejoint le jour de Pâques…

Puis Arthur demanda :

– Et Édouard Le Roy ?

Le grand élève d'Henri Bergson, qui avait été élu au fauteuil de son maître à l'Académie française en 1945, est mort cinq mois avant Teilhard, le 9 novembre 1954, après avoir donné maintes conférences au Collège de France sur les thèmes chers à son ami jésuite, et consacré l'essentiel de ses dernières recherches aux rapports entre la science et la morale.

Ainsi, en dix ans, les inventeurs du concept de Noosphère avaient tous les trois disparu de la surface de la Terre.

20

Sacha veut nous quitter

L’été était arrivé. Quand mon téléphone sonna, il devait être trois heures du matin. J’avais déjà souvent connu Laura en larmes, mais jamais avec cet essoufflement rauque, qui en une fraction de seconde me glaça tout entier.

– Sacha s’est jeté par la fenêtre d’un troisième étage. Les pompiers l’ont emmené à l’hôpital Bichat. Je ne sais pas s’il est toujours vivant. C’est Myriam qui m’a prévenue. Je la rejoins tout de suite…

À l’entrée des urgences, je tombai sur Myriam et Arthur, livides. Les consignes du covid-19 étaient strictes. Même masqué, il était impossible d’entrer si l’on n’était pas malade ou blessé soi-même. S’étant à demi évanouie quand on lui avait bloqué la route, Laura, en tant que mère du suicidé, avait finalement pu passer. Myriam, elle, n’avait pas insisté. Elle fulminait. Sacha, dans un évident retour du refoulé, avait choisi son appartement à elle pour mettre fin à ses jours ! Du moins tenter. Car, d’après les bouts d’informations obtenus à travers le sas de l’entrée, le garçon n’était pas mort. Dans la fraîcheur de l’aube, nous nous assîmes sur le trottoir de l’entrée des ambulances, sans trop savoir que dire ni que faire. Il fallut attendre une bonne heure et le retour de Laura pour avoir des précisions.

Par un coup du sort qui relevait du miracle, Sacha était passé à travers un arbre – Myriam nous l’avait tout de suite dit, mais sans savoir si cela avait amorti la chute. Il était sérieusement amoché : plusieurs fractures, dont une grave de la clavicule qui menaçait ses poumons, mais il avait des

chances de survie. Pour l'instant il flottait entre agitation et coma… Au bout d'un quart d'heure affreusement nerveux, Laura retourna vers la salle d'attente du bloc chirurgical, promettant de nous appeler dès qu'elle en saurait plus.

Une heure encore s'écoula, que nous passâmes cette fois dans ma voiture, presque sans rien dire, à écouter des morceaux de jazz entrecoupés de flashs d'info sur l'évolution du coronavirus. Puis Laura nous appela : les médecins semblaient dire que la vie de son fils n'était « sans doute » plus en danger, mais qu'il en avait assurément pour des mois d'hospitalisation. Pour l'instant, le garçon était inconscient et sous respirateur artificiel.

Avec un mélange d'épuisement et de soulagement, Myriam, Arthur et moi allâmes dans le premier café ouvert – après le premier confinement, ils y étaient heureusement à nouveau autorisés. Évoquer le geste du désespéré n'était évident pour personne. Nous étions pétrifiés. Qui aurait pu prévoir ? Malgré ses rires, ou plutôt ses ricanements, sa déprime ne faisait que s'amplifier depuis des mois. Il nous avait été commode de prendre ses emballements excités pour des signes de vitalité. Arthur et moi ressentions la même sourde culpabilité de n'avoir pas su le convaincre de croire sinon en l'humanité, au moins en lui-même. Myriam, elle, bouillonnait d'une rage qui menaçait de la faire exploser. Elle devait absolument l'expulser. Elle égrena un long chapelet d'injures ignobles à destination du père de sa fille. Puis, légèrement calmée, m'annonça :

– C'est décidé, Aglaé et moi quittons Paris et toute cette vie de dingue. Nous rejoignons des amis dans la Creuse. Je vais les aider à monter une école parallèle. S'il veut voir sa fille – s'il s'en sort –, Sacha n'aura qu'à descendre

À ma mine interrogative, elle expliqua :

– C'est tout un village. Ils fonctionnent de façon communautaire. Ils ont même élu leur maire sur un programme de triple autonomie : alimentaire, énergétique et intellectuelle. Bouffe locale et bio, démocratie réelle et stop

au baratin. Les derniers agriculteurs du coin qui ne se sont pas suicidés les ont rejoints.

Je me forçai à sourire.

– La grande convergence des luttes, c'est ça ? Paysans bio et rurbains chamaniques, même combat !

– Moque-toi. On veut changer de vie. Mais attends, je veux dire changer *sérieusement* de vie, pas comme les hippies des seventies genre Laura.

Je lui demandai de nous épargner son éternelle diatribe contre les *boomers*, spécialement contre sa belle-mère.

– Tu sais, lui dis-je, dans les seventies, les agriculteurs prêts à passer au bio, même en Creuse, se comptaient sur les doigts d'une main !

Elle obtempéra :

– Tant mieux pour nous !

Et moi, encore à demi assommé par les événements de la nuit, je crus bon d'ajouter, pensant lui faire plaisir :

– Finalement, de nous tous, c'est toi qui vas participer la première au renforcement actif de la Noosphère. Pour les pionniers qui en ont eu la vision, agir concrètement était plus important que penser ou lire des livres – même pour eux qui étaient de super-intellos !

La réponse de la jeune femme tomba comme un couperet :

– J'ai bien réfléchi, tu sais. Pour moi, Teilhard de Chardin et Vernadski n'étaient pas, comme le pense Sacha, des scientistes fous, mais tout simplement des hommes. Des hommes certes très entourés de femmes, d'après ce que tu nous as raconté, mais toute leur démarche était tellement masculine qu'ils ne pouvaient que se fourvoyer.

– En quoi des femmes s'y seraient-elles prises différemment ?

– En quoi ? Mais en tout ! Ils étaient convaincus que leur mental pourrait leur permettre d'appréhender l'infini. Et puis croire aux techniques permises par les sciences rationnelles de façon quasi religieuse – d'ailleurs même pas quasi, puisque l'un d'eux était prêtre –, cette foi aveugle dans la

raison, qui était pour eux synonyme de volonté de contrôle, tout ça est typique d'un esprit à 100 % masculin. Que veux-tu, il leur manquait juste la moitié du réel – les Chinois diraient la « moitié du Ciel » !

– Tu oublies qu'ils accordaient une place cruciale à la rencontre entre masculin et féminin, et plus généralement à l'amour !

– L'amour ? Laisse-moi rire ! Oui, ils en parlaient… mais au fond sans aller chercher très loin. Regarde par exemple à quel point la destruction de la nature ne les atteignait pas. La nature, ils prétendaient l'aimer… mais je ne les vois pas du tout à genoux devant elle.

– Tu ne te rends pas compte, Myriam. Sais-tu qu'en affirmant qu'il fallait « aimer la matière », Teilhard prenait à rebrousse-poil avec courage des siècles entiers de tradition chrétienne ultra-mondaine ? Pour lui, ce n'étaient pas deux choses, mais deux états, deux faces d'une même « étoffe cosmique » – la matière se spiritualisant de plus en plus au fil de l'évolution, de façon irréversible.

– Peut-être, mais pour moi, ça reste du mental pur. Comment peut-on assister à l'anéantissement systématique des forêts primaires et estimer que c'est un mal nécessaire ? C'est horrible. N'est-ce pas ça, justement, qui a failli tuer Sacha ? Ou alors il faut se prendre pour le dieu Shiva *himself*, comme dirait mon ex-belle-mère, Shiva capable de tout anéantir pour tout faire renaître après. Cela dit, attention, d'après ce que tu nous as raconté, ni Teilhard ni Vernadski ne m'apparaissent comme des brutes machos, je ne prétends rien de tel. Mais je crois plutôt que, en vrais mecs, ils fonçaient droit devant eux et n'écoutaient strictement rien de ce qui n'entrait pas dans leurs schémas. Sinon, comment expliquer qu'aucun d'eux n'ait entendu l'immense cri d'alarme que d'autres observateurs s'égosillaient à pousser, depuis bien avant qu'ils soient nés ?

– Quels observateurs poussaient quel cri d'alarme ?

– Presque tout le monde aujourd'hui a entendu parler de Rachel Carson, la biologiste américaine qui a publié son *Printemps silencieux* en 1962.

Mais un siècle plus tôt, exactement en 1855, un avocat français du nom d'Eugène Huzar avait écrit *La Fin du monde par la science* ! Et je ne te dis pas le nombre d'auteurs, souvent scientifiques, qui avaient protesté sur ce thème dès la fin du XVIIIe siècle ! Une foule de gens avaient vu, de leurs yeux, que l'industrialisation du monde menait à des catastrophes.

Arthur arrêta de faire tourner sa petite cuillère dans sa tasse à café et regarda son amoureuse d'un air totalement ahuri.

– Tu t'intéresses à l'histoire maintenant ? Je n'en reviens pas ! Tu m'avais caché ça !

– C'est à cause de vos putains de scénarios de collapse. Tu sais que j'ai horreur de me sentir manipulée. Alors j'ai commencé à lire deux ou trois trucs sur ces questions. Et je suis tombée sur un historien des sciences qui s'appelle Jean-Baptiste Fressoz…

– Ah oui, dis-je, c'est lui qui a écrit *L'Événement anthropocène* avec Christophe Bonneuil…

– Eh bien, tu dois connaître Eugène Huzar alors ! Fressoz en parle. Il raconte qu'un paquet d'écrivains, de philosophes, d'économistes et de naturalistes du XIXe et même du XVIIIe, horrifiés par la destruction des forêts et par la pollution qui cachait le soleil et rendait l'air irrespirable, ont tenté de convaincre les pouvoirs publics de bloquer ou au moins de ralentir l'industrialisation. Je vous jure, ils étaient un paquet ! Ça va de Tocqueville à Max Weber, et de Charles Fourier à… je ne sais plus trop quel poète – peut-être Musset… oui, c'est ça, Musset. Déjà en ce temps-là, en Angleterre, puis en Allemagne et un peu plus tard en France, on pouvait deviner que la folie industrielle allait juste foutre en l'air toutes les formes de vie. Et ça, désolée, les personnages de ta Noosphère ne semblent vraiment pas en avoir eu conscience.

Argumenter m'apparaissait épuisant et inutile. C'est Arthur qui lui répondit indirectement, en s'adressant à moi :

– Mon pauvre vieux, c’est complet ! Les parents d’Aglaé ne sont d’accord sur rien, sauf là-dessus. Ils ne te font pas de cadeau. Je ne sais pas ce que leur fille pensera de la Noosphère quand elle sera grande, mais eux, ils te la renvoient carrément à la figure !

Dans le café aux vitres embuées qui se remplissait peu à peu de ses clients du petit matin, je tentai de sourire. Il poursuivit :

– Avant de retourner à l’hôpital pour essayer de récupérer Laura, je voudrais quand même dire à Myriam pourquoi je trouve son réquisitoire abusif. D’abord sur l’amour. Oui, Vernadski et Teilhard étaient des hommes, pas des femmes, mais le peu que j’ai compris de leur approche a plusieurs fois sonné à mes oreilles très féminin…

– Ah bon ? le coupa-t-elle. En quoi par exemple ?

– Je trouve que, même en pleine tempête, ils savaient observer amoureusement toutes les formes de vie, des plus humbles aux plus spectaculaires, et admirer leur enchevêtrement intime avec infiniment de respect, sans y faire forcément intrusion comme font souvent les hommes. Et puis une autre chose très sensible me paraît essentielle : ils avaient noté que tous les rapprochements entre individus vraiment guidés par l’amour – l’affect au sens large, de l’érotisme amoureux à l’adoration divine, en passant par toutes les formes d’amitié, de fraternité ou d’affection – ne conduisaient pas à une fusion gommant les différences, mais au contraire transfiguraient les singularités. Ça me semble crucial, même si c’est contre-intuitif pour qui survole bêtement la question : le fait de rassembler des masses immenses d’individus ne mène pas forcément à une uniformisation, à une standardisation robotique, mais peut faire resplendir chaque personne dans ce qu’elle a de particulier, à condition…

Elle haussa les épaules, Arthur n’en tint pas compte.

– À condition, répéta-t-il, qu’il y ait un élan commun, une solidarité, une fraternité, qui sont autant de facettes de l’amour. Moi, par exemple, je ne suis jamais autant moi-même que quand je m’approche de toi.

Il lui embrassa les cheveux. Elle haussa les épaules encore plus fort, en le repoussant. Il lui dit :

– Je ne te convaincrai pas, tu es aussi têtue que Sacha. De toute façon, pour moi, l'essentiel tient à ce que je vous disais l'autre jour quand je parlais de *métanoïa*. La grande mutation passe par le dedans de nous. C'est une conversion intérieure, un changement de niveau de conscience. Bien sûr, on peut difficilement aller plus vite que la musique de son temps. La conscience individuelle est en même temps groupale. Même si on est génialement original, on dépend du groupe auquel on appartient… mais on influence ce groupe en retour et tout tient à cette combinaison, cette danse. Si j'ai bien compris, c'est tout le rapport entre ce que Teilhard de Chardin, faisant appel à la géométrie, appelle le « tangentiel » et le « radial », entre le dehors et le dedans, entre la complexité et la conscience, entre la personne et le collectif. Au fil des siècles, les groupes traversent les âges de la vie, comme une personne passe de l'enfance à l'adolescence puis aux différents stades de l'âge adulte jusqu'à la grande maturité… Il faut évidemment manier ces notions avec prudence – nos ancêtres ont tellement eu tendance à se considérer comme adultes et à voir les autres peuples comme des enfants, alors qu'ils se comportaient eux-mêmes comme des apprentis !

Elle répondit simplement :

– Aujourd'hui, Arthur, il y a urgence, pas le temps d'attendre que l'humanité globale soit devenue adulte. Moi, je quitte Paris, je me barre dans la Creuse.

Jusqu'à la fin du confinement, nous ne pûmes rendre visite à Sacha, dans sa chambre d'hôpital. Laura nous rapportait régulièrement des nouvelles. Ses fractures « des deux bras et des deux jambes » (!) ne posaient bizarrement pas trop de problèmes, mais sa clavicule en morceaux avait nécessité la pose d'une sorte de corset, difficile à supporter. Au bout de six semaines d'hospitalisation, il fut cependant en mesure de communiquer avec l'extérieur par l'une ou l'autre des interfaces d'Internet. Il s'en servit

essentiellement pour envoyer des messages à l'humour noir laconique. On sentait que sa fille lui manquait. Il savait qu'en sortant, il ne la trouverait plus à Paris.

– Et toi, Arthur ? demanda-t-il, un semblant de sourire en coin sur l'écran. Tu ne vas pas vivre là-bas, avec ma femme et ma fille ?

Ce jour-là, nous étions tous les cinq à nous parler en webinaire sur Zoom. Arthur lui répondit, sans rire, qu'il venait d'obtenir un poste d'assistant en anthropologie à l'École des hautes études en sciences sociales et que ce n'était pas le moment pour lui de quitter la capitale. Il comptait néanmoins s'organiser pour pouvoir dès que possible vivre à mi-temps à la campagne… Pour l'heure il cherchait surtout une nouvelle colocation à Paris. Et nous entendîmes alors Sacha proposer à son vieux copain :

– Mon propre coloc est parti. Ça t'intéresse ? De toute façon, à vue de nez, je ne vais pas pouvoir retourner chez moi avant un bon bout de temps. Tu aurais donc l'appart pour toi tout seul jusqu'à mon retour. Et puis Aglaé le connaît déjà…

Rire lui faisait trop mal, mais on aurait dit qu'il le faisait intérieurement.

Il s'adressa alors à moi :

– Tu sais, je crois pouvoir dire que j'ai frôlé la mort de près, hein ? Eh bien, je n'ai absolument pas vu la grande lumière dont tes livres parlent, tout au bout du tunnel, et tout le tremblement. Rien du tout ! Pourtant je ne demandais pas mieux. Je dirais même que j'étais très demandeur.

Que lui répondre ?

Je me promis de le faire par écrit.

21

Éclaircissement avant la Creuse

Je revis Myriam une dernière fois à Paris. Elle partait bel et bien s'installer dans la Creuse et rendait son petit deux-pièces à ses parents. Arthur l'aidait à faire ses valises, avec l'idée de l'accompagner quelques jours là-bas avant de partager ensuite son temps entre la vie néorurale à laquelle Myriam se destinait désormais et sa nouvelle colocation parisienne avec Sacha, une fois que celui-ci serait rétabli. Il n'y avait quasiment plus rien dans l'appartement où Sacha avait voulu mettre fin à ses jours. Je remarquai, accrochée à la fenêtre d'où il avait dû se jeter dans le vide, une couronne de plumes multicolores, une sorte de talisman. Comme je m'approchais pour regarder l'objet de plus près, Arthur devança ma question :

– Myriam revient de dix jours de retraite chamanique.

Je ne dis rien. Elle m'apostropha d'une voix moqueuse :

– Tu devrais essayer. Speed et mental comme tu l'es, ça te ferait du bien !

Je répondis un peu bêtement que j'avais déjà rencontré un certain nombre de chamanes moi-même, pas en retraite, plutôt en reportage.

– Mais des vrais, précisai-je, pas des néo. Des hommes et des femmes médecine venus d'Asie centrale, d'Amazonie, d'Afrique…

Elle me coupa :

– Oh mais là où j'étais, aussi ! Il y avait en particulier deux *mamus* kogis de Colombie – c'est comme ça qu'ils les appellent, là-bas.

Elle n’en dit d’abord pas plus. Arthur parla pour elle :

– Entre tous ces *medicine people*, l’un des points communs qui ont frappé Myriam, c’est qu’ils font systématiquement le lien entre le microcosme et le macrocosme. Les sages égyptiens, chinois ou grecs n’ont rien inventé ; ils ont juste codifié, chacun à sa façon, ce qui fait partie des universaux sans doute connus depuis le Paléolithique le plus ancien.

Elle éclata de rire.

– Mon chéri ne peut jamais s’empêcher d’utiliser des mots compliqués pour dire ce que n’importe quel guérisseur traditionnel vérifie dans sa pratique avec des mots beaucoup plus quotidiens. Nos pensées et nos actes se répercutent sur le monde et sont en dialogue avec lui, c’est aussi simple que ça – mais nous l’ignorons et faisons n’importe quoi. Quand ils entrent en transe, les chamanes, eux, savent canaliser cette influence, par exemple pour guérir quelqu’un… ou pour soigner la planète. Ils démontrent que nos pensées créent le monde ! Et dans ce stage, j’ai constaté que n’importe qui pouvait entrer en transe, à condition de suivre l’enseignement d’un ou d’une guide.

Elle se tut, le temps de tirer la fermeture Éclair d’un gros sac, puis reprit :

– Cela dit, les Kogis nous ont avertis. Ils sont très inquiets : aujourd’hui, les « petits frères », comme ils nous appellent, ont infligé tellement de blessures à la Terre mère – avec cette arrogante inconscience qui nous caractérise – que les chamanes sont obligés de redoubler d’efforts, dans leurs rituels, pour tenter de rééquilibrer les choses. Il est vital de les aider, par tous les moyens possibles – ils travaillent pour nous tous ! Or ils sont menacés d’extermination, physique parfois, culturelle toujours.

C’est pourquoi, m’expliqua-t-elle, elle s’était abonnée à la revue *Natives* et avait rejoint l’association Tchendukua qui, depuis un quart de siècle, rachetait, pour les leur rendre, les terres ancestrales que les Kogis avait perdues à mesure que les « civilisés » les avaient chassés de plus en

plus haut dans la Sierra Nevada de Santa Marta, quand ils ne les avaient pas tout bonnement massacrés.

Les bagages semblaient quasiment prêts. Mes jeunes amis s'arrêtèrent un instant pour souffler et, assis à même le plancher, Myriam nous proposa une décoction de son cru, où je reconnus une intéressante saveur de gingembre mâtinée de fenouil. Les propos de la jeune femme m'étaient familiers – pas seulement pour les avoir entendus de sa bouche : cela faisait au moins un demi-siècle que toute une marge de la société occidentale les tenait. La nouveauté tenait peut-être au fait qu'ils puissent à présent représenter une alternative politique. Je crus ne pas prendre trop de risques en avançant :

– Parmi les grands récits dont on dit que l'humanité contemporaine a terriblement besoin pour survivre, les retrouvailles avec les « peuples racines », comme on dit aujourd'hui, figurent en bonne place. Il semble que les savoir-faire et les savoir-être des derniers survivants de ces anciennes cultures paradoxalement contemporaines nous soient devenus, ou redevenus, vitaux… C'est drôle : cette jonction que certains ont baptisée « primitive-futuriste » a commencé par l'art, au début du XXe siècle, avec Picasso et ses pairs ; puis elle est passée à la psychologie des profondeurs, avec Jung ou Grof, et à l'art de vivre, au temps des hippies ; et voilà que, sous la pression des échéances écologiques, elle débouche sur une spiritualité… politique.

Arthur me regarda en grattant sa tignasse rousse et demanda :

– Pour toi, le grand récit qui pourrait permettre d'entrevoir un avenir, c'est évidemment la Noosphère, n'est-ce pas ?

Je fis signe que oui. Il poursuivit :

– Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il s'agit d'un récit spirituel, mais affirmerais-tu qu'il est aussi politique ?

Il me posait une colle. Non que je n'y aie souvent réfléchi, mais le vieux social-démocrate légèrement sceptique que j'étais devenu avait eu tendance,

politiquement, à s'encroûter dans une vision « à la Churchill », c'est-à-dire dans la recherche du moindre mal plutôt que dans une quête d'utopie. Même si j'avais en tête qu'Hannah Arendt avait dit : « Ceux qui optent pour le moindre mal tendent très vite à oublier qu'ils ont choisi le mal », toute tentative de trouver des applications politiques, donc pratiques, à une vision cosmique me paraissait hasardeuse, pour ne pas dire dangereuse. Je me contentai donc d'une proposition modérée :

– Si la Noosphère me semble pouvoir nous inspirer sur le plan politique, c'est certainement sous son angle biomimétique. Vernadski comme Teilhard voyaient les humains et leurs œuvres d'abord comme des prolongements de la biosphère. Or celle-ci, qui est des dizaines de milliers de fois plus ancienne que nous, a posé dans l'univers des règles précises, et même impitoyables. Des règles que les humains dits « civilisés » ont de moins en moins respectées…

– Parfois pour le meilleur, te goure pas ! objecta Arthur.

– Ce n'est pas faux : défendre les malades et les faibles n'est pas une loi naturelle, mais une loi humaine à laquelle nous devons nous accrocher.

– « Un homme ça s'empêche », dit Camus.

– Oui, et ça résiste à l'animalité en lui, ajoute en substance Malraux. Mais trop souvent, nous violons les lois naturelles à notre propre détriment et courons à notre perte. Donc créer, par exemple, un grand institut du biomimétisme dont les découvertes seraient prises au sérieux – sur tous les plans, agronomique, industriel, technologique en général, mais aussi politique, monétaire ou financier – pourrait être l'une des premières mesures urgentes d'une politique noosphérique. Un institut dont la devise serait : « Humblement à l'école de la nature » et dont l'un des premiers secteurs d'application serait bien sûr le recyclage général – la biosphère, elle, recycle 100 % de ses productions.

Je pensais avoir trouvé une façon honorable de répondre à sa question, mais Arthur ouvrit les bras d'un air désolé :

– Sorry, mon vieux, mais ça, Darwin aurait déjà pu le dire il y a cent cinquante ans ! Y compris dans l'« effet réversif », cette expression qu'il utilisait à la fin de sa vie pour désigner le fait que la sélection naturelle avait privilégié ce drôle de bipède humain, qui se rebelle parfois contre elle. Mais la Noosphère ne t'inspire rien de plus ?

Il avait raison. Je devais sortir de ma zone de confort et finis par dire :

– À quoi sert un grand récit ? Les humains ne vivent pas que de la satisfaction de leurs besoins, aplatis sur leurs pulsions, ils doivent être tirés hors d'eux-mêmes… vers l'infini. Mais là, on est bien au-delà du politique opérationnel.

Je l'amusais manifestement, car il haussa les sourcils. Mais Myriam fronça les siens :

– Vers l'infini ?

– Un grand récit n'est pas utilitaire, dis-je, il ne débouche pas sur des applications directes. C'est un idéal. Est-ce politique ? Je ne sais pas. Une chose me semble certaine : l'humanité actuelle est effroyablement « court-termiste ». Il y a de nombreuses raisons à cela… Des échéances dures se rapprochent, il faut parer les coups dans l'immédiat. Mais, comme disait le cosmiste Nikolaï Fiodorov souvent cité par Vernadski, nous sommes aussi et surtout mortellement englués dans le rêve du confort bourgeois et sécuritaire. Nous prétendons nous insurger contre les oligarques multimilliardaires dont les algorithmes jouent notre sort à la milliseconde, mais que faisons-nous pour échapper à l'ordre qu'ils proposent ? Nous sommes habités par des forces cosmiques… et qu'en faisons-nous ? Aujourd'hui, quel grand récit peut tirer l'humanité hors de ses ornières mortifères, très loin vers l'horizon ? La Noosphère est pour moi une candidate magnifique. Évidemment, avec elle, nous pénétrons sur des territoires glissants, parce qu'il s'agit de métaphysique et de mystique, dimensions auxquelles les modernes sont facilement allergiques – c'est spirituel, donc tabou –, coincés que nous sommes dans un monde fermé sur

sa matérialité orpheline de sens. Et pourtant nous en avons vitalement besoin. Quand il se retrouve écrasé de désespoir dans la prison où Djerzinski veut le liquider, vous vous souvenez, Vernadski lance un appel dans le vide : « Où et comment puis-je trouver un appui, moi qui suis à présent totalement seul et désarmé ? » Et qu'est-ce que lui crie la voix qui résonne soudain dans sa tête : « Où et comment ? Mais en t'appuyant sur l'infini ! » Autrement dit, en faisant confiance à l'incomplétude fondamentale et vertigineuse qui s'ouvre en lui-même, vertigineuse et pourtant sublimement habitée.

– Hmmm…, fit Myriam. Je vous trouve un peu alambiqués, les mecs !

Mais Arthur m'approuva :

– Je suis d'accord. Les grands récits proposés par la société actuelle passent à côté de l'essentiel : ils n'impliquent pas le cœur de l'humain. Remonter au Big Bang, décrypter l'ADN, vaincre toutes les maladies, conquérir les autres planètes ou le fond des océans, créer une super-intelligence artificielle accessible jusqu'au fond des déserts, créer un gouvernement mondial… tout cela est peut-être très bien mais, si je me souviens bien, Vernadski comme Teilhard de Chardin insistaient – et ils avaient raison – sur la vanité de tout progrès qui n'intégrerait pas ce que Pierre Rabhi et Patrick Viveret, ou Hubert Reeves, appellent aujourd'hui le PFT.

– Le quoi ? demanda Myriam.

– Le « putain de facteur humain » – ça ressemble à une blague, mais c'est très sérieux ! La Noosphère, elle, implique le cœur de l'humain.

Myriam lui lança :

– Parlons plus simplement, d'accord ? La question est celle de l'amour, c'est cela que tu sous-entends ?

– On peut le dire comme ça (comme saint Paul lui-même !), et cela suppose que d'une certaine façon, bien au-delà de ce que peut comprendre la science, la Terre tourne autour du Soleil… par amour !

Elle fit un effort pour ne pas rire. Nous parlions de choses graves. Sacha avait voulu se tuer. Il ne s'agissait pas de plaisanter. Elle demanda de la voix la plus gentille possible :

– Et la Noosphère, elle aussi fonctionne au carburant d'amour ?

Il hocha la tête. Elle demanda :

– Peux-tu alors me dire *concrètement* de quelle façon ?

Arthur prit un air mystérieux, nous regardant tour à tour elle et moi, avant de répondre avec un sourire malin, s'apprêtant à démontrer que, sans me le dire, il avait creusé la question de son côté, sans doute plus loin que moi :

– Par le jeu du tangentiel et du radial. C'est certainement la même chose que le lien chamanique, mais c'est… géométriquement plus précis.

– Hein ? fit-elle. Mais de quoi tu parles ? Vous êtes de plus en plus perchés, les gars !

Cela n'avait visiblement pas marqué Myriam, mais nous avions effleuré la chose plusieurs fois déjà, sans cependant jamais l'aborder vraiment – alors qu'au fond il s'agissait du moteur même de la vision noosphérique. Arthur résuma du mieux qu'il put une équation complexe, dont les teilhardiens eux-mêmes discutent encore, des décennies après la mort du visionnaire :

– Selon Teilhard de Chardin, toute l'évolution peut se ramener au jeu dialectique entre le tangentiel, force extérieure qui détermine la complexité, et le radial, force intérieure qui détermine la conscience. Schématiquement, le tangentiel, c'est la force expansive qui lie les unités les unes aux autres, aussi bien les atomes entre eux que les astres, les molécules, les animaux, les corps humains ou leurs idées ; et le radial, c'est la conscience – aussi bien du monde que de soi. La règle du jeu cosmique, tel que le ressent Teilhard, dit que plus le tangentiel s'exprime avec intensité vers l'extérieur et se complexifie, en prenant librement toutes les formes possibles – de façon pour le coup aléatoire, buissonnante, darwinienne –, et plus le radial,

lui, approfondit sa plongée vers le centre – qu'il s'agisse du noyau de l'atome, du cœur de l'étoile, du nœud de la molécule ou du foyer de l'esprit, et donc plus la conscience augmente.

Je l'interrompis une seconde, me tournant vers Myriam :

– Tu sais, ce schéma peut se vivre très concrètement. C'est le fameux leitmotiv de Teilhard, que Vernadski et Le Roy avaient approuvé : nous rapprocher les uns des autres avec sympathie ne nous fond pas en un magma, mais réveille au contraire en chacun sa singularité propre.

Arthur renchérit avec un clin d'œil :

– On s'en est déjà parlé un paquet de fois : si je t'aime vraiment, plus je t'aime, plus je suis moi, et plus ma conscience s'éveille et grandit. Eh bien, ce mouvement serait universel et irréversible. Au fil de l'évolution, l'irruption de la vie, de la « matière vivante », comme disait Vernadski, le processus se serait considérablement accéléré : la « conscience » d'un caillou, cela ne nous dit rien ; celle d'une plante et plus encore d'un animal, nous pouvons déjà nous en faire une idée ; quant au basculement vers la Noosphère, il serait provoqué par l'arrivée des humains dans le jeu. C'est le « phénomène humain ». À partir d'un certain seuil, la conscience serait appelée à prendre la main, à contrôler l'ensemble du processus… parce que l'humain seul est en mesure de concevoir l'idée même d'unité, de totalité. Jusque-là inconsciente ou plutôt habitée d'une conscience non réfléchie, la création se « verrait » soudain elle-même grâce aux « yeux » humains. Et finalement, s'éveillant à la totalité intégrale de ses potentiels, elle enfanterait une conscience universelle. Le mystérieux point Oméga serait alors atteint. L'accomplissement intégral, dont nous ne pourrions, par définition, pas dire grand-chose…

Je demandai :

– Mais Arthur, toi qui te dis explicitement chrétien, cette histoire te parle de quelle façon ? Au fond, quel grand récit te donne du cœur au ventre, à toi ?

Il me répondit avec un léger sourire :

– Tu voudrais que je te raconte l'histoire d'un monde dont la Force créatrice, ayant voulu partager son amour avec ses créatures les plus abouties et sachant qu'elles ne pourraient pas user de leur liberté jusqu'à l'infini, s'incarna sous la forme de l'une d'entre elles ? Et comment, après avoir tout fait pour leur transmettre l'essentiel, elle se laissa crucifier à l'âge de trente-trois ans, ce qui, paradoxe insondable, ouvrit à tous les humains les portes de l'infini ?

Je fis une tête ahurie. Son visage se fendit d'un grand sourire :

– Sais-tu qui m'a proposé la façon la plus simple de comprendre le mot Jésus, ou plutôt *Ieshoua*, qui signifie en hébreu « Il sauve » ? Un musulman soufi, mon vieux ! Tout humain, disait-il, s'il veut hisser sa conscience au niveau +1, doit d'abord chuter au niveau –1 pour en désamorcer les pièges, que ce soit en souffrance, en mensonge, en remords, en haine ou en désespoir. Pour atteindre le niveau +2, il doit d'abord être descendu désamorcer les pièges du –2 ; pour atteindre +3, être descendu d'abord à –3 ; et ainsi de suite. La créature humaine pleinement accomplie est à l'image de la Force créatrice… sauf sur un point décisif : personne, même le plus grand des saints, ne peut descendre à « moins l'infini », ce que les Écritures appellent « descendre aux enfers », pour en dissoudre l'aveuglement de l'ego absolu. Ainsi, pour que l'humanité puisse connaître +∞, c'est la Force Créatrice Elle-Même qui devait descendre à –∞. Tel est le sens que l'on peut donner au sacrifice de Jésus.

J'ouvris des yeux encore plus ronds.

Il termina en baissant la voix :

– C'est le récit le plus troublant que je connaisse. Mais je ne suis pas sûr qu'il aurait arraché Sacha à son blues.

Je n'en étais pas certain non plus.

Nous demeurâmes un moment en nous regardant, tous les trois, sans rien dire. Puis Myriam prit une longue respiration et murmura :

– Eh bien, dites donc, mes petits amis, si c’est comme ça que vous définissez l’amour, nous n’habitons peut-être pas exactement la même planète.

Il protesta :

– Mais non, arrête, regarde plutôt…

Mais cette fois, elle ne le laissa pas continuer :

– Si je quitte la ville, c’est d’une certaine façon aussi pour me libérer d’une lourde chape d’idées abstraites, de schémas peut-être très beaux mais beaucoup trop masculins, comme errant hors-sol, orphelins de matrice – ce qui fait qu’ils ne changent rien à la réalité. Là-bas, avec mes amis, je vais apprendre à mettre concrètement en pratique, avec mes mains, les principes d’une discipline très nouvelle, mais en même temps très ancienne, qui s’appelle la « permaculture ». Ce sont deux Australiens révoltés par les dégâts de la société industrielle qui ont inventé ça il y a cinquante ans, et ça va bien au-delà de l’art horticole ou agronomique[1] ! *Prendre soin* – de la nature, des autres, de soi –, cela peut s’étendre à tout : à la production d’objets et d’énergie, mais aussi à l’éducation, aux rapports entre féminin et masculin, à l’intelligence collective, à la responsabilité citoyenne… et même à la relation entre le visible et l’invisible.

– Cela me semble très noosphérique…, glissai-je.

– Peut-être et en ce cas tant mieux, conclut-elle en se levant avec un sourire pour une fois apaisé, mais je m’en contrefiche. Pour moi, toutes ces grandes visions sont très simplement racontées par un tout petit geste : quand tu plantes une graine dans la terre, tu poses ton doigt sur l’infini.

22

Ma lettre à Sacha

Mon cher camarade,

Tout d’abord, je voudrais que tu saches que je te comprends, et fort bien. Oui, nous vivons un temps d’effondrement vertigineux, et il y a de quoi avoir peur. Mais reconnais que ton père t’aurait balancé : « Ça va mal, fiston, raison de plus pour se redresser et crier *banzaï* ! » Oui, une course contre la montre complètement dingue est engagée entre les forces de destruction et la vie qui résiste. Oui, l’être humain a quelque chose de consternant et la vie est tragique. Nous sommes le plus coopératif des mammifères, mais aussi, et de loin, le plus violent et agressif. Certes, observé sur la longue durée, nous le sommes de moins en moins (c’est contre-intuitif mais prouvé). Hélas, les prochains grands enjeux se jouent dans le court terme.

Je vois pourtant deux raisons au moins de ne pas désespérer.

La première, évidente mais très personnelle, c’est que la vie nous réserve de belles surprises. Par nature, je suis pessimiste. Enfant, je voyais facilement les choses en sombre – cela peut encore m’arriver, parfois pour un rien. Mais la vie a été trop bonne avec moi pour que je laisse ce penchant l’emporter. Jamais je n’aurais cru qu’elle serait si belle. Je le dois notamment à des amis qui, comme ton père, m’ont poussé à explorer avec eux le monde pour en rapporter des histoires. Toutes les histoires sont possibles. Puisque tu as déjà voyagé, tu dois admettre que le monde et

l’humanité sont hallucinants d’histoires imprévisibles. Parfois épouvantables, oui, mais parfois belles à mourir. Si belles que je me serais senti morveux de ne pas dire merci. En fait, je n’attendais rien de la vie et elle m’a tout donné. Je te souhaite du fond du cœur de découvrir toi-même cette étrangeté.

La deuxième raison d’espérer arrive du côté opposé : de l’enfer. C’est la leçon d’Etty Hillesum, Viktor Frankl, Hanna Dallos et ses amis, ou encore de Shelomo Selinger et tous ceux qui nous ont transmis le plus fou et le plus beau des paradoxes, en témoignant de leur rencontre avec la joie, la création et le sens alors qu’ils avaient été emportés dans le vortex de la Shoah. C’est de l’existentialisme à l’état brut : le monde te semble absurde, et toi, dans l’énergie du désespoir, tu t’efforces de lui inventer un sens, de façon volontariste, artificielle, avec tes pauvres petits moyens, et soudain, si tu y crois à fond, un sens infiniment plus grand peut se révéler à toi, un autre niveau de réalité se dévoiler.

La Noosphère, je l’imagine comme ça. Teilhard et Vernadski l’ont perçue, resplendissante à l’horizon, tandis qu’ils étaient happés dans d’inimaginables tourmentes. Toi, tu en tires la conclusion qu’ils nous condamnent à y plonger à notre tour. Je crois qu’il faut voir les choses autrement. L’horreur de la guerre, les tranchées, le chaos de la révolution, ils ne nous les souhaitaient pas, ni ne prétendaient qu’il fallait en passer par là. Il se trouve qu’à eux, cela fut imposé et que, dans l’épreuve, ils surent se comporter en humains. Un dicton tibétain dit : « Toi qui as eu la chance de prendre forme humaine, ne gâche pas cette occasion. » Vernadski et Teilhard ne l’ont pas gâchée. Mais tout le monde peut faire comme eux. Il s’agit d’être vraiment PRÉSENT aux moments importants de sa vie. Les humains modernes voudraient que tout s’accomplisse le temps d’une existence individuelle. C’est infantile à première vue ; ça cesse d’être idiot à partir du moment où l’on considère que « le but, c’est le chemin », comme disaient Goethe et Lao Tseu. Nos amis collapsologues ne suggèrent rien

d’autre : face aux échéances très rudes qui attendent l’humanité, le seul moyen de ne pas être écrasé sera d’avoir une vie intérieure généreuse et luxuriante.

Aujourd’hui tout le monde le sait, le vaisseau spatial Biosphère entre dans une zone de turbulences très fortes. Vouloir changer les capitaines du vaisseau peut s’avérer légitime… Mais changer les capitaines ne concerne qu’une partie du problème, au mieux la partie « complexité », comme aurait dit Teilhard – pas la plus accessible, par définition, ni la plus facile à résoudre. Mais tout aussi cruciale – et accessible à tout un chacun s’il est suffisamment motivé –, il y a la partie intérieure, celle de la « conscience ». Pouvons-nous nous métamorphoser intérieurement ? C’est la question. J’opte pour le oui. Pourquoi ? Si le non était plus fort, il y a longtemps que nous aurions disparu. Certes, personne n’est obligé de le croire. Je te transmets juste cette conviction : les grands bonds en avant de l’évolution ont tous été totalement IMPRÉVISIBLES, comme mus par un surréalisme cosmique.

De ce surréalisme, les technocrates – dont les transhumanistes sont l’exemple extrême – semblent ne tenir aucun compte. S’appuyant sur des découvertes récentes et certes fantastiques – concernant l’épigénétique, la souplesse des réseaux neuronaux ou les progrès des interfaces cerveau-machine –, ils s’imaginent pouvoir diriger notre avenir et créer un surhomme. Mais sais-tu à qui ils me font penser ? À des étudiants, géniaux mais jetés hors d’eux-mêmes, qui tenteraient de greffer des ailes à une chenille pour la faire devenir papillon encore plus vite, avant même la lyse du cocon. Les lois de la métamorphose ne se forcent pas par excès de techniques. L’accomplissement de l’humain ne s’effectuera pas sans une conversion intérieure. Une *métanoïa*, comme dit notre ami Arthur. En l’ignorant, beaucoup de gens puissants d’aujourd’hui – de l’Amérique à la Chine, en passant par notre vieille Europe – se transforment en apprentis sorciers. Ils peuvent réduire le monde en esclavage, ou le bodybuilder à

mort, mais pas le faire évoluer dans le sens de son accomplissement, imprévisible par essence mais forcément en relation avec sa mémoire.

Si je t'approuve dans ta révolte contre le « capitalisme », c'est autant à cause de l'exploitation qu'il exerce sur les masses, qu'en raison de l'hypnose où il nous plonge en nous faisant miroiter l'idéal d'un confort petit-bourgeois. Il ne s'agit pas de prôner le puritanisme, ni le dolorisme, mais de comprendre en quoi la soif de confort et de sécurité peut nous empêcher de voir ce qu'il y a de grand en nous. Même le dernier des quidams moyens est un *Humain*, c'est-à-dire un incroyable rassemblement de molécules cosmiques, un cristal vivant, d'une rareté prodigieuse, d'une sophistication incommensurable, produit par une biosphère dont les galaxies nous envient la variété, la subtilité et la beauté inouïe. Comment ne pas gâcher la chance d'en faire partie ? En devenant le héros de sa propre quête, qu'il faut clarifier, conscient qu'elle participe forcément à une quête collective, qu'il faut découvrir.

À présent, dans la tempête qui se lève, nos discernements s'entrechoquent, comme ils l'ont toujours fait en périodes de grands chambardements. Avec cette question simplette : « C'est pour quand ? » Pour quand la fin de tout ? Ou la métamorphose ? Et là, nous mélangeons le court, le moyen et le long termes – les mesures à prendre d'urgence, les réformes à étaler sur une génération, les changements civilisationnels qui prennent des siècles… –, oubliant que le miracle humain tient peut-être à son éternel inaccomplissement. Et de nouveau s'impose l'idée que le but, c'est peut-être juste le chemin.

Les premiers chrétiens s'imaginaient que la fin des temps était arrivée. À l'approche de l'an mil, leurs descendants pensèrent la même chose. Les révolutionnaires bolcheviks de 1917 croyaient que la Terre entière allait s'embraser sous la poussée des prolétaires enfin désaliénés. Et après la victoire de 1945, les peuples alliés crurent le monde libéré de ses monstres, en marche vers une gouvernance mondiale. La crise du coronavirus a fait

fleurir une myriade de visions sur le « monde d'après ». Naïveté ? Certes, même si je crois que cette naïveté contient en son cœur un trésor : la confiance dans l'irrésistible logique de la vie (de la « matière vivante », dirait Vernadski). Le réel nous dépasse d'une infinité de têtes, non ?

La Noosphère ? Ouvrons les yeux : sa danse frémit à chaque coin de rue et cela change tout ! Je pourrais te citer mille exemples, en particulier dans les sciences et les technologies, où, en dépit de toutes les hargnes du business concurrentiel ou de la géopolitique, la coopération internationale rêvée par Vernadski et Teilhard est en plein boom. Mais je ne me concentrerai que sur un exemple – tu sais bien qu'il me travaille depuis un bail…

Observe cette dialectique, inimaginable à une autre époque que la nôtre : plus nos très matérialistes technologies progressent et se complexifient, plus nos hôpitaux raniment, chaque jour, des hommes et des femmes en train de mourir qui, dans toute autre société que la nôtre, auraient succombé. Or, parmi ces rescapés de la dernière extrémité, bon nombre (cela semble tourner autour de 20 %, mais il faudrait oser plus de recherches) racontent avoir vécu la grâce ineffable d'une EMI – une *expérience de mort imminente*. Ils y ont connu la plus belle sérénité de leur vie, un calme inouï, la disparition de leur peur de mourir, une clarté d'esprit comme ils n'en avaient jamais connue et, au moins aussi important, la découverte, inoubliable, que ce qu'ils avaient fait aux autres, c'est à eux-mêmes qu'ils l'avaient fait. Autrement dit, la règle d'or de toute éthique digne de ce nom leur a sauté à l'esprit et au cœur spontanément et s'est gravée en eux ! Et cela pourquoi ? Parce qu'ils ont basculé dans un état de conscience totalement différent de l'état quotidien, un état où ils ont eu l'impression, non de se perdre, mais de se retrouver ! Les dimensions « chamaniques » ou « imaginales », chères à nos amis Myriam et Arthur, eh bien, mon vieux, les EMI prouvent qu'elles nous sont accessibles à tous – de notre vivant, puisque ces gens ne sont pas morts… Conclusion : les

progrès techniques (dans ce cas précis, ceux de la médecine de réanimation de plus en plus complexe) semblent bel et bien ouvrir la possibilité d'accéder à un état de conscience considérablement élargi. Comme si le jeu de la complexité/conscience de Teilhard de Chardin trouvait là une démonstration spectaculaire, que même un enfant comprendrait.

J'avoue que c'est très paradoxal et mystérieux, mais par quel aveuglement ou entêtement étrange pourrions-nous passer à côté du phénomène EMI ? Ceux qui le réduisent (avec souvent beaucoup de mépris) à un simple délire n'y connaissent rien, ou alors ils s'enferment à double-tour dans le déni : comment un « délire », ou un soudain dérèglement endocrino-immuno-neuronal, pourrait-il métamorphoser ta vie à jamais, te rééquilibrer dans ton axe, raffermir tes valeurs dans le sens des plus pérennes philosophies et te faire perdre à jamais la peur de mourir ? Heureusement, de rares scientifiques courageux, tel le pneumologue réanimateur britannique Sam Parnia, de l'Université de Southampton, ou le neurologue belge Stephen Laureys, de l'Université de Liège, explorent cette frontière avec rigueur – je suis curieux de savoir si les personnes sauvées *in extremis* du coronavirus fourniront de nouvelles données…

Fort de tout cela, ne te semble-t-il pas évident, mon cher Sacha, que l'*Homo noosphericus* – ou *noeticus*, comme disent les Américains Kenneth Ring et John White – émerge irrésistiblement et que cet humain-là saura suffisamment lâcher prise et abandonner sa mégalo, face à ce qui le dépasse infiniment, pour faire, à sa guise, tel un chamane futuriste, de réguliers allers-retours chorégraphiques entre le monde matériel et les mondes immatériels où se joue notre éternité ?

Je sais, je sais, la « grande lumière d'amour », ça te fait doucement rigoler – même si tu regrettes de ne pas l'avoir rencontrée pendant ta chute, hein ? Mais dis-moi, parler d'un « cerveau global » ne te semble pas ridicule, ni délirant, n'est-ce pas – avec Internet moins que jamais. Pourquoi

l’idée d’un « cœur global », suggérée par Teilhard et Vernadski, serait-elle risible ?

J’ai confiance dans les jeunes générations pour avancer dans ce sens. Mais ne nous leurrons pas : la Noosphère n’est pas une invitation au plaisir du farniente, plutôt à la joie de l’effort. Quel effort, me diras-tu, si le monde s’effondre ? J’en vois au moins deux, accessibles à tous, même dans le chaos :

– Premièrement, aider les autres. Ça te semble peut-être boy-scout, pourtant écoute ceci : réfléchis à la dernière fois où tu as *vraiment* aidé quelqu’un et demande-toi ce qui, depuis, t’a apporté plus de joie (sois gentil, envoie-moi ta réponse) ;

– Deuxièmement, éveiller l’artiste en soi, c’est-à-dire la force créatrice – à chacun de trouver en quoi et comment.

Ce sont mes deux conseils de senior. ☺

J’espère que ta mère se porte bien, ainsi que Myriam et votre fille.

À l’idée qu’Arthur et toi allez cohabiter, tu imagines sans peine le sourire malicieux qui m’a réchauffé le cœur.

Je t’embrasse,

Ton oncle par procuration

PS : Tu nous as fait peur, ne recommence pas.

Épilogue

La postérité de Pierre Teilhard de Chardin sera immense. *Le Phénomène humain* deviendra un livre culte. Respectueusement sauvegardée, notamment par Jeanne Mortier, toute l'œuvre du jésuite-caporal-brancardier-paléontologue-théologien-métaphysicien sera traduite dans la plupart des langues.

Après Benoît XV, Pie XI et Pie XII, sous le règne de qui il dut littéralement s'aplatir et accepter de se taire, arrive enfin, en 1958, trois ans après sa mort, un pape comme le jésuite l'aurait espéré et dont personne ne soupçonne qu'il fera exploser les carcans momifiés de l'Église : le cardinal Roncalli, devenu Jean XXIII, futur grand organisateur du concile Vatican II. Un événement dont certains pourront dire qu'il sera en bonne partie « porté par des teilhardiens ».

Quant au concept de Noosphère, son invention lui sera intégralement attribuée, du moins, en Occident, par tous ceux qui après lui seront amenés à l'utiliser dans leurs réflexions.

Vladimir Ivanovitch Vernadski sera admiré et tenu en très haute estime dans l'empire soviétique et dans tous les pays qui lui succéderont après 1990. Une avenue de Moscou portera son nom, tout comme l'Institut de géochimie et de chimie analytique qui se dresse à cet endroit. L'Ukraine aussi baptisera à son nom la grande bibliothèque universitaire de Kiev, ainsi que l'université nationale Tavrida, en Crimée, et la base antarctique Akademik Vernadski.

Vaillamment défendue par Anna Dimitrievna Schakhovskaya, son œuvre sera d'abord sauvegardée, puis, après la dissolution de l'URSS, publiée dans son intégralité (y compris son *Journal personnel*) en vingt-quatre gros volumes.

Mais sa contribution à l'idée de Noosphère sera en grande partie occultée dans son propre pays, et presque totalement ignorée dans le reste du monde.

L'helléniste Édouard Louis Emmanuel Le Roy, dont on peut soupçonner qu'il fut l'inventeur du mot « Noosphère », sinon du concept, verra son rôle dans cette création purement et simplement gommé. On oublie les catalyseurs, comme les coffrages qui ont permis de bâtir les voûtes des cathédrales.

Après huit mois d'hospitalisation et de convalescence, Sacha est descendu une première fois dans la Creuse. Il n'a plus tenté de mettre fin à ses jours. Deux de ses amis zadistes sont morts dans un attentat raté contre des dirigeants des GAFAM – un troisième a été condamné à dix ans de prison pour avoir essayé de tuer le P-DG d'une multinationale agroalimentaire s'activant pour faire interdire la circulation de semences « archaïques ».

Sacha, lui, s'est apaisé en trouvant sa place dans une association en plein essor, qui conçoit, bâtit et répare toutes sortes de véhicules à pédales. Il ne travaille jamais contre de l'argent, mais troque son activité contre des biens (légumes, fruits et autres denrées venues de jardins urbains partagés, vêtements, ordinateurs, smartphones, brocante…) et des services (covoiturage, thérapies, massages, cours de langues ou de musique, initiation aux exercices de l'intelligence collective…). Il pense finalement que la Noosphère est une vision intéressante, mais qu'elle restera

inaccessible sans une insurrection générale des peuples contre les financiers qui exploitent la planète.

Laura a vendu sa maison pour retourner vivre en Italie, avec d'anciens amis des années 1970. Elle ne vient plus en France que de temps en temps et préfère consacrer sa petite retraite à faire des séjours en Inde – quand les confinements sanitaires le permettent –, notamment à Auroville où elle compte d'autres vieux amis. Elle pratique assidûment la méditation Vipassana et s'est mise à étudier l'astrologie avec un saddhu shivaïte d'origine bretonne.

Dans le village de Creuse où elle s'est installée avec sa fille Aglaé, Myriam enseigne la musique dans l'école parallèle qui la rémunère en monnaie locale. Ayant appris, grâce à des auteurs comme Gauthier Chapelle, Éric Julien ou Marine Simon, à associer permaculture et écopsychologie, elle a ouvert un atelier de « Travail qui relie », dont le principe est de reconsidérer tous les moments de l'existence en fonction des critères du Vivant. Chaque année, son groupe reçoit des représentants des peuples racines. Elle fait aussi partie d'un groupe d'artistes polyvalents (expression corporelle, peinture, arts martiaux, création multimédia…) et contribue à la création d'une troupe de théâtre dont l'ambition est de partir un jour, de village en village, à bord d'une caravane de roulottes tirées par des chevaux, pour raconter l'histoire de l'énergie féminine depuis la nuit des temps.

Arthur vit à mi-temps à Paris, où ses cours d'anthropologie à l'EHESS l'occupent beaucoup. Il participe à la création d'une association internationale de chercheurs transdisciplinaires travaillant sur le thème de la métamorphose – qu'il aborde personnellement sous l'angle de la *métanoïa* chrétienne. Son engagement politique l'a amené à rejoindre activement un réseau de soutien aux lanceurs d'alertes, symboliquement baptisé Réseau

Julian-Assange, qui mène une lutte difficile contre la brutalité des dictatures et l'hypocrisie des gouvernements dits « démocratiques ». Son engagement le conduit à animer régulièrement des rencontres interspirituelles, dont il s'applique à élargir au maximum l'éventail des participants, des libres-penseurs athées aux chamanes des peuples premiers.

À la fin de son année de CM1 à l'école alternative du village creusois où elle vit avec sa mère, la fille de Myriam et Sacha a rapporté à la maison son bulletin où il était écrit : « Aglaé est une élève autonome. Elle prend des initiatives et se porte toujours volontaire pour aller aider ses camarades. Continue ainsi, Aglaé, toute ta classe a besoin de ton aide et de ta joie ! »

Bibliographie

Abram David, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Les Empêcheurs de tourner en rond/La Découverte, 2013.

Allen John, *Me and the Biospheres*, Synergetic Press, 2009.

Allonso Bernard et Cécile Guiochon, *Permaculture humaine*, Écosociété, 2016.

Arnould Jacques, *Teilhard de Chardin*, Perrin, 2005.

Attali Jacques, *Une brève histoire de l'avenir*, Fayard, 2009.

Attali Jacques, *L'Économie de la vie. Se préparer à ce qui vient*, Fayard, 2020.

Barthélemy-Madaule Madeleine, *Bergson et Teilhard de Chardin*, Seuil, 1963.

Bayon de la Tour Marie et Gustave Martelet, *Teilhard de Chardin, prophète d'un Christ toujours plus grand*, Lessius, 2005.

Benyus Janine M., *Biomimétisme. Quand la nature inspire des innovations durables* (1997), Rue de l'Échiquier, 2011.

Bergson Henri, *Matière et mémoire* (1896), Flammarion, 2012.

Bergson Henri, *L'Évolution créatrice* (1907), PUF, 2013.

Bergson Henri, *Durée et simultanéité*, PUF, 2019.

Bergson Henri, *La Conscience et la Vie* (1911), PUF, 2013.

Bergson Henri, *L'Énergie spirituelle* (1919), Payot & Rivages, 2012.

Bergson Henri, *La Pensée et le Mouvant* (1934), PUF, 2013.

Berry Thomas, *The Sacred Universe. Earth, Spirituality and Religion in the Twenty-First Century*, Columbia University Press, 2009.

Berry Thomas, avec Matthew Fox, Joanna Macy, Duane Elgin, Sean Esbjörn-Hargens, Ervin Laszlo et Allan Combs, *Dreamer of the Earth : The Spiritual Ecology of the Father of Environmentalism*, Inner Traditions, 2011.

Bohler Sébastien, *Le Bug humain*, Robert Laffont, 2019.

Bohm David, *La Plénitude de l'univers*, Le Rocher, 1989.

Bonneuil Christophe et Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement anthropocène*, Seuil, 2013.

Boulaine Jean, *Histoire des pédologues et de la science des sols*, INRA, 1989.

Caillé Alain, Marc Humbert, Serge Latouche et Patrick Viveret, *De la convivialité*, La Découverte, 2011.

Carson Rachel, *Printemps silencieux* (1962), Wildproject, 2020.

Cartier Jean-Pierre, *Teilhard de Chardin, un pont entre deux rives*, La Table ronde, 2007.

Chapelle Gauthier et Michèle Decoust, *Le Vivant comme modèle*, Albin Michel, 2015.

Chollet Mona, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, Zones, 2018.

Corbin Henry, *L'Imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn Arabî* (1977), Entrelacs, 2006.

Corbin Henry, *L'Homme et son ange. Initiation et chevalerie spirituelle* (1983), Fayard, 2003.

Cuénot Claude, *Pierre Teilhard de Chardin* (1958), Le Rocher, 1986.

Cyrulnik Boris, Christophe André, Jean-Michel Oughourlian, Thierry Janssen, Pierre Bustany et Patrice van Eersel, *Votre cerveau n'a pas fini de vous étonner*, Albin Michel, 2012.

Danzin André et Jacques Masurel, *Teilhard de Chardin, visionnaire du monde nouveau*, préface d'Yves Coppens, Le Rocher, 2005.

Diamond Jared, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* (2005), Folio, 2009.

Dion Cyril, *Petit manuel de résistance contemporaine*, Seuil, 2016.

Frankl Viktor, *Le Sens de ma vie*, Dunod, 2019.

Gaudin Thierry, *2100, récit du prochain siècle*, Payot, 1993.

Grinevald Jacques, Guennady Aksenov et Maryse Dennes (dir.), *Vernadsky, la France et l'Europe*, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2016.

Harari Yuval N., *Sapiens*, Albin Michel, 2015.

Harari Yuval N., *Homo Deus*, Albin Michel, 2017.

Hennezel (de) Marie, *Une vie pour se mettre au monde*, en collaboration avec Bertrand Vergely, Carnets Nord, 2010 ; Le Livre de poche, 2011.

Hervé-Gruyer Perrine et Charles, *Permaculture*, Actes Sud, 2014.

Hillesum Etty, *Une vie bouleversée*, Seuil, 1985.

Illich Ivan, *Œuvres complètes (1971-1996)*, Fayard, 2005.

Julien Éric, *Le Chemin des neuf mondes*, Albin Michel, 2001.

Julien Éric, *Kogis*, Albin Michel, 2004.

Julien Éric, *Le Monde de Sé*, Albin Michel, 2014.

King Ursula, *Spirit of Fire. The Life and Vision of Pierre Teilhard de Chardin*, Orbis Books, 2015.

Kropotkine Pierre Alexeïevitch, *L'Entraide, un facteur de l'évolution* (1902), Éditions du Sextant, 2009.

Kübler-Ross Elisabeth, *Les Derniers Instants de la vie* (1969), Labor et Fides, 2011.

Kübler-Ross Elisabeth, *La mort est une question vitale*, préface de Marie de Hennezel, Albin Michel, 2019.

Kübler-Ross Elisabeth et David Kessler, *Sur le chagrin et le deuil* (2005), Pocket, 2011.

Le Roy Édouard, *L'Exigence idéaliste et le fait de l'évolution*, Boivin, 1927.

Levallois Patrice, Patrice van Eersel, Sylvain Michelet et Daniel Boublil, *Le Jeu du Tao. Comment devenir le héros de sa propre légende*, Albin Michel, 2004.

Lovelock James E. et Lynn Margulis, « Homeostatic tendencies of the Earth's atmosphere », *Origins of Life*, vol. 5, nos 1-2, 1974.

Macy Joanna, *Despair and Personal Power in the Nuclear Age*, New Society Pub., 1983.

Macy Joanna, *L'Espérance en mouvement*, Labor et Fides, 2018.

Malraux André, *Les Noyers de l'Altenburg*, Gallimard, 1948.

Margulis Lynn, *L'Univers bactériel*, Albin Michel, 1987.

Margulis Lynn et Dorion Sagan, *Origins of Sex. Three Billion Years of Genetic Recombination*, Yale University Press, 1986.

Marquet Denis, *Aimez à l'infini. La véritable philosophie du Christ*, Flammarion, 2019.

Moody Raymond, *La Vie après la vie. Enquête à propos d'un phénomène : la survie de la conscience après la mort du corps*, Robert Laffont, 1977 ; J'ai lu, 2017.

Morin Edgar, *La Voie. Pour l'avenir de l'humanité*, Pluriel, 2012.

Morin Edgar, *Introduction à la pensée complexe*, Points Seuil, 2014.

Morin Edgar, *Le temps est venu de changer de civilisation*, Éditions de l'Aube, 2019.

Mounier Emmanuel, *Le Personnalisme* (1950), PUF, 2016.

Mounier Emmanuel, *Refaire la Renaissance*, Seuil, 2000.

Muchembled Robert, *Une histoire de la violence*, Points Seuil, 2014.

Narby Jeremy, *Le Serpent cosmique*, Georg éditions, 1997.

Narby Jeremy et Francis Huxley, *Anthologie du chamanisme*, Albin Michel, 2018.

Paccalet Yves, *L'Humanité disparaîtra, bon débarras !*, J'ai lu, 2021.

Pelt Jean-Marie, *Nature et spiritualité*, Fayard, 2008.

Pelt Jean-Marie et Pierre Rabhi, *Le monde a-t-il un sens ?*, Babel, 2016.

Pinker Steven, *La Part d'ange en nous. Histoire de la violence et de son déclin* (2011), préface de Matthieu Ricard, Les Arènes, 2017.

Prigogine Ilya et Isabelle Stengers, *La Nouvelle Alliance*, Gallimard, 1986.

Prigogine Ilya et Isabelle Stengers, *Entre le temps et l'éternité*, Fayard, 1988.

Rabhi Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, 2010.

Rabhi Pierre, *La Convergence des consciences*, Le Passeur, 2016.

Ricard Matthieu, *Plaidoyer pour l'altruisme*, NiL, 2013.

Rideau Émile, *La Pensée du père Teilhard de Chardin*, Seuil, 1965.

Ring Kenneth, *Sur la Frontière de la vie*, Le Rocher, 1987 ; Alphée, 2008.

Ring Kenneth, *En route vers Omega*, Le Rocher, 1994.

Rivière Claude, *En Chine avec Teilhard*, Seuil, 1968.

Robin Marie-Monique, *Sacrée croissance !*, préface de Matthieu Ricard, La Découverte, 2014.

Rosnay Joël de, Dean Ornish, Claudine Junien, David Khayat et Pierre-Henri Gouyon, *La Révolution épigénétique*, Albin Michel, 2018.

Sahlins Marshall, *Âge de pierre, âge d'abondance*, Gallimard, 1972.

Senghe Peter, *La Cinquième Discipline. Levier des organisations apprenantes*, Eyrolles, 2015.

Servigne Pablo et Raphaël Stevens, *Pourquoi tout peut s'effondrer*, Seuil, 2015.

Servigne Pablo et Gauthier Chapelle, *L'Entraide. L'autre loi de la jungle*, Les Liens qui libèrent, 2017.

Servigne Pablo, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle, *Une autre fin du monde est possible*, Seuil, 2018.

Sheldrake Rupert, *Une nouvelle science de la vie*, Le Rocher, 1983.

Sheldrake Rupert, *La Mémoire de l'univers*, Le Rocher, 1988 ; édition augmentée, Trédaniel, 2021.

Sheldrake Rupert, *Réenchanter la science*, J'ai lu, 2016.

Sheldrake Rupert, *Sciences et pratiques spirituelles*, Trédaniel, 2020.

Selinger Shelomo et Lorette Nobécourt, *Nuit et lumière*, Albin Michel, 2021.

Simon Martine, *Tout tourne rond sur cette Terre, nous sommes les seuls à l'ignorer. Inspirés du Vivant, des Peuples Racines et de la Permaculture, changeons de culture*, Yves Michel éditions, 2021.

Smedt Marc de, *Une journée, une vie*, Albin Michel, 2013.

Snyder Gary, *La Pratique sauvage* (1990), Le Rocher, 1999.

Straus Marie-Hélène et Éric Julien, *Le Choix du vivant, 9 principes pour manager et vivre en harmonie*, Les Liens qui libèrent, 2018.

Tannery Claude, *Malraux l'agnostique absolu, ou La Métamorphose comme loi du monde*, Gallimard, 1985.

Teilhard de Chardin Pierre, *Le Phénomène humain*, Seuil, 1955.

Teilhard de Chardin Pierre, *Lettres de voyage (1923-1939)*, Grasset, 1956.

Teilhard de Chardin Pierre, *L'Avenir de l'homme*, Seuil, 1959.

Teilhard de Chardin Pierre, *Genèse d'une pensée. Lettres (1914-1919)*, Grasset, 1961.

Teilhard de Chardin Pierre, *L'Énergie humaine*, Seuil, 1962.

Teilhard de Chardin Pierre, *Écrits du temps de la guerre (1916-1919)*, Grasset, 1965.

Teilhard de Chardin Pierre, *Lettres intimes*, Aubier-Montaigne, 1974.

Teilhard de Chardin Pierre, *Autobiographie spirituelle*. *Le Cœur de la matière*, Seuil, 1976.

Teilhard de Chardin Pierre, *Œuvres*, 13 vol., Seuil, 1955-1976.

Teilhard de Chardin Pierre et Lucile Swan, *Correspondance*, éd. Marie Bayon de la Tour, Lessius, 2009.

Testot Laurent et Laurent Aillet (dir.), *Collapsus. Changer ou disparaître*, Albin Michel, 2020.

Trinh Xuan Thuan, Ilya Prigogine, Albert Jacquard, Joël de Rosnay, Jean-Marie-Pelt, Henri Atlan et Patrice van Eersel, *Le monde s'est-il créé tout seul ?*, Albin Michel, 2008.

Van Eersel Patrice, *La Source noire*, Grasset, 1986.

Van Eersel Patrice, *La Source blanche*, Grasset, 1995.

Van Ingen Frederika, *Ce que les peuples racines ont à nous dire*, Les Liens qui libèrent, 2019.

Vargas Fred, *L'Humanité en péril*, Flammarion, 2019.

Vernadski Vladimir I., *La Géochimie*, Librairie Félix Alcan, 1924.

Vernadski Vladimir I., *La Biosphère* (1929), Seuil, 2002.

Vernadski Vladimir I., *Œuvres complètes (1917-1944)*, 24 vol. (en russe), éd. Vladislas P. Volkov, Nauka, 1998-2013.

Viveret Patrick, *La Cause humaine. Du bon usage de la fin d'un monde*, Les Liens qui libèrent, 2012.

Young George M., *The Russian Cosmists. The Esoteric Futurism of Nikolai Fedorov and His Followers*, Oxford University Press, 2012.

Zartarian Vahé et Martine Castello, *Nos pensées créent le monde*, Robert Laffont, 1994.

Je tiens à remercier particulièrement :

John Allen et Lynn Margulis, qui furent les premiers à me parler concrètement de la Noosphère ; Jean-François Bizot et Mariel Primois Bizot, qui m’ont poussé à en faire un livre ; Francis Esménard et Marc de Smedt, pour avoir cru à cette entreprise ; Michel Terestchenko et les responsables de la Bibliothèque Vernadski de Kiev, qui m’ont fourni des matériaux introuvables en France ; Jacques Grinevald, Guennady Aksenov et Maryse Dennes, pour leur collecte de points de vue variés sur Vladimir Vernadski et son œuvre, en collaboration avec l’université de Bordeaux ; Marie Bayon de la Tour, secrétaire générale de l’Association des neveux du père Teilhard de Chardin, Étienne Prache, alors responsable de la communication de l’Association des amis de Teilhard de Chardin et Mercè Prats, documentaliste de la Fondation Teilhard de Chardin, pour leurs chaleureux encouragements ; Jacques Arnould, pour sa précieuse biographie du père Teilhard de Chardin ; Volodia Bagrianski et Svetlana Geffroy, pour leurs traductions des textes en russe ; Hélène Monsacré, pour son travail d’édition, à la fois précis et global ; Hélène Ibanez et Marie-Pierre Coste-Billon, enfin, pour leur minutieuse préparation du manuscrit.

DU MÊME AUTEUR

Au parti des socialistes – Plongée libre dans les courants d'un grand parti, en collaboration avec Jean-François Bizot et Léon Mercadet, Grasset, 1975.

Voyage à l'intérieur de l'Église catholique, en collaboration avec Jean Puyo, Stock, 1977.

Sacrés Français ! Les nouveaux cahiers de doléances, Stock, 1977.

La Source noire – Révélations aux portes de la mort, Grasset, 1986 ; Le Livre de Poche, 1987.

Le Cinquième Rêve – Le dauphin, l'homme, l'évolution, Grasset, 1993 ; Le Livre de Poche, 1998.

La Source blanche – L'étonnante histoire des « Dialogues avec l'ange », Grasset, 1995 ; Le Livre de Poche, 1999.

Le Livre de l'Essentiel – Mieux vivre et donner du sens au quotidien, collectif dirigé par l'auteur, éd. Clés/Albin Michel, tome I, 1995 ; tome II, 1998 ; tome III, 2005.

Réapprivoiser la mort, Albin Michel, 1997 ; Le Livre de Poche, 2001.

Le Cercle des anciens – Des hommes-médecine du monde entier autour du dalaï-lama, en collaboration avec Alain Grosrey, Albin Michel, 1998 ; Le Livre de Poche, 2001.

J'ai mal à mes ancêtres – La psychogénéalogie aujourd'hui, en collaboration avec Catherine Maillard, interviews d'Anne Ancelin-Schützenberger, Bert Hellinger, Alexandro Jodorowsky, Didier Dumas, Chantal Rialland, Serge Tisseron et Vincent de Gaulejac, Albin Michel, 2002 ; coll. « Espaces libres », 2012.

Tisseurs de paix – Avènement d'une « diplomatie spirituelle », Le Relié, 2005.

Le Jeu du Tao – Comment devenir le héros de sa propre légende, en collaboration avec Patrice Levallois, Daniel Boublil et Sylvain Michelet, Albin Michel, 2003.

Le monde s'est-il créé tout seul ?, entretiens avec Trinh Xuan Thuan, Ilya Prigogine, Albert Jacquard, Joël de Rosnay, Jean-Marie Pelt et Henri Atlan, éd. Clés/Albin Michel, 2006 ; Le Livre de Poche, 2010.

Mettre au monde – Enquêtes sur les mystères de la naissance, éd. Clés/Albin Michel, 2008 ; Le Livre de Poche, 2010.

Le Jeu du Tao de la Santé et du mieux-être, en collaboration avec Patrice Levallois, Daniel Boublil et Anne-Marie Filliozat, Albin Michel, 2009.

Du Pithécanthrope au karateka – La longue marche de l'espèce humaine, Grasset, 2009.

Votre cerveau n'a pas fini de vous étonner, entretiens avec Boris Cyrulnik, Pierre Bustany, Jean-Michel Oughourlian, Christophe André et Thierry Janssen, Albin Michel, 2012 ; Le Livre de Poche, 2014.

À la recherche de la vie intérieure, entretiens avec Christophe André, Stanislas Dehaene, Catherine Dolto, Cédric Villani, Arthur H, Cheikh Bentounès, Annick de Souzenelle et Christian Bobin, Albin Michel, 2017.

L'Aventure d'« Actuel » telle que je l'ai vécue, Albin Michel, 2017.

La Révolution épigénétique – Votre mode de vie compte plus que votre hérédité, en collaboration avec Valérie Urman, interviews de Joël de Rosnay, Dean Ornish, Claudine Junien, David Khayat et Pierre-Henri Gouyon, Albin Michel, 2018 ; J’ai lu, 2020.

Table des matières

Titre

Copyright

1 - Le désespoir de Sacha

2 - Que dis-tu à tes enfants si tout s'effondre ?

3 - Les savants beatniks donnent le coup d'envoi

4 - Le brancardier Teilhard dans la fureur et le sang

5 - Le professeur Vernadski dans le tourbillon d'octobre

6 - Sacha interroge nos dénis

7 - Entre la nostalgie du front et l'éternel féminin

8 - La fièvre de Crimée

9 - Sacha rencontre Pablo

10 - Appareils contre visionnaires

11 - Veillée d'armes

12 - Myriam nous entraîne chez les survivalistes

13 - L'étincelle créatrice

14 - Au cœur du réacteur

15 - Sacha & Co discutent de la conscience collective

16 - Vivons-nous une nouvelle Renaissance ?

17 - Oasis sur les routes du désert

18 - L'irruption du covid-19

19 - La dernière ligne droite des visionnaires

20 - Sacha veut nous quitter

21 - Éclaircissement avant la Creuse

22 - Ma lettre à Sacha

Épilogue

Bibliographie

1. Les références de la plupart des ouvrages cités sont mentionnées dans la bibliographie en fin d’ouvrage.

1. Marguerite Teillard-Chambon allait ensuite diriger l’Institut Notre-Dame-des-Champs, créé pour les filles élèves des Dames de Sion de Paris, interdites d’enseignement par les lois Combes.

2. Pierre Teilhard de Chardin, *Lettres intimes*.

3. Pierre Teilhard de Chardin, *Genèse d’une pensée*.

1. Pierre Teilhard de Chardin, *La Vie cosmique*, in *Écrits du temps de la guerre (1916-1919)*.

2. Pierre Teilhard de Chardin, *La Maîtrise du monde*, *ibid.*

3. *Lord of the World* (*Le Maître de la terre* en français) est un roman dystopique de science-fiction centré sur le règne de l'Antéchrist et la fin du monde.

4. Pierre Teilhard de Chardin, *Lutte contre la multitude*, in *Écrits du temps de la guerre (1916-1919)*.

5. Pierre Teilhard de Chardin, cité in Jacques Arnould, *Teilhard de Chardin*.

6. Avec son père et ses deux frères, le comte Max Begouën avait, juste avant la guerre, découvert le site préhistorique de la grotte des Trois-Frères, en Ariège.

7. Pierre Teilhard de Chardin, *Genèse d'une pensée*.

8. *Ibid.*

9. *Ibid*.

10. Le front du Chemin des Dames se situait sur une crête ; pour les Français et leurs alliés, il fallait donc y grimper pour attaquer.

11. Pierre Teilhard de Chardin, *La Nostalgie du front*, in *Écrits du temps de la guerre (1916-1919)*.

12. *Ibid*.

13. *Ibid*.

14. C'est sous ce nom de plume que Marguerite Teillard-Chambon a notamment écrit une biographie de l'amoureuse de Liszt, *Marie d'Agoult, une destinée romantique*, Librairie Hachette, 1938.

15. Claude Aragonnès, « Préface », in Pierre Teilhard de Chardin, *Genèse d'une pensée*.

16. Blaise Cendrars, *La Main coupée*, Denoël, 1946.

17. Pierre Teilhard de Chardin, *La Nostalgie du front*, in *Écrits du temps de la guerre (1916-1919).*

18. Le *Drachen* était un ballon captif de forme allongée et équipé d'un empennage, utilisé comme ballon d'observation. L'équivalent français est le mot « saucisse ».

19. Pierre Teilhard de Chardin, *La Nostalgie du front*, in *Écrits du temps de la guerre (1916-1919).*

20. Pierre Teilhard de Chardin, *Genèse d'une pensée.*

21. Pierre Teilhard de Chardin, *La Foi qui opère*, in *Écrits du temps de la guerre (1916-1919).*

22. Ursula King, *Spirit of Fire.*

23. Pierre Teilhard de Chardin, *L'Éternel Féminin*, in *Écrits du temps de la guerre (1916-1919)*.

24. Pierre Teilhard de Chardin, *Autobiographie spirituelle*. *Le Cœur de la matière*.

1. Vladimir I. Vernadski, *Journal personnel*, in *Œuvres complètes (1917-1944)*.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid*.

1. La solastalgie est la douleur morale causée par la perte d’un habitat naturel ou d’un territoire de vie.

1. Pierre Teilhard de Chardin, cité in Jacques Arnould, *Teilhard de Chardin*.
2. *Ibid*.
3. Pierre Teilhard de Chardin, cité in Claude Cuénot, *Pierre Teilhard de Chardin*.
4. *Ibid*.
5. Vladimir I. Vernadski, *Journal personnel*, in *Œuvres complètes.*
6. *Ibid*.
7. Pierre Teilhard de Chardin, cité in Jacques Arnould, *Teilhard de Chardin*.
8. *Ibid.*
9. *Ibid*.
10. Pierre Teilhard de Chardin, cité in Claude Rivière, *En Chine avec Teilhard*.
11. Jacques Arnould, *Teilhard de Chardin*.
12. Pierre Teilhard de Chardin, *Lettres de voyage (1923-1939*).
13. Jacques Arnould, *op.cit*.
14. *Lettre à l'abbé Gaudefroy*, cité in Jacques Arnould, *ibid.*

1. Pierre Teilhard de Chardin, *La Grande Monade*, in *Écrits du temps de la guerre (1916-1919)*.
2. Pierre Teilhard de Chardin, *Mon univers*, in *Écrits du temps de la guerre (1916-1919).*
3. *Ibid*.
4. *Ibid*.
5. *Ibid*.
6. *Ibid*.
7. Vladimir I. Vernadski, *Journal personnel*, in *Œuvres complètes.*
8. Vladimir I. Vernadski, « Sur la pression de la matière vivante dans la biosphère », *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, Paris, t. 180, 1925.

1. En fait, depuis son premier énoncé, la loi de Moore a dû être reformulée : depuis les années 1980, la mémoire des ordinateurs double environ tous les dix-huit mois.

1. Inventé dans les années 1980 par Daniel Boublil pour aider les quêtes personnelles à s'accomplir, le jeu du Tao est devenu un jeu collectif à la fin des années 1990, sous la houlette de Patrice Levallois. Cf. le livre, *Le Jeu du Tao.*

1. Vlamimir I. Vernadski, *Journal personnel*, in *Œuvres complètes.*

2. David Bohm, *La Plénitude de l'univers*.

3. *Ibid.*

4. Pierre Teilhard de Chardin, *Lettres intimes.*

5. Pierre Teilhard de Chardin, cité in Jacques Arnould, *Teilhard de Chardin*.

6. Pierre Teilhard de Chardin, cité in Jacques Arnould, *Teilhard de Chardin*.

7. *Ibid*.

8. La nièce de Lucile Swan, à qui celle-ci avait confié sa correspondance, lui demanda un jour s'il n'y avait jamais eu entre eux « accomplissement physique ». Elle répliqua : « Jamais. » Cf. *The Letters of Pierre Teilhard de Chardin and Lucile Swan*, Georgetown University Press, 1993.

9. Pierre Teilhard de Chardin, *Notes de retraites (1914-1954)*, cité in Jacques Arnould, *Teilhard de Chardin*.

10. Pierre Teilhard de Chardin, cité *ibid*.

11. Pierre Teilhard de Chardin, cité in Claude Rivière, *En Chine avec Teilhard*.

12. Pierre Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, Le Seuil, 1955.

13. Vladimir I. Vernadski, *Journal personnel*, in *Œuvres complètes.*

1. La notion floue d'« État profond », très en vogue depuis les années 2010, permet d'attribuer à une entité mal définie toutes sortes de complots et de manipulations.

1. Vladimir I. Vernadski, « The Biosphere and the Noösphere », *American Scientist*, janvier 1945.

2. Pierre Teilhard de Chardin, cité in George B. Barbour, *Teilhard de Chardin sur le terrain*, Seuil, 1965.

3. Pierre Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain.*

4. *Ibid*.

5. Pierre Teilhard de Chardin, *Réflexions sur le progrès*, in *Œuvres.*

6. Pierre Teilhard de Chardin, *L'Avenir de l'homme*.

7. Cf. Claude Cuénot, *Pierre Teilhard de Chardin*.

8. Cité par Claude Tannery dans *Malraux l'agnostique absolu, ou La Métamorphose comme loi du monde*.

9. Dans une conférence donnée à Chantilly en septembre 1987, le jésuite américain Thomas M. King racontera : « Quelques mois avant sa mort, Teilhard, relisant la conclusion de son livre *Le Cœur de la matière*, se mit à pleurer "à la mémoire de toutes les Béatrice pleines de reproches" qu'il avait "blessées involontairement". L'une d'entre elles était Lucile. »

1. Cf. Martine Simon, *Tout tourne rond sur cette Terre, nous sommes les seuls à l'ignorer*.